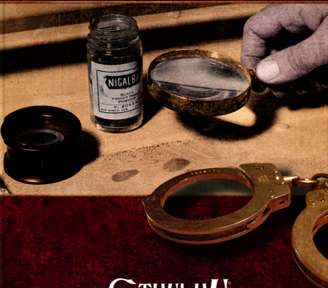
Emily Tibbats

Forensic, Profiling & Serial Killers



L'Appel de CTHULHU

Éditions Sans-Détour

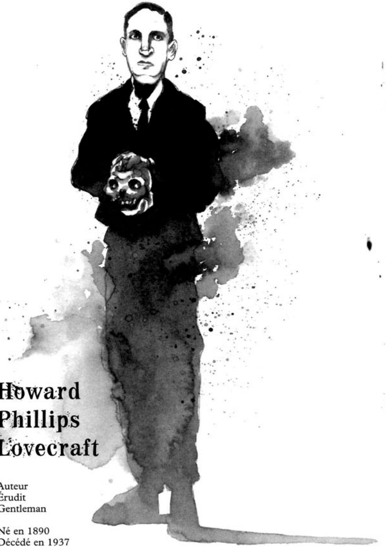
L'Appel de CTHULHU

6^E ÉDITION FRANÇAISE

Forensic, Profiling & Serials Killers

PAR EMILY TIBBATS

ÉDITIONS SANS-DÉTOUR



Howard Phillips Lovecraft

Auteur
Érudit
Gentleman

Né en 1890
Décédé en 1937

www.Sans-Detour.com

Auteur : Emily Tibbats
Illustrations : El Théo
Relectures : France-Anne Ruolz, Christophe Ployon
Couverture & maquette intérieure : Christian Grussi

Imprimé en Allemagne • Westermann Druck Zwickau GmbH • ISBN : 978-2-917994-13-9
Édition et dépôt légal : août 2009

Table des matières

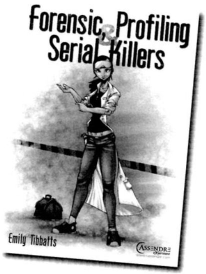
Partie 1 Sciences Forensiques

Partie 2 Profiling

Partie 3 Serial Killers

Partie 4 Annexes





Historique

Forensic, Profiling & Serial Killers a été pour la première fois publié en format électronique en 2004, par EWS. La seconde édition, sous forme d'un livre de 200 pages au format A5, tiré à 100 exemplaires seulement, a été publiée en 2005 par Cassendre. Cette édition, depuis longtemps épuisée, est devenue un collector recherché.

A propos de l'auteur

Emily Tibbats est la créatrice du site internet www.tueursenserie.org, dont l'objectif est de mieux faire comprendre qui sont les tueurs en série. Elle a regroupé une importante documentation sur ces individus et les moyens de les identifier. Ses recherches l'ont fait entrer en contact avec de nombreux professionnels, parfois à l'étranger, en relation avec ce milieu. Le présent ouvrage est un résumé de la grande masse d'informations qu'elle a accumulée au fils des ans.

Emily Tibbats est une admiratrice de H.P. Lovecraft et une fan de *L'Appel de Cthulhu*.

Avant-propos

Qui n'a jamais eu envie de faire partager à ses joueurs des intrigues comportant des éléments de sciences médico-légales ou scientifiques? Mais pour cela, il faut posséder les clefs de cet univers si particulier. Il faut savoir ce que peut révéler un cheveu, raconter une trace de sang, ou encore une simple morsure. ***Forensic, Profiling & Serial Killers*** vous propose de découvrir l'ensemble des sciences forensiques, et ce que chacun de ses domaines peut tirer des indices, dévoiler comme renseignement.
S'il n'abordait que ces points, l'ouvrage ne serait pas complet, car le profiling qui, contrairement aux idées reçues, ne sert pas uniquement à « rentrer dans la tête du tueur », est utilisé dans de nombreuses situations: kidnapping, interrogatoire, prise d'otage, psychologie des victimes, des agresseurs, des tueurs... et j'en passe.
Au travers de nombreuses études de cas et d'anecdotes, ***Forensic, Profiling & Serial Killers*** vous montre par l'exemple l'utilisation de toutes ces sciences starisées par le petit écran, et pourtant méconnues.
Que vous ayez simplement envie d'enrichir votre culture générale et de voir vos séries préférées avec un regard différent, ou que vous ayez le souhait d'exploiter toutes ces informations pour créer des enquêtes de haut vol, vous trouverez votre bonheur dans cet ouvrage.

L'approche purement technique d'un point de vue jeu de rôle est volontairement légère. En effet, la plupart des informations présentées sont surtout destinées à servir d'éléments d'intrigues, d'inspirations aux scénaristes et aux gardiens pour pimenter les scénarios.

J'espère que vous prendrez autant de plaisir à la lecture que j'ai pu en prendre en découvrant les textes d'Emily Tibbatts, qui a fait un travail remarquable pour mettre à la portée de tous les méandres et les subtilités de ce très vaste domaine qu'est l'investigation forensique.

Cege

Avertissement

Forensic, Profiling & Serial Killers est un ouvrage de vulgarisation sur les sujets abordés. Ce n'est en aucun cas un manuel qui pourrait faire de vous un parfait enquêteur ou vous donner les clefs pour déjouer la police. Cet ouvrage est avant toute chose destiné aux auteurs de fiction et de jeu, et doit être utilisé comme tel.

Les portraits

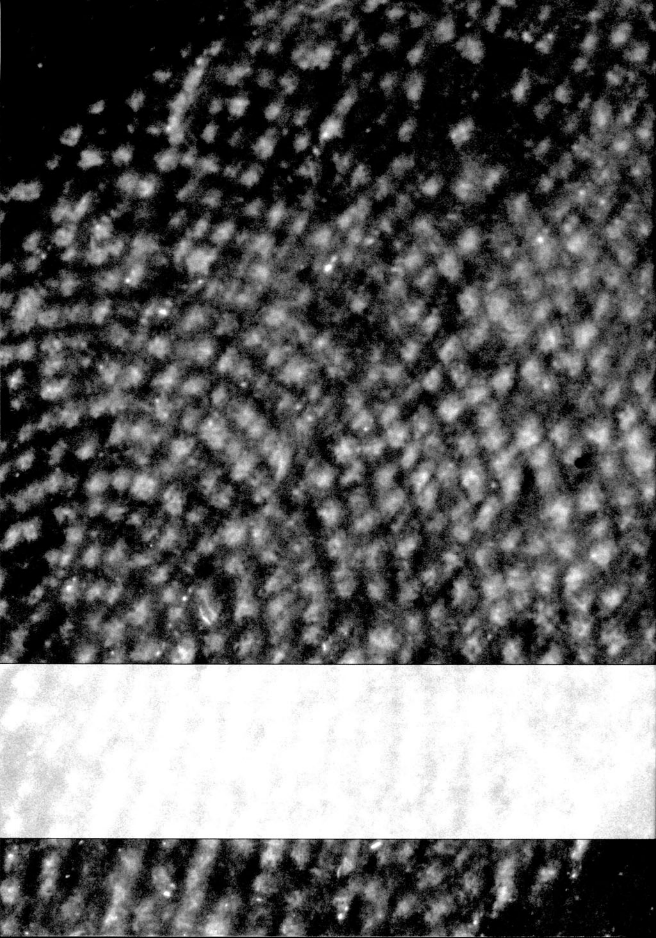
Sur l'ensemble de portraits présentés dans cet ouvrage, tous, exception faite de ceux des tueurs en série, sont fictifs

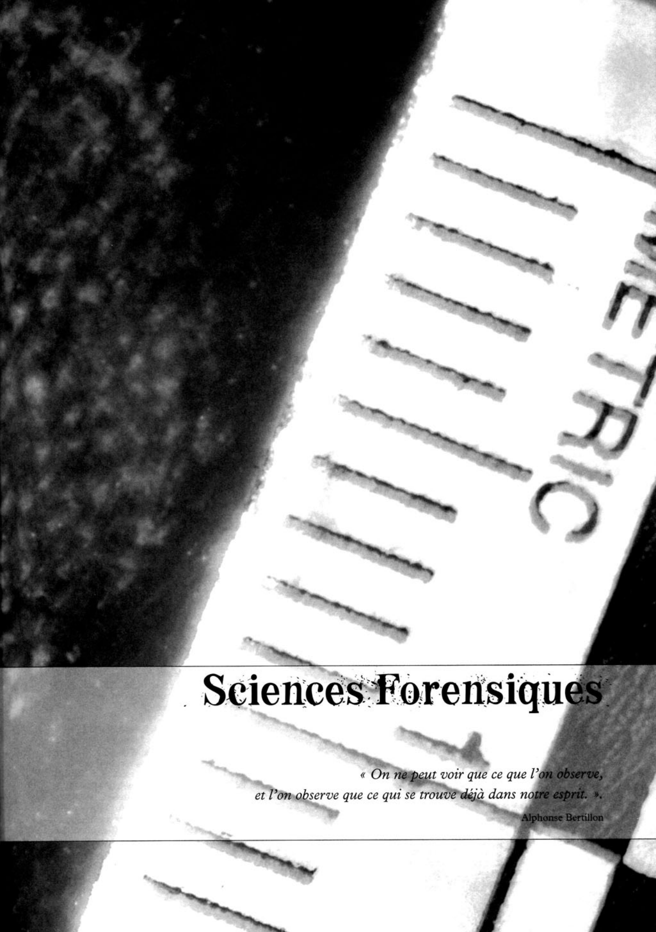
Etudes de cas

Les nombreuses anecdotes et études de cas présentées dans l'ouvrage sont autant de sources d'inspirations à votre disposition. N'hésitez pas à vous en servir pour vos scénarios.

La fiabilité

Dans la première partie, les sciences forensiques, sont spécifiés pour chaque outil d'investigation la fiabilité et le temps requis pour l'analyse. Ces données sont surtout utiles lors de l'écriture de scénarios, en vous donnant des indications précises.





Sciences Forensiques

« On ne peut voir que ce que l'on observe,
et l'on observe que ce qui se trouve déjà dans notre esprit. ».

Alphonse Bertillon

Mise en perspective historique

« Les Experts » alias CSI… Vous connaissez sûrement cette série américaine où des scientifiques mènent l'enquête à l'aide d'un matériel coûteux et haut de gamme, le costume impeccable et l'œil vif. « J'ai trouvé un cheveu ! » :
ça y est, c'est fichu pour le coupable, il est découvert. C'est le colonel Moutarde avec le chandelier dans la bibliothèque qui…
Avouons que cette série, bien que passionnante, n'est pas franchement réaliste. Si les techniciens des laboratoires de la police (américains comme européens) possédaient réellement cet équipement « high tech » et avaient autant de liberté d'action, ils seraient les professionnels les plus heureux du monde.
La réalité est souvent moins heureuse.

Mais avant d'en venir aux diverses techniques plus ou moins modernes, et aux revendications des « blouses blanches », parlons un peu histoire…À partir de quand la science est-elle devenue l'alliée des enquêteurs ? Pour être honnête, pas réellement avant la fin du XIXe siècle !

1192 Appointement des Crowners

1248 Hsi Duan Yu

1813 Traité des poisons ou Toxicologie générale

1835 La preuve par Scotland Yard

1843 Photographier les criminels

1844 Dr Alexandre Lacassagne

1876 L'Uomo deliquente

1881 Première salle d'autopsie française

1892 Empreintes digitales

1900 Groupes sanguins

1910 Laboratoire de recherche criminelle

Afin d'éviter d'avoir à entendre un joueur affirmer « Je lui fais une piqûre antirabique contre la morsure du loup-garou » en 1460 ou « On fait un profil ADN à partir du cheveu » en 1937…

Les Sciences Légales

Au début du Moyen Âge, en France, pour découvrir un coupable, on choisissait un suspect que l'on soumettait au « Jugement de Dieu » : on plongeait sa main dans l'huile bouillante. S'il était innocent sa main ne brûlait pas ! Toutefois, si une femme n'était pas ébouillantée, il était possible qu'elle soit une sorcière, et donc coupable ! On pratiquait souvent la torture pour obtenir des aveux. D'ailleurs, lors des affaires de sorcellerie, les femmes qui avouaient participer à des Sabbats démoniaques étaient relâchées (et soumises à l'opprobre populaire), tandis que celles qui protestaient de leur innocence… étaient brûlées.

À partir du XIIIe siècle, on réalisa que ce jugement manquait quelque peu de finesse et de fiabilité, et l'on commença à chercher des preuves plus tangibles, notamment sur les cadavres et les « lieux du crime ».

En Angleterre, la couronne décida en 1192 d'appointer des « crowners » (qui allaient devenir des « coroners ») afin de déterminer si un décès était dû à un suicide, à un accident ou un meurtre.

En 1248, le « Hsi Duan Yu », un traité chinois, offrit la première documentation écrite liant la médecine et la loi. On y indiquait le moyen de distinguer si une victime avait été étranglée (des marques sur le cou, le cartilage du cou endommagé), ou s'était noyée (de l'eau dans les poumons).

En 1788, la torture fut définitivement abolie en France.
L'une des premières affaires durant laquelle les sciences légales furent utilisées impliqua le père de la toxicologie, le Français Mathieu Orfila (1787-1853), un médecin et chimiste qui publia entre 1813 et 1815 un « Traité des poisons ou Toxicologie générale ».
Vers 1835 Orfila et le chimiste écossais James Marsh développèrent chacun un test chimique afin de détecter l'arsenic, un poison très utilisé à l'époque car les symptômes de l'empoisonnement étaient similaires à ceux d'une péritonite.
Orfila fut également le premier à se servir du microscope pour détecter les traces d'origine biologique, notamment le sang.

En 1835, Henry Goddard, un enquêteur de Scotland Yard, travailla sur un cambriolage ayant eu lieu à Southampton, et durant lequel un maître d'hôtel avait failli se faire tuer. Goddard retira du lit de la soi-disant victime une balle qui s'y était fichée lorsque le soi-disant voleur lui avait tiré dessus. Goddard démontra que cette balle avait été coulée dans un moule que le maître d'hôtel utilisait pour fabriquer ses propres balles. La preuve ? Ce moule comportait une petite imperfection qui marquait chaque balle.

En 1843, la police belge commença à photographier les criminels (dans des poses plus ou moins artistiques) afin de pouvoir reconnaître plus facilement les récidivistes.

Le Dr Alexandre Lacassagne (1844-1921) est considéré comme le fondateur des sciences forensiques modernes. Il fut le premier à remarquer qu'une balle tirée par une arme portait des stries et que toutes les balles tirées par la même armes portaient les mêmes stries… posant ainsi les bases de la balistique. Et il fut le premier à reconnaître l'impérieux besoin de moyens adéquats afin d'identifier les criminels à travers des fichiers de police.

En 1868 fut créé l'Institut de médecine légale de Paris.

En 1876, Cesare Lombroso (1835-1909) publia « L'Uomo delinquente », d'où est tirée la théorie du « criminel né ».

En 1880, Henry Faulds, un chimiste écossais travaillant à Tokyo, publia dans un journal, un article suggérant que les empreintes digitales découvertes sur une scène de crime pouvaient permettre d'identifier l'agresseur. Faulds lui-même utilisa les empreintes de doigt d'un suspect pour l'innocenter d'un cambriolage et impliquer le véritable voleur.

En 1881, la première salle d'autopsie française fut créée à Paris par le Pr Paul Brouardel.

En 1887, Sir Arthur Conan Doyle publia la première aventure de Sherlock Holmes, « Une étude en rouge », inventant le premier détective scientifique.
Alphonse Bertillon (1853-1914) fut l'inventeur de l'anthropométrie, un système d'identification par mesures du corps.

Le Dr Francis Galton (1822-1911) publia « Empreintes digitales » en 1892, et créa le premier système universel de description des empreintes papillaires.

Hans Gross, magistrat et professeur de loi criminelle à l'Université de Graz, en Autriche, publia en 1891 « Enquête criminelle », le premier ouvrage qui décrivait comment utiliser diverses preuves physiques pour résoudre un crime.

Karl Landsteiner fut le premier, en 1900, à découvrir les différents groupes sanguins humains. Son travail sur la détection du sang et de ses différents types forma les bases de pratiquement toute la sérologie moderne.

En 1908, le gouvernement fédéral du Canada approuva par décret l'utilisation des empreintes digitales comme moyen d'identification des criminels.

Edmond Locard (1877-1966), inspiré tant par Hans Gross que par Sherlock Holmes, conçut le « principe de l'échange ». Il a été le premier au monde à créer un laboratoire de recherches criminelles, en 1910.

En 1910, Albert Osborn publia « Documents Interrogés », devenu un classique concernant l'analyse de documents et d'écriture. Osborn allait devenir le plus grand spécialiste de graphologie du début du siècle.

En 1913-1914, Sir Lomer Gouin, procureur général et Premier ministre du Québec, décida de créer le premier laboratoire de médecine légale d'Amérique du Nord.

Leon Lattes, professeur à l'institut de médecine légale de Turin, développa en 1915 une méthode pour définir les différents groupes sanguins à partir de sang séché. Cette technique lui permit d'innocenter un meurtrier présumé en analysant du sang séché trouvé sur son manteau.

Dans les années 1920, le colonel américain Calvin Goddard perfectionna la technique d'identification des marques laissées sur les balles par le canon de l'arme desquelles elles étaient tirées.

En 1922, l'Abbé Delorme fut accusé du meurtre de son frère à Montréal. Malgré des preuves accablantes contre lui (expertise des balles du pistolet du prêtre et comparaison de l'écriture sur un colis envoyé au chef de la police), Adelard Delorme fut libéré en 1924.
Le premier laboratoire de recherches criminelles américain fut fondé en 1930 par le département du shérif du comté de Los Angeles. Le laboratoire du FBI fut créé en 1932.

En 1937, le biochimiste Paul Leland Kirk mit en place le premier programme académique de criminalistique aux États-Unis, à l'Université de Californie.

En 1970, Roland Menzel fut le premier à utiliser le laser pour localiser des empreintes digitales latentes.

En 1985, le professeur britannique Alec Jeffreys fit l'une des découvertes essentielles, pour le monde en général et plus encore pour les sciences forensiques : chaque personne possède un ADN unique. D'où, cet ADN peut donc être utilisé comme une empreinte digitale. L'utilisation de l'ADN allait révolutionner les sciences forensiques et, de nos jours, elle est couramment utilisée dans les procès.

La Médecine

La Médecine antique (Mésopotamie, Égypte puis Grèce), plus ou moins influencée par la divination et la magie, atteignit une sophistication (trépanation, soin des caries, nettoyage des plaies…), qui se perdit malheureusement par la suite. Vers le IIe siècle avant J.-C., une importante école de Médecine fut créée à Alexandrie.

Au Moyen Âge, vers la moitié du XIIIe siècle, une Faculté de médecine fut créée à Montpellier puis une autre à Paris (réservée aux hommes), dont les enseignements étaient basés sur les théories d'Hippocrate.

Le Hollandais Zacharias Janssen construisit le premier microscope en 1595.

La quinine fut ramenée du Pérou vers l'Europe en 1627 pour traiter le paludisme.

En 1743, James Lind découvrit que le jus de citron constituait un très bon remède contre le scorbut (une maladie frappant les navigateurs au long court qui ne consommaient plus assez de vitamine C).
Le Britannique Edward Jenner réalisa la première vaccination du monde moderne, par scarification, en 1796. Il vaccina un enfant de 8 ans contre la variole (vaccination que l'on pratiquait en Chine depuis le IIe siècle après J.-C.)

1910 **Documents Interrogés**

1915 **Groupe sanguin à partir de sang séché**

1920 **Identification des marques laissées sur les balles**

1932 **Laboratoire de recherche criminelle du FBI**

1937 **programme académique de criminalistique**

1985 **Chaque personne possède un ADN unique**

1595 **Le microscope**

1796 **Vaccination**

1796 **Anesthésie générale**

1881 Anesthésie locale

1886 Antisepsie en chirurgie

1895 Rayons X

1931 Microscope electronique

1944 Hérédité et ADN

1967 Première transplantation cardiaque

1983 Répliquer l'ADN

1990 Human Genome Project

En 1846, William Morton, un médecin de Boston, pratiqua pour la première fois et avec succès une anesthésie générale par inhalation d'éther sulfurique.
En 1875, Madeleine Brès fut la première Française à obtenir un diplôme de docteur en médecine.

Le chimiste Pasteur mit au point un vaccin contre l'anthrax « bacille du charbon » en 1881.

En 1884, Carl Koller expliqua au Congrès allemand d'ophtalmologie comment il avait utilisé quelques gouttes d'une solution à la cocaïne pour anesthésier une cornée, « inventant » l'anesthésie locale.

En 1885, Louis Pasteur mit au point un vaccin contre la rage, qui sévissait dans les campagnes françaises, et le premier « Institut Pasteur » fut créé en 1887.

En 1886 apparut l'antisepsie en chirurgie : on se décida à utiliser des instruments préalablement stérilisés par la chaleur.

Grâce à l'anesthésie et l'antisepsie, la chirurgie se développa à partir de 1890.

En 1895, l'Allemand Wilhelm Röntgen découvrit les rayons X. Les hôpitaux créèrent rapidement des services de radiologie.

À partir des travaux de Walter Reed, on démontra en 1900 que la fièvre jaune (Afrique et Amérique Tropicale) était causée par un virus inoculé par un moustique.

En 1914 eut lieu la première transplantation de cornée par Elschwig à Prague.
L'écossais Alexander Flemming découvrit la pénicilline (une substance antibactérienne) en 1928 mais elle ne fut pas immédiatement utilisée.

En 1931, les Allemands Ernst Ruska et Max Knoll inventèrent le premier microscope électronique.

En 1939, découverte du rhésus sanguin autorisant désormais les transfusions sanguines.

À partir de 1942, la pénicilline fut fabriquée de manière industrielle et utilisée comme antibiotique durant la Seconde Guerre Mondiale.

En 1944, on prouva que l'hérédité entre parents d'une même famille résultait de l'ADN.

En 1952, grâce au travail de psychiatres français, on commença à utiliser les tranquillisants, les neuroleptiques et les antidépresseurs en psychiatrie, plutôt que la camisole de force, l'insulinothérapie, les lobotomies et les électrochocs.
En 1959 eut lieu la première transplantation réussie de rein : le receveur vécu durant 20 ans sans traitement.

En décembre 1967, Christian Barnard effectua la première transplantation cardiaque : le receveur vécu 18 jours après la transplantation.

En 1981, le Sida fut identifié comme une nouvelle maladie infectieuse épidémique.

Le premier bébé éprouvette naquit en 1978 en Grande-Bretagne et en 1982 en France.

En 1983, Kary Mullis inventa la PCR, technique qui permet de répliquer rapidement des fragments d'ADN (ce qui permet d'identifier un criminel à partir d'un seul cheveu !).

Le Human Genome Project fut lancé en 1990 pour identifier et inventorier tous les gènes humains.



Les Pionniers

« Comment avez-vous vu cela, Holmes ?
— Parce que je le cherchais. »
Les Hommes dansants,
Sir Arthur Conan Doyle

Lombroso et le criminel né

1836-1909

Cesare Lombroso dirigea l'hôpital psychiatrique de Pesaro dans les années 1870. Ce médecin italien faisait également des recherches en anthropologie et en criminologie. En 1876, il publia « L'Uomo delinquente ».
Lombroso avait mesuré la taille et la forme des crânes de centaines de criminels et avait conclu qu'il existait une prédisposition au crime. Pour lui, certaines personnes (environ 40 %) naissaient avec un caractère antisocial biologiquement visible et l'on pouvait donc reconnaître le criminel avant même qu'il ait commis le moindre délit !
D'un autre côté, Lombroso défendait l'idée qu'il fallait traiter décemment les criminels qui, pour lui, étaient des malades ne pouvant décider de leurs actions.
La première partie de sa théorie, bien qu'appréciée par certains (il est plus simple d'accuser le voleur d'être un dégénéré primitif que d'essayer de comprendre qu'il vole pour se nourrir...), a été combattue dans de nombreux pays. Le Français Gabriel de Tarde a ainsi expliqué que la criminalité est avant tout sociale et que le crime est relatif à son époque : Dans l'ancienne Égypte, le plus grand des crimes était de piller une tombe royale, puis de tuer un chat. Dans l'antiquité grecque, le crime le plus abominable était de laisser ses parents sans sépulture. Au moyen âge, le crime impardonnable était le sacrilège, puis la bestialité (relations sexuelles avec les animaux) et la sodomie, puis, beaucoup plus bas dans la hiérarchie des crimes, le meurtre, puis le vol.

Alexandre Lacassagne et la médecine légale

1843 - 1924

Le 4 novembre 1913 a lieu un terrible accident de chemin de fer, à Melun, qui fait 39 morts. Parmi les victimes figure le célèbre chirurgien Mathieu Jaboulay. Pour que l'on puisse commencer le processus de succession, il fallut obtenir la certitude que le professeur Jaboulay soit bien mort, et donc identifier son corps.
Mais les wagons en bois broyés ont pris feu après la collision et les corps en morceaux ont été rassemblés sans précautions dans un hangar, et mélangés les uns aux autres. Le corps identifié par la famille comme étant celui de Mathieu Jaboulay n'a plus de visage ni de mains, ses vêtements sont en lambeaux. Intervint alors le père de l'école lyonnaise de criminologie, le professeur Alexandre Lacassagne.
Lacassagne étudie tout d'abord les os du cadavre : ils lui permettent de déduire la taille, l'âge et le sexe du décédé. Il a ensuite l'idée de contacter le chemisier, le bottier et le coiffeur de Jaboulay (à l'époque, le prêt-à-porter n'existait pas) afin qu'ils examinent un morceau de chemise, les restes d'une chaussure et une partie du cuir chevelu. Grâce à ses éléments, Jaboulay est enfin identifié.
Alexandre Lacassagne était professeur de médecine légale et de criminologie à la faculté de médecine de Lyon. Il rejetait les thèses de Cesare Lombroso, pensant qu'il était idiot d'affirmer qu'un criminel pouvait être identifié grâce à des « anomalies » anatomiques. Il insistait au contraire sur le rôle prépondérant de l'environnement social sur le criminel, et a d'ailleurs prononcé une phrase devenue célèbre : « Les sociétés ont les criminels qu'elles méritent ».
Il fonda en 1886 les Archives d'Anthropologie Criminelle. C'est là que l'on étudiait tous les problèmes médico-légaux : son enseignement, ses évolutions techniques et l'expertise devant les tribunaux.
Il créa également un musée d'histoire de la médecine qui servit longtemps de base à l'enseignement : les étudiants pouvaient y observer des pièces anatomiques conservées telles les têtes de condamnés guillotinés et des mannequins anatomiques en bois. Une partie de la collection a depuis rejoint l'École Nationale de Police Scientifique de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or.
Lacassagne fut enfin à l'origine du premier institut médico-légal (et non plus une simple morgue municipale) de Lyon, qui, en plus d'accueillir les décédés, possédait un laboratoire effectuant des recherches en toxicologie, anatomopathologie, virologie, bactériologie, biologie moléculaire et anthropologie.

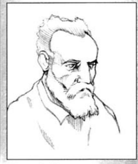
Bertillon et l'anthropométrie judiciaire

1853-1914

Le 17 octobre 1902, des policiers se rassemblent dans la rue du Faubourg Saint Honoré. Le propriétaire des lieux les a prévenus de la mort de son domestique, étranglé dans le petit cabinet. Les hommes de l'identité judiciaire photographient la scène du crime.
On distingue des traces de doigts sur la vitrine brisée d'un médailler, dans lequel l'agresseur a volé de l'argent. Les policiers emportent l'éclat de verre portant les empreintes et le confient au chef du service de l'identité judiciaire, créée en 1893, Alphonse Bertillon.
Ce dernier y trouve quatre empreintes digitales qu'il photographie et agrandie puis, durant plusieurs jours, il les compare visuellement une à une, à chacune des milliers de fiches conservées par l'identité judiciaire.
Et Bertillon finit par trouver le coupable ! Les empreintes digitales sont identiques à celles d'Henri Léon Scheffer, dit « Georges l'Artilleur », arrêté le 9 mars 1902 pour vol et abus de confiance. Scheffer est arrêté à Marseille six jours plus tard et passe aux aveux. Le moyen d'élucidation de cette affaire est une première en France et a un retentissement considérable dans l'opinion publique.


Cesare Lombroso


Alexandre Lacassagne


Alphonse Bertillon



Edmond Locard

Et pourtant, quelques temps auparavant, Bertillon lui-même croyait peu à cette technique de « dactyloscopie » et donnait la préférence à celle qu'il avait inventée en 1880, « l'anthropométrie », un système copié dans le monde entier. Bertillon mesurait la largeur et la longueur du crâne des criminels condamnés, la dimension de leur oreille droite et la pointure de leur pied gauche (dont les tailles ne se modifient plus chez l'Homme arrivé à l'âge adulte). Chaque fiche anthropométrique était classée dans un fichier central, à l'Identité Judiciaire. Ce procédé lui avait permis d'identifier des récidivistes qui, tel Jean Valjean, utilisaient plusieurs fausses identités.
En 1888, Bertillon avait ajouté des photographies signalétiques ainsi qu'un « portrait parlé » : couleur des yeux, aspect du visage, taille du front, forme du nez, barbe ou moustache, cicatrice, etc. Son répertoire comporta jusqu'à cinq millions de fiches !
Vers 1895, Bertillon ajoutait quatre empreintes digitales de la main droite à ses fiches anthropométriques. D'abord retissant, il finit par comprendre l'incroyable utilité de la dactyloscopie et inventa même la dactylotechnie (prélèvement et comparaison des empreintes).
La préfecture de police se dota elle-même d'un service dactyloscopique en 1903.
L'indice matériel commença à gagner ses lettres de noblesse au détriment de l'aveu, considéré jusque là comme la reine des preuves.
La France adopta les empreintes digitales comme méthode privilégiée d'identification en… 1920.
Bertillon imposa également un autre concept important : la fixation des constatations effectuées sur les lieux du crime en prenant des notes mais aussi en les photographiant. Il inventa d'ailleurs des appareillages particuliers à cet effet.

Rappel historique

La **carte d'identité** avec photographie n'a été rendue obligatoire en France que pour les étrangers en 1914. Le 27 octobre 1940, le gouvernement de Vichy a imposé à tous les Français de plus de 16 ans de posséder une carte comportant son portrait et ses empreintes digitales. Elle fut effective à partir de 1942. En 1955, un décret supprima cette obligation. Elle ne réapparut que dans les années 1980.

Locard et la police scientifique

1877-1966

Parallèlement aux méthodes de Bertillon, Edmond Locard introduisit la dactyloscopie (étude des empreintes digitales) à Lyon.
En janvier 1912, il y créa le premier laboratoire de police scientifique, qui offrit ses services en matière de balistique, toxicologie, identification des écritures et sécrétions corporelles et permit l'identification de nombreux criminels.
Il élabora également la théorie de l'échange : « Tout auteur d'infraction laisse des traces sur le lieu de son forfait et emmène avec lui des éléments de ce lieu ».
Edmond Locard est l'auteur du « Traité de Police Scientifique », ouvrage qui proposait une méthodologie en 7 volumes et sert même à l'heure actuelle de base à tous les laboratoires de police scientifique du monde. Il a été le premier à s'émanciper des théories fumeuses de Lombroso pour développer des techniques purement scientifiques.
Locard, grand admirateur de Sherlock Holmes, était un ami de Conan Doyle et les journalistes le surnommait « le Sherlock Holmes français ».

Fonctionnement des fiches dactyloscopiques

Le dessin de chaque doigt est désigné par un chiffre de 0 à 8 selon sa forme. Chaque criminel possède donc un matricule de 10 chiffres. Lorsque l'on relève l'empreinte d'une main droite, il suffit ensuite de chercher les fiches des récidivistes dont le matricule se termine par ces 5 chiffres, puis de comparer une seule des empreintes.

La police technique et scientifique moderne

La Police Judiciaire est née à la Belle Époque, fondée par Georges Clémenceau (surnommé « le Tigre ») en 1907. Il dota la France d'une véritable police criminelle : 12 Brigades Mobiles (équipées de voitures et de side-car dès 1910), rapidement appelées les « Brigades du Tigre ».
Chacune de ces unités était composée de 15 à 20 inspecteurs ayant une action nationale et non plus uniquement régionale. Les enquêteurs étaient formés aux méthodes d'investigations scientifiques prônées par Bertillon et Locard.
Ils arrêtèrent, entre autres, la « Bande à Bonnot » (des anarchistes d'une violence gratuite qui cambriolèrent des banques et tuèrent 8 personnes de décembre 1911 à avril 1912, et utilisaient des voitures volées pour fuir) et le « Barbe Bleue » Henri Landru (un escroc et tueur en série qui assassina 10 femmes à qui il avait promis le mariage), en 1919.

La Police Judiciaire française a progressivement mis en place un service de police scientifique, officialisé par une loi du 27 novembre 1943. À cette époque, le gouvernement de Vichy l'avait chargé d'utiliser les méthodes scientifiques pour identifier les « délinquants ».

L'empreinte digitale est toujours la « preuve reine » (surtout en l'absence de matériaux ADN) mais l'utilisation de la dactyloscopie est longtemps restée fastidieuse car les comparaisons s'effectuaient de manière manuelle.
L'informatisation a heureusement tout changé. En France, elle a été très tardive. Elle a été testée dès 1984, mais le décret autorisant la constitution du **F**ichier **A**utomatisé des **E**mpreintes **D**igitales (FAED) n'a été signé qu'en 1987. Et il n'est opérationnel que depuis 1994.

Structures

Il existe deux pôles principaux en France, celui de la police nationale et celui de la gendarmerie nationale. La police, outre sa direction principale, possède des laboratoires dans cinq grandes villes françaises. La gendarmerie dispose quant à elle d'un laboratoire principal qui centralise les recherches.
Au Royaume-Uni, les polices locales ou de province collaborent avec les laboratoires du Forensic Science Service.
Aux États-Unis, chaque état, comté et parfois ville, possède son laboratoire d'analyse criminelle, en plus des laboratoires fédéraux.

La Police Nationale

POLICE NATIONALE

Créée en 1985, la **P**olice **T**echnique et **S**cientifique (PTS) est installée à Écully, en banlieue lyonnaise, depuis 1996. Elle coordonne l'activité des laboratoires de police scientifique de Lille, Lyon, Marseille, Toulouse et Paris. Elle est au service de toutes les directions de la police nationale, mais aussi de la

gendarmerie et des magistrats du parquet et de l'instruction. Elle collabore avec l'IRCGN, Interpol et Europol.

La PTS est composée de six services :

- La Division Logistique opérationnelle
- Le Service central des laboratoires
- Le Service central d'identité judiciaire
- Le Service central de documentation criminelle
- Le Service de l'informatique et des traces technologiques
- Le Centre National de Recherche, de Documentation et de Formation (CNRDF)

Chacun des 5 laboratoires régionaux comprend sept sections : balistique, biologie, documents - traces, incendies - explosions, physique - chimie - géologie, stupéfiants, toxicologie.

La Gendarmerie Nationale

L'Institut de Recherche Criminelle de la Gendarmerie Nationale (IRCGN, créé en 1987) est implanté à Rosny sous Bois (93) et emploie environ 200 personnes, dont une trentaine de « civils ».

L'IRCGN est divisée en 3 divisions criminalistiques :

- La Division physique et chimie (environnement - incendies - explosifs, toxicologie, balistique et microanalyse).
- La Division ingénierie et numérique (informatique électronique, signal - image - parole, véhicules et documents).
- La Division identification humaine (biologie, empreintes digitales, anthropologie - thanatologie - odontologie, entomologie).

L'IRCGN réalise des examens techniques ou scientifiques à la demande des **O**fficiers de **P**olice **J**udiciaire (OPJ, policiers comme gendarmes) et des magistrats. Il apporte également un soutien pour le bon déroulement des opérations de police technique en cas de crimes graves ou de catastrophes.

Le travail des techniciens de ces laboratoires est bien loin de celui présenté dans les séries TV. Ils n'enquêtent absolument pas : c'est le travail des OPJ. Ces derniers auditionnent les témoins, les victimes et les malfaiteurs, recoupent les indices et les informations, tandis que la PTS et l'IRCGN analysent et font « parler » les indices physiques.

La police et la gendarmerie utilisent depuis 2003 le Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques (FNAEG), qui regroupent les ADN de toutes les personnes mises en cause dans des affaires de crime sexuel, d'assassinat, d'acte terroriste, d'agression, de trafic de stupéfiants, de proxénétisme, de vol ou d'extorsion, mais également les personnes disparues et les cadavres non identifiés.

Les autres bases de données employées sont :

- le Système de Traitement de l'Information Criminelle (STIC) : consultations d'antécédents, de procédures judiciaires, de listes d'objets volés et rapprochement entre infractions.
- le Fichier des Personnes Recherchées (FPR) : évadés, mineur en fugue, aliénés disparus, personnes majeures disparues, criminel en fuite.
- le Fichier des Véhicules Volés (FVV).
- le Fichier des Traces Non Résolues (TNR) : empreintes relevées et non encore identifiées.

La police au Royaume-Uni

Les polices sont soit locales, soit de province (« constabularies »), à l'exception de Londres, cas particulier. Cette ville possède plusieurs forces de polices : La Metropolitan Police (également appelée Scotland Yard), la City of London Police (officiant au centre de Londres, dans « la City ») et la British Transport Police (trains et métro).

La Metropolitan Police existe depuis septembre 1829. Les meurtres commis par Jack l'Éventreur en 1888 ont représenté sa première « grande » enquête criminelle. Malheureusement, elle n'a jamais découvert le coupable... Elle a déménagé en 1967 sur Broadway, pour être maintenant appelée « New Scotland Yard ».

La Metropolitan Police propose une liste de personnes recherchées (Scotland Yard's Most Wanted), ainsi qu'un numéro de téléphone gratuit (Crime Stopper) pour les personnes désirant témoigner anonymement.

Le Forensic Science Laboratory (également appelé Metropolitan Laboratory) a été créé en avril 1935 dans les locaux de l'école de Police de Londres, puis transféré en banlieue, à Lambeth.

La police britannique possède divers « outils » pour lutter contre le crime :

- En 1995, la Metropolitan Police a commencé à utiliser le Crime Report Information System (CRIS), une énorme base de données dans laquelle sont détaillés (victimes, suspects, témoins, indices, lieux, véhicules, etc.) tous les crimes graves (agressions, viols et meurtres) commis à Londres et qui en 2004, comprenait 8 millions d'entrées.
- La Base de données ADN nationale (la 1re au monde) existe depuis 1995 et contient les ADN de 2 millions d'individus inculpés (et même acquittés !), dans n'importe quelle enquête. Elle permet de résoudre 40 000 affaires par an.
- Le NAFIS (National Automated Fingerprint Identification System, équivalent du FAED) a été créé en 1997.
- Depuis 2000 est utilisé le Witness Albums Display System (WADS) qui permet à une identification visuelle d'avoir lieu n'importe où. Grâce au WADS, un témoin peut identifier un suspect dans un commissariat ou même chez lui, à l'aide d'un ordinateur portable.
- « Merlin » fournit des informations sur les personnes disparues et les agresseurs d'enfants.
- Le Criminal Intelligence System (CRIMINT) peut être consulté de n'importe quel ordinateur lié au réseau intranet de la police. Il permet de rechercher des noms de personnes et des plaques d'immatriculation (même partielles) de véhicule, et offre la possibilité de relier des crimes entre eux.

- « Holmes », le Home Office Large/Major Inquiry System (Système de renseignement à grande échelle du ministère de l'intérieur) est le nom donné au système informatique central de la police.

Le Forensic Science Service (FSS), la PTS anglaise, administre cinq laboratoires à Birmingham, Chepstow, Chorley, Huntingdon et Wetherby ainsi que le Metropolitan Laboratory. La direction principale d'Irlande du Nord dirige un laboratoire à Belfast.
En Écosse, les laboratoires sont situés à Aberdeen, Dundee, Edinburgh et Glasgow, et sont gérés par les forces de polices locales.
Les laboratoires et les enquêteurs font souvent appel à des consultants privés, surtout s'ils sont spécialisés dans un domaine bien particulier.



Les « law enforcement agencies » aux États-Unis

L'expression « law enforcement agencies » désigne toutes les forces de police (de ville, de comté, d'état...), les diverses agences fédérales, les bureaux des procureurs locaux, de comté et d'état, la police militaire et les services de sécurité des grandes universités.
De nos jours, l'organisation des laboratoires criminels américains varie d'état en état. Les laboratoires sont généralement sous la juridiction du département de police locale, d'une agence fédérale ou d'une agence légale de l'état (bureau du shérif du comté, police de la route, etc.). Les laboratoires criminels opèrent également pour les bureaux des médecins légistes, les procureurs et les avocats commis d'office. Des laboratoires privés peuvent eux aussi réaliser des examens légaux à la demande express des enquêteurs.
Les critères exigés pour être officiellement déclaré expert dans un domaine particulier des sciences forensiques sont déterminés par le juge avant le procès. Il décide également de la quantité du témoignage que l'expert sera autorisé à donner durant le procès.

Quelques agences fédérales américaines



FBI

Créé en 1908, le Federal Bureau of Investigation enquête sur les violations des lois fédérales qui ne sont pas couvertes par les autres agences fédérales :
- les cambriolages de banque
- les enlèvements
- la trahison
- la violation des droits civils (notamment les crimes raciaux)
- l'extorsion et la fraude
- la corruption de fonctionnaire
- le crime organisé (mafia mais aussi trafic de drogue, en collaboration avec la DEA)
- le terrorisme
- la cyber-criminalité
- les crimes contre les enfants (enlèvement, agression sexuelle, exploitation sexuelle, enlèvement parental)
- l'agression ou le meurtre d'un employé du gouvernement fédéral

S'il est contacté par les polices locales ou les agences d'état, il peut également apporter son aide dans une enquête (sur les meurtres d'un tueur en série, par exemple).
Le FBI possède un laboratoire criminel, le Laboratory's Forensic Science Research and Training Center (FSRTC), qui offre ses services et techniques aux polices fédérales, d'état ou locale. Jusqu'en 1981, il a été localisé dans le quartier général de Washington DC, avant de déménager à Quantico (Virginie).
Le National Crime Information Center (NCIC), également situé à Quantico, permet de chercher des noms et des alias, des empreintes digitales (le bureau maintient une immense base de données nationale, l'IAFIS « Integrated Automated Fingerprint Identification System »), des personnes libérées sur parole, des photographies de criminels (notamment : visages, tatouages, cicatrices) mais aussi de véhicules et de bateaux, des agresseurs sexuels libérés et des prisonniers.
Tout comme le NCIC, les « Investigative Technologies Divisions » (étudiant la cybercriminalité et l'utilisation de l'informatique dans les sciences forensiques) sont localisées à Quantico.
Le quartier général du FBI est situé dans le J. Edgar Hoover Building, à Washington DC. Chaque état possède un bureau local.



DEA

La Drug Enforcement Administration fait respecter les lois concernant la distribution et l'utilisation illégales des narcotiques (héroïne, opium, marijuana, cocaïne), les hallucinogènes, et les narcotiques synthétiques comme les métamphétamines et les barbituriques. Sa principale activité est d'empêcher et d'endiguer le commerce de drogues, aux États-Unis mais aussi en provenance de l'étranger (particulièrement d'Amérique du Sud). Les agents travaillent souvent incognito, en utilisant une « couverture » et en se faisant passer pour des dealers ou des trafiquants.
La DEA possède son propre laboratoire d'analyses et de recherches, spécialisé dans l'étude des drogues et des médicaments.
La direction administrative de la DEA est située Washington DC.
La DEA a été officiellement créée en 1973, à partir du Bureau des Narcotiques du Ministère de la Justice (créée en 1968), lui-même créé à partir du Bureau des Narcotiques du Ministère du Trésor (créé en 1930). La première loi antidrogue a été votée en 1915.

ATF

Le Bureau of Alcohol, Tobacco, and Firearms enquête et fait respecter les lois concernant l'alcool, le tabac, les armes à feu et les explosifs. Il arrive souvent aux agents d'utiliser des « couvertures » pour arrêter des trafiquants d'armes. Ses agents enquêtent également en cas d'incendies criminels. Son quartier général est situé à Washington DC.

L'ATF possède cinq laboratoires à Atlanta et San Francisco, ainsi qu'un énorme laboratoire national situé à Ammendale, dans le Maryland, depuis 2003. Ils sont spécialisés dans la fabrication d'engins explosifs et l'identification des traces d'explosifs, les incendies criminels, les armes à feu et la balistique, la modification des alcools, du tabac, de la nourriture et des cosmétiques (s'ils sont coupés, trafiqués, empoisonnés, etc.), et les faux en écriture.

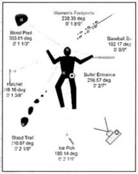
Depuis 1998, l'ATF utilise deux laboratoires mobiles qui se déplacent sur les lieux d'attentat, d'explosion ou d'incendie criminel.

L'ATF a été officiellement créé en 1972 mais son ancêtre est apparu en 1919 avec la loi sur la Prohibition (la prohibition a disparu en 1933 mais une loi a été votée sur le contrôle des armes à feu en 1934…).

Les sciences forensiques

Cet anglicisme barbare désigne à la fois les sciences légales et la criminalistique, voir la criminologie. Nous allons ici étudier toutes ces sciences dédiées au criminel, à la victime et à la scène de crime, aussi bien dans leurs interprétations (et utilisations) anglo-saxonnes que françaises.

Les sciences forensiques peuvent être utilisées pour résoudre toute une variété de crimes ou, du moins, pour aider les enquêteurs. Elles tirent leur origine du « principe de Locard », qui n'est pas totalement fiable s'il est utilisé seul. Il existe un autre principe qui doit également être pris en compte lorsque l'on examine des indices : le « principe d'individualité », selon lequel deux objets ne sont jamais identiques. Si on peut distinguer deux objets l'un de l'autre, il est évident qu'ils ne proviennent pas de la même source. Au contraire, si on ne peut les distinguer, ils doivent être examinés plus en détail afin de déterminer s'ils ont la même origine.
De nombreux assassins ont été condamnés, par exemple, parce que les « experts » ont pu prouver que des fibres trouvées sur leur victime correspondaient à celles prélevées sur la moquette de leur voiture.



La scène de crime

Temps de prélèvement : au moins 1h
Fiabilité : 50 à 100 %

L'un des aspects les plus importants pour « sécuriser » une scène de crime est de la préserver en évitant autant que possible, la contamination et les déplacements.

- L'enquêteur doit évaluer la scène, limiter l'accès aux seuls professionnels, mais aussi observer les mouvements de personnes et de véhicules (tout noter), les événements (« regarder, écouter, sentir »), les indices potentiels, etc., qui pourront aider sa propre enquête et les analyses des techniciens forensiques.

- Personne ne doit fumer, mâcher un chewing-gum, utiliser le téléphone ou les toilettes, manger ou boire, bouger quelque objet (même et surtout les armes), ajuster le thermostat, ouvrir les portes ou les fenêtres qui ne l'étaient pas, ou repositionner les objets.

- Les techniciens de scène de crime doivent :
  - Noter (si l'enquêteur ne l'a pas encore fait) si les lumières étaient allumées ou non, les portes et fenêtres ouvertes, les odeurs, les liquides visibles, la météo, la température, l'heure et les objets présents.
  - Photographier (et/ou filmer) toutes les pièces, tous les endroits et toutes les victimes de la scène de crime, faire des schémas si nécessaire et prendre des mesures.
  - Utiliser un équipement et des protections spéciales, à nettoyer ou jeter entre chaque pièce, personne ou scène.
  - Collecter, préserver, inventorier, empaqueter séparément, puis transporter les indices jusqu'au laboratoire d'analyses.

Les prélèvements d'indices s'effectuent du plus visible au moins visible et du moins « destructeur » au plus « destructeur ». Lorsque l'on trouve des traces biologiques (sang, urine, cheveux, salive…) et des empreintes digitales, il faut également obtenir des « prélèvements de contrôle » auprès de la victime, des témoins, du suspect, etc.
On doit également saisir les ordinateurs, les répondeurs et les vidéos des caméras surveillance.

Si la scène de crime résulte d'un incendie ou d'une explosion, il faut également chercher :
- des « accélérateurs » : essence (liquide ou en bidon), alcool à brûler, bois, chiffons, sodium, éthanol, etc.
- des résidus d'explosifs : dynamite (gomme ou plastique), Semtex (gomme orange), C4 (pâte blanche), TNT (poudre claire), nitrate d'ammonium (engrais), poudre noire, etc.
- des fragments de la bombe : emballage, détonateur, batterie, fils électriques, fusible, clous, etc.
- On classe d'ailleurs les feux en plusieurs classes selon le type de combustible les ayant provoqués :
  - Classe A : combustible solide comme le bois, le papier, le tissu…
  - Classe B : combustible liquide comme l'alcool, l'essence, l'éther, les huiles…
  - Classe C : combustible gazeux comme l'acétylène, le propane, le méthane…
  - Classe D : combustibles spéciaux comme le sodium, le potassium, le phosphore…

Le corps de la victime peut également offrir des indices probants avant même l'autopsie : on prélève les taches de sang, de salive, de sueur, les empreintes digitales, les poils et cheveux, les fibres, les poussières, la boue, etc., et leurs supports (notamment les vêtements). Les ongles, si la victime a griffé son agresseur, gardent souvent des débris de peau. On place également sous scellés les tissus, les liens ayant servi à attacher, la terre des semelles, les débris de phare de voiture résultants du choc, etc.

L'identification humaine

Empreintes digitales

Temps nécessaire au prélèvement : de 5mn à plusieurs heures
Temps nécessaire à l'analyse : quelques heures
Fiabilité : 90 à 100 %

« Je constate que tous les boutons de la chemise blanche manquent. Elle me dit qu'elle les a coupés sur la scène du crime et enfermés dans un sac à titre de preuve. Ils ont été descendus aux empreintes latentes où on les traitera dans un creuset de super-colle chauffée ».

Principal témoin,
Steve Martini

Les empreintes digitales sont LA preuve légale la plus souvent utilisée. Toutes les empreintes sont différentes, même chez les vrais jumeaux. L'empreinte de chaque doigt est unique. Non seulement elle est unique mais elle ne se modifie pas, de la création du fœtus jusqu'à la mort. Les empreintes peuvent être altérées, mais les cicatrices deviennent justement caractéristiques lors de l'analyse des empreintes. On a essayé de « défigurer » des doigts délibérément (notamment avec de l'acide) afin de faire disparaître les empreintes. Mais cette astuce peut être déjouée grâce aux techniques modernes. Le doigt laisse toujours une marque, sans les sillons.

Empreintes au sol

Les pieds laissent eux aussi des traces intéressantes : si les pieds sont nus, ils laissent une empreinte aussi unique que celle des doigts, alors que s'ils sont chaussés, ils laissent derrière eux une empreinte de semelle identifiable et « fixable » (avec du plâtre ou du silicone). La semelle de chaussure peut toutefois être moins intéressante pour les enquêteurs puisque, de nos jours, elles sont produites en masse et sont souvent similaires. Les empreintes de pas peuvent également indiquer la taille ou le poids de son propriétaire. Si l'empreinte est petite, l'agresseur est de taille moyenne, c'est peut-être une femme. Si l'empreinte est fortement enfoncée dans la boue ou la neige, on peut supposer que son propriétaire est gros ou qu'il portait un objet lourd. Une empreinte de pas peut aussi indiquer si l'agresseur a une démarche distinctive (s'il boite, par exemple), car la pression sur les différentes parties du pied est observable.



Masquer ses empreintes

La manière la plus simple de cacher ses doigts afin de ne pas laisser d'empreintes est de porter des gants. Certaines matières, comme le cuir, laisse très peu de traces. Il est alors très difficile de trouver des indices. Mais des gants en laine laisseront par contre des traces, sur les objets ou la victime. Les fibres sont moins souvent utilisées que les empreintes digitales ou l'ADN mais sont tout de même utiles. La raison pour laquelle on les utilise moins est que les fibres sont souvent issues de production de masse, et qu'il n'existe qu'une petite probabilité que deux fibres correspondantes proviennent de la même source.

Poils, cheveux et fibres

Temps de prélèvement : environ 1/2h
Fiabilité : 70 à 95 %

Les tueurs en série sont le plus souvent arrêtés parce qu'ils commettent une erreur. Pour les relier à leurs victimes et présenter des preuves solides à la justice, la police utilise très souvent les éléments microscopiques découverts sur les victimes : les poils (humain ou animal), les cheveux et les fibres. Souvent, les tueurs transportent les corps de leurs victimes dans le coffre de leur voiture ou à l'arrière de leur van. Si la police scientifique parvient à prouver qu'une fibre découverte dans les cheveux d'une victime est tout à fait similaire à celle de la moquette du coffre du tueur, cela constitue une preuve solide reliant le meurtrier à sa victime. (cf. *La scène du crime*, p. 16).
De nos jours, ce genre de preuves – très légères et difficilement repérables à l'œil nu – est prélevé grâce à un appareil utilisant l'électricité statique ou à un aspirateur à filtres stériles. Auparavant, on utilisait une bonne vieille loupe, des pinces brucelles, de l'adhésif… et une bonne dose de patience.

La médecine légale

Temps nécessaire : de 2h à 4h
Fiabilité : 80 à 100 %

« Le faisceau lumineux n'explorait que quelques centimètres carrés de peau à la fois. De minuscules fibres s'illuminèrent comme des fils de fer chauffés à blanc. Je les prélevais avec ma pince. Le bombardement du laser isolait une partie du visage après l'autre (…). Théoriquement, il permet de repérer et d'identifier une empreinte digitale sur la peau, ce que la poudre à empreintes ou les méthodes chimiques sont impuissantes à réaliser. »

Post Mortem,
Patricia Cornwell

La médecine légale est la plus ancienne des sciences forensiques. Tout comme les empreintes digitales, elle est facilement admise comme preuve lors d'un procès. La pathologie est la branche de la médecine associée à l'étude des changements structurels provoqués par les maladies et les blessures. La médecine légale ajoute simplement les mots « non naturelles » ou « suspectes » devant « maladies et blessures ».

La règle des concordances

Pour établir une correspondance entre une empreinte « latente » et une empreinte « encrée » (celle trouvée sur une scène de crime et celle prise directement du suspect), des caractéristiques communes des sillons doivent être trouvées sur les deux empreintes. Aux Royaume-Uni, il en faut 16. En France, on en requiert 12. Aux États-Unis… on n'en exige pas ! Si l'on ne trouve ne serait-ce que 15 ou 11 points communs plutôt que 16 ou 12, les empreintes sont déclarées « non concordantes ». Aux États-Unis, l'expert seul donne son avis… que les jurés suivent ou non.

Le spectrophotomètre

Bianchi fut en partie confondu grâce à un appareil appelé spectrophotomètre (crée en 1958), qui permet d'analyser un fragment de fibre en le soumettant à un rayon lumineux. Les « bandes d'absorption » du spectre lumineux révèlent avec précision quelles substances chimiques ont été employées dans la composition de la fibre.

Prise d'empreintes

Les techniciens de scène de crime photographient et relèvent des empreintes visibles (sanglantes, sur du verre, de la cire ou de la peinture fraîche, etc.).
Mais ils cherchent également les empreintes invisibles sur les objets qui pourraient avoir été touchés (armes, interrupteurs, documents, sacs plastique, cartons, canettes…). Ils prennent également les empreintes des victimes, témoins et suspects (et si nécessaire des enquêteurs), pour identification et comparaison. Les empreintes peuvent être de bonne ou de mauvaise qualité, selon que les doigts ont été trop appuyés, bougés ou juste posés.

Les empreintes peuvent être « révélées » de différentes manières :

- On utilise des poudres sur les surfaces planes. Les empreintes sont ensuite « fixées », souvent avec du scotch spécial, et collées chacune sur une carte en acétate.
- On utilise des produits chimiques (iode, ninhydrine ou nitrate d'argent) sur les surfaces poreuses telles que le papier, le carton, les murs… Les empreintes sont alors photographiées.

Des empreintes digitales invisibles peuvent également être révélées sur un vêtement, du bois, du métal ou même la peau de la victime à l'aide d'une poudre fluorescente et d'un laser, de vapeur d'iode, ou de vapeur de cyanoacrylate (une colle) et d'un colorant fluorescent.

Coroner américain

Aux États-Unis, les différents états emploient des « coroners » ou des médecins légistes. Le « coroner » est généralement un officier civil élu et n'a même pas besoin d'être médecin, bien qu'il doive avoir un minimum d'expérience dans le domaine. Les « coroners » peuvent être tenus pour responsables en cas de négligence. Pas les médecins légistes. Ceux-ci agissent pour des administrations centralisées dans la capitale de l'état ou sont employés par les comtés. Ils sont souvent investis de pouvoirs d'investigation (ils engagent leurs propres enquêteurs), et de pouvoirs quasiment judiciaires (ils peuvent demander que des enquêtes soient menées et recueillir des témoignages).

Médecins légistes français

En France, le futur médecin légiste doit obtenir un certificat d'études spéciales qui lui permet d'être inscrit sur la liste des experts de la cour de la région dont il dépend. L'autopsie est mise en œuvre à la demande d'un juge d'instruction, du procureur de la République ou du président du tribunal. Un médecin « classique » peut procéder à la « levée du corps » sur le lieu où il a été trouvé et demander à ce qu'une autopsie soit pratiquée si elle lui semble nécessaire, mais il ne peut pas la faire lui-même.



Il existe actuellement deux branches dans la pathologie : anatomique (les altérations du corps humain par une maladie, un choc...) et clinique (l'examen en laboratoire d'échantillon prélevé sur le corps). La plupart des médecins légistes sont des experts dans les deux branches.

De tels experts peuvent :
- estimer l'heure du décès
- établir la cause de la mort
- distinguer un meurtre d'un suicide
- déduire le type d'arme utilisée
- déterminer si la blessure a eu lieu durant le meurtre ou si elle est plus ancienne
- aider à révéler l'identité de la personne décédée

Autopsie

Afin d'être capable de fournir des informations aux enquêteurs, le médecin légiste doit procéder à une autopsie. Celle-ci permet d'observer et de faire un rapport, aussi tôt que possible, sur les particularités anatomiques tant générales que précises d'un corps récemment découvert.
Aux États-Unis, les autopsies sont généralement pratiquées dans un hôpital local ou à l'institut médico-légal du comté, mais certaines ont lieu dans des bureaux privés ou des salons funéraires.
En France, les autopsies sont pratiquées dans un institut médico-légal, plus rarement dans des hôpitaux.

Examen anatomique ou clinique ?

L'examen anatomique peut être suffisant pour établir la cause de la mort si le médecin légiste a accès à d'autres informations (les circonstances de la mort, le passé de la victime, des données psychiatriques, etc.). Un examen clinique ou microscopique des organes est souvent nécessaire pour renforcer les conclusions du légiste, mais cet examen peut être impossible si la famille s'y oppose ou si le corps a été exhumé car l'embaumement altère les examens microscopiques des organes. L'examen des organes est utile si l'on suspecte que de l'alcool, de la drogue ou du poison peut avoir causé la mort, mais aussi dans les cas de morts naturelles (maladies coronariennes, emphysème... etc.). L'inspection du contenu de l'estomac peut offrir des informations sur la cause mais aussi le moment de la mort : si les aliments sont peu digérés, la personne est décédée peu après avoir mangé.
Le médecin légiste demande presque toujours un examen aux rayons X dès qu'une arme à

Le corps, témoin silencieux

Déterminer l'heure de la mort

On peut déterminer l'heure de la mort grâce à la température corporelle. Celle-ci est influencée par l'environnement dans lequel se trouve le corps. Il conserve une température centrale d'environ 37°C pendant 1 à 3 heures, puis la température chute d'environ 1 degré par heure (l'équilibre avec le milieu ambiant est atteint en 24 heures). Mais plusieurs facteurs peuvent fausser ces données : l'habillement, le poids de la victime, un état fébrile, une hypothermie ou des conditions climatiques particulières. Si la température est élevée là où le corps se trouve (le chauffage est mis en marche, le corps est laissé en plein soleil, etc.), la mort peut sembler plus récente qu'elle ne l'est en réalité. La déperdition thermique d'un cadavre est au contraire bien plus rapide dans l'eau que dans l'air.
Lorsque le cœur cesse de pomper le sang, il descend dans les membres inférieurs (par gravité). Les « lividités cadavériques » (rouges) apparaissent progressivement et se situent au niveau des régions inclinées. Elles épargnent les points de contact : pour un cadavre retrouvé sur le dos, les lividités résident dans le bas du dos et la partie latérale du tronc, et il n'y a pas de lividités au niveau des épaules, des fesses et des mollets. Elles apparaissent entre la 2e et la 4e heure. Jusqu'à 8-15 heures les lividités sont dites « mobiles » (elles peuvent être déplacées par une pression forte sur la peau), au-delà de ce délai elles sont fixes.
La rigidité cadavérique est un autre facteur indicatif. Elle affecte l'ensemble des muscles de l'organisme et débute environ 3 heures après la mort. Son maximum se situe vers 12 heures. Elle commence aux muscles du cou, pour s'étendre au tronc, membres supérieurs puis membres inférieurs. Sa disparition se fait dans le même ordre. La rigidité des jambes disparaît entre la 24e et la 36e heure. Si elle est rompue avant la 12e heure (le corps est bougé), elle peut se reconstituer.

Le premier signe de putréfaction visible vers la 48e heure est la « tache verte abdominale ». La putréfaction se généralise à l'ensemble de l'abdomen, puis au thorax et finalement aux membres. Au cours du 1er mois, la putréfaction devient « noire », la peau se décolle et les ongles tombent. Entre le 2e et 6e mois, le corps commence à se déshydrater progressivement. Après 6 mois, les parties molles disparaissent. Toutefois, dans un environnement très sec, le corps peut ne pas se décomposer et, au contraire, subir une momification.

En résumé

- corps chaud, souple, sans lividité : la mort remonte à moins de 6 heures
- corps tiède, rigide, lividités s'effaçant à la pression : 6 à 15 heures
- froid, rigide, lividités fixées : 15 à 36 heures
- plus de rigidité, tache verte : plus de 36 heures
- corps entièrement putréfié « vert » : plus d'une semaine

L'autopsie

Le but est d'abord d'identifier la victime, puis de déterminer les circonstances de la mort (l'heure et les causes). Le légiste aide les enquêteurs en prélevant des échantillons susceptibles d'appartenir au meurtrier et laissés sur la victime.
Le légiste se doit de porter des gants, un masque, un tablier, des couvre-chaussures et des lunettes protectrices.
Toutes les anomalies visibles sur la surface (contusions, ligatures, ponctions, plaies, etc.) sont notées et décrites. Elles peuvent être observées à la loupe, avec une caméra numérique, voire une lampe à ultraviolet ou un laser pour les indices invisibles à l'œil nu.
Les organes sont prélevés et découpés afin que soient réalisées des analyses toxicologiques, pathologiques, limnologiques (liquides du corps), odontologiques et génétiques. Les prélèvements peuvent être conservés des mois au réfrigérateur.

feu est impliquée (pour vérifier la trajectoire de la balle). Les rayons X peuvent également être utiles pour les blessures par arme blanche et dans les cas de violences sur enfant.
L'examen clinique permet aussi de confirmer l'âge, la race, le sexe, la taille, le poids et la condition physique de la personne décédée, surtout si elle n'a pas été identifiée.

Sérologie et analyse de traces de sang

Temps nécessaire au prélèvement : de quelques minutes à quelques heures
Temps nécessaire à l'analyse : 1h à 3h
Fiabilité : 80 à 100 %

L'analyse des propriétés et des effets des sérums (sang, sperme, salive, sueur et matières fécales) est appelée sérologie. Nous nous intéresserons surtout au sang. Le sang est l'indice que l'on découvre le plus souvent sur les scènes de crimes violents tels que les meurtres, les agressions et les viols. Il peut être trouvé sous différentes formes : liquide « frais », coagulé, séché, en petites gouttes, en flaques ou en taches, ce qui implique différentes méthodes de préservation et de collecte.

Taches indélébiles

Le corps humain contient environ 5 litres de sang. Lorsqu'il est blessé, il perd ou gicle du sang, et le comportement du sang ainsi projeté n'est modifié ni par la température, ni par l'humidité : il est uniforme.
Même si la scène du crime est nettoyée de fond en comble, la plus petite trace de sang pourra très souvent être détectée puis analysée. Lorsque l'assassin nettoie l'endroit de son crime, il ne peut pas atteindre les interstices des planches, l'arrière des radiateurs, etc. En faisant simplement couler de l'eau sur du carrelage, un enquêteur a fait apparaître des traces de sang entre les carreaux du sol d'une cuisine. Sa découverte a tellement surpris le tueur, qui croyait avoir tout nettoyé, qu'il a tout avoué.

Premiers sangs

Les différents types de sang furent nommés et « standardisés » en 1901 par Karl Landsteiner, qui les désigna sous le nom de « groupes » A, B, O et AB. Les types A et O sont les plus communs, les AB étant les plus rares.

Par la suite, le Docteur Leon Lattes développa en Italie un procédé qui permettait d'examiner les taches de sang sur du tissu. Il avait trouvé un moyen d'utiliser une solution saline afin de rétablir le sang séché dans sa forme originale, liquide, et en 1932, il inventa également un moyen de tester les anticorps d'un sang séché.
En 1940, Karl Landsteiner découvrit le « facteur rhésus » du sang. Il l'appela Rh+, si l'antigène était présent dans les globules rouges et Rh-, s'il ne l'était pas.
En 1949, des scientifiques britanniques conclurent que les noyaux des cellules sanguines des femmes contenaient des structures chromosomiques qui les différenciaient de celles des hommes, permettant ainsi de connaître le sexe de la personne dont on analysait le sang.

Avec ou sang ?

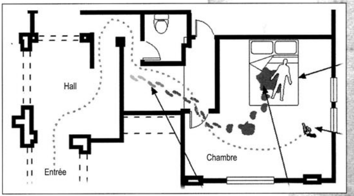
Lorsqu'une substance sombre est découverte sur une scène de crime, on doit d'abord déterminer si c'est bien du sang. Il existe différents tests qui différencient le sang d'autres substances, mais si d'autres produits sont présents sur la scène de crime, les examens peuvent être faussés. Pour cette raison, ces tests sont opérés avec beaucoup de précautions. Un résultat positif n'est considéré que comme une indication qui doit être confirmée par d'autres examens.

Éviter la contamination

Avant de faire quoi que ce soit, l'enquêteur de scène de crime doit prendre des précautions pour éviter d'altérer le sang mais aussi d'être contaminé par des « agents biologiques » contenus dans ce sang. Il doit porter des gants en latex, un masque chirurgical et une combinaison complète, ainsi que des lunettes protectrices, et faire très attention dès que l'on suspecte des maladies telles que le VIH ou l'hépatite. Il faut éviter de poser les mains sur les endroits cachés où l'on pourrait découvrir du sang « non nettoyé ». Les échantillons de sang doivent être étiquetés les uns après les autres pour que l'on sache où ils ont été prélevés, sur quelle surface, de quelle personne, de quelle manière, etc. Tous les échantillons « secs » et les vêtements tachés doivent être emballés dans des sacs. Il faut veiller à détruire les formulaires et rapports éclaboussés de sang et à se laver les mains.

Examens de la scène du crime

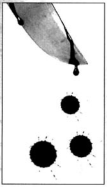
Sur une scène de crime, on effectue des examens dans le but de découvrir des traces de sang. Le premier test consiste simplement à utiliser une lampe puissante que l'on balaye sur toutes les surfaces de la scène de crime. Cela peut révéler des traces invisibles à l'œil nu.
Si l'on ne voit rien, mais qu'il existe une raison de suspecter que du sang est présent, l'endroit



Etude de cas

Du sang ou du vernis ?

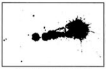
En 1901, deux garçons de 6 et 8 ans furent assassinés et démembrés sur l'île de Rugen, en Allemagne. Des morceaux de leurs corps furent retrouvés éparpillés sur un large périmètre, dans un bois. Le même jour, Ludwig Tessnow, un charpentier, avait été vu en train de leur parler. Tessnow nia les avoir jamais rencontrés mais une fouille de sa maison permit de découvrir des vêtements couverts de taches suspectes. Tessnow affirma qu'elles provenaient de vernis à bois qu'il utilisait tous les jours dans son travail. Incapables de prouver le contraire, la police le laissa en liberté.
Mais un enquêteur se souvint d'un crime similaire. Trois ans plus tôt, à Osnabruck, deux fillettes avaient été découvertes dans les bois, massacrées de la même manière que les deux garçons de Rugen. Un homme avait été aperçu près des bois avec des taches sur ses vêtements. C'était Ludwig Tessnow. À l'époque, il avait également affirmé que ces tâches étaient du vernis.
Le procureur de Rugen apprit qu'un fermier avait expliqué qu'un homme ressemblant à Tessnow avait traversé son champ et qu'ensuite, il avait découvert sept de ses agneaux égorgés. Leurs pattes avaient été coupées et disséminées dans le pâturage. Tessnow fut arrêté et le fermier le reconnu comme l'homme qui s'était enfuit de son champ. Les enquêteurs comprirent que Tessnow avait sûrement tué les enfants. Ils entendirent parler d'un test récemment développé par un biologiste, Paul Uhlenhuth, qui pouvait distinguer le sang d'autres substances, mais aussi différencier le sang humain du sang animal. Les vêtements tachés de Tessnow furent confiés à Uhlenhuth qui y trouva du vernis mais aussi du sang humain et du sang d'agneau.
Grâce à ces preuves, Tessnow fut inculpé et déclaré coupable.



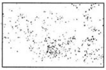
Goutelettes immobile



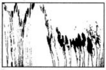
Traces par «transfert»



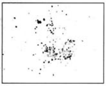
Traces en mouvement



Projection sur un mur



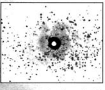
Jaillissement artériel



Impact à vitesse moyenne



Impact à «faible» vitesse



Impact à grande vitesse (balle)

est aspergé d'un produit chimique appelé « luminol » qui réagit au sang en quelques secondes, en devenant fluorescent dans l'obscurité (la scène de crime doit donc être plongée dans le noir). L'intensité de l'éclat du luminol augmente proportionnellement avec la quantité de sang présente. Le luminol fonctionne même avec du sang ancien ou des taches diluées, et peut même illuminer des traces de frottement là où le sang a été nettoyé. Toutefois, il existe deux problèmes avec ce test: le luminol peut détruire les propriétés du sang dont les enquêteurs auront besoin pour leurs examens (son utilisation est donc limitée à la démonstration de la présence de sang invisible), et le luminol réagit également avec des composés de cuivre, de fer ou de cobalt et le permanganate de potassium (un désinfectant).
Le test de couleur Kastle-Meyer utilise un mélange de purgatif et d'eau oxygénée sur un filtre en papier, qui, lorsque la plus petite quantité de sang est présente, devient rose. Mais elle devient également rose en présence de pommes de terre, et doit donc être utilisée avec précautions, surtout dans une cuisine!
Parfois, des tests micro-cristallins sont également effectués : ils ajoutent un produit chimique au sang pour qu'il forme des cristaux avec les dérivés d'hémoglobine.
Lorsque les enquêteurs sont sûrs que du sang est présent, ils utilisent un « test de précipitine » (une sorte d'anticorps) afin de déterminer si le sang est d'origine humaine ou animale. Ensuite, les analyses peuvent indiquer le groupe sanguin et le sexe de la personne qui a saigné.

ADN et sang

De nos jours, les analyses d'ADN ont remplacé les tests d'enzymes et de protéines. Un profil génétique créé à partir d'un échantillon de sang est bien plus précis qu'un profil uniquement sanguin.

Les « formes » du sang

Le sang trouvé sur une scène de crime peut offrir aux enquêteurs bien plus que le sexe, le groupe sanguin ou le profil génétique. L'examen de la manière dont le sang atterrit sur une surface a donné naissance à une spécialité forensique, « l'analyse de la forme du sang ». Celle-ci joue un rôle important dans la reconstitution de scènes de crimes.
Les différents types de taches de sang indiquent comment le sang a été projeté hors du corps à travers plusieurs facteurs:

- les types de blessures
- l'ordre dans lequel ces blessures ont été reçues
- à qui appartient le sang présent
- le type d'arme qui a causé les blessures
- si la victime bougeait ou était allongée lorsque les blessures ont été infligées
- si la victime a été bougée après que les blessures aient été infligées
- quelle distance les gouttes de sang ont parcouru avant de frapper la surface sur laquelle elles ont été trouvées.

Le sang peut tomber goutte à goutte, gicler d'une artère, suinter d'une large blessure ou être projeté sur les murs par une arme relevée pour assener un autre coup.
Les éclaboussures de sang peuvent être classifiées en six types distincts:

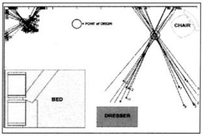
- des gouttes sur une surface horizontale
- des giclées provenant de sang projeté en l'air et frappant une surface à un angle précis
- des marres de sang autour du corps, qui peuvent montrer s'il a ou non été traîné sur le sol
- des jaillissements artériels ou veineux
- des traces laissées par les mouvements d'une personne qui saigne
- des pistes sanglantes, en forme de taches lorsqu'un corps est traîné ou en gouttes lorsqu'il est porté (mais aussi lorsqu'une personne blessée s'enfuit en laissant du sang sur son passage)

Les formes du sang peuvent aider les enquêteurs à comprendre les positions de la victime et de l'agresseur, la manière dont ils ont interagi et se sont battus sur la scène du crime. En sachant ce qui est arrivé et comment, les enquêteurs peuvent se concentrer et trouver des empreintes digitales, des traces de pas, des cheveux, des fibres et d'autres indices. La reconstitution de la scène du crime aide aussi les enquêteurs à déterminer qui, des témoins et du ou des suspects, ment ou dit la vérité.

Reconstituer les événements

La classification des formes des traces de sang aide à reconstituer le déroulement des événements. Des traces en forme d'éclaboussure donnent la nature de la force et la position de la victime lorsqu'elle a été abattue ou poignardée.
D'autres traces révèlent la position et la taille de l'agresseur, s'il était gaucher ou droitier, ou la taille de l'objet utilisé pour tuer.
Si une victime est abattue à bout portant, on pourra trouver son sang dans le canon de l'arme.
Un jaillissement artériel peut donner la position, le mouvement et la gravité de la blessure, alors que les « ombres » (l'absence de sang là où on s'attendrait à en trouver) suggèrent un mouvement ou une suppression d'un objet ou une modification de la scène du crime.
On peut considérer quelques règles générales:

- La pointe d'une goutte indique la direction d'où elle vient.
- Pour pouvoir interpréter correctement des taches de sang, on doit considérer la texture des matériaux sur lesquels elles se sont déposées: une tache aura des bords bien lisses sur du bois ou du verre mais elle sera étoilée sur une tapisserie épaisse.



Reconstitution de trajectoire

- Plus la taille des gouttelettes est petite, plus l'énergie requise pour les produire est grande :
- Lorsque des taches de sang ont toutes moins d'1mm de diamètre, elles ont été produites par un impact à vitesse élevée ; sûrement un coup de feu.
- Lorsque des taches de sang ont diversement 1 mm ou plus de diamètre, elles ont été produites par un impact à vitesse moyenne, comme un coup de couteau ou de barre de fer.
- Lorsque le sang est projeté vers le haut avec assez de force pour toucher le plafond, en une masse compacte, c'est très souvent le résultat d'un coup de feu tiré vers le haut : plus souvent un suicide qu'un homicide.
- Pour une blessure par balle, le sang se dirige :
  - depuis une plaie d'entrée : dans la direction opposée à la balle
  - depuis une plaie de sortie : en direction de la balle.

L'ADN

Tous les êtres vivants possèdent de l'ADN. C'est ce qui nous permet de nous distinguer comme « humain » plutôt que comme « animal » ou « plante », mais aussi entre chaque humain car l'apparence physique de chaque individu correspond à son identité génétique. Nous possédons tous des séquences d'ADN spécifiques que l'on pourrait comparer à des « empreintes digitales génétiques ».

Où trouver des traces d'ADN

Temps de prélèvement : 10mn à une demi-heure
Fiabilité : 0 à 100 % selon l'échantillon

L'ADN peut être trouvée dans toutes les cellules humaines, plus particulièrement (et facilement) dans le sang, les cheveux, la peau, la salive et le sperme, éléments qui sont souvent laissés sur une scène de crime par un criminel. Ils sont également laissés sur le corps du tueur par la victime, par le contact physique. Un scientifique peut analyser ces éléments et produire un profil génétique. Le profil génétique de chaque personne est unique (sauf dans le cas de vrais jumeaux) : si un échantillon d'ADN prélevé sur un suspect correspond à un échantillon prélevé sur une scène de crime, la probabilité est très élevée qu'il soit le coupable.

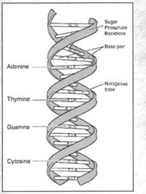
Profil génétique

Le profil génétique est reconnu comme un outil puissant pour résoudre les crimes. Toutefois, son utilisation n'est pas aussi incontestable qu'elle le paraît. Il existe de nombreux problèmes avec ce genre de preuve et sa valeur dans un tribunal est souvent douteuse. La création d'un profil génétique est un procédé relativement nouveau car il n'a été développé qu'à partir de 1985. Après cette découverte, on a rapidement réalisé à quel point elle pouvait être utile en tant que preuve légale, et durant plusieurs années, elle a été considérée comme infaillible. Mais on a pu montrer par la suite que ce n'était pas le cas : dans certains procès, l'accusation comme la défense ont décidé que la preuve ADN n'était pas suffisamment fiable pour savoir s'il existait ou non une correspondance. On est arrivé à cette conclusion non pas parce que la preuve ADN était mauvaise, mais parce que le procédé par laquelle elle avait été créée était, lui, incorrect. Plusieurs erreurs avaient été commises par les techniciens des laboratoires, lors de l'examen et de l'interprétation de l'ADN ; elle n'était donc plus fiable.

Afin de créer un profil génétique, il est nécessaire qu'un échantillon d'ADN suffisant ait été

Les « sécréteurs »

En 1925, une autre découverte importante a été faite. Près de 80 % de la population humaine est « sécréteur », ce qui signifie que les types spécifiques d'antigènes, de protéines, d'anticorps et d'enzymes caractéristiques de leur sang peuvent être trouvés dans d'autres tissus et fluides du corps. Les enquêteurs peuvent apprendre le groupe sanguin d'un sécréteur en examina de la salive, des larmes, de la peau, de l'urine ou du sperme. Dans une affaire de viol, le nombre de suspects potentiels peut être restreint par de simples analyses sanguines.



Structure de l'ADN

Etude de cas : L'affaire Caren Campano

Plusieurs techniques d'analyses ont été utilisées dans l'affaire Caren Campano, à Oklahoma City, afin d'offrir assez de preuves pour arrêter le suspect. Caren avait disparu mais il ne semblait pas y avoir quoi que ce soit de suspect chez elle, au premier abord. Son époux, Chris, admit qu'ils s'étaient violemment disputés avant qu'elle ne disparaisse le 1er juillet 1992. Selon lui, elle avait tout simplement décidé de le quitter.

Pour prouver sa bonne foi, Chris Campano proposa aux enquêteurs d'entrer chez eux pour vérifier que tout était normal. Une tache brune sur la moquette de la chambre à coucher intrigua les policiers, qui pensèrent immédiatement à du sang. Ils utilisèrent plusieurs techniques pour découvrir de quoi il retournait :

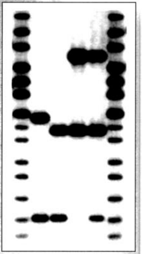
- Un test micro-crystalin : lorsque le bâtonnet toucha la tâche brune, il indiqua la présence de sang. Au laboratoire, on détermina que c'était bien du sang humain.
- Du luminol : la maison paraissait immaculée mais lorsque le produit chimique fut aspergé sur les murs, il illumina tant d'endroits que les policiers comprirent rapidement qu'un bain de sang y avait eu lieu.

Les enquêteurs trouvèrent des éclaboussures sur les murs, les portes et même le plafond. Une longue traînée de sang était visible à travers la maison et sur les marches d'escalier menant au dehors. En examinant les différentes traces et éclaboussures, les enquêteurs déterminèrent que la victime avait reçu plusieurs coups à la tête, qui lui avaient sûrement été fatals.

- Une détermination de la quantité de sang à partir de la recréation des traces : sur un même tapis, les enquêteurs versèrent la quantité de sang qui aurait été nécessaire pour créer des traces de sang de la même taille que celles découvertes chez les Campano. Ils estimèrent ensuite qu'une personne de la taille de Caren Campano aurait perdu au moins 40 % de son sang. Elle n'aurait pas survécu.
- Des analyses d'ADN : les parents de Caren étaient décédés et on ne possédait pas d'échantillons de son ADN. Les enquêteurs prélevèrent des échantillons de sang de tous les membres de sa famille. Une partie du profil génétique dressé avec le sang découvert chez les Campano correspondait à la même partie chez tous les membres de la famille de Caren : c'était bien celui de la jeune femme.

La police possédait assez de preuves pour arrêter Chris Campano et l'inculper de meurtre.

Finalement, un an après sa disparition, les enquêteurs localisèrent le corps de Caren, qui était devenu un squelette. Les radios dentaires du squelette et de Caren correspondaient. Son crâne présentait de nombreuses fractures, confirmant la théorie que les enquêteurs avaient créée grâce à l'analyse des traces de sang. Chris Campano fut reconnu coupable du meurtre de son épouse.



Profil génétique

recueilli. Un élément biologique prélevé sur la scène d'un crime peut fournir cet ADN, tant qu'il n'est pas sérieusement dégradé et que l'on en trouve en quantité suffisante. Des conditions néfastes, telles qu'une chaleur intense, peuvent avoir des effets nocifs sur les échantillons. Après que l'on ait collecté ces échantillons sur la scène du crime, il faut en prélever un du suspect, afin que les deux profils génétiques soient comparés. La comparaison ne s'arrête pas obligatoirement là. Il est aussi utile de recueillir un échantillon de la victime pour que l'on soit sûr que l'ADN « suspect » ne provienne pas de la victime. D'autres échantillons doivent être prélevés sur d'autres suspects afin de les exclure ou de les incriminer. Des échantillons d'autres victimes de crimes similaires, peuvent également être recueillis et comparés. Créer un profil de cette manière devrait montrer si un échantillon correspond ou pas, et ainsi lier l'accusé à la scène du crime.

Création d'un profil génétique

Temps de création d'un profil : de 16h à 3 semaines
Fiabilité : 20 à 99,99 %

La création d'un profil génétique est extrêmement complexe et doit passer par de nombreuses étapes techniques différentes. Si un problème apparaît à n'importe quelle étape du procédé, le profil génétique peut être invalidé. Cela peut concerner la qualité, la quantité ou la pureté de l'ADN prélevé. Si l'échantillon d'ADN a été entreposé dans des conditions défavorables durant ne serait-ce que 24 heures, l'échantillon peut être dégradé et ne plus pouvoir subir de tests. Les « conditions défavorables » sont surtout l'humidité et la chaleur. Toutefois, si l'échantillon est constitué de sang ou de sperme, il va se conserver plus longtemps et restera fiable durant plusieurs semaines après avoir été mis en dépôt. Si la qualité de l'ADN est dégradée de quelque manière que ce soit lors de l'examen, les bandes ne vont pas apparaître avec précision mais seront souillées. Par conséquent, lorsqu'un profil génétique est soumis comme preuve devant un tribunal, l'examen prouvant qu'il n'a pas été dégradé durant l'examen devrait également être présenté.

La quantité d'ADN doit également être suffisante. Il est très difficile de créer un profil génétique si l'échantillon est minuscule. De plus, si l'échantillon d'ADN est trop maigre, il peut être entièrement utilisé par l'accusation, enlevant à la défense la capacité de procéder à ses propres tests !

La pureté de l'ADN peut être un problème dans le procédé tout entier. L'échantillon ne doit pas être « contaminé ». Par exemple, ce qui est considéré comme un échantillon pur, obtenu d'une tache de sang sur une scène de crime, peut se révéler être un mélange du sang de la victime et de son agresseur. Des impuretés constituées d'ADN bactérienne peuvent également être récoltées sur la scène du crime ou même au laboratoire. Si cela a lieu, la séquence d'ADN obtenue inclura les informations ajoutées par l'ADN bactérienne, faussant le profil génétique.

Malgré tout, il existe bien entendu beaucoup d'affaires qui ont été couronnées de succès grâce à des preuves ADN. Certains échantillons ont même été recueillis des années auparavant et, grâce à l'évolution des techniques, ont pu être analysés de nos jours, et offrir une preuve irréfutable de la culpabilité d'un suspect… ou de l'innocence d'un condamné.

L'odontologie légale

Temps nécessaire à l'analyse : plusieurs heures
Fiabilité : 50 % (morsures) à 100 % (dentition)

L'odontologie est l'étude des dents humaines. Elle est particulièrement utile pour l'archéologie et les sciences forensiques : les dents, grâce à l'émail, sont l'élément le plus résistant du corps humain et la partie que l'on retrouve le plus souvent. Elles résistent à la putréfaction et à la carbonisation : la dent résiste jusqu'à 800 degrés et ne fond qu'à 1 200 degrés. L'os résiste jusqu'à 500 degrés.

Les dents offrent de nombreuses informations, notamment sur l'âge de la victime mais aussi sur son état de santé et sa pathologie. Dès 1898, Oscar Amoëdo en faisait part dans son ouvrage « L'art dentaire en médecine légale ».

En utilisant une radiographie ou un moulage dentaire, on peut le comparer au dossier d'un dentiste et identifier une personne. Des progrès en biotechnologie permettent depuis peu de créer un profil ADN à partir des dents.

De bonnes dents

Le développement et l'apparition des dents durant l'enfance sont les mêmes chez tous les êtres humains. Lorsque la formation de la dent est complète, elle ne se modifie plus, excepté les dommages physiques ou chimiques. On peut déterminer l'âge d'un squelette grâce à ses dents. Vingt dents « primaires » (également appelées « dents de lait ») se forment avant même la naissance, entre la 14e et la 16e semaine de grossesse et pousse en dehors des gencives à partir de 9 mois et jusqu'à l'âge de 6 ans. La dentition « secondaire » (les dents permanentes) est formée de 32 dents et pousse de 6 à 18 ans.

On sait également, depuis peu, que la teinte de la racine des dents se modifie avec l'âge. De plus, certaines caractéristiques dentaires sont uniques à chaque individu. Chaque personne a une structure dentaire différente. Cela fait malheureusement peu de temps que les dentistes demandent une radio complète de la mâchoire : celle-ci peut servir à identifier une victime. Mais on peut également établir l'identité d'une personne grâce au travail du dentiste effectué sur des dents (amalgames, couronnes, prothèses, etc.). Lorsque le dentiste perce un trou dans une dent pour ôter une carie, le trou est différent de tous les autres. Ainsi, si l'on possède une radio dentaire d'une personne disparue et que l'on ne retrouve qu'une seule dent « travaillée » d'un squelette, on peut tout de même comparer cette seule dent à la radio et identifier la personne.

En plus de l'âge, les dents permettent d'estimer :

- le sexe : les racines, la taille de la mâchoire et la forme du palais sont différente chez la femme et chez l'homme,



- les habitudes de vie : l'état des dents et des gencives, le tartre et les dépôts tabagiques, la restauration dentaire et la présence de prothèse. Si une personne possède une prothèse onéreuse, on pourra penser qu'elle devait avoir un bon train de vie plutôt qu'être SDF, par exemple.

Marques de dents et morsures

Il existe entre 30 et 76 facteurs de comparaisons à considérer, notamment les stries, les sillons, les dentelures, les cavités et les abrasions. De nos jours, on utilise souvent un ordinateur et des photographies pour procéder à ces comparaisons.
On peut également étudier des marques de dents sur de la nourriture si l'agresseur a mordu dans un aliment, chez la victime, et l'a abandonné là. Les marques déposées sur les aliments laissent des impressions en 3 dimensions, qui sont plus « intéressantes » que les marques de morsure relevées sur la peau : même si elle a été pénétrée, la peau peut ne garder que des ecchymoses, d'une morsure. La peau peut être déformée par la morsure ou les dents peuvent glisser.

On distingue deux « genres » de morsures :
- la morsure sadique qui est infligée lentement et qui présente une « marque de succion » au centre avec une abrasion qui ressemble à une brûlure.
- une morsure d'attaque par l'agresseur, ou de défense par la victime, qui ne laisse pas de trace nette et est plus difficile à identifier.

L'agresseur peut laisser de la salive, et donc son ADN, sur la morsure. D'un autre côté, si l'on pense que la victime a pu mordre son agresseur, il est utile de prendre des photographies, voire même un moulage, de ses dents, si on veut les comparer aux blessures d'un suspect.

Les marques sur la peau peuvent indiquer la musculature de la mâchoire de l'agresseur, son état mental et sa coordination. On peut déterminer par le type de saignement de la peau si la victime était vivante ou morte lorsque la morsure a eu lieu.

Psychologie de la morsure

Mais la morsure peut également aider à « dresser » un profil « psychologique » de l'agresseur. En effet, les morsures indiquent une vie fantasmatique sophistiquée qui s'est développée depuis des années. La morsure est souvent présente dans les agressions sexuelles violentes, que ce soit un viol ou un meurtre. C'est une manière de contrôler et de dominer sa victime. L'agresseur veut « dévorer » sa victime au sens propre comme au sens figuré, par tous les moyens possibles. Et la morsure est l'un des moyens pour y parvenir. L'agresseur détruit sa victime avec toutes les « armes » qu'il possède. Ça n'a rien à voir avec le cannibalisme, c'est une question de pouvoir.

En conclusion

Les marques de morsures sont parfois très difficiles à trouver sur un corps et l'on a tendance à les prendre pour des égratignures.
Il semble que les méthodes et l'importance de l'odontologie forensique doivent être décrites en détails aux jurés mais aussi à la population en générale, car c'est elle qui forme les jurys.
Mais il faut également noter que les marques de morsures ne sont pas toutes des preuves de valeur. Dans certaines affaires, comme celle de Ted Bundy, l'analyse de la marque de morsure a été très importante, mais c'est plutôt rare. Une marque de morsure doit être nette et plusieurs experts doivent présenter le même avis indépendamment, avant qu'une cour de justice ne puisse considérer cette preuve comme importante.

L'art forensique

L'art forensique est une spécialité un peu particulière qui consiste principalement à dessiner ou recréer par ordinateur le visage d'un squelette, d'un suspect ou d'un enfant disparu.
Les artistes pratiquant l'un des domaines de l'art forensique doivent souvent avoir des connaissances annexes. Ils doivent par exemple savoir comment les anthropologues travaillent avec les os pour estimer la taille, le poids, le sexe et la race d'un squelette. Cela afin de ne pas concevoir, à partir d'un squelette, le portrait d'une femme blanche et mince si ce squelette appartient en fait à un homme noir et enrobé.
Ils doivent également avoir quelques connaissances en psychologie afin d'imaginer quelles modifications doivent être accomplies pour vieillir une photographie : telle personne aurait-elle eu recours à la chirurgie esthétique ou aurait-elle tenu à garder le même visage ?
S'ils travaillent à partir de crânes, ils doivent être familiers des changements post-mortem.
Si on leur demande de dessiner des dents pour utiliser des représentations visuelles au tribunal, ils doivent avoir des connaissances en odontologie, etc.
L'art forensique ne se limite pas aux portraits et à la reconstruction des visages en 3 dimensions. Un artiste forensique peut également dessiner des démonstrations visuelles de techniques d'enquêtes, représenter une scène de crime avec des mesures précises, réaliser des dessins médicaux à partir des autopsies, « nettoyer » ou améliorer des vidéos, etc.

Etude de cas

Une morsure mène à la chaise électrique !

L'odontologie ne sert pas uniquement à identifier une victime, elle peut également permettre de confondre un accusé. Le tueur en série Ted Bundy en a fait l'expérience. Lors de l'un de ses derniers meurtres, dans le dortoir d'une université, il a mordu la fesse d'une de ses victimes, Lisa Levy. Cette marque de morsure a été relevée et lorsque Bundy a été arrêté, on a photographié ses dents. La trace de morsure et l'alignement des dents de Bundy correspondaient parfaitement, reliant ainsi Bundy à ce meurtre... et à la chaise électrique.





Portrait robot

Etude de cas

Harvey Glatman

Le kit d'identification a aidé à l'appréhension du tueur en série Harvey Glatman. Dans les années 1950, à Los Angeles, il se faisait passer pour un photographe et emmenait dans le désert des jeunes femmes qui espéraient devenir mannequins... et qu'il assassinait. La colocataire de sa première victime le décrivit à la police avec assez de détails pour qu'un policier, utilisant le kit, puisse en dresser un portrait satisfaisant. La quatrième femme à laquelle Glatman s'attaqua parvint à retourner son arme contre lui. Il fut arrêté pour une « simple » agression, mais il ressemblait tant au portrait-robot que les policiers finirent par l'interroger sur les meurtres et, il avoua.

Etude de cas

La chemise rouge

Une artiste forensique avait été invitée à travailler sur le visage de Virgilio Paz Romero, un terroriste qui avait assassiné l'ambassadeur du Chili aux États-Unis et son secrétaire. On ne lui avait fourni que de mauvaises photocopies de photos anciennes. Elle procéda à des recherches pour apprendre à connaître son caractère. D'après ce qu'elle apprit, elle pensa qu'il ne devait pas avoir pris de poids et devait s'habiller avec des couleurs vives, car il faisait très attention à son apparence. Elle le dessina avec une chemise rouge. Son dessin fut diffusé sur « America's most wanted » et, trois jours plus tard, Paz Romero fut arrêté. Il portait une chemise rouge.

Lexique

ante-mortem
ayant eu lieu avant la mort
(*ex. : un bras cassé*)

peri-mortem
ayant eu lieu pendant la mort
(*ex. : le crâne fracassé*)

post-mortem
ayant eu lieu après la mort
(*ex. : le corps démembré*)

Le portrait robot

Temps nécessaire : au moins 1h
Fiabilité : 30 à 90 %

C'est dans les années 1950 que la création de portrait-robot à partir de témoignages devint une procédure standard aux États-Unis. Des « kits » d'identification commencèrent à apparaître. Le premier incluait une pile de feuilles sur lesquelles figuraient différents types de caractéristiques faciales dessinées à la main. Un témoin pouvait choisir entre différentes sortes de nez, de lunettes, de lèvres, de cheveux, etc., qui se superposaient les uns aux autres afin d'obtenir un visage complet.
Ensuite, les kits utilisèrent des photographies plutôt que des dessins. Les feuilles furent numérotées et codées afin que ces numéros puissent être envoyés à d'autres départements de police possédant un kit d'identification et qu'un portrait robot puisse rapidement être créé dans d'autres juridictions. Au Canada, les policiers utilisaient seulement sept « masques » faciaux qui étaient censés représenter toutes les variations du visage humain.

De nos jours, on utilise un programme présentant aux témoins un visage « basique » qui correspond à leur description générale et non plus des morceaux de visage séparés. Puis, les témoins désignent les parties qui ne sont pas ressemblantes, et l'artiste peut faire les ajustements adéquats à partir de la base de données. Il peut bouger, colorer, agrandir, rapetisser, redessiner, effacer n'importe quelle partie. Une fois terminé, le portrait peut-être envoyé aux autres services de police par internet.

Le portrait au service de l'identification post-mortem

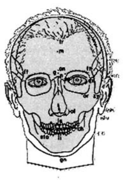
Temps nécessaire : au moins 1 jour
Fiabilité : 75 à 90 %

Les artistes forensiques peuvent également dessiner les visages de personnes décédées. Lorsque certains corps sont retrouvés, ils sont parfois en très mauvais état et le visage de la victime est déformé par la putréfaction. Il ne reste parfois même qu'un crâne. Afin d'établir l'identité de la victime, il faut recréer son visage. À partir de photos prises à la morgue, l'artiste dessine un portrait le plus ressemblant, mais le plus objectif possible. Ce dessin est diffusé dans les médias, avec l'espoir que quelqu'un reconnaîtra le portrait. Mais il peut également être proposé à la famille d'une personne disparue qui ne pourrait l'identifier si le corps est décomposé. Si la famille se fait connaître, on peut alors procéder à des comparaisons ADN ou chercher les radios dentaires. Contrairement au visage des corps qui portent le « masque » figé de la mort, les dessins des artistes forensiques tentent de présenter une expression, une animation, une vitalité, que la victime n'a plus. Il faut « redonner la vie » à un visage, un défi difficile à relever.
Il l'est encore plus lorsque le visage n'existe plus du tout et qu'il ne reste qu'un crâne. L'artiste dessine au-dessus d'une photo du crâne, appliquant la même méthode de mesure des profondeurs que pour la sculpture forensique (voir plus bas). Là encore, il ou elle peut ajouter une expression à son dessin, chose bien plus compliquée à réaliser avec une sculpture en glaise. De plus, un crâne en très mauvais état peut ne pas être utilisable pour la sculpture forensique.

La sculpture forensique

Temps nécessaire : de quelques heures à plusieurs jours
Fiabilité : 75 à 85 %

La personne ayant créé la première reconstruction faciale correcte est un anatomiste allemand, W His, qui a publié ses résultats en 1895. Il avait acquis un crâne dont on disait qu'il était celui de Johann Sebastian Bach, et à partir de celui-ci, il avait sculpté un portrait très ressemblant.
Afin d'établir la profondeur moyenne de la peau et des muscles sur le crâne, His a plongé des aiguilles graissées dans le visage de nombreux cadavres. Au sommet de chaque aiguille, il fixait un bouchon de liège. Lorsque l'aiguille atteignait l'os, le bouchon restait au niveau de la surface de la peau. His enlevait les aiguilles, mesurait la distance entre la pointe et le bouchon, et faisait des dessins basés sur ces mesures. De cette manière, il a été capable de créer une « carte des profondeurs », qui allait aider les anthropologues des générations suivantes à composer des portraits à partir de crânes. (Les recherches modernes utilisent à présent les ultrasons sur des personnes vivantes pour étudier la profondeur des tissus).
C'est en Russie toutefois, que la technique de la « sculpture forensique » a véritablement été développée. Mikhail Gerasimov dirigeait le département d'archéologie d'un musée et faisait des expériences avec les crânes qui lui était confiés. En 1935, il était devenu expert dans la transformation d'un crâne en un visage que les gens pouvaient reconnaître. En 1950, l'URSS a créé un Laboratoire de Reconstruction Plastique, et durant des années les hommes qui y travaillèrent furent les experts les plus renommés dans ce domaine.
La technique de la sculpture forensique consiste d'abord à faire un moule du crâne (ou parfois à utiliser le crâne lui-même). Lorsque l'on ne possède pas de crâne, l'artiste doit se contenter de photos travaillées avec des logiciels spécialisés afin de créer un crâne en argile. En utilisant le crâne ou sa réplique, des petits trous sont percés pour que de fines chevilles en bois soient insérées à des endroits précis afin de mesurer la profon-



deur de la peau. Ensuite, on applique de la glaise, qui représente les muscles, autour du nez, de la bouche, des joues et des yeux et une fine couche sur le haut du crâne. Les caractéristiques faciales sont modelées afin d'obtenir l'apparence « basique » de la personne (sans trop de détails subjectifs). Une perruque et des yeux sont ajoutés, ainsi que du maquillage.
Une autre technique consiste à fixer le crâne sur une table tournante. Alors qu'elle tourne, un laser parcourt le crâne de haut en bas, et envoie des informations à un ordinateur qui les assemble pour créer un portrait en 3 dimensions, basé sur les informations emmagasinées dans une base de données concernant d'autres crânes et visages avec des origines raciales et des mesures similaires.

La modification d'image

Temps nécessaire : environ une journée
Fiabilité : 85 à 95 %

Il peut arriver que l'on demande à un artiste forensique d'altérer une photographie afin de représenter le vieillissement, de montrer ce à quoi une personne pourrait ressembler avec un déguisement ou indiquer des changements tels qu'une prise ou une perte de poids, une teinte de cheveux ou de la chirurgie plastique. L'artiste forensique doit créer plusieurs apparences afin de couvrir un éventail d'hypothèses le plus large possible.
On utilise souvent des logiciels spécialisés dans les cas d'enfants disparus ou de criminel en fuite depuis des années. Ces logiciels sont très efficaces lorsque l'on possède une bonne photo de la personne. Lorsque la photo est mauvaise, la vieille méthode du papier-crayon reste la meilleure. Que ce soit avec un logiciel ou un crayon, le spécialiste doit comprendre les concepts de l'anatomie du visage… et la psychologie humaine.

Représenter le vieillissement

Temps nécessaire : au moins une journée
Fiabilité : 85 à 95 %

Afin de représenter le vieillissement d'une personne, l'artiste forensique doit savoir comment vieillit un visage, quelles parties changent le plus, à quel point les mâchoires se développent, la ligne des cheveux recule et la couleur des poils change. Alors que l'apparence générale d'une personne change peu durant sa vie (les yeux notamment), certaines modifications sont inévitables, et assez prévisibles d'une décennie à l'autre. Il existe toutefois des facteurs individuels impliqués dans le vieillissement et il peut être utile d'avoir accès à des photos des membres de la famille qui aurait le même âge que le disparu ou le criminel. La connaissance de ses habitudes personnelles, telles que le tabac, l'alcool, la gourmandise, peut également contribuer à affiner la perception. La personnalité affecte les lignes de tensions sur le visage.

Vieillir l'image d'un jeune enfant disparu depuis des années est le travail le plus difficile car la forme du visage elle-même change et l'artiste doit s'appuyer sur de nombreux facteurs pour ne pas commettre d'erreur. Il doit savoir comment l'être humain se développe en général mais doit aussi examiner les caractéristiques familiales, telles que le poids et la formation des rides.
Il doit posséder une photo de l'enfant ayant au moins 2 ans, avoir accès aux photos de la famille à leurs différents stades de développement, posséder des photos des parents et des frères et sœurs, des photos des parents à l'âge que l'enfant doit avoir maintenant, obtenir des informations sur les éventuels problèmes de santé qui pourraient affecter l'apparence de l'enfant, etc.
Il se sert d'un logiciel spécifique qui scanne les photos et les « travaille » en utilisant les informations disponibles dans ses bases de données concernant la croissance afin de prévoir les changements structuraux du visage selon les âges. Respectant des règles et des grilles pour les proportions, l'artiste manipule les différentes parties de l'image et affine les nuances.
Un visage d'enfant s'élargit et s'étire car son crâne se développe. Les cheveux clairs ont tendances à foncer.
La photo modifiée de l'enfant est comparée à celles de ses parents et de ses frères et sœurs. Par petites touches, l'image est fignolée pour ressembler un peu plus à la famille, ou les photos sont fusionnées afin d'obtenir des combinaisons de caractéristiques faciales.

L'anthropologie légale

Temps de prélèvement : plusieurs heures, voir des jours
Temps nécessaire à l'analyse : plusieurs heures, voir des jours
Fiabilité : 95 %

L'anthropologie est l'étude des humains. Elle possède plusieurs sous-domaines :

- L'anthropologie physique : l'étude de l'ordre des primates, passé et présent, tel que la biologie des primates, la biologie du squelette et l'adaptation humaine.
- L'anthropologie culturelle et linguistique : l'étude des aspects de la société humaine et du langage, passé et présent.
- L'archéologie : l'étude des cultures passées à travers les vestiges matériels et les objets créés par l'homme.

Jusqu'à un certain point, les anthropologues légaux travaillent dans chacun de ces domaines, mais comptent généralement sur leurs connaissances de l'anthropologie physique pour appliquer leur expertise sur un squelette.

Alors que les médecins légistes sont habitués à analyser des « tissus mous » et des organes, leur expérience avec des « tissus durs » (les os) est souvent limitée. L'anthropologue légal se spécialise dans la morphologie, la structure et la variabilité des os. Dans certains cas, lorsque les « tissus mous » ont été dégradés par le temps, la température, l'environnement et d'autres éléments extérieurs, le seul « tissu » qui reste plus ou moins intact, est l'os. Il faut alors contacter un spécialiste des os, une per-

Etude de cas

Le cas de Bob Clark

La sculpture la plus célèbre est peut être celle que l'américain Frank Bender a accompli d'un dénommé John List. En 1971, dans le New Jersey, List avait assassiné son épouse, ses trois enfants, sa mère et… avait disparu. Les enquêteurs n'étaient jamais parvenus à trouver de pistes sérieuses. Ils avaient vieilli quelques photographies de List afin de représenter son visage année après année, mais c'est la sculpture de Bender qui a finalement fait tourner le vent. Pour une émission télévisée, « America's Most Wanted », Bender a créé un visage en trois dimensions basé sur les photographies et les nombreux facteurs qui l'avaient aidé à imaginer à quoi List ressemblait en 1989, presque 20 ans après les meurtres. Lorsque ce visage a été présenté à la télévision, une ancienne voisine de « Bob Clark » dans le Colorado a appelé. Grâce à ses empreintes digitales, « Bob Clark » a été identifié comme étant John List, il a été inculpé des meurtres et condamné.





Facteurs d'identification possibles

Le corps humain possède 206 os. Ceux-ci pèsent environ 5,5 kg pour un homme et 4,5 kg pour une femme. Lorsqu'on veut analyser les os, ils sont disposés sur une « planche ostiométrique », qui permet de les mesurer avec des compas. Les facteurs d'identification de base que les enquêteurs veulent connaître, et qui peuvent être « lus » sur les os, sont :

- **le sexe :** le pelvis de l'homme est plus étroit que celui de la femme et le crâne est généralement plus large chez l'homme. Les os masculins ont également tendance à être plus lourds.
- **l'âge :** chez les enfants, l'avancement de l'unification des os (du crâne, des bras et des jambes) et, chez les personnes plus âgées, les dépôts de calcium et d'autres minéraux, ainsi que les changements du pelvis ou les maladies des os telles que l'arthrite, aident à définir l'âge. D'autres indices se présentent dans le développement des dents et les usures de l'émail.
- **les blessures antérieures :** si un os a été cassé et que la personne s'est rendue à l'hôpital, son dossier médical pourra aider à l'identifier.
- **la race :** les trois races peuvent être déterminées par des variations de la structure faciale, plus spécialement du nez et des arcades sourcilières. Chez les « négroïdes » et les « mongoloïdes », l'arrête du nez est plus large que chez les « caucasiens ».
- **la taille :** un corps intact peut être mesuré mais un squelette incomplet doit être reconstitué. L'une des règles les plus connues est que la taille est égale à cinq fois celle de l'humérus (os du bras), mais il existe des formules pour calculer la taille, basées sur d'autres os (l'épine dorsale, le tibia et le fémur).
- **le type de corps :** des tableaux offrent une estimation basée sur les caractéristiques des os afin de déterminer si la personne était mince, normale ou lourde.
- **la cause de la mort :** cela peut être évident en regardant le crâne ou d'autres os. Un coup de couteau ayant touché un os, une fracture du crâne à l'aide d'un objet lourd ou même une scie utilisée pour démembrer le corps. Parfois, les os peuvent également produire des preuves d'empoisonnement.

Forensic Search Advisory Group

Le professeur Hunter et sa petite équipe ont aidé la police britannique à résoudre certaines de ses affaires les plus tortueuses. Ils ont par exemple permis de retrouver la rançon de 145 000 livres sterling enterrée par un homme qui avait kidnappé et assassiné une jeune femme.
Ils ont fondé le « Forensic Search Advisory Group » (Groupe consultatif de recherche forensique). Ce groupe de 11 chercheurs, qui est reconnu par l'association des chefs de police britannique, offre aux enquêteurs des conseils, des expertises techniques et une aide dans la localisation et la recherche de corps enterrés ou cachés.
Depuis ces dernières années, le groupe a aidé la police 33 fois. 18 fois, les chercheurs ont été impliqués directement dans les recherches, sur le site. Le professeur Hunter a exhumé des corps en six occasions. Il explique qu'il faut fouiller l'endroit proprement, avec le même soin que sur un site archéologique. Les chercheurs ne doivent pas « jouer aux policiers », mais préserver l'intégrité de la sépulture et comprendre comment elle interagit avec l'environnement d'inhumation. Lorsqu'ils veulent trouver un corps, les archéologues suivent les bords de la tombe et enregistrent tout afin que rien ne puisse être « contaminé ». Avec les policiers, ils tentent de répondre à certaines questions : l'identité de la personne enterrée, la date, la cause et la manière dont elle est morte.

sonne habituée au contexte médico-légal, où il est essentiel d'être capable de distinguer incontestablement les anomalies ante-, peri- et post-mortem.



Les anthropologues légaux travaillent souvent avec les médecins légistes, les odontologistes et les enquêteurs afin de trouver des indices et d'aider à estimer la date de la mort. Une identification plus précise reposera plutôt sur la comparaison des dents avec un dossier du dentiste (odontologie légale), des analyses d'ADN (profil génétique) ou une reconstruction faciale du visage à partir du crâne (art forensique).

L'archéologie forensique

Temps nécessaire au prélèvement : plusieurs jours
Temps nécessaire à l'analyse : plusieurs jours
Fiabilité : 75 à 100 %

L'archéologie forensique n'est devenu un sujet d'intérêt pour la police et la justice que depuis quelques années, notamment grâce à son rôle dans des enquêtes criminelles britanniques. Les affaires West (Grande-Bretagne), Dutroux (Belgique) et Pickton (Canada) ont médiatisé l'importance de cette science dans l'enquête criminelle : à chaque fois, le travail des archéologues forensiques a permis de retrouver les corps des victimes.

Collecter les preuves

L'archéologie a une méthode et une approche similaire au travail de la police dans la collecte de preuves. Sur une scène de crime ou un site archéologique, les enquêteurs et les archéologues sont d'abord intéressés par la recherche et la collecte d'éléments qui pourront les informer des événements ayant eu lieu à cet endroit précis.

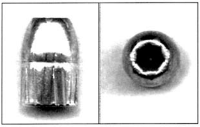
L'archéologie n'est pas encore réellement considérée comme une science forensique potentielle dans tous les pays. Elle tient une place importante dans les enquêtes aux États-Unis et au Canada, beaucoup moins dans d'autres pays (notamment la France…). L'archéologie y est même enseignée aux enquêteurs et aux agents fédéraux. Cela est peut-être dû au nombre de meurtres plus élevé aux États-Unis, que dans le reste du monde. Ainsi, en 2000, ce pays connaît 16 000 meurtres par an, le Royaume Uni 850, le Canada 550 et la France 1 050.
En Amérique du Nord beaucoup de victimes sont enterrées par leurs assassins, ce qui est plus rare au Royaume Uni ou en France. Les archéologues et les anthropologues ont donc dû venir en aide aux médecins légistes et aux policiers scientifiques. Le FBI a joué un rôle important dans ce développement, notamment grâce à son « Laboratoire de recherche forensique ».

Bien que les archéologues ne soient généralement pas concernés par l'identité du meurtrier, leur expertise peut aider à résoudre d'autres questions qui pourront contribuer à son arrestation : la tombe a-t-elle été creusée à la va-vite ou à l'avance, comment a-t-elle été creusée et avec quoi… ?

La balistique

Temps nécessaire au prélèvement : au moins une 1/2 h
Temps nécessaire à l'analyse : 2 ou 3 heures
Fiabilité : 80 à 100 %

Les armes à feu possèdent des « signatures » distinctives. Les rainures façonnées dans les canons des armes afin de rendre les projectiles plus précis laissent des marques sur le métal plus mou des balles lorsqu'elles tournoient dans le canon. Chaque cartouche de balle tirée par une arme donnée porte les même



marques distinctes. Les enquêteurs peuvent donc faire correspondre une balle et une arme à feu.

C'est en 1902, aux USA, qu'un expert a prouvé pour la première fois à une cour de justice qu'un pistolet spécifique avait été utilisé lors d'un meurtre. Oliver Wendell Holmes avait lu un livre sur l'identification des armes à feu et a appelé un armurier pour tester la présumée « arme du meurtre » d'un suspect en tirant dans un ballot de coton. Il a ensuite utilisé une loupe pour comparer les marques visibles sur la balle retirée du corps de la victime à celles tirées dans le coton.

Le microscope a été l'outil le plus important dans le développement de la comparaison des armes. Les premiers microscopes ont été inventés vers 1595 et permettaient d'agrandir de 10 à 20 fois, mais l'image était souvent floue. L'invention du microscope à plusieurs lentilles a amélioré la situation, tout en corrigeant les aberrations optiques de l'appareil. Grâce aux années de collectes de données et d'expériences, un spécialiste de l'identification des armes peut:
- comparer des balles et savoir si elles correspondent à une arme à feu spécifique,
- estimer la distance entre le tireur et sa cible,
- détecter des résidus de poudre autour des blessures et sur le tireur,
- reconstituer des numéros de série effacés sur une arme.

À chaque arme sa signature

Les armes à feu sont de deux sortes: celles tenues à la main et celles tenues contre l'épaule. Les premières peuvent être des pistolets (avec chargeur) ou des revolvers (à barillet). Les armes « d'épaule », à canons longs, sont les fusils et les mitraillettes. Il existe de nombreuses variations de ces deux types d'armes.
Les armes à feu étant des produits de masse, les différents modèles ont des caractéristiques standardisées. Depuis le XVIIIe siècle, les armes sont fabriquées avec des rainures en forme de spirale à l'intérieur du canon. Elles forment des sillons qui serrent la balle et lui donnent de la précision, de la portée et une rotation. Lorsqu'une balle est projetée dans le canon, elle est marquée par les sillons. Ceux-ci seront les mêmes sur toutes les balles, sauf si le canon est altéré intentionnellement. Le calibre d'une balle est déterminé par le diamètre intérieur du canon, exprimé en millimètres.

Les fusils et les pistolets éjectent des cartouches une par une. Si aucune cartouche n'est trouvée sur la scène de crime, cela peut indiquer que le tireur a utilisé un revolver, dont le barillet retient les cartouches, ou qu'il a prit le soin de les ramasser. Les fusils de chasse peuvent également tirer des projectiles contenant des plombs.

Les douilles et les balles

Les projectiles trouvés sur une scène de crime ou dans le corps de la victime offrent énormément d'informations, et les enquêteurs en cherchent les différentes parties:
- l'ogive (généralement en plomb mais peut être enveloppé d'un autre métal)
- le compartiment contenant le « propulsif » (la poudre)
- la cartouche (ou étui) qui entoure tout cela, et porte la marque du fabriquant et le calibre
- la calotte de métal plus mou au bout de la cartouche, qui contient l'amorce

Lorsqu'on tire, le chien de l'arme percute la cartouche à l'endroit qui contient l'amorce; un explosif. Cette charge enflamme très rapidement la poudre, ce qui crée une pression que la cartouche ne peut contenir. Cela pousse la balle à l'extérieur, dans le canon, et la cartouche vers l'arrière, contre la culasse de l'arme. Cet impact laisse une empreinte distincte sur la cartouche (il existe un léger « mouvement » dans chaque arme, et l'empreinte n'est pas toujours exactement au même emplacement). Le mécanisme qui extrait et éjecte la cartouche laisse lui aussi ses propres marques caractéristiques.
Pour savoir si une cartouche a été tirée par une arme donnée, il faut tirer avec l'arme du suspect dans un laboratoire spécialement équipé. Ensuite, une comparaison peut être faite entre la cartouche trouvée sur la scène du crime et celle tirée par l'expert. Il faut veiller à utiliser une balle de la même marque pour que l'analyse soit concluante. L'expert tire soit dans un réservoir d'eau (pour les métaux tendres), soit dans un ballot de coton. Puis, les sillons des cartouches sont comparés au microscope. Les deux cartouches sont analysées en même temps et les deux vues sont liées optiquement. Il faut de l'habilité et de l'expérience pour établir une correspondance définitive, mais il est possible de dire qu'une certaine balle provient d'une certaine arme, et uniquement de cette arme.

Une balle sans arme parle aussi

Si l'arme du crime n'est pas retrouvée, il existe une autre approche. Il est possible d'obtenir des informations sur une arme grâce aux types de cartouches et de balles retrouvés. L'arme donne à la balle une rotation vers la droite ou la gauche lorsqu'elle est tirée. Par exemple, les Smith & Wesson ont cinq rainures qui tournent vers la droite, alors que le revolver Colt .32 en a six qui tournent vers la gauche. Si l'on veut affirmer que deux balles proviennent de la même arme, il faut que les rainures correspondent en nombre et en angle de rotation.
De nos jours, les laboratoires criminels peuvent utiliser un ordinateur pour faire de telles comparaisons. Aux États-Unis, ces ordinateurs sont reliés à des bases de données

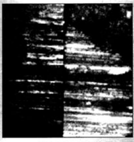
À la recherche d'indices

Un archéologue passe beaucoup de temps à examiner le terrain afin d'y trouver des indices, des preuves reconnaissables, avant même de saisir une truelle, des brosses et des cuillères pour dénicher ce qui se trouve sous la surface. La police a rarement l'opportunité de prendre son temps. L'archéologie est une enquête sur le passé. Elle exige planification et réflexion avant de piétiner le sol. Il est de la responsabilité des archéologues d'enregistrer méticuleusement leurs découvertes.
Avant même que l'on considère la possibilité de creuser un site, une préparation est entreprise en plusieurs phases:

Phase 1: Identification du site
- Sondage
- Prises de vues aériennes (qui permettent de repérer les différences - notamment de couleurs et de contrastes - au sol)
- Géophysique (recherche, détection et localisation de zones creuses, modifiées ou déplacées, ou de structures enfouies dans le sol, grâce à des méthodes électriques, magnétiques ou radar, voire thermographique infrarouge)
- Magnétométrie (utilisé surtout par les chercheurs d'épaves pour cartographier le sol marin)
- Parcours pédestre
- Interprétation

Cette première phase permet aux archéologues d'identifier les endroits intéressants avant de commencer la longue étape d'excavation. Ces examens du site sont « non destructifs ». Les archéologues passent ensuite à la phase suivante:

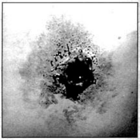
Phase 2: Collecte des preuves
- Excavation
- Enregistrement des découvertes
- Photographies
- Dessins
- Vidéo
- Cartographie
- Rapport écrit
- Interprétation



Stries d'une balle

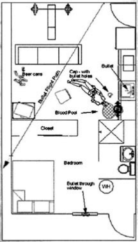
Numéro de série

Un autre aspect intéressant de l'examen des armes est la possibilité de tracer un numéro de série jusqu'à son propriétaire enregistré, même si ce numéro semble avoir été effacé. Le numéro de série est gravé plus profondément qu'il n'y parait et lorsqu'un criminel l'a limé jusqu'à ne plus le voir, il pense qu'il l'a complètement effacé. L'expert frotte le métal afin d'obtenir une bande polie. Puis, il applique une solution de sels de cuivre et d'acide chlorhydrique qui dissout l'endroit situé juste sous le numéro de série plus rapidement que le métal autour. Cela fait temporairement ressortir le numéro de série (entièrement ou partiellement), qui est alors photographié avant de re-disparaître.



Blessure par balle

Reconstitution de la trajectoire d'une balle



nationales (voire internationales) semblables à celles des empreintes digitales, et peuvent lier une balle tirée dans un État à une autre tirée dans un État différent.

Évaluer la distance

L'arme peut aussi avoir une autre utilité. Afin de mesurer la distance entre l'arme et la victime, l'expert tire à différentes distances sur de minces cibles en carton. Puis, il examine la taille des trous et le diamètre des résidus de poudre, s'il y en a, car lorsqu'une arme est utilisée, des fragments de poudre non brûlée volent en dehors du canon. Ces fragments ne vont pas bien loin, à peine quelques mètres, mais si l'arme est assez proche pour que les résidus touchent quelque chose, ils laissent une forme circulaire sombre, dont la taille dépend de la distance entre l'arme et la victime. Une personne touchée à bout portant ou touchant présentera une brûlure de poudre. En comparant la taille des trous ou celle de la brûlure, on peut connaître la distance entre le tireur et la cible. Un suspect peut affirmer avoir tiré de loin, en légitime défense, alors que l'analyse prouvera qu'il a abattu sa victime à bout portant.

Traces de poudre

Les résidus de poudre peuvent également être prélevés sur la peau ou les vêtements du suspect. Si un homme se tue en manipulant un pistolet, il portera des résidus sur ses mains. Le contraire sera suspect. Pour connaître leur composition, les résidus peuvent être analysés grâce au microscope électronique. Le problème est que l'unique fait de se tenir près d'une arme à feu lorsqu'elle tire peut vous faire porter des résidus de poudre. Mais les experts peuvent toujours examiner la quantité de poudre présentée et en faire des déductions.

Trajectoire

En dehors de l'analyse des armes et des projectiles, un autre aspect de la balistique est en relation avec la pathologie légale : la trajectoire des balles. Les spécialistes de cette discipline retracent la trajectoire d'une balle, de son point d'entrée à son point de sortie. Ils assurent que des balles peuvent se comporter de façon étrange. Dans l'Oklahoma, un voleur de banque a mit un .357 Magnum contre la tête d'une femme et a tiré. La balle est entrée à l'arrière du crâne, a tourné brusquement à droite, a traversé le côté de sa tête et est sortie par son front. La femme est tombée sur le sol, inconsciente, mais elle a survécu et a même pu témoigner contre le voleur. Dans une autre affaire, une balle de calibre 22 est entré dans une veine du poignet, une blessure légère, mais elle est remontée dans le bras jusqu'au cœur, tuant la personne instantanément.

Blessure par balle

Lorsqu'il rencontre une blessure par balle, l'expert doit savoir par où la balle est entrée dans le corps et si elle en est sortie et par où. L'étude des trajectoires peut se faire grâce à des lasers ou de simples tiges colorées et des calculs, mais aussi par simulation grâce aux ordinateurs (qui incluent les effets possibles de ricochet).

Les trous d'entrées des balles ont généralement des bords très lisses. Si le canon de l'arme n'a pas été en contact avec les vêtements, le trou va être plus petit que la balle. Anita Wonder, dans *Blood Dynamics*, dit que « les traces d'éclaboussure à l'impact provenant d'un tir résultent de la combinaison d'un contact entre une source de sang, la balle et le gaz ». La balle peut agrandir une blessure déjà présente ou traverser le sang d'une blessure précédente lorsque l'on tire sur quelqu'un plus d'une fois. Si la victime est en mouvement, surtout s'il est rapide, le gaz et le projectile peuvent atteindre des endroits différents. L'identification de la blessure d'entrée sera donc plus compliquée. Les propriétés de l'arme à feu doivent aussi être considérées, ainsi que l'angle des coups de feu et si la victime était en mouvement, courant, luttant, tombant, conduisant un véhicule, etc.

Les blessures d'entrée sont généralement plus petites que les blessures de sortie et ont « un col d'abrasion » où la peau a été « forcée vers l'intérieur », ainsi qu'un cercle gris ou noir sur les bords. Cependant, si la balle frappe un objet avant l'entrée, elle peut s'aplatir ou éclater et entrer en fragments. Les blessures de sortie sont souvent déchiquetées et peuvent présenter des lambeaux de tissu expulsés à l'extérieur (mais pas toujours). Dans une certaine mesure l'identification dépendra de la condition du corps, mais on peut aussi détecter la blessure de sortie là où le sang s'écoule le plus. Si l'arme à feu est tenue contre la peau, créant une blessure de contact, l'identification de la blessure d'entrée sera plus facile.
Bien sûr, toutes les balles ne sortent pas du corps. Elles peuvent ne pas avoir une vitesse suffisante ou un os peut les faire dévier, les faisant voyager sous la peau et tout autour du corps de façon imprévisible.

L'analyse du comportement des projectiles en mouvement et l'évaluation des armes à feu s'améliorent au fil des années, mais elles reposent encore, pour beaucoup, sur l'interprétation humaine. Les balles ne se comportent pas toujours comme on l'attendrait.

La toxicologie

Temps nécessaire au prélèvement : au moins 1/2 h
Temps nécessaire à l'analyse : de 5 h à 48h
Fiabilité : 70 à 100 %

« Est-ce qu'une mèche de cheveux pourrait vous aider ?
(...)
— Le toubib d'Oxford pense que George Lamb a été empoisonné à l'arsenic.
Si Amélia a été tuée de la même manière, et la situation paraît similaire,
eh bien, cela peut se voir dans ses cheveux ».

La proie secrète,
John Sanford

Les poisons et leurs symptômes

Les poisons sont souvent identifiables aux symptômes qu'ils provoquent :

Poison	Symptômes
Acides (nitrique, chlorhydrique, sulfurique)	Brûlures autour de la bouche, des lèvres, du nez
Aniline (hypnotiques, nitrobenzène)	Peau du visage et du cou assombrie, nausées
Arsenic (métaux, mercure, cuivre)	Diarrhée sévère et inexpliquée
Atropine (Belladone, Scopolamine)	Pupilles des yeux dilatées
Bases (lessive, potasse, hydroxydes)	Brûlures autour de la bouche, des lèvres, du nez
Acide carbolique (et autres phénols)	Odeur de désinfectant, brûlures cutanées
Monoxyde de carbone	Peau d'un rouge brillant et vif
Cyanure	Mort rapide, peau rouge, odeur de pêche
Empoisonnement alimentaire	Vomissements, douleur abdominale
Composés métalliques	Diarrhée, vomissements, douleur abdominale
Nicotine	Convulsions
Opiacés	Pupilles des yeux contractées
Acide oxalique (phosphore)	Odeur d'ail
Fluorure de sodium	Convulsions
Strychnine	Convulsions, visage et cou sombres

Si un corps présente ce genre de signes ou si un témoin précise que la victime a eu ce genre de symptômes avant de décéder, un examen toxicologique s'impose.



La toxicologie forensique est un domaine spécialisé de la chimie analytique. La toxicologie est la science des effets défavorables des produits chimiques sur les organismes vivants. Le toxicologue détecte et identifie les produits chimiques étrangers dans le corps, en cherchant plus particulièrement les toxiques et les substances dangereuses.

Poisons

Une toxine est un matériau exerçant un effet qui menace la vie d'un organisme vivant. Les poisons sont un sous-groupe des toxines. Les toxines existent en bien des formes différentes (gaz, liquide, solide, animal, minéral et végétal) et peuvent être ingérées, inhalées ou absorbées à travers la peau. Les poisons entrent dans le corps en une seule dose massive ou s'accumulent doucement, avec le temps. Les toxines agissent même en très petite quantité et demandent donc des tests chimiques précis et des instruments de détection hautement sensibles (chromatographes et spectroscopes, qui permettent de déterminer toutes les molécules présentes dans un échantillon).

Certaines toxines ont une utilisation médicale mais la plupart produisent des dommages irréversibles. Certaines ont des antidotes et d'autres pas. Les poisons peuvent être combattus par un traitement rapidement administré et la plupart des dommages occasionnés aux organes peuvent être réparés.

On connaît mal la véritable incidence des empoisonnements, aussi bien en France qu'aux États-Unis, mais l'on sait que beaucoup de personnes en meurent chaque année. Les enfants s'empoisonnent souvent par accident (produits d'entretiens, analgésiques, insecticides, médicaments divers) mais se sont les adultes qui en meurent le plus, de manière intentionnelle plus souvent qu'accidentelle (antidépresseurs, analgésiques, drogues dures, alcool, produits chimiques industriels).

Réactions toxiques

Les effets toxiques des substances surviennent de plusieurs manières différentes, le plus souvent engendrés par un métabolite (le produit d'un métabolisme) de la drogue qui est activé par une enzyme, par la lumière ou par une réaction à l'oxygène. Certains métabolites détruisent les cellules du foie, d'autres les tissus du cerveau et d'autres encore s'attaquent à l'ADN même. Les réactions toxiques sont classées en trois réactions :

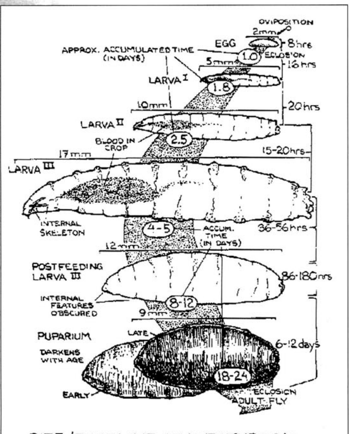
Etude de cas – L'affaire de Hau Tree Parc

La première expérience de Goff sur une scène de crime a eu lieu en 1984, avec la découverte du corps d'une femme sur une plage du parc Hau Tree d'Hawaï. Elle était morte depuis au moins deux semaines et les insectes avaient déjà pris place depuis un bon moment. Goff et son assistant ont collecté des spécimens et les ont ramenés au laboratoire. Ils ont découvert trois espèces de larves à différents stades de développement, qu'ils ont mesurés et conservés dans un produit chimique. Ils en ont placés d'autres dans une chambre d'incubation afin qu'elles terminent leur développement jusqu'à devenir adulte, dans le but de les différencier définitivement. Après avoir recueilli une autre espèce de mouche et deux types de coléoptères, Goff a entré toutes les informations dans un ordinateur pour voir si un logiciel qu'il avait développé pouvait lui donner le « PMI ». Les analyses l'ont déçu : son logiciel lui indiquait qu'un tel ne corps ne pouvait exister et qu'il devait y avoir deux corps différents. En essayant de comprendre où il s'était trompé, Goff a dû réévaluer les données qu'il avait fournies à l'ordinateur.

Il a alors découvert le rôle que le positionnement du corps joue dans l'altération de l'activité des insectes, particulièrement celle des « Sarcophagidae larvae ». Généralement, deux espèces différentes ne se retrouvent pas sur un même corps à des stades précis et pourtant elles avaient été découvertes sur ce corps-ci.

En fait, il y avait quelque chose d'unique dans cette scène de crime. Goff y retourna et comprit que la victime avait été partiellement immergée, ce qui signifiait que les mouches qui auraient du partir alors que le corps perdait son humidité (à cause de la décomposition) étaient en fait resté sur cette partie du corps plus humide.

C'est une leçon sur les limites de la base de données : chaque affaire peut avoir des caractéristiques distinctes qui embrouillent toutes les données.



SIZE/TIMELINE OF HYPOTHETICAL IMMATURE BLOW FLY DEVELOPMENT

- pharmacologique (dégâts sur le système nerveux central)
- pathologique (dégâts sur le foie)
- génotoxique (création de néoplasmes ou de tumeurs bénignes ou malignes)

Si la concentration de toxine n'atteint pas un niveau critique, les effets peuvent être réversibles. Les réactions pharmacologiques, par exemple, sont de ce type. Les réactions pathologiques peuvent être réparées si elles sont découvertes à temps. Les effets génotoxiques peuvent durer de 20 à 40 ans avant qu'une tumeur ne se développe. De plus, les gens ont des allergies chimiques différentes et les réactions toxiques peuvent donc prendre des formes différentes.

A la recherches des toxines

Un toxicologue forensique doit souvent travailler à partir d'échantillons de « fluides » corporels, du contenu de l'estomac et d'organes. Il doit avoir accès au rapport du médecin légiste, qui doit contenir des informations sur les signes et les symptômes présents ainsi que les données post-mortem. Le toxicologue doit savoir comment le corps change et métabolise les drogues car la plupart des substances modifient l'état du corps.

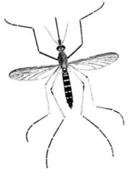
La toxicologie peut être utile pour savoir si une personne a été empoisonnée mais peut également aider à identifier un corps. En effet, les drogues (dont le tabac et l'alcool) « imprègnent » le corps et y laissent des traces qui peuvent être détectées dans les organes, les cheveux et les dents. Si l'on sait qu'un mort non-identifié était un fumeur qui consommait également des barbituriques (on peut même savoir précisément quels barbituriques), cela peut resserrer les recherches concernant son identité.

L'entomologie légale

Temps nécessaire au prélèvement: au moins 1/2 h
Temps nécessaire à l'analyse: plusieurs heures
Fiabilité: 75 à 95 %

Un entomologiste légal se spécialise dans les étapes de développement et le comportement des différents types d'insectes trouvés sur un cadavre. Ces étapes donnent des indications concernant le temps qui a passé depuis la mort de la personne (le « PMI », en anglais), bien que cette science ne soit pas totalement exacte. Elles peuvent également fournir des informations sur le climat et l'endroit où le meurtre a eu lieu, si cet endroit est différent du lieu où le corps est découvert.
Alors que les enquêteurs et les sciences légales réalisaient la valeur de ces informations, un nombre plus élevé d'entomologistes s'impliquèrent dans ce domaine. Lee Goff, professeur d'entomologie à l'Université d'Hawaï, est consultant du médecin légiste d'Honolulu. Il est l'auteur d'un livre nommé *A fly for the prosecution*, qui décrit les nombreuses contributions qu'un entomologiste peut apporter dans une enquête sur un meurtre. Il explique que les enquêteurs demandent souvent à l'entomologiste légal d'estimer le « PMI », grâce à l'activité des insectes. En fait, l'entomologiste estime la période d'activité des insectes et non pas le « PMI » lui-même, mais ces deux périodes sont généralement très proches car les insectes envahissent un corps très peu de temps après le décès de la personne. Généralement, en à peine 24 heures, les mouches pondent leurs œufs dans les cavités du corps. Ceux-ci éclosent (si le climat est tempéré) en 8 à 14 jours.

L'entomologiste légal peut ainsi:
- déterminer si le corps a été déplacé après sa mort
- estimer si les blessures ont eu lieu avant, durant ou après la mort
- individualiser une scène de crime
- prélever des spécimens d'insectes pour les analyses toxicologiques
- fournir du matériau ADN de l'estomac des insectes parasites



• reconnaître des périodes d'abus ou de négligence chez un enfant ou une personne âgée
• appuyer ou contredire un alibi

Différentes espèces pour un même corps

Alors que le temps passe, différents groupes d'insectes vont et viennent durant le processus de décomposition. Chaque espèce se nourrit du corps, et le change pour le prochain groupe, qui est attiré par ces changements particuliers. Selon les entomologistes, il existe quatre types principaux de relations directes :

• les espèces nécrophages (mouches et coléoptères) qui se nourrissent directement sur le corps et pondent des œufs. Leurs étapes de développement, surtout lorsqu'elles dépassent deux semaines, aident à indiquer depuis quand une personne est morte.
• les prédateurs et les parasites des mouches et des coléoptères (d'autres types de coléoptères qui mangent les œufs et les larves). Un certain type de mouche peut se nourrir du corps ou plutôt des larves. Les guêpes parasitent aussi les larves et, comme elles ont tendances à se spécialiser, il est facile de dire quel genre de mouche a pu se trouver sur le corps.
• les guêpes, les fourmis et les coléoptères qui se nourrissent du corps et des larves. Les guêpes qui capturent trop de mouches peuvent retarder la décomposition.
• les araignées qui utilisent le corps comme un habitat pour chasser les autres insectes.

L'endroit et les facteurs climatiques peuvent altérer les périodes d'activités sur le corps. Si un insecte particulier se nourrit de tissus séchés, il pourra apparaître plutôt dans un environnement aride, et ne pas apparaître du tout dans un habitat humide. Ces changements peuvent affecter l'ordre de succession, mais le rôle de chaque insecte est établi par son évolution.
Le travail de l'entomologiste légal est d'interpréter ces relations variées afin d'offrir des informations aux enquêteurs qui les aideront à suivre des pistes.

A l'avenir, les avancés technologiques vont apporter des contributions significatives à cette discipline. L'utilisation de l'ADN permettra d'identifier des spécimens non encore développés et d'extraire du « matériau » du contenu de l'estomac des insectes. Il faudra standardiser les techniques utilisées pour déterminer les cycles de vie des insectes : de nos jours, les données varient souvent, ce qui provoque des lacunes lorsque des affaires sont jugées. Toutefois, il y a eu des améliorations sensibles dans le domaine de la détection de drogues dans les insectes (intoxiqués si le corps l'était) qui permettent des analyses plus précises.

Botanique forensique

Temps nécessaire au prélèvement : au moins 1 h
Temps nécessaire à l'analyse : plusieurs heures
Fiabilité : 70 à 95 %

La botanique forensique est l'application de la science des plantes à la résolution de pro-



blèmes criminels. Très souvent des « traces botaniques » peuvent lier un objet ou un suspect à une scène de crime tout comme des empreintes digitales.
L'utilisation des preuves botaniques dans les enquêtes criminelles est relativement récente. Le premier témoignage d'un expert dans le domaine aux États-Unis date de 1935.
La polynologie est l'étude des grains, des spores et de microorganismes issus du pollen fossile ou moderne. La principale application de la polynologie dans les sciences légales est de fournir des preuves, d'établir ou de réfuter des liens entres les personnes, les endroits et les objets. Si l'on sait par exemple que telle plante produisant tel pollen retrouvé sur un corps pousse uniquement dans tel endroit de telle région et que le corps est retrouvé dans un endroit où cette plante ne pousse pas, on peut affirmer que le corps a été transporté.

On peut trouver du pollen à étudier dans :
• de la saleté, de la boue ou de la poussière prélevée sur une personne ou un objet
• les cheveux et la fourrure
• les vêtements en tissu tissé, les sacs, les paniers et les cordes
• le matériel d'emballage (surtout la paille et le carton)
• les cadavres : les tissus mous de l'estomac et des intestins ou les sinus des crânes
• des marchandises importées/exportées, souvent pour vérifier le pays d'origine, par exemple le miel, le fruit, le thé, le café, le tabac
• des objets antiques, pour en valider l'ancienneté et l'authenticité
• les filtres à air, notamment pour déterminer où des véhicules ont pu voyager
• l'argent soupçonné d'avoir été utilisé dans un trafic de drogue (qui peut être couvert de pollen de fleurs dont sont extraites les drogues !)

La connaissance de la succession des plantes peut aider à localiser une tombe cachée. Après qu'un sol ait été creusé et remué, des espèces particulières poussent sur le site, suivies par d'autres espèces distinctes. Si un endroit particulier présente des espèces de plantes différentes ou plus jeunes que celles alentour, même 20 ans après, cela peut indiquer la présence d'une tombe.

La Ferme des Corps

Le Docteur William Bass, spécialiste en anthropologie, a énormément développé l'entomologie légale. Il dirige le département de recherche anthropologique de l'Université du Tennessee à Knoxville. Là, un terrain d'un hectare est dédié à l'étude des corps en décomposition, et la présence constante de plus d'une dizaine de corps tout au long de l'année permet d'analyser, entre autres, les effets de la météo et du temps qui passe, sur les cadavres. L'endroit, surnommé « La Ferme des Corps » par les médias, a permis de faire d'énormes progrès dans l'estimation du « PMI » des morts suspectes.
S'étant installé au Tennessee en 1971, William Bass s'est trouvé impliqué dans des affaires où les corps découverts étaient infestés d'insectes ou de larves d'insectes. Il a tenté de se documenter et a découvert que la littérature sur le sujet était quasiment inexistante. Il a donc acquis un terrain pour l'université et a obtenu les cadavres non « réclamés » de plusieurs vagabonds. En restant exposés dans la nature, ces corps ont fourni des informations sur les transformations d'un corps sous les effets de conditions variées.
Les insectes apparaissaient à chaque fois et sont devenus les sujets d'une étude intensive.
Il existe de nombreux facteurs qui peuvent affecter la décomposition d'un corps, mais Bass a découvert que les deux facteurs principaux étaient le climat et les insectes. Lorsqu'une personne meurt, le corps commence immédiatement à se putréfier, et les enzymes du système digestif commencent à « ronger les tissus ».
C'est ce qui produit l'abominable odeur de la mort. Et c'est ce qui attire les insectes. La mesure et l'analyse de ces informations est la raison d'être de la « Ferme des Corps »

Les innombrables organismes microscopiques (les diatomées) présents dans les cours d'eaux peuvent être utiles pour diagnostiquer une noyade (surtout dans un corps en décomposition), aider à estimer l'heure de la mort (leur nombre s'accroît avec le temps), relier le pantalon mouillé d'un suspect à une rivière particulière, et si elles ne sont pas présentes dans les poumons, on pourra penser que la victime a été noyée dans une baignoire, puis jetée dans le fleuve.
La dendrochronologie permet de définir l'âge et la provenance du bois et peut être utile, par exemple, pour dater un tableau (a fortiori un faux) dont le cadre ou la surface sont en bois.
Les cellules de certains végétaux peuvent être employées pour identifier le dernier repas d'une victime : la poire, la pomme de terre et d'autres tubercules, l'ananas, le citron, la betterave, les épinards, les céréales et le bambou. Une jeune femme avait été poignardée et des témoins ont expliqué qu'ils l'avaient vu manger dans un fast-food. Cependant, le contenu de l'estomac ne correspondait pas au menu du fast-food et les enquêteurs conclurent qu'elle avait du prendre son dernier repas dans un autre endroit. L'enquête permis de déterminer qu'elle avait mangé ailleurs avec un homme qu'elle connaissait, que d'autres témoins les avaient vus… et qu'il était son assassin.

Examen de documents

Temps nécessaire au prélèvement : 10 mn
Temps nécessaire à l'analyse : plusieurs heures
Fiabilité : 70 à 95 %

L'examen et la comparaison de documents permettent de déterminer leur origine, leur contenu et leur authenticité : lettres de suicide, de chantage, de menaces ou d'extorsion, faux chèques ou faux testament, etc.
L'analyse peut ainsi déterminer la manière dont le document a été élaboré, par qui et quand, si une altération a été accomplie… Après que le document ait été examiné, on peut découvrir des indices et des empreintes invisibles à l'œil nu, grâce à des analyses chimiques (DFO, ninhydrine, nitrate d'argent) ou ultraviolettes.

Le technicien peut procéder à l'examen d'écriture et de signature, de machine à écrire, d'imprimante d'ordinateur, de photocopieur, analyser le papier et l'encre, et chercher des changements, oblitérations et effacements. Il peut « reconstruire » un document carbonisé, sali ou trempé, ou l'impression effacée sur un timbre.

L'indice révélateur d'une écriture falsifiée est le fait que les mouvements perdent de leur fluidité : très souvent, pour déguiser son écriture, le criminel emploi l'inclinaison inverse, la modification des lettres majuscules et l'usage de la mauvaise main. Une bonne façon de savoir si un document a été contrefait consiste à vérifier le style d'écriture du début à la fin pour voir s'il demeure le même.



G.I.C.

Le Groupe d'Intervention Criminelle







Une équipe d'investigation forensique pour vos scénarios !



Ses 7 membres collaborent étroitement avec les enquêteurs et sont disponibles 24h sur 24.

- Ils possèdent une camionnette équipée où sont disponibles, outre leur mallette personnelle, tous les matériels nécessaires aux constatations, aux prélèvements et aux analyses sur la scène de crime… et au nettoyage des mains.

- Chacun dispose d'une mallette contenant un équipement en fonction de sa spécialisation (au minimum des enveloppes plastiques, des gants en latex, du papier et une lampe torche).



- Leur laboratoire (où travaillent d'autres collègues) est pourvu d'un équipement proposant les dernières technologies disponibles tant au niveau de la salle d'autopsie, des ordinateurs ou des logiciels, que des appareils d'analyses (microscope électronique, radiographe, chromatographes, spectroscopes, robots, densitomètres, système vidéo spectral, etc.).

En plus des examens, ils mènent également leurs propres recherches pour améliorer leurs connaissances et leurs techniques : élevage de larves et de mouches, salle capitonnée réservée à l'expérimentation de minibombes, pattes de cochon pour les relevés d'empreintes sur épiderme, etc., ainsi que des collections de squelettes, d'armes et de munitions, de peintures et de phares de voitures, et de différentes formes et sortes de drogues.





Cette équipe d'investigation peut aussi bien être utilisée comme personnages pré-tirés ou comme une équipe de personnages non joueurs à utiliser directement durant vos scénarios.

Kate Brenam

40 ans, Médecin légiste et anthropologue

APP	11	Prestance	55 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	14	Agilité	70 %
FOR	13	Puissance	65 %
TAI	11	Corpulence	55 %
ÉDU	15	Connaissance	75 %
INT	17	Intuition	85 %
POU	18	Volonté	90 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	12
Santé Mentale	90

Compétences

Administration	50%
Anthropologie	70%
Athlétisme	65%
Crédit	55%
Culture générale	75%
Droit	30%
Médecine	80%
Persuasion	50%
Sciences forensiques	90%
Secourisme	45%
Sport	50%
Vigilance	55%

Langues

Américain	85%
Latin	35%

Combat

Armes de poing	50%

Ray Walch

37 ans, Spécialiste en balistique, incendies et explosifs

APP	12	Prestance	60 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	15	Corpulence	75 %
ÉDU	16	Connaissance	80 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	14	Volonté	70 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	14
Santé Mentale	70

Compétences

Administration	50%
Athlétisme	55%
Bricolage	90%
Crédit	45%
Droit	65%
Incendies et explosifs	75%
Persuasion	55%
Physique	60%
Renseignements	40%
Sagacité	60%
Science balistique	90%
Sciences sociales	55%
Secourisme	45%
Surf	80%

Langues

Américain	80%

Combat

Armes de poing	75%

Portrait

Kate Brenam

Médecin légiste et anthropologue
Américaine, 40 ans



Kate Brenam, née à Richmond en Virginie. D'allure austère, aux cheveux courts d'une blondeur naturelle, c'est une femme d'âge mûr qui a su rester mince grâce au sport. Ses bras semblent étonnamment musclés en regard de ses mains fines et blanches, toutes en délicatesse. Elle est toujours vêtue d'ensembles de couleurs sombres ou gris. Personne ne l'a jamais vue autrement qu'en pantalon.

Déjà réfractaire à l'humour, elle ne supporte vraiment pas que l'on manque de respect aux morts et exècre les blagues grossières de certains policiers. Elle met à la porte ceux qui osent le faire en sa présence, ayant été jusqu'à les menacer de son scalpel. Sa froideur lui a donc valu le surnom de « Miss Iceberg » (certains officiers de la Brigade Criminelle préfèrent « Miss Scalpel »), mais ses collègues, malgré leur peu de sympathie, ont été amenés – eu égard à son grand professionnalisme –, de lui donner un second titre : « Miss Perfection ».

Lors de ses études de médecine, elle s'est rapidement orientée vers les sciences légales et s'est ainsi retrouvée la seule femme dans un milieu de jeunes hommes plus ou moins misogynes. Leur comportement a obligé la jeune étudiante enthousiaste à s'endurcir rapidement.

Douée d'une mémoire phénoménale et d'une capacité de travail ahurissante, elle a emmagasiné toutes sortes de connaissances durant ses années d'études, tant sur la médecine légale et l'anthropologie que sur les faits divers, l'histoire de la criminologie et les lois américaines.

Célibataire endurcie, elle ne boit ni alcool, ni café, ne fume pas et n'a aucun vice connu… excepté le chocolat.

Son abord glacial, cache en fait son empathie pour les malheurs que peuvent avoir subi ses « patients », elle s'est donc blindée pour ne pas craquer.

Portrait

Ray Walsh

Spécialiste en balistique, incendies et explosifs
Américain, 37 ans



Ray est né à Santa Monica, en Californie. Grand et mince, sans un gramme de graisse, la peau bronzée et les cheveux d'un brun presque noir, ce sportif dynamique ressemble à l'archétype du surfeur californien, et quelle que soit l'occasion, porte toujours des jeans noirs.

Il hésitait entre l'armée, comme l'y poussait son colonel de père, et la police (pour échapper à son colonel de père), et a fini par choisir la seconde solution. Après un an et demi dans la police de Santa Monica, il a pu y rejoindre le laboratoire d'analyse criminelle.

Véritable petit frère de *MacGyver*, Ray est un roi du bricolage, mais le plus merveilleux des parfums est pour lui l'odeur de la poudre et les grands feux grondants le fascinent. C'est LE spécialiste du feu, il connaît tout des incendies, de leur naissance à leur mort : chaleur, point d'inflammation, retour de flammes, déplétion en oxygène, pyrolyse, convection…

Il a appris par cœur les noms de tous les groupes terroristes existants et le genre d'explosif que chacun utilise. Il sait sans vérifier quelle arme laisse combien de rayures et dans quelle direction…

Sa vie se résume presque exclusivement à son travail. Pour lui, résoudre des enquêtes est un vrai challenge et il enrage lorsqu'il n'y parvient pas. Il tanne ses collègues à longueur de journée et ne compte pas ses heures… ni les leurs.

Ray est propre, très propre, à la limite de la phobie. Il se lave les mains 10 fois par jour et ne supporte pas les pellicules, les traces de ketchup ou les doigts dans le nez.

Portrait

Philip Gibson

Informaticien et électronicien
Américain, 45 ans



Philip est né à Sioux Falls, dans le Dakota du Sud. Avec sa barbe foisonnante, ses cheveux hirsutes et un embonpoint ayant dépassé l'obésité depuis longtemps, il a l'air d'un gros nounours éternellement vêtu d'une chemise canadienne, sous laquelle il arbore des T-shirts pingouin et *Geek Revolution*.

Il carbure au café du matin au soir, et adore discuter des avantages partagés des différents systèmes d'exploitations (avec une nette préférence pour Linux…), surtout avec les gens que ça n'intéresse absolument pas. Les lignes de programmations sont pour lui des alexandrins (tout au clavier, pas de souris). D'un abord facile, s'il aime à plaisanter, il sait redevenir sérieux lorsque l'heure est grave.

Passionné, voir obsédé, par les ordinateurs depuis l'adolescence, il ne s'est plus intéressé à rien d'autre depuis. Il a obtenu son diplôme d'ingénieur à 22 ans et possède chez lui une collection de vieux micro-ordinateurs « poussiéreux » dont il ne se séparerait pour rien au monde.

Il est le point d'ancrage de tous les autres (comparaisons dans les bases de données, création de visage à partir d'un crâne, simulation virtuelle de crime, nettoyage d'une vidéo… etc.) car il est capable de faire des miracles dès qu'on lui met un clavier sous les doigts.

Hormis l'ordinateur, il a comme autre passion : les pingouins !

Portrait

Samantha Geyer

Spécialiste en botanique forensique et entomologie
Américaine, 28 ans



Samantha Geyer est née à Newark, New Jersey. Cette jolie petite brune, dont les T-shirts près du corps, été comme hiver, soulignent les formes généreuses, a toujours été une amoureuse de la nature. Les petits miracles journaliers des fourmis, des vers de terre, des abeilles et des fleurs l'émerveillent sans cesse. Elle est souriante, ouverte, romantique et pétillante… mais, d'après certains, un peu cinglée.

C'est ainsi que pour son doctorat, elle a fait une thèse sur les coprophiles (insectes se nourrissant d'excréments) retrouvé dans les coprolithes (excréments fossilisés).

L'entomologie, la botanique et la paléontologie restent ses domaines – tout de même assez particuliers –, de prédilection. Elle n'est pas du tout dégoûtée par les bestioles les plus immondes et considère ses « bébêtes » avec la même tendresse que s'ils étaient des bébés joufflus.

Dans les sous-sols du labo, elle élève des larves dans des bocaux et crée de jolis graphiques colorés relatifs à leur évolution. Elle possède également de très beaux herbiers qu'elle a réalisés elle-même en parcourant les endroits bucoliques de la région tous les week-ends depuis ses 8 ans.

Sa seule terreur est le Vide, ce Néant qui s'ouvre sous nos pieds, et personne ne l'a jamais vue monter sur, ne serait ce qu'une chaise, sans être prise d'une peur panique. Certaines mauvaises langues affirment que : « Sans ses airbags elle aurait peur, car elle pourrait voir le sol. »

Philip Gibson

45 ans, Informaticien et électronicien

APP	10	Prestance	50 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	10	Agilité	50 %
FOR	10	Puissance	50 %
TAI	16	Corpulence	80 %
ÉDU	18	Connaissance	90 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	16	Volonté	80 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	15
Santé Mentale	70

Compétences

Administration	30%
Bibliothèque	90%
Bricolage	55%
Chercher	75%
Codes	75%
Crédit	25%
Électronique	85%
Informatique	90%
Mathématiques	80%
Renseignements	30%
Persuasion	25%
Science militaire	45%
Zoologie	60%

Langues

Américain	55%
Les langages informatiques	80%

Combat

Arme de poing	20%

Samantha Geyer

28 ans, Spécialiste en botanique forensique et entomologie

APP	17	Prestance	85 %
CON	11	Endurance	35 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	09	Puissance	45 %
TAI	08	Corpulence	40 %
ÉDU	17	Connaissance	85 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	12	Volonté	60 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	10
Santé Mentale	60

Compétences

Administration	35%
Athlétisme	60%
Botanique	65%
Bricolage	45%
Crédit	50%
Droit	50%
Entomologie	75%
Littérature	45%
Médecine	45%
Médecines légales	55%
Paléontologie	55%
Persuasion	55%
Sciences pures	40%
Sciences appliquées	20%
Secourisme	50%
Séduction	75%

Langues

Américain	75%

Combat

Arme de poing	35%
Judo	45%

Jack Sykes

42 ans, Spécialiste en biologie

APP	12	Prestance	60 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	11	Agilité	55 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	16	Connaissance	80 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	15	Volonté	75 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	12
Santé Mentale	75

Compétences

Administration	55%
Athlétisme	60%
Biologie	85%
Bricolage	35%
Crédit	65%
Cuisine	50%
Droit	50%
Médecine	50%
Médecines légales	70%
Persuasion	50%
Pharmacologie	85%
Secourisme	60%

Langues

Américain	80%
Latin	35%
Grec	35%

Combat

Arme de poing	55%
Batte de Base-ball	60%
Boxe	70%
Esquive	65%

Greg Lopez

35 ans, Spécialiste en « traces »

APP	18	Prestance	90 %
CON	10	Endurance	50 %
DEX	11	Agilité	55 %
FOR	10	Puissance	50 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	18	Connaissance	90 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	10	Volonté	50 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	12
Santé Mentale	50

Compétences

Athlétisme	40%
Administration	60%
Biologie	45%
Bibliothèque	80%
Bricolage	60%
Chercher	80%
Conduite	80%
Crédit	60%
Criminalistique	80%
Droit	50%
Médecine	40%
Persuasion	70%
Secourisme	70%
Sciences pures	40%
Séduction	80%
Vigilance	90%
Vélo	70%

Langues

Américain	80%
Espagnol	80%
Suédois	80%

Portrait

Jack Sykes

Spécialiste en biologie (ADN, sang, toxicologie…)
Américain, 42 ans



Jack Sykes est né à Versailles, dans le Missouri. Ce fils de pharmacien aimait rester assis à observer son père alors qu'il préparait les ordonnances des patients tout en lui expliquant de quoi il s'agissait. (Aux USA, les médicaments sont souvent mélangés et mis en gélule dans un flacon nominatif). Jack a ainsi tout appris des médications et des drogues.

Cet Afro-américain à la calvitie naissante et un peu bedonnant, est éternellement vêtu de sa blouse blanche. Il ne possède que 2 types de chemises (blanche ou bleue) et 2 sortes de pantalons (gris ou noir).

Il a assimilé d'innombrables connaissances dans les livres (il en possède des centaines) avant de passer à la pratique, et ce, avant même d'entrer à l'université. Il joue du chromatographe comme Jimmy Hendrix de la guitare électrique et veut être le premier au monde à dresser un profil ADN en moins de 4 heures.

En attendant, il est capable de rester des heures, seul dans son labo, à regarder des profils ADN se créer lentement, et boude lorsqu'on le dérange. Il lui arrive de s'irriter contre les personnes peu consciencieuses, agressives ou bornées. Mais sous des dehors frustres et rébarbatifs, il cache des trésors de gentillesse et d'attention : il faut savoir s'y prendre avec lui. Ingénieux, érudit et passionné par son travail, il suit de près les évolutions techniques de la biologie forensique.

Diabétique, il doit se faire des piqûres d'insuline quotidiennement, et sa gourmandise lui pose souvent des problèmes – surtout à sa silhouette –, malgré une pratique assidue du sport.

Portrait

Greg Lopez

Spécialiste des « traces » (empreintes digitales, fibres, poussières…) et examens de documents
Américain, 35 ans



Greg Lopez est né à Tucson, dans l'Arizona, où fils d'un homme d'affaires mexicain et d'une américaine ancien top-model, il aurait pu reprendre l'affaire familiale et « se la couler douce ». Mais tout petit déjà, il dévorait les *Mystery Magazine* dès qu'il le pouvait. Enfant, il rédigeait ses mots d'excuses pour absence et autres, à l'intention de son institutrice. Il est donc logique qu'adolescent, il ait perfectionné sa technique en fabriquant des cartes d'identités que ses amis lui achetaient afin de pouvoir se procurer de l'alcool avant d'avoir les 21 ans de l'âge légal. Il s'est aussi amusé à imiter la signature de tous les présidents américains.

Une peau bronzée, des cheveux bruns et de grands yeux noirs, alliés à un physique agréable et délicat, font de Greg – toujours en costume très chic –, un séducteur et un baratineur de premier ordre. D'un caractère joyeux et exubérant, il sifflote en travaillant et sourit constamment. Certes il aime son travail, mais entre une sortie avec une jolie fille et l'examen d'empreintes suspectes, il n'hésite pas une seconde, à moins… d'avoir un chef sur le dos.

Il adore ce creuser la tête afin de trouver de nouveaux moyens, les plus inimaginables, pour découvrir et prélever des « traces ». Chez lui, en guise de décoration, il a accroché des photos d'empreintes couvertes de poudre fluorescente verte…

Personne ne sait mieux que lui découvrir une minuscule fibre rouge sur de la moquette orange, une imperceptible empreinte sur un corps décomposé, une infinitésimale poussière sur le nez d'une peluche…

Peter Floski

Photographe
Américain, 33 ans



Peter Floski est né à Silver City, Nouveaux Mexique, dans une famille nombreuse, du monde ouvrier. Sa seule passion de jeunesse est les images sous toutes leurs formes : Dessins, peintures, films, photos… De petite taille, son physique d'éternel adolescent est encore accentué par ses cheveux blonds et ses lunettes qu'il remonte constamment. Ses collègues de la police ont du mal à le prendre au sérieux, à cause de sa dégaine souvent considérée comme vraiment trop « jeune ». En effet, ce grand amateur d'art pictural, en dehors de son look particulier, est aussi un fan de musique Techno, qu'il écoute sur son lecteur MP3 jours et nuits.

L'œil toujours collé à son Reflex numérique, il est sans cesse à la recherche d'un bon cliché, dans la vie de tous les jours comme sur son lieu de travail. Sur la scène d'un crime, cherchant le moindre indice dans le plus petit recoin, il est tendu comme un Setter anglais à la chasse.

Grand adepte des Raves, il a tendance à abuser de stimulants licites et illicites qui l'aident à tenir le coup durant son travail et sa vie nocturne. Pour l'instant ses collègues qui l'ont toujours connu « un peu speed », ne se doutent de rien.

Peter Floski

33 ans, Photographe

APP	16	Prestance	80 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	16	Agilité	80 %
FOR	11	Puissance	55 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	14	Connaissance	70 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	12	Volonté	60 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	13
Santé Mentale	60

Compétences

Admnistration	55%
Arts	70%
Connaissance de la Rue	55%
Contrefaçon	50%
Crédit	35%
Criminalistique	50%
Danse	65%
Droit	55%
Persuasion	65%
Photographie	90%
Roller	70%
Séduction	65%
Vigilance	70%

Langues

Américain	70%

Combat

Arme de poing	45%
Karaté	45%

L'équipement du véhicule d'intervention

Vision

- Une lampe à ultraviolets portable, avec ses batteries de rechange, utilisée pour détecter les empreintes, le sang, les traces d'explosifs et les morsures.
- Des miroirs avec manche télescopique pour chercher les objets cachés.

Transports des indices
Des sacs en papier, en kraft et en plastique de différentes tailles ; des boîtes en carton ; des bidons en métal et en plastique.

Éviter les contaminations
Une combinaison stérile avec capuche, des bottes et des gants, des lunettes de protection en plastique et un masque.

Photographie
Un appareil reflex numérique avec un zoom 30-70 et un autre appareil avec un objectif macro (pour les petits détails) ; un flash électronique ; des piles ; un posemètre ; des filtres de couleurs, UV et infrarouge.

Empreintes digitales
Des loupes de différents grossissement ; des lampes puissantes avec trépied, des flacons de poudres (noires, grises, magnétiques, fluorescentes rouges ou vertes) ; de l'autocollant spécifique au relevé d'empreintes ; des cartes blanches, noires ou transparentes en acétate ; des cutters ; des brosses en poils de chameaux et en plumes ; de l'encre noire et un petit rouleau encreur ; des ciseaux et une pince ; des règles ; un flacon de ninhydrine ; un kit pour l'iode (des cristaux d'iode, de la laine de verre, un cube en plastique transparent et un appareil créant de la vapeur).

Empreintes
Des bidons de plâtre coloré, de silicone, de cire, de mousse expansé, de résine de synthèse et d'eau ; des règles de différentes tailles ; des spatules en bois ; des châssis aluminium extensibles ; des feuilles en gélatine pour les transferts.

Fibres, poussières...
Un appareil électrostatique ; un aspirateur à filtres stériles et jetables ; des loupes ; des pinces brucelles ; de l'adhésif.

Entomologie
Des flacons cirés de différentes tailles en plastique et en verre ; de l'alcool à 70° ; du papier aluminium ; des spatules en bois ; un thermomètre ; un filet pour les mouches ; une règle ; des loupes ; une sonde métallique ; une truelle ; un scalpel ; du coton ; des pinces brucelles.

Balistique
Un pointeur laser portable sur trépied (avec indicateur de distance) et ses batteries ; des cônes noirs et blancs ; des tiges fluorescentes et leurs connecteurs ; des ficelles en nylon colorées ; des petits miroirs adhésifs ; un niveau de précision ; des petits crochets ; de la craie blanche ; une boussole ; des décamètres ; un détecteur de métaux ; des pinces ; des tamponnoirs stériles pour les prélèvements ; un mesureur d'angle.

Trajectoire du sang
Des règles graduées fluorescentes ; des compas ; une calculatrice ; une boussole ; des aimants ; des ficelles colorées ; des rapporteurs d'angle ; des équerres.

Sérologie et ADN
Du luminol en spray ; des « cotons tiges » et des tampons stériles ; un flacon d'eau distillée ; des enveloppes en papier et en plastique ; différentes pipettes de réactifs chimiques au sang ; un scalpel.

Drogue
Des ampoules en verre contenant des réactifs chimiques détectant la présence de telle ou telle drogue.

Médecine légale
Des pinces brucelles, des scalpels, des ciseaux ; un thermomètre électronique ; des gants en néoprène et un masque en papier.

Archéologie
Des marteaux, scies, pinces, pelles, truelles et tamis ; des brosses en fibres de verre et en poils de chameau.

Informatique
Ordinateur portable avec connexion internet dans la camionnette.

Incendie
Jauge de profondeur de carbonisation du bois ; détecteur d'hydrocarbures ; des pinces et des grattoirs ; des règles graduées fluorescentes.


2004
DAVId



Profiling

« Lorsque vous avez éliminé l'impossible, ce qui reste, si improbable soit-il, est nécessairement la vérité. »

Le Signe des quatre

Profiling

Sherlock Holmes

36 ans, Détective privé

APP	13	Prestance	65 %
CON	16	Endurance	80 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	16	Puissance	80 %
TAI	15	Corpulence	75 %
ÉDU	18	Connaissance	90 %
INT	20	Intuition	99 %
POU	19	Volonté	95 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	16
Santé Mentale	95

Compétences :

Administration	55%
Athlétisme	65%
Bibliothèque	65%
Chercher	95%
Code	65%
Connaissance de la Rue	55%
Contrefaçon	75%
Crédit	85%
Criminalistique	70%
Cult. générale	90%
Déguisement	70%
Droit	80%
Flegme	80%
Médecine	70%
Persuasion	60%
Renseignements	75%
Sagacité	95%
Sciences appliquées	55%
Sciences pures	75%
Sciences sociales	70%
Secourisme	60%
Usages	60%,
Vigilance	95%
Violon	55%

Langues

Anglais	95%

Combat

Armes de poing	30%
Baritsu	50%
Boxe	40%
Escrime	60%

Holmes comme PNJ

Si vous voulez que le PNJ Holmes soit crédible (un joueur devrait posséder la même omniscience que Holmes : irréalisable), il va vous falloir créer un monde illusoire que Holmes maîtrise parfaitement, concevoir une intrigue artificiellement compliquée, et disperser des indices pour qu'il les trouve les uns après les autres. Les personnages qu'il croise doivent toujours posséder des caractéristiques mises – quel hasard ! – en valeur, pour qu'il puisse les observer et faire ses déductions : boue sur les chaussures, journal à la main, canne gravée, cicatrices, lunettes abîmées, encre sur les doigts, mains calleuses, etc.

Le monde de Holmes, c'est aussi l'Angleterre de 1890, les rues mal famées de Londres, les manoirs dans la campagne brumeuse, les clients mystérieux, les meurtres étranges, l'humour de Watson…

Il est bon, également, de rappeler que Holmes n'est pas infaillible et qu'il lui est arrivé de se tromper.

Clarisse Starling, Hannibal Lecter, Benton Wesley, *Seven, Copycat, Profiler, Millenium…* Le « profiler » est un personnage en vogue depuis la sortie du film *Le Silence des Agneaux*. Il observe le lieu du meurtre et la victime, ferme les yeux, puis annonce que le tueur a 32 ans, qu'il est brun, gaucher, qu'il vit chez sa mère dans un appartement peint en bleu, qu'il est obsédé par les chauve-souris et que son chat s'appelle Gizmo.

La réalité est moins grotesque et moins précise. Toutefois, les profils criminels élaborés par les profilers peuvent parfois se révéler d'une surprenante exactitude. Cet art semble alors relever de la magie alors qu'il est basé sur l'observation perspicace et l'exploitation rigoureuse des indices. Le « profiling » est une « science du comportement » dont le but est de déterminer la personnalité d'un criminel pour favoriser son appréhension.

L'inventeur du profiling n'est autre que… Sherlock Holmes !

Le célèbre détective britannique était capable, rien qu'en observant les vêtements et le physique d'une personne, d'en déduire où elle habitait, son métier, son niveau d'intelligence et son caractère. Arthur Conan Doyle, sans le savoir, a été le pionnier d'un domaine qui peut se révéler d'une aide précieuse pour les enquêteurs.

Sherlock Holmes

Sherlock Holmes est un personnage de fiction qui brille par son intelligence… parce que Conan Doyle a pris grand soin de disposer les indices afin que son détective les découvre. Lorsque l'on analyse les romans de Doyle, on réalise que Sherlock Holmes parvenait à résoudre les énigmes dans un monde spécialement créé pour et autour de lui, artificiellement compliqué, où des raisonnements alambiqués permettent pourtant d'éclairer la vérité.

Toutefois, à la base, Sherlock Holmes utilise les mêmes procédés que les profilers modernes. Ainsi, Holmes connaissait toutes les affaires criminelles passées dans leurs moindres détails et cette connaissance approfondie lui était d'une aide précieuse si une affaire semblable se présentait.

Selon Roy Hazelwood, profiler du FBI, un bon professionnel se doit de détenir :

- Une expérience de la vie et un esprit ouvert :
  « La largeur des vues est l'une des qualités essentielles de notre profession. L'effet réciproque des idées et l'usage oblique de la culture présentent fréquemment un intérêt extraordinaire. »
  La vallée de la peur
- Une aptitude à isoler ses sentiments personnels concernant le crime, le criminel ou la victime :
  « L'émotivité contrarie le raisonnement clair et le jugement sain. »
  Le Signe des quatre
- Une capacité à penser comme le criminel, à raisonner comme il le ferait :
  « Vous connaissez ma méthode, Watson. Je me mets à la place de l'homme, et ayant d'abord évalué l'ampleur de son intelligence, je m'efforce d'imaginer comment j'aurais moi-même agi dans des circonstances analogues. »
  Le rituel des Musgrave

Sherlock Holmes affirmait également que l'on doit :

- Examiner méthodiquement la scène du crime et les indices découverts (le criminel laisse toujours une trace sur la scène du crime, un indice physique ou une « manière de faire » qui renseigne sur sa psychologie)
- Recueillir les témoignages de toutes les personnes impliquées sur la scène du crime et dans l'affaire
- Faire la synthèse de l'ensemble des données et, par un « raisonnement analytique », remonter des effets aux causes

Holmes observe les gens qu'il rencontre mais contrairement à tout un chacun, il sait remarquer les détails importants… parce qu'il a appris à le faire. Il s'entraîne depuis sa prime jeunesse et a lu d'innombrables ouvrages sur les domaines les plus divers (la franc-maçonnerie, les couleurs des terres argileuses selon la région d'Angleterre, etc.). Ce qui lui permet d'observer, de remarquer, puis de déduire.

À l'époque où vivait Holmes (l'Angleterre Victorienne : 1837-1901), le phénomène des tueurs en série était totalement inconnu (Jack l'Éventreur, 1888, n'a jamais été arrêté) et la police scientifique était balbutiante (Holmes est quasiment un précurseur).

Les connaissances en psychologie étaient limitées : il était surtout question d'hypnotisme, de système nerveux et de sentiments. Les travaux de Freud n'ont été diffusés qu'à partir de 1900 et ont souvent été rejetés.

Holmes est un ovni, un personnage unique, un cérébral exceptionnel en avance sur son temps.

Portrait

Sherlock Holmes

Détective privé
Britannique, 36 ans en 1890.



Sherlock Holmes est né en 1854. Il a suivi des études à Oxford et Cambridge, et a étudié la médecine à l'hôpital St Bartholomew (Londres).
Il est grand, très mince, brun, fume la pipe, et possède une grande force physique. Il est toujours vêtu avec élégance. Sportif, il pratique un art martial (le Baritsu), la boxe, l'escrime et la natation. Il est capable de suivre une affaire durant des jours, sans manger ni dormir.
Il est cartésien, froid, totalement rationnel, c'est une machine à raisonner. Il est assez imbu de lui-même et peut se montrer méprisant avec les personnes peu intelligentes. Mais il n'est pas tendre envers lui.
Il est quasiment insensible au charme féminin et, bien que toujours courtois, il ne fait pas confiance aux femmes qu'il rencontre.
Il a un sens de l'honneur très élevé et refuse d'abandonner une affaire s'il ne l'a pas résolue, même s'il doit pour cela enfreindre la loi.
Il adore la musique classique (il joue du violon avec talent), s'entraîne au revolver dans sa chambre (il ne tire pas très bien), fait des expériences scientifiques étranges, et se drogue parfois à la cocaïne.
C'est une véritable encyclopédie vivante possédant des connaissances très variées: Moyen Âge, bouddhisme, géologie, archéologie, anatomie, médecine légale, étude des « traces » (il reconnaît l'origine des boues et des cendres de cigarette au premier coup d'œil), botanique, etc.
Il est également très doué pour le déguisement, au point que Watson lui-même ne le reconnaît pas.
Il vit au n° 221 b, Baker Street, West End, Londres.
Holmes prend sa retraite en octobre 1903.

Portrait

Le Dr Watson

Chirurgien
Britannique, environ 40 ans en 1890.



Le Dr John Watson est né au début des années 1850.
Il est beau garçon, d'un physique robuste (il pratique le rugby), le menton carré, et porte des moustaches.
Il a vécu son enfance en Australie mais a obtenu son diplôme de médecin à Londres en 1878.
Il a été chirurgien dans l'Armée, aux Indes, et a participé à la seconde guerre d'Afghanistan. Durant la bataille de Maïwand (juillet 1880), il a été blessé à la jambe et n'a pu échapper à l'ennemi que grâce au dévouement de son ordonnance qui l'a ramené dans les lignes anglaises. À l'hôpital de Peshawar, il a contracté une fièvre entérique et a été rapatrié en Angleterre.
Installé à Londres, il a mené une existence sans but. Il a décidé de changer de vie et de déménager. Sherlock Holmes cherchait justement un colocataire…
Il l'a accompagné sur une enquête pour la première fois en 1882.
Il a été marié à Mary Mostan de 1888 à 1893. Il est revenu s'installer au 221b en 1895, deux ans après la mort de son épouse. Il est toujours aimable face à une dame et résiste mal aux charmes féminins.
Watson, parfois un peu naïf, admire l'intelligence de son ami. Il est le chroniqueur, l'assistant et l'ami intime de Holmes. Il lui est très loyal, comme il l'est à l'Empire Britannique.
Il est d'un abord assez bourru mais c'est un homme sympathique possédant un bon caractère, un véritable gentleman.

Le Dr Watson

36 ans, Détective privé

APP	17	Prestance	85 %
CON	16	Endurance	80 %
DEX	14	Agilité	70 %
FOR	14	Puissance	70 %
TAI	14	Corpulence	70 %
ÉDU	18	Connaissance	90 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	16	Volonté	80 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	15
Santé Mentale	80

Compétences

Arts	50%
Athlétisme	55%
Bibliothèque	80%
Biologie	65%
Chercher	50%
Chirurgie	75%
Codes	50%
Crédit	65%
Criminalistique	50%
Culture générale	70%
Droit	50%
Flegme	60%
Médecine	85%
Persuasion	55%
Premiers soins	85%
Rugby	55%
Sagacité	55%
Sciences sociales	50%
Séduction	60%
Usages	80%
Vigilance	50%

Langues

Anglais	80%
Latin	60%

Combat

Arme de poing	50%
Esquive	65%

Un monde artificiel

Voici un exemple tiré de ***La Ligue des rouquins***:
« En dehors des faits évidents que M. Wilson a quelques temps pratiqué le travail manuel, qu'il prise, qu'il est franc-maçon, qu'il est allé en Chine, et qu'il a beaucoup écrit ces derniers temps, je ne puis rien déduire d'autre! »
Holmes explique ainsi le cheminement de sa pensée:
« Votre main droite est presque deux fois plus large que la gauche. Vous avez travaillé avec, et ses muscles ont pris de l'extension. [...] En contradiction avec le règlement de votre ordre, vous portez en guise d'épingle de cravate un arc et un compas. [...] Que peut indiquer d'autre cette manchette droite si lustrée ? Et cette tache claire près du coude gauche, à l'endroit où vous posez votre bras sur votre bureau ? [...] Légèrement au-dessus de votre poignet droit, il y a un tatouage: le tatouage d'un poisson, qui n'a pu être fait qu'en Chine. »
Si on y réfléchit, M. Wilson porte complaisamment une épingle représentant les symboles de la Franc-maçonnerie, ne possède qu'un seul costume dont il use la manche et, en 1890, la Chine est le seul endroit où l'on peut se faire tatouer…
Un peu tiré par les cheveux, non?



James Brussell



Mad Bomber

Etude de cas

Le profiler et le médium

Entre 1962 et 1964, un tueur étrangla 13 femmes dans la région de Boston. La police ne possédait pas de piste sérieuse et décida finalement de faire appel à un célèbre médium hollandais, Peter Hurkos. Ce dernier se montra fort perspicace face aux photos prises dans les appartements des victimes, décrivant des endroits, des noms et des caractéristiques qu'il n'aurait pas dus connaître. Il accusa un vendeur de chaussures ayant des problèmes mentaux. On découvrit chez cet homme des indices intéressants, mais rien ne le reliait aux meurtres et il fut rapidement relâché. Hurkos ne proposa pas d'autre suspect aux enquêteurs.

Peu après, la police contacta le Docteur Brussell, qui dressa un profil détaillé de « l'Étrangleur de Boston » : environ 30 ans, d'origine méditerranéenne, musclé et de belle allure, propre et bien coiffé, obsédé par les femmes et, célibataire. Ce profil se révéla exact sur tous les points sauf un : Albert DeSalvo, 29 ans, d'origine italienne, beau garçon à l'épaisse chevelure, d'allure soignée, obsédé sexuel... était marié et avait deux enfants.

L'apparition du profiling

James Brussell et le « Mad Bomber »

Le 16 novembre 1940, une petite bombe est découverte dans la Société Édison, qui fournit le courant électrique à la ville de New York. Mal réalisée, elle n'a pas explosé. Mais le poseur de bombe a laissé un billet : « Escrocs d'Édison, ceci est pour vous ». Les policiers cherchent à savoir qui peut en vouloir à cette société. Ils découvrent que des centaines de personnes (licenciées, sans augmentation de salaire, des factures trop élevées, le courant coupé durant l'hiver, etc.) peuvent vouloir se venger de l'Édison.

Pendant les 16 années qui vont suivre, des bombes artisanales vont exploser dans des lieux publics. Peu à peu, elles se perfectionnent et deviennent plus puissantes.

La police et le *New York Times* reçoivent des lettres manuscrites assurant que la Société Édison va « payer pour ses infâmes forfaits ». Entre mars 1950 et mi-1956, 26 bombes explosent, toujours plus techniques, et des dizaines de personnes sont blessées, défigurées ou amputées. La presse surnomme le terroriste le « *Mad Bomber* » (Fou à la Bombe). Il continue d'envoyer des lettres, de plus en plus furieuses.

En décembre 1956, l'inspecteur en charge de l'affaire contacte le Docteur James Brussell, un psychiatre qui a 30 ans d'expérience derrière lui. Il lui montre les photos des bombes et les lettres du Fou.

Brussell les examine longuement puis déclare : *« C'est un paranoïaque. Il est bâti harmonieusement. Il est d'âge moyen, entre 45 et 55 ans.*

- *Il est propre, précis, ponctuel, très convenable, à la limite de l'obsessif. Il a une très haute opinion de lui-même.*
- *Il travaillait sûrement pour la Société Édison. Il a pu avoir un accident ou une maladie chronique qui l'aurait laissé invalide.*
- *Il a reçu une bonne instruction. Il est sûrement d'origine étrangère. C'est un Slave, peut-être d'origine polonaise.*
- *Il ressent une haine incontrôlable et irrésistible envers toute autorité.*
- *C'est un solitaire, il est célibataire et n'a pas d'ami. Il parle poliment à ses voisins mais ne se lie pas avec eux. Il se peut qu'il vive seul, mais il vivrait plutôt avec une femme plus âgée, peut-être une tante.*
- *Il passe inaperçu, il ne porte pas de vêtements voyants.*
- *Vous devriez rendre public la description que je viens de vous faire : Je crois qu'il veut être découvert, il est assoiffé d'attention, il veut qu'on le respecte. Si ma description comporte des erreurs, il se pressera de vous le faire savoir. Il prendra cela pour un défi.*
- *Et... une chose de plus. Quand vous l'attraperez, il portera un costume croisé avec un gilet boutonné ».*

Un résumé concis des déclarations du Docteur Brussel est publié dans le *New York Times* le jour de Noël 1956. À partir de janvier 1957, le *Journal American* commence à recevoir de lettres hargneuses du poseur de bombes, qui refuse qu'on se moque de lui.

Les secrétaires qui analysent les milliers de dossiers des anciens employés de la Société Édison découvrent celui d'un certain George Metesky. Il a été blessé lors d'un accident avec une chaudière le 5 septembre 1931 et estime que la compagnie lui doit de l'argent. Dans ses lettres, il utilise l'expression « infâmes forfaits ».

Metesky correspond parfaitement au portrait qu'en a fait le Docteur Brussel : 54 ans, d'origine polonaise, célibataire, il vit avec ses deux sœurs plus âgées, il a une tuberculose, bien proportionné, très poli mais distant, etc.

Le poseur de bombe envoie finalement une lettre indiquant que son « accident » a eu lieu... le 5 septembre 1931.

Quatre détectives de New York se rendent en banlieue pour arrêter Metesky. Il leur ouvre en pyjama et accepta poliment de les suivre au commissariat, prêt à tout avouer, heureux d'avoir été découvert. Il va s'habiller et, lorsqu'il sort de chez lui, il porte un costume croisé et un gilet boutonné.

Après cette affaire, les médias surnommèrent Brussel le « Sherlock Holmes du divan » (aidé en cela par le physique du Docteur – grand, mince et brun –, et par son habitude de fumer la pipe), ou le « prophète de la 12e rue ». Mais Brussell expliqua que son travail était simplement « *un mélange de science, d'intuition et d'espoir* ». Il avoua en toute franchise qu'il lui était arrivé de commettre des erreurs et d'analyser des faits incomplètement.

Voilà comment il décrivait sa méthode : « *En général, un psychiatre peut étudier un être humain et faire quelques prévisions raisonnables sur son comportement futur, dire comment il se comportera dans telle ou telle situation. Pour ma part, je n'ai fait que renverser les termes de la prévision. En étudiant les agissements d'un homme, j'ai déduis quelle espèce d'homme il pourrait être* ». Il était évident pour le Docteur Brussel que le « *Mad Bomber* » était un paranoïaque et il en avait déduit nombre des affirmations qu'il avait offertes à la police (cf. *Les troubles mentaux*, p. 44).

Doté d'une grande intelligence, Brussell était également un humble professionnel : il a été le premier à prévenir que l'analyse de scène de crime dans le but de décrire l'agresseur ne peut ***en aucun cas*** se substituer à une enquête exhaustive basée sur des indices physiques.

Les profilers du FBI

Le soir du 23 janvier 1978, une jeune femme, Terry Wallin, est éventrée chez elle. Les policiers sont atterrés par la monstruosité du meurtre. Le tueur a attaqué Terry alors qu'elle sortait les poubelles. Il a déchiré ses vêtements avant de la poignarder au ventre, puis de l'ouvrir jusqu'au sternum. Il a prélevé plusieurs organes et a bu le sang de sa victime dans un pot de yaourt. Des excréments sont présents dans sa bouche.

Rien n'a été volé et les policiers, horrifiés et

désorientés, font appel au FBI, plus précisément à la *Behavorial Science Unit* (Unité des Sciences du Comportement) pour lui demander son aide.
Le profiler Robert Ressler analyse la scène de crime puis dresse le profil psychologique de l'agresseur :
Blanc de 25 à 27 ans. Maigre, atteint de malnutrition. Vit dans un logement sordide et mal tenu, où l'on découvrira des indices accablants. Antécédents psychiatriques, usage de drogue probable. Célibataire, on ne lui connaît pas d'amis. Sans emploi. Perçoit peut-être une pension d'invalidité. S'il ne vit pas seul, il habite chez ses parents mais c'est peu probable. N'a pas effectué de service militaire. A abandonné très tôt ses études. Souffre certainement d'une forme de psychose paranoïde. Vit sûrement à proximité du lieu du crime. Risque de commettre d'autres crimes.

Ressler s'expliqua par la suite :
Le coupable était sûrement blanc car le crime est souvent intra racial (un blanc tue un blanc, un noir tue un noir : ce principe a été relativisé depuis !), *et le meurtre a été commis dans un quartier blanc. Le tueur est sûrement un psychotique en état de crise, souffrant de graves perturbations mentales* (les excréments, le sang bu...). *La schizophrénie paranoïde se déclare pendant l'adolescence et le coupable devait subir cette psychose depuis des années pour aboutir à un tel massacre : il doit donc avoir environ 25 ans. La plupart des tueurs sexuels ont moins de 35 ans et s'il avait plus de 30 ans, le tueur aurait sombré dans un délire total et aurait déjà commis d'autres meurtres. C'était son premier crime mais il allait sûrement recommencer.*
Les détails concernant l'apparence physique et le style de vie découlaient du diagnostique de schizophrénie paranoïde : les schizophrènes se nourrissent mal, ne se lavent pas, s'habillent mal, et sont donc très fréquemment célibataires. Sa pathologie avait dû l'empêcher de suivre des études. Il vivait sûrement en reclus. Incapable de conduire une voiture, il avait dû venir chez Terry Wallin à pied.

Un massacre encore plus atroce, est commis 3 jours après. Il fait 5 victimes d'une même famille. Ressler est persuadé qu'ils ont affaire à un psychotique en crise, de plus en plus violent, trop déséquilibré pour penser à se cacher. Les médias diffusent le profil de Ressler et une jeune femme explique à la police qu'un homme qu'elle a connu au collège l'a abordée quelques jours auparavant. Il était très maigre et sale, sa chemise était maculée de sang et il l'avait dévisagée avec un regard halluciné.
Le jeune homme, 27 ans, s'appelle Richard Trenton Chase. Il habite à moins d'1km des lieux des crimes. Il possède le portefeuille de l'une des victimes et des chiffons maculés de sang. On découvre chez lui – un appartement où règne le plus grand désordre –, 3 mixeurs ayant contenu du sang, des assiettes remplies de débris humains, des vêtements sales ensanglantés et des inscriptions sur un calendrier aux dates des meurtres.
Chase est bien schizophrène, célibataire, sans emploi et fume de la marijuana. Il est obsédé par le sang car il pense qu'on cherche à l'empoisonner et souffre d'hallucinations diverses.
En 1972, le FBI créa la *Behavioral Science Unit* (BSU) et ses agents commencèrent à appliquer et à affiner les techniques pionnières de James Brussell. À tâtons, à force d'essais, d'erreurs et d'enseignements, ces professionnels du crime (Howard Teten et Pat Mullany, puis John Douglas, Robert Ressler, Roy Hazelwood et Russ Vorpagel) créèrent ce que l'on allait appeler le « profiling ».
Dans ce but, ils interrogèrent 36 criminels violents en prison, ce qui leur permit de découvrir qu'ils partageaient des caractéristiques communes au niveau de leurs motivations, de leurs fantasmes, de leur mode opératoire et de leur histoire personnelle. Ils recueillirent ensuite des informations sur 118 victimes (certaines ayant survécu), pour comprendre comment les crimes avaient été commis et comment le tueur s'était comporté.
Les policiers des États-Unis, d'abord perplexes, firent appel aux profilers pour obtenir leur aide dans des enquêtes. Les collaborations étaient généralement fructueuses et le BSU acquit peu à peu ses lettres de noblesse. Devant les demandes croissantes, les agents se spécialisèrent : Hazelwood dans les crimes sexuels sadiques, Vorpagel dans les meurtres d'enfants, etc.
Ils commencèrent également à former les policiers au travers du *Crime Analysis and Criminal Personality Profiling Program.*
En 1985, le FBI créa le *National Center for the Analysis of Violent Crime* (NCAVC) afin de traquer et d'identifier plus efficacement le nombre croissant de tueurs en série. (cf. *Structures & Profiling*, p. 76). Le développement de l'informatique fut également d'une aide précieuse pour le FBI, qui pu créer des bases de données relatives aux crimes.

L'analyse criminelle moderne

John Douglas et Robert Ressler sont sans doute les profilers du FBI les plus célèbres, surtout depuis la publication de leurs différents livres relatant leur carrière respective.
À partir des années 1970, de nombreux profilers ont commencé à travailler dans le reste du monde, créant parfois leur propre méthode.

Royaume Uni

Le professeur David Canter (directeur du *Center for Investigative Psychology* à l'Université de Liverpool) a créé la première formation européenne permettant d'obtenir un diplôme en *Investigative Psychology*. Depuis 1985, il a collaboré avec la police britannique dans des dizaines d'affaires de viols, d'incendies et de meurtres en série. Il joue de la clarinette avec talent.
Les méthodes de Canter sont similaires à celles du FBI en ceci qu'elles sont largement basées sur les statistiques. La différence est que Canter met continuellement à jour la base de données sur laquelle il base ses théories et se remet souvent en question.
Il est également l'un des créateurs du profiling géographique, théorie qu'il a élaborée en même temps qu'un confrère canadien.

Canada

L'officier et docteur Kim Rossmo, de Vancouver, est le pionnier du profiling géographique, qu'il a développé à partir de 1990, et selon lequel on peut déterminer où un agresseur vit en analysant les endroits où il commet ses crimes. (cf. *Le profiling géographique,* p. 50). La technique de Rossmo a montré son utilité à de nombreuses reprises, pour relier entre eux les viols d'un même agresseur, pour pointer le quartier où habitait un duo de voleurs ou resserrer les recherches des policiers, face à des meurtres en série.
Au Canada, on peut également citer deux profilers célèbres :

- Ron McKay, ancien inspecteur dans la Gendarmerie Royale, qui a dirigé la section d'analyse du crime violent d'Ottawa jusqu'en juin 2004.
- Kate Lines, *detective superintendent* dans la police provinciale de l'Ontario.

Afrique du Sud

Micki Pistorious, colonel de police et docteur en psychologie, a aidé les polices sud-africaines à appréhender en 6 ans, une douzaine de tueurs en série. Très intuitive et sensible, elle a fini par démissionner car sa technique de travail (basée sur une grande empathie avec le criminel) empiétait trop sur sa vie personnelle. Le profiler du FBI Robert Ressler, pourtant avare de compliments, dit d'elle qu'elle était l'un des meilleurs profilers au monde. Elle a également formé ses successeurs (2 femmes) ainsi que de très nombreux policiers.

Russie

Alexandr Bukhanovsky est le directeur de l'école de psychologie de la Faculté de Médecine de Rostov-sur-le-Don. Dans les années 1980, il était considéré avec suspicion car il s'était spécialisé dans les déviances sexuelles. En 1984, des enquêteurs lui ont demandé de dresser le portrait psychologique de l'Éventreur de Rostov, un violeur et tueur en série qui avait massacré 52 enfants. Bukhanovsky le décrivit comme un homme d'âge moyen, éduqué, intégré dans la société, qui avait été maltraité durant son enfance et avait des problèmes d'impuissance. Lorsque Andreï Chikatilo fut finalement arrêté en 1991, les enquêteurs découvrirent qu'il correspondait parfaitement au profil. Depuis, nombre de polices russes font appel au psychiatre.

Autriche

Le Dr Thomas Muller est le directeur du service de psychologie criminelle du Ministère de l'Intérieur Autrichien. Il a d'abord été policier à Innsbruck et a travaillé dans l'équipe de résolution des situations de crise (le GIGN autrichien). Il a ensuite obtenu son doctorat de psychologie criminelle et enseigne à présent le profiling psychologique, les négociations de prise d'otage et le traitement des menaces. Il travaille avec l'ex-profiler Robert Ressler pour former les policiers en Europe et en Afrique du Sud.

Les utilisations du profiling

Le profiling est l'une des disciplines des « sciences du comportement ». On parle souvent du fameux « profil psychologique » dressé par les *profilers* (analystes criminels) pour décrire un criminel. Mais les spécialistes du comportement peuvent également apporter leur aide dans d'autres domaines d'enquête, notamment les interrogatoires et auditions et les négociations en situation de crise.
Les *profilers* se doivent, entre autres, de connaître les différentes facettes de la psychologie humaine, qu'ils appliquent à la criminalité.

Les troubles mentaux

Sur une scène de crime ou lors d'une prise d'otage, il est indispensable de savoir si le criminel est sain d'esprit ou s'il est déséquilibré. La tactique d'enquête ou d'intervention sera totalement différente selon l'état mental de l'agresseur.

On distingue deux types de maladies mentales : les psychoses et les névroses. Les personnes névrosées sont conscientes de leurs troubles psychiques et ne perdent pas pied avec la réalité. Les psychotiques ont perdu le contact avec la réalité et ont des problèmes d'identité.

Les psychoses

La schizophrénie

C'est une psychose sévère qui atteint environ 1 % de la population mondiale, surtout les jeunes adultes. Le schizophrène se montre d'abord froid, morose, s'isole de plus en plus, puis fuit la réalité et le monde. Il se crée un univers faussé et illogique auquel il s'accroche pourtant car il explique son angoisse (le malade pense qu'on veut le tuer, ou qu'il est Dieu, qu'il est responsable des malheurs du monde, etc.) et s'y enferme. Il a des hallucinations visuelles et/ou auditives : souvent, il entend des voix qui l'accusent, lui donnent des ordres, le contrôlent, le menacent, commentent ses pensées et actions...
Il peut avoir des idées délirantes, un discours incohérent et être très agité ou, au contraire, être dépressif et inerte (risque de suicide).
Généralement, le malade connaît des épisodes aigus de délire puis des périodes de rémission. 80 % des schizophrènes souffrent de symptômes chroniques incontrôlables, parmi lesquels un manque d'expression des émotions et un discours monotone, une difficulté à maintenir une conversation et un manque d'intérêt pour les activités, les loisirs et les relations.
On dit que la schizophrénie est de type « paranoïde » si le malade est préoccupé par de nombreuses idées délirantes non reliées entre elles et/ou par des hallucinations auditives fréquentes.
Elle est de type « catatonique » lorsque le malade a des réactions imprévisibles (éclat de rire sans motivation ou brusque changement

d'humeur) et des symptômes psychomoteurs (il imite par exemple tous les gestes ou répète tous les mots de la personne en face de lui).

La violence dont les schizophrènes peuvent faire preuve s'exerce généralement contre eux-mêmes (automutilations). Mais, dans un épisode de délire souvent provoqué par le stress, ils peuvent s'en prendre à des personnes connues ou inconnues et aller (rarement) jusqu'au meurtre, qui est alors un abominable massacre.

La paranoïa

Elle est plus fréquente chez l'homme que chez la femme et débute vers 35-40 ans. Le paranoïaque est maladivement narcissique. Tout se rapporte à lui, le monde tourne autour de lui. Il est sûr de lui, orgueilleux, froid, rigide et très susceptible. Il rejette la critique avec obstination et fait preuve d'un mépris des autres, d'une intolérance qui peut aller jusqu'au fanatisme. Le malade est constamment méfiant et interprète toujours de façon malveillante les actes et paroles des autres.

La plupart des paranoïaques ne deviennent jamais délirants et se contentent de tyranniser leur entourage. Mais lorsque le délire est présent, c'est très souvent un délire de persécution : le malade est convaincu qu'il est la victime de persécutions organisées et passe son temps à accumuler les preuves de ce complot imaginaire.

Il peut également souffrir :

- d'un délire de jalousie : la personne pense que son conjoint, amant, ami(e) le ou la trompe avec toutes les personnes qu'elle/il regarde, ou qu'un hypothétique rival cherche à lui nuire.
- d'un délire de revendication : après un préjudice (réel ou imaginaire), à la suite duquel la personne s'estime victime d'une injustice (procès perdu, licenciement, injure…), elle peut avoir recours à des procès systématiques, ou des menaces, ou estimer n'être pas correctement traitée pour une maladie grave souvent imaginaire. La personne peut également juger avoir fait une découverte grandiose qui n'est pas reconnue à sa juste valeur.
- d'un délire métaphysique : la personne construit un système religieux délirant dont elle est évidemment le centre.
- d'érotomanie : illusion d'être aimé par une personne inaccessible, puissante, célèbre (ce délire touche plus souvent les femmes).

Il existe un risque d'agressivité de la personne malade en cas de fixation des idées délirantes sur une personne précise.

La dépression

Généralement, les personnes dépressives sont fort anxieuses, elles perdent tout intérêt pour la vie et les gens, même leurs proches. Elles s'isolent, deviennent lentes, insomniaques et parlent peu. La concentration, l'attention et la mémoire sont affaiblies. La « mélancolie » est l'état le plus sévère de la dépression : le sujet ne peut plus agir ni penser, il se sent inutile, coupable et incurable. La douleur morale est si intense qu'elle peut mener au suicide.

Un dépressif peut chercher à se faire abattre par la police, par exemple en s'approchant d'un barrage avec un pistolet en plastique, en hurlant des menaces.

La maniaco-dépression

Les personnes maniaco-dépressives alternent des périodes de joie exubérante (manie) avec des périodes de profonde tristesse (dépression). Dans sa phase maniaque, le malade est euphorique, il se croit tout puissant, parle, mange et boit sans arrêt, et devient rapidement agressif si l'on tente de s'opposer à lui. Il cherche constamment un plaisir excessif : désinhibition sexuelle totale, prise d'alcool et de drogues, dépenses inconsidérées, vols, insultes… Dans sa phase dépressive, le malade ne bouge plus et a un regard fixe, il parle peu et s'exprime mal, ruminant des envies de suicide.

Grâce à l'évolution des neuroleptiques, les maniaco-dépressifs peuvent être traités avec efficacité. Mais les troubles réapparaissent dès que cesse le traitement.

Les névroses

Les phobies

Les phobies sont des peurs souvent irrationnelles, parfois alliées à de la répulsion, envers certains objets ou circonstances. Il existe des phobies animales (peur des chiens, des araignées, des serpents…), des phobies sociales (peur de parler en public, peur de la foule…) et des phobies de situations (peur du noir, peur d'être en retard, peur du vide…).

Le phobique peut se retrouver totalement paralysé face à l'objet de sa phobie ou agir de manière irrationnelle, se jetant dans le vide du 5e étage s'il est seul face à un gros rat, par exemple.

Généralement, il va utiliser des stratégies pour éviter ses phobies : ne jamais aller dans un zoo, ne jamais prendre le train, toujours s'asseoir près d'une porte de sortie, toujours prendre les escaliers…

Les troubles obsessionnels-compulsifs

Les personnes atteintes de ce trouble (2 % de la population !), éprouvent le besoin irrépressible d'accomplir sans cesse un même rituel : contrôler si le gaz est bien éteint, vérifier que la boîte aux lettres est vide, collectionner les pots de yaourts usagés, se laver 100 fois les mains chaque jour, répéter inlassablement les mêmes questions… Elles sont anxieuses et stressées, d'autant plus qu'elles savent que les rituels sont absurdes mais ne peuvent les empêcher.

Lors d'une situation de crise, une personne atteinte de l'un de ses troubles risque d'être incontrôlable et d'entraîner les autres dans sa panique.

La personnalité obsessionnelle peut s'observer aussi dans les psychoses paranoïaques ou schizophréniques.

Les perversions

Les perversions ne sont ni des névroses, ni des psychoses mais plutôt des « troubles du comportement ». Le pervers s'efforce toute sa vie d'obtenir la jouissance en franchissant les interdits, en transgressant la loi et la morale. Il ne peut être soigné que difficilement : il va tenter de convaincre le psy qu'il est normal de transgresser les règles et si le psy s'y oppose, il accentue chez le pervers la notion de défi et de jouissance.

Le dédoublement de personnalité

Il ne faut pas confondre schizophrénie et « dédoublement de la personnalité » : la division de la personnalité en des parties multiples est un désordre mental tout à fait différent, provoquant l'effondrement de l'intégrité psychique du malade, qui se divise en deux (ou plus) personnalités indépendantes l'une de l'autre. Ce « désordre dissociatif » est souvent provoqué par des traumatismes sévères subis durant l'enfance (généralement des abus sexuels, physiques ou mentaux).

Des assassins ont tenté de faire croire qu'un autre « moi » avait commis leur crime et que leur « véritable personnalité » n'y était pour rien. Kenneth Bianchi, l'un des « Étrangleurs des Coteaux » (un duo de tueurs qui a fait 14 victimes à Los Angeles entre 1977 et 1979) a persuadé un psychologue peu compétent qu'il souffrait de ce désordre de personnalité *et* qu'il était schizophrène. Le psychiatre de l'accusation a facilement prouvé que Bianchi jouait la comédie, en démontrant que ces deux troubles sont bien différents. Il a également révélé que Bianchi n'était pas schizophrène, notamment en lui demandant de quelle oreille il entendait « les voix dans sa tête ». Bianchi avait répondu « la droite » alors que les vrais schizophrènes entendent les voix *à l'intérieur* de leur tête.

La signature du criminel

Pour relier des affaires entre elles, les profilers sont souvent guidés par la « signature » du criminel. C'est un acte que commet le prédateur et qui lui procure une satisfaction personnelle mais qui n'était pas nécessaire à son crime. Il n'a pas besoin de torturer une femme pour la violer ou la tuer. Il n'a pas besoin de la laisser dans une position particulière après l'avoir tuée. Il n'a pas besoin de l'attacher avec un nœud particulier et compliqué. Il n'a pas besoin de la mutiler après sa mort. Mais cela satisfait un besoin psychique.

La signature est différente du mode opératoire et elle ne se modifie jamais. Comme tout le monde, un tueur acquiert de l'expérience. Si vous ne l'arrêtez pas dès son premier meurtre, il va développer et améliorer son mode opératoire (MO) et va devenir plus adroit. Il pourra utiliser des armes différentes, mettre des gants pour ne plus laisser d'empreintes, s'en prendre à des femmes d'ethnies différentes, etc., mais sa signature restera la même. C'est un détail personnel, unique au prédateur. Il est parfois difficile de distinguer MO et signature. Il faut toujours chercher ce que le criminel a fait « en plus ». Un tueur couvrait le visage de ses victimes après leur mort. Un poseur de bombe aspergeait de peinture noire les composants de ses bombes.

Malheureusement, il faut souvent plus d'un seul crime pour déterminer quelle est la signature car elle est difficile à déterminer sur une affaire unique. Et parfois, elle n'existe tout simplement pas...

Les signatures et les motivations des tueurs de fictions sont toujours très claires : les 7 péchés capitaux, des lettres sur le ventre des victimes, des jeunes femmes aveugles, les signes du zodiaque, les versets de la Bible, etc. Dans la réalité, rien n'est aussi simple.

Le plaisir sexuel du pervers repose sur le refus, le non-consentement et la souffrance du partenaire sexuel. Les perversions sont donc souvent sexuelles :

- **Sadisme**
  L'esclavage et l'humiliation de l'autre sont nécessaires à l'excitation du sadique, qui peut aller jusqu'au viol et au meurtre.
- **Travestisme et fétichisme**
  Le travesti éprouve du plaisir à se voir en femme, le fétichiste est obsédé par un objet (chaussures, gants...) ou une partie du corps féminin (pieds, cheveux...) qu'il investit sexuellement. Poussées à l'extrême, ses perversions peuvent mener à des délires ou des meurtres.
- **Exhibitionnisme et voyeurisme**
  L'exhibitionniste a besoin d'un public pour ressentir du plaisir. Le voyeur observe ou enregistre subrepticement une personne à des fins sexuelles (de loin ou de près, une activité sexuelle ou une personne nue ou court vêtue). Ces vices, souvent considérés avec indulgence, peuvent être les prémices de perversions plus graves.
- **Pédophilie**
  Le pédophile fantasme sur les enfants et craint les relations sexuelles avec un adulte. Lorsqu'il passe à l'acte, il exerce sur de jeunes victimes, des violences sexuelles qui peuvent aller jusqu'au viol et – pour cacher ce crime – au meurtre.
- **Nécrophilie**
  Jouissance sur des cadavres. Le nécrophile se contente généralement de fantasme et passe peu souvent à l'acte. La nécrophilie est une perversion sexuelle assez répandue chez les tueurs en série.

La psychopathie

La psychopathie ou sociopathie est un « trouble de la personnalité » mais n'est *pas* une maladie mentale. Les psychopathes sont *sains d'esprit*. Ils se caractérisent surtout par une grande froideur et un narcissisme exacerbé.
Ils sont capables d'imiter les sentiments de l'être humain sans, cependant, pouvoir les éprouver. Ils ne peuvent ressentir ni amour ou empathie envers les autres, ni sentiment de culpabilité. Ce sont des menteurs et des manipulateurs hors pair. Centrés sur eux-mêmes, ils veulent que leurs désirs soient réalisés dans l'immédiat. Ils sont souvent immature et ne tolèrent pas la frustration, ce qui peut les amener à se montrer agressif. Les psychopathes n'ont aucune conscience.
Une grande majorité des tueurs en série est psychopathe, mais tous les psychopathes ne sont pas des tueurs en série (à la psychopathie de ces derniers s'ajoutent très souvent des perversions). Certains sont politiciens, hommes d'affaires ou sportifs de haut niveau.

Le Syndrome de Munschausen par procuration

Très connu dans les pays anglo-saxons, méconnu en France, il atteint surtout les femmes. Près de la moitié d'entre elles exercent une profession médicale ou paramédicale. Il s'agit d'une forme de maltraitance extrême où la mère simule ou provoque une pathologie chez son jeune enfant. Les femmes atteintes de ce syndrome ne désirent pas assassiner leur enfant mais elles peuvent l'empoisonner ou l'étouffer pour qu'il tombe malade. L'enfant est alors soumis à des traitements médicaux inutiles et dangereux (jusqu'à 30 hospitalisations par an). La mère peut ainsi être encouragée, admirée et entourée par les infirmières, les médecins, la famille et les amis. Ces femmes ont un besoin énorme et constant d'attention.
Une fois à l'hôpital, elles vont feindre d'accompagner leur enfant alors qu'elles continuent en fait à le maltraiter. Il faut souvent cacher des caméras vidéo dans la chambre d'hôpital pour obtenir les preuves de la maltraitance. Dès que l'enfant est séparé de sa mère, les symptômes disparaissent.
Les Anglo-saxons pensent que ce syndrome serait à l'origine de 10 à 20 % des cas de « mort subite du nourrisson », car une mère peut aller trop loin et finir par tuer son enfant. Dans ce cas, elles se montrent souvent distantes et froides, nient tout, accusent les médecins et montrent rarement des remords.
Les psychiatres ne se sont pas encore prononcés sur la nature de ce syndrome, ni psychose, ni névrose, ni perversion...

Le profil psychologique

Les analystes criminels peuvent dresser le profil psychologique d'un criminel mais celui-ci n'est pas obligatoirement un tueur en série. Il peut être un kidnappeur, un preneur d'otage, un assassin n'ayant fait « que » une seule victime, un violeur en série, un pyromane, un agresseur d'enfant, un terroriste, un maître chanteur, etc.

Un profil psychologique permet de décrire un criminel, son comportement, son état mental, peut-être son apparence physique, son mode de vie et son fonctionnement. Il ne permet **pas** de découvrir l'auteur de crime, mais plutôt de limiter la population de suspects, d'orienter l'enquête dans un sens plutôt qu'un autre, de conseiller les forces d'intervention lors d'une situation de crise, de connaître la manière la plus efficace d'interroger un suspect, mais aussi de prédire le passage à l'acte meurtrier d'un « simple » agresseur.

Comment est créé un profil

Le profiler prend connaissance des éléments de l'affaire et SE DÉPLACE sur les lieux. Il rassemble et évalue ensuite tous les matériaux relatifs à l'affaire, les éventuels témoignages, les photographies de la victime et de la scène de crime et, un contexte complet de la victime (ou « victimologie »), les rapports d'autopsie, les examens des indices physiques découverts, et toutes les informations nécessaires pour établir une « image » fidèle de ce qui s'est passé avant, pendant et après le crime. Cette étape est la base de toutes les autres. Si des informations incorrectes ou insuffisantes sont fournies, l'analyse et le profil seront faussés. Ces données doivent ensuite être combinées de manière logique et cohérente. Il faut par exemple définir s'il y a eu d'autres victimes similaires afin d'établir si le crime est celui d'un criminel en série.

Le profiler reconstruit ensuite la séquence d'événements et le comportement de la victime et de l'agresseur. Il peut ainsi mieux comprendre le rôle de chaque individu dans le crime, puis déterminer la motivation et le genre de l'agresseur (en série ou pas).
Ce processus peut prendre des heures, voire des jours.

Pour créer le profil psychologique d'un criminel, de nombreux facteurs sont pris en considération :
- l'arme utilisée
- l'heure et l'endroit du crime (et le lieu d'abandon du corps s'il est différent)
- la position du corps lorsqu'il a été découvert et s'il a été bougé
- le type de blessures infligées
- des détails concernant la victime (son passé, ses amis, son mode de vie, etc.)
- les risques pris par l'agresseur
- la méthode utilisée pour examiner la victime
- des preuves de manipulations

Ces informations vont permettre de créer une description générale d'un suspect inconnu : âge, ethnie, sexe, habitudes, statut marital, caractéristiques personnelles, état mental, emploi possible, niveau d'éducation, occupations, intégration sociale, etc.
La création d'un profil psychologique est basée sur l'idée que les criminels laissent inconsciemment des « traces » physiques sur la scène de crime, mais également des indices sur leur comportement. Les profilers emploient des théories psychologiques qui leur fournissent des moyens d'identifier une déficience mentale ou un mode de pensée criminelle. Certains utilisent aussi des statistiques telles que l'âge moyen d'un certain type de criminel (les criminels sexuels ont très souvent entre 20 et 35 ans).
Le profiler cherche donc à connaître :
- le sexe de l'agresseur
- le mode opératoire
- l'état mental de l'agresseur
- la stabilité géographique ou la mobilité
- une « signature » du crime
- le genre de fantasme qui semble être impliqué
- si un « trophée » a été emmené (un objet appartenant à la victime, voire un morceau de son corps)

Certains criminels en série laissent une « signature » sur la scène du crime, une manifestation comportementale inconsciente de leur personnalité. Cette signature aide à relier des crimes entre eux et à alerter les policiers sur la présence d'un agresseur en série.
Il est plus facile de développer le profil d'un criminel qui montre des caractéristiques de psychopathie ou une « signature » bien visible telles que des tortures sadiques, des mutilations après le décès ou de la pédophilie car ils laissent des « traces psychologiques » plus visibles.

Si aucun suspect n'est appréhendé durant un moment ou si de nouvelles victimes/preuves sont découvertes, le profil est réévalué.
Lorsque le criminel est arrêté, il est toujours utile et profitable de comparer le profil créé avec les caractéristiques réelles du criminel. Le problème est qu'un criminel peut ne jamais être arrêté, ou être arrêté dans une autre juridiction, ou pour d'autres crimes, ou peut simplement cesser d'agir.

La méthode du professeur Canter

L'application du travail de David Canter est basée sur 5 aspects de l'interaction entre la victime et l'agresseur :
- **La cohérence interpersonnelle**
  On suppose que les agresseurs se comportent avec leurs victimes de manière semblable avec les personnes qu'ils rencontrent tous les jours. Si un agresseur devient plus violent avec ses victimes, on pourra penser qu'il doit commencer à se montrer agressif ou brutal dans des situations normales.
  On suppose également que les victimes peuvent représenter symboliquement des personnes importantes dans la vie de l'agresseur : le tueur en série Ted Bundy a tué des jeunes femmes brunes qui ressemblaient toutes à son premier grand amour, son ex-petite amie.
- **La signification du temps et de l'endroit**
  Analyser le crime peut fournir au profiler des informations sur la mobilité de l'agresseur et peut ensuite indiquer où le criminel est susceptible de résider (cf. *Le profiling géographique,* p. 50). L'heure et le lieu du crime sont choisis par l'agresseur et peuvent donc représenter la manière dont il vit : s'il travaille, il n'attaquera sans doute que le soir ou les week-ends ; il pourra n'agir que dans un quartier qu'il connaît bien…
- **Les caractéristiques criminelles**
  Elles sont utilisées pour permettre à l'analyste de développer des systèmes pour la classification en groupes d'agresseurs qui peut aider à fournir les caractéristiques que le criminel est susceptible de présenter. La classification du FBI (organisé/désorganisé, cf. *Crime organisé ou désorganisé,* p. 48) est l'un de ces systèmes.
- **La carrière criminelle**
  On peut supposer qu'un criminel a pu commettre des délits ou d'autres crimes dans le passé, avant de passer à un niveau supérieur et de commettre un crime grave. Déterminer la nature de ces crimes et délits passés, et étroitement reliés à la connaissance des preuves légales.
- **La connaissance des preuves légales**
  Un agresseur peut connaître les techniques de la police scientifique et ainsi porter des gants (empreintes digitales), utiliser un préservatif (ADN) ou emporter avec lui des objets ou vêtements où il aurait pu laisser son sang, sa sueur, son sperme, ses cheveux, etc.
  Si un criminel agit de cette manière, on peut supposer qu'il a déjà pu être arrêté auparavant et condamné parce qu'il avait laissé de telles preuves sur le lieu de son crime. Et, à présent, il ne veut plus « se faire avoir ». S'il porte des gants, il a pu cambrioler des habitations. S'il nettoie ses victimes dans leur baignoire, il a pu commettre des viols.
  Cette information doit être fournie à la police, qui pourra alors la comparer avec d'autres affaires semblables ou au casier judiciaire du suspect, ou afin de limiter le nombre de suspects, en excluant les personnes au casier judiciaire vierge ou au casier comportant des crimes différents.


David Canter

Etude de cas

Le bégaiement du tueur

John Douglas a dressé le profil du « Trailside Killer » de San Francisco. Entre août 1979 et novembre 1980, ce tueur en série avait assassiné 7 personnes sur le Mont Tamalpais et dans les parcs nationaux de Point Reyes. 6 femmes et 2 hommes attaqués par derrière, et tués en un éclair, d'une seule balle dans la nuque ou de plusieurs coups de couteau.
Douglas indiqua ce qu'il pensait être son âge, son intelligence et son emploi. Mais il ajouta un détail particulier qui lui avait été suggéré par les scènes des crimes et le type des agressions.
Les meurtres avaient tous eu lieu dans des endroits boisés et reculés, inaccessibles en voiture. Pourquoi le tueur avait-il attaqué si rapidement alors qu'il aurait pu prendre son temps et ne pas craindre d'être repéré dans des coins si isolés ?

Le fait qu'il ait préféré attaquer très rapidement au milieu de nulle part indiquait un élément essentiel : quelque chose n'allait pas chez lui, quelque chose le mettait mal à l'aise.
Douglas songea qu'il pouvait être très laid, avoir de terribles cicatrices d'acné ou une difformité faciale. Mais parmi les nombreux promeneurs présents les jours des meurtres, personne n'avait indiqué avoir vu un homme à l'apparence inhabituelle.

Douglas pensa alors que le tueur pouvait boiter ou être manchot. Mais les témoins l'auraient là aussi remarqué. Et la vitesse et l'efficacité des meurtres indiquaient que le tueur n'avait probablement pas de faiblesse physique.
Il restait donc une caractéristique moins évidente mais tout aussi troublante pour le tueur, quelque chose que les gens ne remarquaient pas jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche : un problème d'élocution.
Douglas affirma donc aux policiers incrédules que le « Traillside Killer » devait zozoter ou bégayer.

Il s'avéra que le tueur, David Carpenter, avait de gros problèmes de bégaiement car il avait été traumatisé durant son enfance par des abus physiques. Selon une victime qui avait réussi à s'enfuir, son bégaiement avait cessé juste avant et durant l'agression.

Les « drapeaux rouges »

Dans leurs profils, nombre de profilers proposent des hypothèses basées sur des statistiques (à tort ou à raison).
Ainsi, en ayant observé et interrogé des dizaines de scènes de crimes, des criminels et des victimes, les analystes ont découvert que l'on peut remarquer, sur des scènes de crimes, ce que l'on appelle des « drapeaux rouges » : des éléments très parlants qu'il faut examiner.

- Lorsqu'un tueur est assez prudent pour se débarrasser du corps de sa victime, il est probablement d'âge mûr (au moins 30 ans), car il a de « l'expérience ».

- Dans une série de cambriolages affectant un quartier, si les objets recherchés sont du matériel hi-fi, des jeux vidéos, des gadgets technologiques, etc., et si de la nourriture est consommée sur place ou s'il y a des actes de vandalisme (tags sur les murs, déchirure des rideaux...), les cambrioleurs sont sans doute des délinquants mineurs vivant à proximité des lieux. Les adolescents agressifs des grandes villes veulent s'attribuer un « territoire » par la force : rue, cave, grenier, terrain vague... ou domiciles privés. Ils se l'approprient et le marquent. Le but est de jouir du plaisir de violer librement un espace.

- Si un objet personnel appartenant à la victime a été dérobé par son assassin (chaussure, bijou, carte d'identité, sous-vêtements, mèche de cheveux), il existe de grande chance qu'il soit un meurtrier sexuel car cette volonté de garder un « trophée » est un genre de fétichisme. Si l'on fouille l'habitation d'un suspect, il faudra y chercher ce genre d'objet.

- Si l'on découvre une victime habillée ou maquillée différemment de ses habitudes, il est très probable que son assassin l'ait vêtue lui-même, de cette façon, avant ou après sa mort. Et il est possible qu'il l'ait photographiée pour en garder le souvenir : il faut donc vérifier auprès des photographes de la région si des clichés douteux n'ont pas été portés à développer.

- Si le corps ou une partie du corps de la victime est recouvert lorsqu'on la trouve, son assassin a pu vouloir « défaire » son crime, il s'est ressaisi après son acte, s'est trouvé déconcerté par la violence dont il a fait preuve et son niveau de tension interne s'est abaissé au point qu'il a pu réaliser ce qu'il avait fait. C'est souvent le visage qui est couvert (cacher le regard « accusateur » de la victime) et les organes génitaux ou le haut des cuisses (le tueur rabaisse la jupe de la femme qu'il vient de tuer et de violer).

Crime organisé ou désorganisé

En 1978, les profilers du FBI ont créé des dénominations pour décrire comment se présente une scène de crime afin d'en déduire les caractéristiques du criminel. Ils conçurent des termes fonctionnels décrivant l'apparence du crime : organisé, désorganisé ou mixte. Depuis, ces dénominations ont été critiquées car considérées comme trop simplistes. Elles sont toutefois encore utilisées pour brosser les premiers contours d'un profil.

Organisé
Crime très souvent prémédité. Peu d'indices physiques, voire aucun, sont découverts sur la scène de crime. Le crime a été soigneusement planifié pour minimiser les risques et la possibilité d'être arrêté (le tueur emmène souvent une arme, un masque, des cordes, avec lui). Le corps est souvent caché ou abandonné loin du lieu du meurtre. Généralement, le criminel organisé est un psychopathe. Il est sain d'esprit mais ne montrera pas le moindre remords. Il est souvent manipulateur et adroit. Il paraît sympathique en surface, vit souvent en compagnie et paraît sociable, et peut donc piéger sa victime en la charmant, en lui offrant de l'argent ou une aide. Il s'en prend le plus souvent à des personnes qu'il ne connaît pas. Il a souvent des antécédents pénaux, généralement pour violence.

Désorganisé
Peu ou pas du tout de préméditation. Le criminel désorganisé sera plus facilement identifié et appréhendé car il ne prémédite pas son attaque et laisse souvent des empreintes, du sang ou du sperme, voir même son arme (qu'il a pu trouver sur place) sur la scène de crime. La scène du crime montre souvent une grande violence, la victime peut être horriblement mutilée. En cas de viol ou de meurtre, le criminel utilise souvent une « attaque éclair » qui laisse la victime inconsciente... ou morte. Lorsqu'il y a acte sexuel, il n'est généralement pas sadique.
La désorganisation du crime peut indiquer que le criminel est : un adolescent, un malade mental (traitement psychotrope insuffisant ou arrêté) ou une personne sous l'influence de l'alcool ou/et de la drogue.
Il peut s'en prendre à sa famille, ses amis, ses voisins, ses collègues ou des connaissances.
C'est souvent un solitaire qui vit seul ou avec ses parents. Il agit seul lorsqu'il tue.

Mixte
La scène de crime peut paraître très préméditée : le criminel amène une arme, un masque et des gants. Mais elle paraît aussi désorganisée : les gants ont été abandonnés sur place, le meurtre a été très brutal... Dans ce cas, on peut penser que le criminel avait une idée qu'il avait planifiée mais ne s'attendait pas à être confronté à une seconde personne, ou à ce que sa victime lui résiste. Il a perdu le contrôle de la situation.
Il se peut aussi qu'il y ait eu plus d'un seul agresseur. Une partie du crime peut paraître très organisée et réfléchie mais une autre partie est totalement désordonnée : deux personnes ont agit ensemble.
Dernière possibilité, plus rare : un jeune criminel qui « améliore » sa façon d'agir et, de désorganisé, devient graduellement organisé.
Ces dénominations peuvent être utilisées pour tous les crimes violents, uniques ou en série.

La victimologie

Les profilers utilisent beaucoup la « victimologie » (un historique complet de la victime) pour dresser le profil psychologique d'un criminel. Déterminer pourquoi une victime a été visée fournit aux enquêteurs le mobile de l'agresseur. Il faut chercher « pourquoi » afin de déterminer « qui ».
Certaines personnes se trouvent simplement au mauvais moment au mauvais endroit, d'au-

tres sont choisies au hasard mais d'autres sont délibérément ciblées.
Toute la vie d'une victime peut avoir une signification importante. Un profiler doit connaître intimement celle-ci s'il veut comprendre qui est son assassin ou son violeur.

Une victimologie complète doit produire une image aussi précise que possible de la victime. Elle doit inclure le style de vie, la personnalité, la famille, les amis, le statut marital, les habitudes de rencontres, les activités de loisir, l'emploi, les revenus, le moyen de transport, les incapacités physiques, le style d'habillement, le casier judiciaire, l'usage de drogues ou d'alcool, la réputation, les habitudes, les goûts, les activités et tous les événements importants ayant eu lieu avant le crime.
Dans cette liste, le profiler peut trouver un détail qui expose cette personne et en fait une cible pour un prédateur.
Un des éléments les plus importants de l'analyse du crime est l'évaluation des risques: cette personne avait-elle un grand ou un petit risque de devenir une victime? Certains styles de vie augmentent ou diminuent la vulnérabilité face au crime violent.
Les personnes ayant un style de vie risqué sont souvent exposées à la violence: une prostituée qui travaille dans un quartier où le crime et la drogue sont courants et où la population est surtout composée de marginaux.
Une femme au foyer vivant dans un quartier résidentiel, qui reste chez elle avec ses enfants et sort rarement la nuit, a moins de risques d'être agressée.
Les profilers doivent déterminer quel type de criminel pénétrerait dans tel ou tel environnement pour trouver cette victime particulière. Il est « facile » pour un agresseur de s'en prendre à une prostituée, d'autant plus qu'elle montera volontairement dans son véhicule. Par contre, un prédateur devra faire preuve d'habileté et d'intelligence s'il veut agir dans un quartier résidentiel et passant, sans être remarqué.
Les profilers considèrent donc le niveau de risque pris par l'agresseur pour commettre son crime: le jour est plus dangereux que la nuit, une rue fréquentée présente plus de risques qu'un endroit boisé et isolé.
Le prédateur qui agresse la prostituée se sent en sécurité dans un quartier « rouge » alors qu'un citoyen moyen le fuirait: peut-être est-ce parce qu'il le fréquente depuis un moment? L'agresseur de la femme au foyer pourra être quelqu'un qu'elle connaît ou un bonimenteur expérimenté. L'agresseur est-il entré chez elle par surprise ou l'a-t-elle laissé entrer? Était-elle une cible préméditée ou l'agresseur a-t-il saisi l'opportunité?

L'une des caractéristiques qui peut aider à dresser le profil de l'agresseur est la condition physique de la victime. Si, durant la reconstruction des événements, on découvre que l'agresseur a porté sa victime sur une distance assez longue avant de la déposer dans sa voiture ou de la cacher dans un buisson, on peut penser que le criminel est robuste... ou qu'il n'était pas seul.
Si un agresseur a pu enlever une victime sans qu'elle ne se défende, alors que l'on sait par ses amis et sa famille qu'elle était naturellement méfiante, on peut penser qu'elle connaissait son agresseur ou que celui-ci était assez charismatique et sociable pour la convaincre de le suivre ou assez malin pour user d'un stratagème (lui faire croire qu'il a le bras cassé et besoin de son aide pour porter un objet lourd...).
Une victime décédée peut offrir des indices physiques mais aussi des informations sur le type de confrontation qui a eu lieu. Elle peut indiquer si son assassin a utilisé juste assez de force pour l'assommer ou la soumettre, puis l'a tuée, ou s'il l'a immédiatement tuée, ou s'il l'a torturée et brutalisée parce que ses souffrances lui procuraient du plaisir.
Dans une série de crimes, l'apparence de la victime peut indiquer les préférences sexuelles du prédateur: il peut s'en prendre à des enfants, des femmes blondes, des infirmières ou des homosexuels noirs.
Un éventail d'indices mis bout à bout peut permettre d'imaginer le déroulement des événements et le comportement du criminel.

Une aide à l'enquête

Les profils du FBI fournissent également aux policiers des conseils pour identifier et appréhender le criminel, et interroger convenablement un suspect.
Ils proposent parfois d'utiliser les médias pour toucher la communauté et obtenir des informations: portraits-robots, copie de l'écriture d'un tueur, description d'éventuels crimes précédents, etc. Une personne qui n'aurait qu'un vague soupçon peut comprendre qu'elle connaît en fait un criminel.
En Floride, en 1989, le FBI a fait coller des affiches représentant l'écriture de l'assassin d'une mère et de ses deux enfants, qui avait griffonné quelques mots sur une brochure. Trois jours plus tard, des témoins contactèrent la police en affirmant avoir reconnu l'écriture du suspect. Ils donnèrent tous le même nom et l'homme fut arrêté.
Les profilers peuvent également aider la police à resserrer leur prise sur un suspect. La police peut suspecter une personne d'être un assassin mais ne pas posséder assez de preuves (n'avoir qu'un vague témoignage, par exemple) pour obtenir un mandat de perquisition d'un juge.
Un profiler peut alors dresser le profil psychologique du criminel inconnu à partir de ses crimes. Si ce profil correspond à la description du suspect, le profiler peut ensuite obtenir des informations sur le suspect afin d'indiquer quel genre de tueur il serait et les preuves qui pourraient être découvertes chez lui: d'où la nécessité du mandat de perquisition.
Le profil peut également aider à prédire de futures agressions possibles ou l'endroit le plus probable ou le criminel attaquera ses victimes. Une grande signification réside ainsi dans le type d'endroit que choisit un tueur pour abandonner le corps de sa victime (au bord d'une route de campagne, en plein centre ville, dans une forêt...). Si, par exemple, plusieurs corps sont découverts dans des champs, dans un « cercle » n'ayant que quelques kilomètres de diamètre, on peut penser que le suspect utilise toujours les mêmes routes de campagne pour se rendre du lieu des meurtres au lieu d'abandon des corps,

Etude de cas

Un tueur prévenant

Une femme avait été poignardée au cœur et étranglée dans son lit. Le tueur avait pris soin de l'habiller, de poser sa tête sur oreiller et de couvrir son cadavre d'une couverture, comme si elle faisait simplement la sieste.

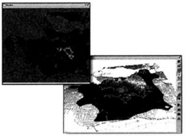
Ce comportement dévoilait que son meurtrier s'était montré prévenant avec sa victime. C'était une tentative de « défaire » le meurtre. Cet effort accompli pour que la victime paraisse confortable, le fait que son assassin ait « prit soin d'elle » après sa mort, incita les profilers à diriger les policiers vers une personne proche de la victime, plutôt que vers un étranger. Il s'avéra qu'elle avait été tuée par son fils.

qu'il possède son propre véhicule et qu'il connaît bien la région.
On sait également, grâce à des études, que les criminels droitiers qui veulent fuir le lieu du crime en se précipitant courent généralement vers la gauche et se débarrassent de leur arme vers la droite : cela rétrécie la zone des recherches. De la même manière, les hommes, lorsqu'ils sont perdus, descendent ou vont vers le sud alors que les femmes montent ou vont vers le nord.

Depuis une dizaine d'années, le profiling se concentre également sur le comportement géographique du criminel : l'endroit où la victime a été choisie, où le crime (agression, meurtre, enlèvement…) a été commis, l'itinéraire utilisé pour abandonner le corps, où et quand le corps a été déposé, et l'isolation relative de ce lieu. Toutes ces informations renseignent sur la mobilité du suspect, sa méthode de transport, son secteur potentiel de résidence, et son habilité à traverser les barrières (traverser un état, une région, un pays, un fleuve).
Certains professionnels considèrent le « profiling géographique » comme une sous-spécialité du programme général du FBI mais d'autres le considèrent comme une approche totalement différente.

Le profiling géographique

À Vancouver, la police distribue des courriers dans les boîtes aux lettres d'un quartier où un criminel recherché est supposé habiter. Y figurent un portrait-robot, un profil psychologique, une description de son style de vie et un résumé des crimes qu'il a commis. Les voisins d'un criminel qui penseraient alors le reconnaître peuvent téléphoner à un numéro spécial. Un groupe de cambrioleurs a subitement cessé d'agir après qu'un tel courrier a été publié.
Le « direct marketing » est devenu l'un des outils de la police de Vancouver, grâce au logiciel de profiling géographique (« Rigel ») développé par Kim Rossmo, directeur de la section de Profiling géographique de la police de Vancouver.
Ce logiciel permet à la police de situer où un criminel en série (tueur, violeur, pyromane ou voleur) est le plus susceptible d'habiter en reliant ses crimes entre eux. La Gendarmerie Royale du Canada a décidé d'équiper les polices de l'Ontario de ce logiciel et de former des spécialistes.
Rigel fusionne les données du Système d'Information Géographique *(GIS : un système qui analyse puis présente des cartes par satellite combinant des informations géographiques, écologiques, démographiques et sociales)* avec d'autres sources telles que des profils psychologiques (où figurent les lieux de l'enlèvement, de la scène du ou des crimes, l'endroit où le ou les corps ont été retrouvés, etc.), des photographies aériennes, des données topographiques, des codes postaux, des plaques d'immatriculation, des lettres que les criminels ont pu envoyer pour se moquer de la police ou des victimes et des données de recensement.



Il faut au moins cinq lieux ou crimes pour dresser un profil efficace mais on peut procéder à une certaine forme d'analyse avec moins. Lorsque toutes les informations sont compilées, le logiciel calcule des algorithmes qui produisent une carte de la ville en 2 ou 3 dimensions et en couleur, où le rouge indique le lieu où le criminel est supposé habiter (ces profils sont efficaces dans 70 % des cas). La police peut donc intensifier le nombre de patrouilles et concentrer ses recherches sur ce quartier précis, ce qui évite des investigations coûteuses et inutiles.
La plupart des criminels commettent des crimes dans leur « zone de confort » : le ou les quartiers qu'ils connaissent bien et qui n'est souvent pas très éloigné de leur habitation.
On sait qu'un tueur en série commet très souvent son ou ses premiers crimes près de chez lui, car il s'y sent en sécurité et peut rapidement rentrer chez lui si les choses ne tournent pas comme il le voudrait. Par la suite, il arrive fréquemment qu'il s'éloigne de son lieu d'habitation, justement pour mettre de la distance entre ses victimes et lui, mais aussi parce qu'il prend confiance en lui et agrandit sa « zone de confort ».
Rigel est compatible avec le VICLAS, la base de données canadienne des crimes violents (cf. *Structures & profiling*, p. 76). Ron MacKay et Kim Rossmo ont combiné ces deux systèmes pour appréhender un pyromane qui avait provoqué 24 incendies en Colombie britannique : le VICLAS a lié les crimes entre eux, MacKay a développé le profil psychologique du pyromane, que Rossmo a introduit dans Rigel. La personne arrêtée vivait dans la rue juste en face de l'endroit qu'Orion avait désigné.
Le logiciel est coûteux (225 000 $). Il doit être installé sur des serveurs puissants et doit être utilisé par un professionnel du crime et de l'informatique, spécialement formé à Rigel… mais la police pense qu'il en vaut largement la peine.
Il faut approximativement deux semaines pour obtenir une carte (rassembler les données utiles, dresser un profil, entrer les informations correctement, puis laisser le logiciel calculer). Rossmo espère que ce délai pourra être réduit à mesure des évolutions du logiciel. Il ajoute que son logiciel est un excellent outil d'aide à l'enquête mais qu'il ne remplace pas cette dernière : sans enquête, pas d'informations ni de profil à fournir à Rigel.

La méthode Godwin

Le Dr Maurice Godwin travaille dans le Centre de Justice de l'Université de l'Alaska où il enseigne le profiling criminel appliqué spécifiquement aux tueurs en série. Il a publié plusieurs ouvrages et a créé son propre logiciel de profiling géographique, « Predator ».

Selon lui, le profil géographique d'un tueur en série est développé de deux manières différentes : en ne prenant en compte que les lieux où les victimes sont abandonnées par le tueur, ou en prenant en compte à la fois ce lieu d'abandon, mais également l'endroit où elles sont enlevées ou tuées.
Ses recherches avec le professeur David Canter concernant 54 tueurs en série américains suggèrent que la deuxième méthode permet d'obtenir un profil géographique bien plus précis. Cela implique de recueillir plus d'informations (donc un surcroît de travail) mais l'analyse n'en est que plus solide. L'endroit où la victime a été tuée, enlevée ou vue pour la dernière fois peut être estimé à partir de différentes sources : les comptes-rendus de témoins oculaires, les conversations téléphoniques, les PV, les réservations d'hôtel, les bulletins de sortie de prison, les reçus de carte de crédits, les factures de péage autoroutier, les additions de restaurant, etc.
Godwin détermine ensuite les coordonnées exactes des 2 lieux (enlèvement et abandon) avec un GPS, puis les introduit dans « Predator ». David Canter a quant à lui développé un logiciel nommé « Dragnet » et l'Institut National de Justice américain a créé « Crime Stat ». Tous ces programmes créent des cartes colorées en 3D comme le « Rigel » de Kim Rossmo.
Maurice Godwin offre également un profil psychologique grâce au profil géographique, issu du comportement spatial du criminel.

Etude de cas

3 petits %

La police de Recklinghausen, en Allemagne, enquêtait sur une série de 35 agressions sexuelles (des viols, des tentatives et des attaques) entre juillet 1996 et janvier 2001. Tous ces crimes avaient eu lieu à Marl, une ville de 30 000 habitants située dans la Ruhr. 28 de ces agressions avaient été reliées par l'unité de profiling de la police de Düsseldorf.
En 2000, le Détective Neil Trainor, profiler géographique à Bramshill, en Angleterre, fournit un profil géographique aux enquêteurs allemands.
Il réduisit la zone de recherche de la résidence du suspect (59 km carrés) à 3 % (1,5 km carrés). Les enquêteurs organisèrent un prélèvement d'ADN en masse dans ce périmètre, qui leur permit d'arrêter le violeur. Il avait vécu avec sa mère dans la zone des 3 % jusqu'en 1998 et avait déménagé juste au bord de cette zone.

Exemple de profil

Tueur en série



Voici l'exemple d'un profil psychologique (résumé), dressé par John Douglas. Vous pouvez tenter de le créer vous-même en lisant uniquement les descriptions des crimes, puis comparer vos réponses avec celles du profiler et le portrait du criminel.

Scène de crime et victimologie

4 corps de jeunes femmes blanches, des prostituées ou des danseuses nues originaires d'Anchorage (Alaska), ont été découverts à 35 km au nord de cette ville, dans des endroits reculés et boisés, entre 1971 et 1983. Certains étaient à moitié enterrés. Selon le rapport d'autopsie, elles ont été assassinées avec un fusil de chasse puissant (gros calibre) et abattues à moyenne distance (et non pas à bout portant). L'une a été abattue alors qu'elle était nue. Les autres étaient vêtues mais il n'y avait pas de trou dans leurs vêtements : elles ont été rhabillées après avoir été tuées.
La plupart des corps ont été découverts non loin de la Knik River.
Aucune preuve physique disponible.

Profil psychologique

- Un homme blanc d'âge moyen, psychopathe. Il est possible qu'il vive en couple et qu'il tue durant les week-ends ou les vacances.
- Il semble détester les femmes et être très en colère après elles. Le fait qu'il choisisse des prostituées indique qu'il veut des victimes que les autorités ne chercheront pas avec zèle (il est rusé), mais aussi qu'il peut lui-même considérer comme des « déchets humains », des « animaux » sur lesquels il peut décharger sa colère. Il doit sûrement en violer certaines sans les tuer.
- Il a sûrement un casier judiciaire, peut-être pour des agressions et/ou des viols.
- Il connaît la région et habite sûrement à Anchorage ou une ville proche.
- C'est sûrement un chasseur et la Knik River est un endroit apprécié des chasseurs. Il enlève les femmes à Anchorage mais on les retrouve à des kilomètres plus au nord, dans les montagnes, et 4 d'entre elles ont été abattues (à moyenne distance) alors qu'elles étaient nues : peut-être les chasse-t-il comme des animaux. Il doit *adorer* chasser.
- Puis, il tente de cacher les corps en les enterrant : c'est un tueur organisé qui prémédite et planifie ses crimes.
- Il est probable qu'il garde chez lui des objets pris à ses victimes et/ou une liste de ses crimes, comme des « trophées de chasse ».
- Il possède un véhicule et un moyen de transport pour se rendre dans les grandes étendues boisées du Nord d'Anchorage. Sans doute un avion car il y a beaucoup de banc de sable autour de la Knik River, qui peuvent servir de pistes d'atterrissage. Peut-être a-t-il même un point d'ancrage dans ce périmètre, un endroit où il violenterait ses victimes avant de les relâcher dans les bois.

Criminel

Robert Hansen, 44 ans, blanc, boulanger, marié, père de 2 enfants. C'est un voleur compulsif qui a été condamné plusieurs fois ; il a été inculpé de viol 2 fois mais n'a jamais été jugé.
Il tue lorsque son épouse et ses enfants sont absents (à l'école, en vacances, etc.).
Il possède un petit avion et une cabane dans les bois, près de la Knik River, où il emmène ses victimes pour les violer puis les chasser.
L'un des fusils d'Hansen (il en possède 21 !), est bien celui utilisé pour les 4 meurtres. C'est un excellent chasseur et il a gagné plusieurs prix.
Dans sa maison, au sous-sol, les policiers découvrent des bijoux et des cartes d'identité ayant appartenu aux victimes (15 en tout, dont certaines n'ont jamais été retrouvées). Et Hansen a dessiné des croix sur une carte de vol aux endroits où les corps ont été enterrés.

Exemple de profil

Meurtrier

Voici l'exemple d'un profil psychologique (résumé) dressé par John Douglas.
Vous pouvez tenter de le créer vous-même en lisant uniquement les descriptions des crimes, puis comparer vos réponses avec celles du profiler et le portrait du criminel.

Scène de crime et victimologie

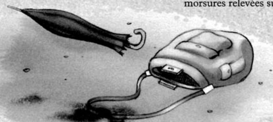
En 1979, une jeune femme blanche de 26 ans a été retrouvée morte sur le toit du bâtiment où est situé l'appartement qu'elle partage avec ses parents, à New York.
Elle est nue mais n'a pas été violée. Des traces de morsures sont visibles sur ses cuisses, un parapluie a été introduit dans son sexe et tout son corps porte des traces de coups violents. Son meurtrier l'a étranglée avec la sangle de son sac à main et s'est masturbé sur elle. Il a attaché ses poignets avec ses collants.
Son assassin avait déféqué près du corps et l'avait couvert avec le chemisier de sa victime.

Profil psychologique

- Le tueur est sûrement blanc. Le type d'agression (coups, morsures, poignet attaché, objet introduit, etc.), indique que son fantasme est déjà bien développé, ce qui a dû prendre plusieurs années : cet homme doit donc avoir une trentaine d'années.
- Le tueur est un familier des lieux. Il y habite, y travaille ou y connaît du monde. Il sait comment accéder au toit de l'immeuble, ce qui n'est pas évident pour un étranger.
- Le tueur a probablement rencontré sa victime par hasard. Il était sûrement sur le toit pour une autre raison. Il a agi en plein jour, sans rien planifier et a laissé de nombreux indices sur la scène de crime.
- La scène du crime est caractéristique d'un tueur de type désorganisé, sûrement psychotique (les excréments). Il est probable que le tueur soit sans emploi.
- Les mutilations sexuelles (surtout les morsures) sur la victime traduisent une difficulté relationnelle avec les femmes. Le tueur est probablement célibataire.

Criminel

Carmine Calabro, blanc, 32 ans, célibataire, sans emploi.
Son père vit dans l'un des appartements de l'immeuble.
Il est mentalement instable et a déjà été institutionnalisé.
Le moulage de sa dentition correspond aux morsures relevées sur la victime.



Profiler les violeurs

Selon le FBI, on peut diviser les violeurs en quatre catégories distinctes selon leur motivation.

- Le plus souvent, les violeurs sont animés par un « pouvoir - réconfort ». Ils manquent de confiance en leur capacité à interagir socialement et sexuellement avec les femmes, et violent pour se rassurer sur leur masculinité. Ce type de violeur fantasme sur des relations consensuelles avec sa victime et peut se comporter comme s'il était un amant, la complimentant et lui demandant si cela lui plait. Il peut même s'excuser de ses actes.
  Pour interroger ce genre de violeur et le faire avouer, il faut minimiser la gravité de l'acte.
- Le « pouvoir - revendication » agresse quant à lui pour affirmer sa masculinité. Il pense que les femmes doivent être utilisées pour son plaisir sexuel. Il a une perception de lui-même et des relations qui est totalement misogyne.
  Pour interroger ce genre de violeur et le faire avouer, il faut flatter son ego.
- Le « colère-riposte » veut blesser, punir et humilier ses victimes. Il déteste les femmes en général ou un groupe particulier de femmes, et veut se venger d'une injustice réelle ou imaginée.
  Ce genre de violeur ne ressent aucun remord. Le seul moyen de le faire avouer est de le convaincre que l'on possède des preuves de sa culpabilité et que l'enquête le désigne de manière irréfutable.
- Le « puissant autoritaire » et le « vengeur en colère », tendent à agir impulsivement.
  Ce que les gens appellent couramment un violeur sadique sexuel est animé par une « colère-excitation ». C'est le plus rare mais le plus violent des violeurs. Ses actes sont fortement ritualisés et ses fantasmes, complexes, impliquent généralement une relation maî-

tre-esclave. Il cherche à obtenir le contrôle total de sa victime et ressent du plaisir à la faire souffrir. Il planifie méthodiquement ses crimes.

Il faut, pour le faire avouer, utiliser la même stratégie qu'avec le « vengeur en colère ».

Il existe également deux catégories à part : le violeur opportuniste et ceux qui participent à un viol collectif.

- L'opportuniste est en train de commettre un autre crime, souvent un cambriolage, et saisit l'opportunité de violer sa victime. Il est généralement saoul ou drogué.
- Un viol collectif induit une mentalité de groupe. La victime est très souvent humiliée, frappée voir mutilée. Il y a toujours un meneur qui pousse les autres et les harcèle.

Victimologie du viol

Les propos d'une victime de viol peuvent aider le profiler à classer le type de violeur et le relier à d'autres agressions passées ou futures. La « signature » peut être le langage utilisé par le violeur pour commander sa victime. Il n'en a pas besoin pour le viol mais il en a besoin pour son fantasme.

La manière dont il a agressé sa victime et le niveau d'interaction qu'il a eu avec elle peut éclairer sa personnalité. S'est-il approché d'elle en engageant amicalement la conversation ou s'est-il introduit de force chez elle et a-t-il mis un oreiller sur son visage ? Le viol a-t-il été rapide ou a-t-il duré plusieurs heures ? Le niveau de violence a-t-il augmenté avec les supplications ou les actes de la victime ?

Durant un viol, l'interaction entre l'agresseur et la victime inclut généralement un échange verbal. Le ton de cet échange est utile aux profilers. Le violeur peut être vulgaire et injurieux ou peut s'imaginer qu'il est l'amant de la victime et lui murmurer des mots doux.

Il peut également ordonner à la victime ce qu'il veut qu'elle fasse, la forcer à utiliser un langage sexuellement explicite ou lui demander d'agir comme si elle appréciait cette épreuve.

Parfois, une particularité de comportement peut être la « signature » de l'agresseur. Une jeune femme avait été violée, poignardée et avait failli mourir. Lorsqu'il l'avait cru morte, son agresseur, au lieu de relever simplement son pantalon et de partir, lui avait tourné le dos pour se rhabiller. Après son comportement brutal durant le viol, c'était presque de la timidité. Une autre victime décrivit plus tard ce même comportement contradictoire, ce qui permit de relier les deux agressions.

Le témoignage d'une victime a pu permettre d'anticiper le retour d'un agresseur en série. Le violeur d'une femme du Maryland avait vraiment apprécié l'expérience parce qu'elle ne lui avait pas résisté, un comportement qui correspondait à son fantasme de domination. Les profilers du FBI pensèrent que le prédateur reviendrait la voir ou la harceler et suggérèrent de faire surveiller sa ligne de téléphone. Le violeur l'appela effectivement, la victime joua de nouveau la soumission. Les policiers arrêtèrent le violeur dans une cabine publique non loin de là. Les vêtements noirs (de style ninja...) et l'arbalète avec lequel il menaçait toujours ses victimes, furent découverts dans le coffre de sa voiture.

Les classifications des meurtres sexuels

Les classifications en quatre catégories de violeurs ont été étendues aux tueurs sexuels, car leurs motivations sont semblables.

Le tueur sexuel de « pouvoir - réconfort » (21 % des tueurs sexuels)

Le viol est planifié mais suivi d'un acharnement non planifié sur le corps de la victime. Le criminel, qui entretient un fantasme de séduction et de conquête, veut l'extérioriser et exprimer sa virilité au travers de la séduction. Lorsque la victime ne suit pas le scénario qu'il attend, lorsqu'elle le rejette, un sentiment d'échec et de panique le pousse au meurtre. Il reprend ainsi le contrôle de la situation et peut libérer ses fantasmes au travers de mutilations *post mortem*.

Le tueur choisit et surveille sa future victime, une connaissance, une voisine ou une inconnue. Souvent, il sélectionne une victime qui a 10 ou 15 ans de plus ou de moins que lui, rarement du même âge. Il arrive parfois sur la scène du crime avec une arme, sauf la première fois. Lorsqu'il sent qu'il perd le contrôle de la situation, il tue sa victime par des coups ou/et par strangulation manuelle. Si son agression sexuelle est incomplète à ses yeux, il peut mutiler sa victime. On constate rarement la présence de sperme sur les lieux. Il peut emmener un souvenir de sa victime (bijou, photo, etc.). Il agit très souvent la nuit, moment où il se sent le plus à l'aise. Il laisse la scène du crime désorganisée, avec des éléments qui peuvent être compromettants.

Le tueur sexuel de « pouvoir - revendication » (38 % des tueurs sexuels)

Le viol, très violent, est planifié mais le meurtre résulte d'une réaction excessive, non planifiée, pour s'assurer le contrôle de la victime : la finalité du meurtre est d'éliminer la menace que représente la victime. Le tueur tire une grande jouissance de l'homicide sexuel.

La victime lui est souvent inconnue et il peut l'approcher par surprise, dans la rue ou dans son habitation. Dans ce dernier cas, si le compagnon est présent, il peut-être obligé de regarder l'agression ou d'y participer. Il agit parfois avec des complices, comme « meneur ». Généralement, l'auteur porte sur lui son « arme » préférée (couteau, corde...), qu'il apporte sur la scène du crime et remporte avec lui après les faits.

La victime porte souvent de nombreuses traces d'ecchymoses ou de contusions, mais il n'y a généralement pas de mutilation.

Le tueur laisse souvent derrière lui une scène de crime organisée.

En raison de son besoin de gloire et de reconnaissance, il peut se confier à un ami, un collègue de travail, un collègue de cellule... et parfois même à la police.

Le tueur sexuel de « colère - riposte » (34 % des tueurs sexuels)

Pour ce tueur, le viol et le meurtre sont planifiés. Il tue pour défouler sa colère contre les femmes en général. Frustré par de relations indigentes avec les femmes, il se venge violemment sur une victime. L'agression est précipitée par la critique, le rejet ou la répri-

Profil type du « pouvoir - réconfort »

Il a environ 25 ans mais peut être plus âgé s'il a été incarcéré auparavant. Il est intelligent mais paraît terne, ennuyeux et immature. Il préfère satisfaire ses fantasmes plutôt que de prendre le risque d'être rejeté dans la réalité. Il a donc une vie sexuelle inadaptée et intègre à ses fantasmes des éléments de pornographie. Il est souvent voyeur et fétichiste. Antécédents pénaux : fétichisme, entrée par effraction, vols (notamment de sous-vêtements).

Ses premiers fantasmes remontent à l'adolescence, aussi est-il souvent solitaire et sans ami, et il n'est pas marié. Il a du mal à poursuivre des études mais reste au sein de l'école sans causer de problèmes particuliers. Il compense son manque de virilité par des actes compulsifs et peut être licencié de son emploi. Il se sent inférieur et ne supporte pas la critique. Comme toute sa vie est menée par ses fantasmes, il a souvent un emploi simple et peu rémunéré ou des « petits boulots ». Il peut consommer excessivement de l'alcool.

Profil type du « pouvoir - revendication »

Il a généralement une vingtaine d'années et est assez frustre émotionnellement. Il est préoccupé par son image de « macho » et oriente sa vie en fonction. Il a souvent un corps d'athlète, roule dans une voiture bien entretenue, porte des armes et se montre arrogant envers les autres.

Il affiche souvent une forte attitude anti-homosexuelle. Il peut consommer de grandes quantités d'alcool ou de drogue. Il est plutôt solitaire mais il peut s'être marié plusieurs fois et avoir plusieurs partenaires. Ses antécédents pénaux : vols et cambriolages. Il abandonne souvent ses études. La plupart du temps, il lit *Playboy* ou *Penthouse*. Il peut s'engager dans l'armée mais n'y reste pas longtemps et ses états de services ne sont pas élogieux.

Profil type du « colère - riposte »

Ce tueur a environ 25 ans. Il est souvent plus jeune que la victime. Il est considéré comme quelqu'un d'explosif, d'impulsif et d'égocentrique. Il peut se comporter de manière détestable. Il est solitaire, ses relations avec les autres sont superficielles. Personne ne le connaît vraiment. Il est souvent sportif. En conflit permanent avec les femmes, il se croit dépendant d'elles et se défend de manière agressive. S'il est marié, les relations avec son épouse sont conflictuelles, mais tolérées. Il la bat et la trompe. Sexuellement, c'est un frustré qui peut être impuissant. Bien qu'il puisse lire *Playboy*, il n'utilise généralement pas de supports pornographiques pour se stimuler. Ses antécédents pénaux : coups et blessures, maltraitance conjugale, conduite imprudente. Il ne poursuit pas ses études et s'il s'engage dans l'armée, il est souvent renvoyé pour négligence ou non-respect de l'autorité.

Profil type du « colère - excitation »

Le plus souvent, il commet son premier homicide vers 30-35 ans mais il est possible qu'il soit bien plus jeune. C'est souvent un homme intelligent et sociable que personne ne soupçonnerait. Il peut être marié, avoir des enfants et mener une vie de couple conventionnelle. Financièrement, il gagne plutôt bien sa vie. Il préfère les emplois où la hiérarchie n'est pas trop présente et peut apprécier le travail manuel. Il est souvent compulsif. Il a pu suivre 2 ou 3 années d'études et, s'il a fait l'armée, c'est sans problème particulier. Son « kit de meurtre » et ses « trophées » sont souvent rassemblés dans un endroit spécifique : toilettes sombres, chambre, sous-sol, fosse dans la terre, garage ou grange abandonnée. On peut également y trouver des victimes déshabillées et les supports pornographiques qu'il préfère (bondage et sadisme).

mande d'une femme. Il attend patiemment sa revanche, puis dirige sa colère contre cette femme (sa mère, son épouse, etc.) ou, plus souvent, une victime de substitution, qui vit en général dans son quartier ou sur son lieu de travail. Il agressera une victime qui lui est proche si elle est plus jeune que lui. Il est susceptible de recommencer lorsqu'il ressent un stress trop élevé.
Il frappe la victime à la bouche et au visage et, plus l'attaque est violente, plus il utilise des armes qu'il trouve sur place (couteau de cuisine, statuette, aérosol…). Il frappe avec ses poings, des objets tranchants ou contondants. Et même lorsque la victime est morte, il continue de frapper jusqu'à ce que sa colère se calme. Suivant son âge, son expérience et son niveau de stress, l'agression est plus ou moins aboutie.
Du sperme peut être découvert sur les lieux. Il laisse souvent le corps dans une pose exprimant la soumission, loin de la porte, face contre terre, un objet ou un vêtement cachant les yeux. Il peut également déplacer le corps dans les toilettes. Il laisse généralement derrière lui une scène de crime désorganisée. Il prend souvent un « trophée » avant de quitter les lieux. Il n'éprouve aucun remord car il ne considère pas avoir mal agi.

Le tueur de « colère - excitation » (7 % des tueurs sexuels)

Il commet un viol et un homicide planifiés, pour faire souffrir et terroriser sa victime. La torture prolongée fortifie ses fantasmes de domination et de contrôle. Il sélectionne sa victime, homme ou femme, et accroît sa violence de manière rituelle. C'est typiquement un agresseur en série. Il approche sa victime, exploite sa naïveté, la torture et la mutile de manière sadique, ce qui lui apporte un plaisir pervers. Il est excité par la réalisation d'un scénario répétitif de domination érotisée. Le meurtre sadique est issu d'un long processus criminel demandant de l'expérience, de l'énergie et du temps.
Son fantasme suit un plan d'action mis en œuvre au moyen d'un « kit de meurtre » : il apporte avec lui (et garde souvent dans son véhicule) une arme, des cordes, un masque, des bas, etc. Il s'en prend souvent à une victime inconnue qui correspond à son fantasme : infirmières, prostituées, enfants, étudiantes, femmes âgées… Il peut également être attiré par des critères physiques (longs cheveux blonds, talons aiguilles…). C'est souvent un tueur organisé qui se montre charmant avec sa future victime afin de dissiper ses craintes. Il utilise la ruse pour la manipuler jusqu'à ce qu'elle soit isolée. Puis, lorsqu'ils sont seuls, il montre son vrai visage et peut par exemple lui annoncer directement qu'il va la tuer. Lire la terreur dans ses yeux rentre dans son fantasme. Il va ensuite la torturer méthodiquement et expérimenter des violences sexuelles. Il exerce sur elle des dégradations physiques pour la terrifier et apprécie de l'attacher. Son imagination est sans limite.
Sur le cadavre, on constate des contusions et des strangulations partielles, des traces de coupures, de nettoyage du corps, de rasage et de brûlure. Il n'y a pas toujours viol et on trouve rarement du sperme dans le corps de la victime. Il la tue souvent par des coups et/ou une strangulation. Après la mort, le sadique exerce souvent des sévices sexuels sur les zones érogènes du corps (déchirures, objets insérés). Le tueur peut abandonner le cadavre nu avec parfois les habits à côté, ou emporter des parties du corps (des « trophées »).
Lorsqu'il a satisfait son fantasme, ce tueur range soigneusement son « kit » et, soucieux de ne rien laisser derrière lui, il peut déplacer le corps dans un autre endroit et le dissimuler, voire l'enterrer. Il a tendance à commettre des agressions dans des zones éloignées de ses activités quotidiennes. Il peut tenter de s'immiscer dans l'enquête.

Fiction et Réalité

La publicité faite autour du NCAVC a engendré un sous-genre dans la littérature et le cinéma, basé sur des personnages de « super profilers » ayant des capacités quasi psychiques, au point de voir le monde avec les yeux du tueur. Ces médiums dirigent l'enquête et mènent directement les policiers à la porte du tueur… Fiction !
Mais cette fiction, ce mythe du « profiler super flic qui sait tout » a généré de (trop) grandes espérances. La population, et même certains policiers, croient en ce mythe et s'attendent à ce que le profiler observe la scène du crime, ait une vision, puis fournisse le nom, l'adresse et le numéro de téléphone du tueur. Le pire est que certains profilers, épris de cette image Hollywoodienne, ne font rien pour infirmer cette légende… et se retrouvent souvent le bec dans l'eau.
Soyons clairs, les profilers n'arrêtent pas les tueurs, les policiers le font. Un bon profil psychologique peut uniquement permettre de réduire le champ des investigations (et le travail des enquêteurs) : chercher un homme noir plutôt que blanc, jeune plutôt que vieux, fou ou sain d'esprit, ayant commis tel ou tel crime auparavant, vivant sûrement en sédentaire dans telle région ou étant au contraire un grand voyageur, etc.
Les profils établis par des soi-disant « profilers privés », lors de l'affaire des snipers de Washington en 2002, se sont révélés inexacts car trop figés dans des modèles pré-établis et immuables. Les profilers doivent penser comme un criminel et non pas suivre à la lettre les manuels qu'on leur a fournis.
Le problème reste que les profilers du FBI sont trop cartésiens et ne laissent pas assez de place à l'âme humaine. Ils classifient, créent des catégories, rangent les gens dans des boîtes, font confiance à des statistiques de 20 ans d'âge, se cramponnent à des stéréotypes et préfèrent ne pas trop *imaginer*. Ils peuvent donc commettre des erreurs et produire des profils imparfaits, et cela d'autant plus que les polices ne leur fournissent parfois pas toutes les informations relatives au crime. John Douglas, ex profiler au FBI, affirme que « *Nous sommes seulement aussi bons que les informations qu'on nous donne* ».
Mais il leur arrive également de se laisser emporter par leur ego… et de se fourvoyer :

- John Douglas n'a pas su identifier une lettre du tueur de la *Green River*
- Gregg McCrary, ex-profiler du FBI, a affirmé que le Dr Sam Sheppard avait assassiné sa femme alors qu'il existe des preuves physiques du contraire
- Les profilers du FBI en 2002 ont fourni un

profil stéréotypé et sclérosé du tueur en série de Bâton Rouge (« homme blanc de 25 à 35 ans non adapté socialement » alors qu'il est noir, dragueur, divorcé et a 2 enfants)
- Pour ce même tueur de Bâton Rouge, le professeur Maurice Godwin a fourni un profil géographique totalement erroné
- Robert Ressler, ex-profiler du FBI, a offert un profil inexact du sniper de Washington
- …etc.

Portrait

Glenn Harwood

Profiler du FBI
Américain, 43 ans.



Grand et mince, ses cheveux grisonnants sont coupés très courts. Il porte « l'uniforme du BSU » : une chemise très blanche, une cravate grise et la chevalière d'une grande université (Harvard, Yale, Stanford…) à la main droite.
Glenn Harwood a constamment l'air sérieux et pensif. Très professionnel, il sourit peu et, lorsqu'il parcourt les couloirs du BSU, il tient toujours un dossier sous son bras.
Titulaire d'une maîtrise en science, Glenn s'est engagé dans l'armée à l'âge de 23 ans, ce qui lui a permis de voyager en Allemagne et en Corée. Il a travaillé dans la police militaire durant 8 ans, où il a surtout du faire face à des crimes sexuels et des homicides. Lorsqu'il a quitté l'armée, il était capitaine et bardé de médailles « pour services méritoires ».
Il a ensuite rejoint le FBI en tant qu'agent spécial et a parcouru les États-Unis pour mener des enquêtes sur le crime organisé, la prostitution et les meurtres. Il a également obtenu un diplôme en criminologie. Après 5 ans de service, il a demandé à être affecté au BSU, ce qu'il lui a été accordé. Depuis 3 ans, il est également instructeur et formateur.
Les personnes qui ne discutent pas avec Glenn le considèrent comme un homme austère. Pourtant, s'il prenait le temps de le connaître, ils découvriraient qu'il est sympathique et non dénué d'humour. Glenn est passionné par son travail et peut passer des heures à compulser un dossier pour y trouver LE détail parlant. Imaginatif et intuitif, il est également très franc et ne craint pas de dire ce qu'il pense. Sûr de lui, il s'exprime clairement et sait présenter un profil ou expliquer un cas avec conviction.
C'est un excellent professionnel qui a une grande connaissance du crime dans toute sa diversité, et surtout des crimes violents

Glenn Harwood

43 ans, Profiler du FBI

APP	12	Prestance	60 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	11	Puissance	55 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	16	Connaissance	80 %
INT	15	Intuition	75 %
POU	17	Volonté	85 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	12
Santé Mentale	85

Compétences

Administration	55%
Athlétisme	50%
Bibliothèque	80%
Chercher	80%
Conduite	65%
Crédit	50%
Criminologie	80%
Droit militaire	65%
Enseignement	55%
Histoire criminelle	60%
Persuasion	65%
Psychologie	75%
Sagacité	80%
Renseignement	55%
Sciences pures	65%
Secourisme	40%
Vigilance	75%

Langues

Américain	75%
Allemand	60%
Coréen	50%

Combat

Armes de mêlée	40%
Armes de poing	45%
Bagarre	40%

Suspects et témoins

« Nous, il nous faut l'aveu et si vous ne pouvez pas utiliser les modes de pression que vous utilisez d'habitude, ce n'est plus possible »

Syndicat de police français « Alliance »

Les policiers français comme américains ne sont pas obligés de dire la vérité lorsqu'ils interrogent un suspect. Ils peuvent laisser croire qu'ils possèdent plus de preuves qu'ils n'en ont réellement. Ils peuvent faire des promesses qu'ils ne tiendront pas (« *La justice sera plus clémente si tu avoues* »). Il leur est même permis de piéger le suspect, de jouer sur ses peurs et sa lassitude. Les policiers, lors de l'interrogatoire d'un suspect, doivent pourtant susciter l'aveu et non le provoquer par la pression s'ils veulent éviter les faux aveux. Les spécialistes du « profiling » peuvent leur enseigner les moyens d'y parvenir, notamment en analysant le comportement de l'interrogé pour détecter s'il ment ou dit la vérité.

L'interrogatoire du suspect

Lors de l'interrogatoire d'un suspect, l'interrogateur se trouve dans une position dominante qui peut provoquer une soumission et/ou suggestion, pouvant malheureusement déboucher sur de faux aveux. Il ne doit être ni dominant, ni passif, mais le plus neutre possible.
L'utilisation de contraintes psychologiques (menaces, mensonges, suggestions...) provoque chez l'interrogé une grande anxiété et un sentiment de culpabilité qui peut le mener à admettre des crimes qu'il n'a pas commis.
Ainsi, suite au meurtre de la jeune anglaise Caroline Dickinson, à Pleine-Fougères, en 1996, les gendarmes ont arrêté un SDF, Patrice P., qui, sous la pression, a avoué être le meurtrier. Le juge d'instruction a tout de même demandé de comparer son ADN à celui du meurtrier, trouvé sur la fillette : comparaison négative. « Et pourtant, il avait avoué »...

Le *Terrorisme Act* et l'*AntiTerrorism Crime & Security* (2001) permettent aux policiers britanniques d'arrêter une personne qu'ils suspectent d'être terroriste, sans mandat et pour une durée de 48 heures. Le droit pour la personne de consulter un avocat peut être retardé.
Aux États-Unis, depuis la mise en place du *Patriot Act* (2001), les conversations auparavant confidentielles entre les prisonniers et leurs avocats peuvent dorénavant être écoutées. Des centaines de personnes d'origines arabes, sud asiatiques ou musulmanes ont été placées en garde à vue, puis détenues durant des mois, en secret, sans inculpation et... sans avocat.

Préparer l'entretien

Il est important de préparer un entretien en tentant d'en apprendre un peu plus sur le suspect avant de l'interroger.

Connaître le suspect

Les interrogatoires les plus productifs sont préparés à l'avance afin de recueillir le plus d'informations possibles sur le crime, les indices, les témoignages et le suspect. Au début d'un interrogatoire, le policier doit poser quelques questions simples afin de noter si le suspect répond normalement, s'il comprend la langue, etc. Mais il doit également enquêter sur le suspect avant même de lui parler. Si un enquêteur pense, par exemple, que son suspect possède un QI peu élevé, il doit vérifier son dossier auprès de l'école qu'il a fréquentée mais également déterminer sa capacité à vivre en société : est-il capable de vivre seul et mène-t-il une vie normale ? Un agresseur peut avoir un QI peu élevé mais connaître tous les « trucs » de la rue. L'intelligence sociale est bien différente de l'intelligence mesurée par les tests de QI !
Un enquêteur, lorsqu'il interroge ce suspect, doit utiliser les mêmes mots qu'il utilise avec les criminels ayant un QI normal. Si le suspect comprend l'interrogateur sans que l'on ait besoin de lui expliquer les termes, il faut noter cet état de fait, noir sur blanc : le suspect peut feindre l'idiotie ou avoir une intelligence sociale qui contrebalance son QI peu élevé.

Identifier les vulnérabilités

Certaines personnes possèdent des traits qui les rendent plus sensibles aux techniques d'interrogation de la police, induisant une fragilité

qui peut mener à de faux aveux. Ces personnes, facilement impressionnables, sont les enfants et adolescents, les personnes âgées, les débiles mentaux et les handicapés mentaux, les personnes ayant récemment perdu un être cher, celles qui ne parlent pas la langue de l'interrogateur, les personnes en manque d'alcool, de drogue ou de sommeil, les analphabètes et les marginaux.

Bien mener un interrogatoire

Si un enquêteur veut être assuré de mener son interrogatoire sans commettre d'erreur, il doit se concentrer sur 3 dimensions importantes : l'environnement de l'entretien, son comportement et les questions qu'il pose.

Le lieu d'interrogatoire

Dans les films ou les romans, les policiers interrogent souvent un suspect sur son lieu de travail ou dans la rue. Le bruit environnant et les curieux qui les fixent amoindrissent les capacités de l'enquêteur à conduire l'entretien mais aussi la volonté du suspect de coopérer. Il est important que l'interrogatoire se déroule dans un endroit calme et sans distraction : au QG de la police, dans l'habitation du suspect ou dans un endroit neutre.
Il est par exemple périlleux de questionner un suspect sur son lieu de travail, entouré par ses collègues et peut-être son supérieur car l'interrogé se montrera nerveux même s'il n'a rien à se reprocher.

Le nombre d'interrogateurs

Dans les séries TV, plusieurs enquêteurs interrogent tour à tour ou en même temps un suspect. Pourtant, les gens confessent plus facilement leurs secrets les plus intimes lorsqu'ils ne parlent qu'à une seule personne : l'intimité est un principe essentiel.
Si les enquêteurs veulent interroger le suspect à deux, l'un d'entre eux doit être « l'interrogateur en chef » qui fait les présentations, posent les questions et écrit le rapport. Le second policier doit concentrer son attention sur le comportement du suspect, les mots précis qu'il utilise, et doit prendre des notes sur les questions irrésolues.
Il est cependant possible, voir louable, d'interroger à plusieurs (un ou deux enquêteurs interrogent le suspect tandis que les autres prennent des notes et observent), certains types de criminels, notamment ceux qui se montrent particulièrement arrogants ou manipulateurs. Un groupe peut les impressionner et leur faire perdre leur belle assurance.

Le comportement de l'interrogateur

Les enquêteurs expérimentés savent qu'il faut observer le comportement d'un suspect, qui peut se trahir par des tics, des postures ou des gestes. Toutefois, ils devraient également réaliser que le suspect les observe lui aussi. À travers leur propre comportement, ils peuvent encourager ou rebuter le suspect à fournir des informations.
Si l'interrogateur croise les bras, fixe durement dans les yeux, fronce ou lève les sourcils, etc., il va mettre le suspect sur la défensive et ne pourra pas obtenir sa coopération.
Il peut par contre encourager le suspect à lui parler en maintenant une position ouverte, en lui faisant bien face, en gardant un contact visuel non agressif avec lui, en hochant la tête. Et surtout, en ne l'interrompant pas lorsqu'il s'exprime.
Un interrogateur peut, simplement en détournant les yeux plutôt qu'en les gardant vissés dans ceux du suspect, apaiser et détendre ce dernier.

Comportement verbal

La voix d'un interrogateur peut affecter un entretien, particulièrement durant l'étape pointilleuse du recueil d'informations. S'il parle d'une voix trop forte ou souligne un mot particulier dans sa phrase, il influencera et braquera le suspect. Le style de l'enquêteur ne doit être ni agressif, ni injurieux, ni exigeant. Un enquêteur doit faire attention aux mots qu'il utilise mais également au ton qu'il emploie.
L'une des qualités les plus importantes qu'un interrogateur puisse posséder est la capacité à se servir de sa voix pour donner une impression de sincérité. À cette fin, il doit consciemment et délibérément ralentir le débit de ses paroles et parler très doucement. Cela peut se révéler difficile si l'enquêteur est nerveux, en colère ou excité car il aura tendance à parler vite et fort. Une voix trop forte met un suspect sur la défensive, une voix douce va le détendre, le mettre en confiance et l'encourager à parler.
L'enquêteur doit écouter les réponses sans porter de jugement, sans réaction excessive et sans interrompre la parole du suspect.

Ne pas « contaminer » l'interrogatoire

L'enquêteur doit faire bien attention, lorsqu'il s'adresse au suspect, de ne pas lui indiquer les indices qui auraient pu être découverts sur la scène de crime ou les résultats de l'enquête. En montrant au suspect des photos particulières de la scène du crime, il peut lui dévoiler ce qui les intéresse, lui apprendre un ou des faits, qu'il ne connaissait pas. Le suspect innocent peut alors répéter les faits qu'il a appris, simplement pour que la pression de l'interrogatoire cesse.
Montrer à un suspect des photos de la scène du crime avant qu'il n'ait avoué quoi que ce soit, est souvent dangereux. Toutefois, on a remarqué que la majorité des criminels ne montrent aucun dégoût ou choc lorsque les photos de leur crime leur sont présentées.
Les questions ouvertes minimisent le risque que l'interrogateur impose ses vues ou ses opinions sur ce qui a pu se passer. Commencer l'interrogatoire par des questions ouvertes encourage le suspect à donner une réponse large offrant le plus d'informations possibles, ce qui rend le mensonge d'autant plus difficile. Si le suspect choisit de mentir, les questions « ouvertes » peuvent aider les enquêteurs, car chaque mensonge proféré par le suspect pourra lui être rappelé.
Des questions ouvertes peuvent commencer par « *Racontez-moi votre côté de l'histoire* »,

La garde-à-vue

- Dans les **pays anglo-saxons**, un avocat peut être présent dès les premières minutes de la garde à vue et reste aux côtés de son client durant l'interrogatoire.
- Au **Royaume-Uni**, les interrogatoires sont filmés et enregistrés sur cassette audio depuis 1984. Une garde à vue dure généralement 24 heures et peut durer au maximum 96 heures après quoi les policiers doivent inculper le suspect ou le libérer.
- Aux **États-Unis**, il n'existe pas de loi fixant la durée de la garde à vue, mais la Cour Suprême a adopté le principe de 48 heures.
- En **France**, un avocat pouvait être appelé dès la première minute de la garde à vue… jusqu'à la loi Perben II. Il peut depuis fin 2004, n'être requis qu'au bout de 24 heures (36 heures pour les affaires de « criminalité organisée »). Pour les affaires de terrorisme et de trafic de stupéfiant, ce délai peut être porté à 72 heures. Les entretiens avec les mineurs (suspects ou témoins) sont obligatoirement filmés depuis l'été 2001. La garde à vue dure généralement 24 à 48 heures, mais peut-être prolongée jusqu'à 96 heures, dans les affaires graves.
- **Autres pays :** Le délai de garde à vue est de 24 h en Belgique, au Luxembourg et en Allemagne, de 48 heures au Portugal et en Pologne, de 72 heures en Espagne, de 96 heures en Italie.

« *Expliquez-moi comment…* », « *Que s'est-il passé quand… ?* », « *Décrivez-moi la personne…* »
Au bout d'un moment, l'enquêteur ne doit pas hésiter à poser des questions plus fermées (« *Quelle heure était-il ?* », « *Qui était avec vous ?* ») afin d'obtenir des réponses aux questions de base : qui, quoi, quand, où, pourquoi et comment.
En fait, la meilleure approche est de commencer par des questions ouvertes, puis de passer peu à peu à des questions fermées. Ainsi, pour interroger un homme suspecté d'un meurtre, on peut lui demander « *Parlez-moi de votre relation avec Jeanne Dupont* ». Si l'on établit que le suspect a passé du temps avec la victime avant sa mort, l'enquêteur peut continuer avec d'autres questions ouvertes telles que « *Dites-moi ce que vous avez fait hier depuis le moment où vous avez quitté votre travail jusqu'à ce que vous vous soyez couché* ». Alors que l'entretien progresse, l'enquêteur peut graduellement incorporer de questions plus spécifiques pour s'assurer qu'il obtient tous les détails concernant la relation du suspect et de Mlle Dupont, et la nuit du meurtre : « *Que portait-elle lorsque vous l'avez vue pour la dernière fois ?* », « *Dans quel état d'esprit était-elle ?* », « *À quelle heure vous êtes-vous quittés ?* », « *Quelqu'un peut-il témoigner de vos activités de la nuit dernière ?* », « *Où cela a-t-il eu lieu ?* ».

Savoir écouter

Celui qui sait écouter deviendra celui qu'on écoute.
Vizir Ptahhotep

Une phrase et son contraire

En 2001, Asher Levin a été reconnu coupable du meurtre d'une enfant de 3 ans, Katelynn Frazier, la fille de sa concubine, après des mois de maltraitance. Lorsque le juge lui a demandé s'il voulait s'exprimer, Levin a simplement répondu : « *Mon histoire n'a pas changé : je n'ai pas fait de mal à cet enfant* ».
Cette phrase a elle seule montre que, contrairement à ces allégations, il a sûrement tué la petite.
Les linguistes soulignent l'importance du choix des mots et des phrases, de ce qu'ils peuvent indiquer. Une grande part du langage est inconsciente et, de ce fait, peut révéler ce qu'un suspect veut cacher.

Asher Levin a offert beaucoup d'information dans une petite phrase :

- « *histoire* » : ce mot est important car il peut décrire une création, un mensonge, une fable. Les enquêteurs doivent connaître la question qui a provoqué la réponse pour ce faire une idée de ce mot. Si un policier demande à un innocent : « *Votre histoire a-t-elle changé ?* », la personne pourra répondre « *Mon histoire n'a pas changé* ». Sous l'influence de l'interrogateur, l'innocent n'a fait que répéter le mot entendu. Mais dans le cas de Levin, il répondait à un juge qui lui demandait seulement s'il avait « quelque chose à ajouter » et c'est Levin, seul, qui a choisi le mot « histoire ».
- « *Mon histoire n'a pas changé* » est une affirmation bien différente de « *Je vous ai toujours dit ce qui s'était passé* ». Un enquêteur ne s'attend pas à ce qu'un homme innocent se concentre sur l'absence de changement de son « histoire » car les récits véridiques ne changent pas. Raconter la vérité est un processus simple puisqu'il provient directement de la mémoire. Un mensonge doit au contraire être répété soigneusement, précautionneusement, pour éviter les contradictions avec les informations fournies précédemment.
- « *fait de mal* » : Levin a choisi cette expression vague pour décrire les terribles blessures d'une petite fille battue si sévèrement qu'elle en est morte. Levin a minimisé l'étendue de la souffrance de cette fillette, pour diminuer la gravité du crime. La minimisation peut indiquer qu'un individu rejette la responsabilité de ses actions.
- « *enfant* » : Levin aurait pu utiliser le nom de la petite Katelynn mais il a choisi de ne pas le faire. Il est alors important de comprendre ce que ce mot impersonnel, « moins personnel » signifie pour Levin. Il a été démontré qu'il n'éprouvait aucune tendresse pour Katelynn.
- « *cet enfant* » : Les pronoms sont toujours importants. Levin n'a pas dit « *mon enfant* » mais « *cet enfant* ». Et il est probable qu'il ait pensé effectivement *cet* (un enfant) et non *cette,* ce qui déjà identifiait l'enfant en tant que fillette. « Cet » et « ce » sont ce que les linguistes appellent des « variations spatiales », qui révèlent un espace placé entre le narrateur et la personne dont il parle. C'est un moyen de mettre de la distance entre lui et Katelynn. Levin ne s'occupait pas de la fillette et la battait régulièrement.

Savoir observer

Évaluer le comportement de l'interrogé

L'objectif d'un entretien est au départ d'identifier avec certitude le suspect en employant des questions inoffensives afin d'établir le nom complet de la personne, s'il utilise un nom d'emprunt, son âge, son adresse, etc. L'utilisation de questions ouvertes permet non seulement de recueillir des informations mais aussi de déterminer le « comportement de base » du suspect. S'il ne perçoit pas une question comme un piège ou une menace, il ne va pas modifier sa manière de parler ou de se comporter. Si le suspect dévie de son comportement de base, c'est l'indice que la question est plus sensible, qu'elle le met mal à l'aise. Il faut non seulement écouter la réponse, mais observer le comportement de l'interrogé.
Ainsi, si l'on accuse directement un suspect d'un crime, un innocent s'insurge et jure de sa bonne foi alors qu'un coupable reste généralement passif et ne répond pas.

Le langage corporel

Le langage du corps peut dire le contraire des mots prononcés par un suspect : il faut alors se

demander s'il ment ou s'il est seulement stressé ou impressionné. Une seule attitude ne peut suffire à indiquer une culpabilité, il faut que le suspect en présente plusieurs pour que l'interrogateur puisse avoir des soupçons.
Lorsqu'un individu se sent à l'aise, son comportement a tendance à refléter celui de la personne en face de lui. Par exemple, si l'interrogateur se penche en avant, l'interrogé le fera aussi. Si le policier met les mains dans ses poches et croise les pieds, le suspect innocent fera de même. Inconsciemment, les gens montrent physiquement s'ils se sentent bien avec la personne avec laquelle ils parlent. Si les enquêteurs les touchent, ils pourront les toucher en retour.
Les gens qui disent la vérité sont souvent plus à l'aise parce qu'ils n'éprouvent ni stress ni culpabilité à cacher. Les menteurs montrent leur inconfort lorsqu'ils n'apprécient pas ce qui leur arrive, ce qu'ils voient ou entendent ou lorsqu'on leur demande de parler de choses qu'ils préféreraient garder secrètes. Leur rythme cardiaque s'accélère, leurs cheveux se dressent, ils se mettent à transpirer et respirent plus rapidement.
Ils ont tendance à bouger leur corps en se réajustant (remonter ses lunettes, resserrer sa cravate, passer la main dans ses cheveux), en battant des pieds, en manipulant un stylo, en remuant, en tambourinant des doigts.
Si, alors que l'enquêteur reste calme et posé, l'interrogé regarde sa montre ou l'horloge, est tendu sur sa chaise ou ne fait pas le moindre geste (il est « congelé »), s'il demande constamment quand l'entretien va se terminer ou cherche à l'interrompre, l'enquêteur peut penser que cet inconfort est dû au stress du mensonge.
Les gens ont tendance à s'éloigner des personnes qui les mettent mal à l'aise. Assis côte à côte, un menteur va inconsciemment se pencher de l'autre côté de l'enquêteur, bougeant son torse ou même simplement ses pieds dans la direction opposée ou vers la porte.

De la même manière, les gens créent des barrières artificielles avec leurs épaules, leurs bras ou un objet devant eux. Au cours d'un interrogatoire, un suspect malhonnête et incommodé peut créer une véritable barrière en face de lui en utilisant des canettes de soda, un pot à crayons et des documents qu'on lui a montré.
Autres signes à remarquer : se frotter les tempes, passer ses mains sur son visage et/ou sa nuque, se frotter le dos de la tête.
Un suspect peut également montrer son mécontentement en roulant des yeux, en soupirant, en marmonnant, en donnant des réponses très courtes, en devenant hostile ou sarcastique. Il peut même avoir des « micro geste » ayant des connotations vulgaires telle que… « un doigt ».
Les yeux sont eux aussi d'excellents « communicateurs ». Les gens les utilisent comme barrière tout comme des bras croisés. Lorsqu'une personne n'aime pas ce qu'elle entend, elle va généralement fermer les yeux, même une demi-secondee, comme pour bloquer ce qu'elle vient d'entendre. Elle peut fermer les yeux avant de se frotter le visage ou la nuque, pour rejeter un peu plus les paroles du policier. Ce dernier, s'il remarque ce comportement, reconnaîtra les questions qui troublent le suspect et contre lesquelles il lutte.
De même, lorsqu'une personne est troublée ou frustrée, ses paupières peuvent se mettre à battre rapidement sans qu'elle le réalise. C'est un excellent indice d'inconfort et de mensonge.
Par contre, une personne qui fuit le regard de l'enquêteur ne cherche pas obligatoirement à cacher quelque chose. Des recherches ont montré que les manipulateurs augmentent au contraire les contacts visuels lorsqu'ils mentent. Des personnes peuvent baisser les yeux parce que leurs parents leur ont appris que fixer un interlocuteur est impoli, voire insolent.
Lorsqu'ils parlent, les gens ont tendance à utiliser leur corps (hausser les sourcils, mimer avec les mains, pointer du doigt, hocher la tête, sautiller des pieds, se pencher en avant…) pour appuyer un point qui leur semble important, qui les touche. Ces mouvements sont importants car, très souvent, les gens « appuient » de cette manière lorsqu'ils sont honnêtes. La majorité des menteurs bougent peu lorsqu'ils parlent, ou même, se cachent inconsciemment derrière leurs mains : ils sont concentrés sur ce qu'ils doivent dire mais pensent rarement à la présentation physique de leur mensonge. Pour l'interrogateur, « l'emphase » reflète la réalité ou la vérité. Si un menteur appuie ses dires, il le fera généralement au mauvais moment, sur des sujets peu importants ou de manière stéréotypée.
Un menteur prend souvent un air pensif, en se touchant le menton ou les joues des doigts, justement parce qu'il évalue son mensonge et comment il est reçu.

La gestion de la perception

Durant les entretiens, les menteurs utilisent souvent la « gestion de la perception », un concept que les psychopathes connaissent bien, pour influencer les cibles de leur mensonge. Ainsi, un menteur peut bailler excessivement, pour montrer son ennui. S'il est assis, il peut s'effondrer sur son fauteuil, étirer ses bras, et couvrir plus de territoire pour démontrer son confort et sa domination de la situation.
Il va vocaliser ouvertement son honnêteté, son intégrité et l'impossibilité qu'il ait commis le moindre crime : « *Je ne ferais pas de mal à une mouche, Je n'ai jamais fait de mal à quiconque, Je ne sais pas mentir, Je ne ferais jamais une chose pareille* ». D'autres expressions, telles que « *Pour être tout à fait franc, Pour être honnête, Pour vous dire la vérité, On m'a toujours dit de dire la vérité* » sont très souvent des indices révélateurs d'un menteur qui veut influencer celui qui l'écoute.
Un autre moyen de « gérer la perception » est de participer à un entretien informel en compagnie d'une figure importante de la communauté ou un prétendu ami proche. Un menteur peut prendre de l'alcool ou des médicaments pour se calmer et paraître plus placide. Il peut changer ses vêtements ou sa coiffure pour paraître plus « vrai » ou plus conventionnel.

Amener le suspect à avouer

L'enquêteur doit savoir écouter et ne pas interrompre son interlocuteur. Il a été remarqué que les deux tiers des criminels passent rapidement aux aveux s'ils sont arrêtés peu après l'infraction. Ils ont souvent besoin de s'expliquer et d'être écoutés.

La « bulle d'espace personnel »

Un psychologue du FBI, Thomas Strenz, a découvert que pénétrer dans l'espace intime d'un individu, lors d'un interrogatoire, peut provoquer un stress supplémentaire. Certains criminels violents cherchent à garder une certaine distance sociale avec les autres, une « bulle d'espace personnel » plus importante que chez d'autres criminels. Les auteurs d'infractions requérant de l'intelligence et un sens du contact (manipulation, chantage...), les psychopathes et les maniaques n'éprouvent en revanche aucun gêne ni anxiété face à la promiscuité.

Le principe de la technique de Strenz est qu'un certain niveau de stress, maintenu sur une période relativement longue, empêche peu à peu de mentir celui qui y est soumis. La concentration que ce dernier doit utiliser pour soutenir son mensonge face aux questions de l'interrogateur est déviée, et se focalise sur l'entrée de l'interrogateur dans sa « bulle ».

Cette technique doit évidemment être maniée avec précautions avec un suspect influençable. L'interrogatoire doit se dérouler dans une pièce neutre. Le suspect doit être assis sur un siège fixe mais l'interrogateur doit être installé sur un fauteuil mobile afin de pouvoir s'approcher ou s'éloigner facilement. Au début, l'enquêteur doit garder ses distances mais, lorsque les questions deviennent plus précises et que des contradictions sont soulevées, il doit peu à peu se rapprocher du suspect. Ce dernier sera déstabilisé, préoccupé par cette présence dans sa « bulle », et donc, de plus en plus nerveux. Souvent, à ce stade, l'interrogé croise et décroise les bras et/ou les jambes, puis se penche en arrière sur son siège, comme pour s'éloigner. L'interrogateur peut même poser sa main sur l'épaule du suspect.

L'inconfort devient tel pour lui qu'il préfère avouer plutôt que de subir de longues heures encore, cette présence intrusive.

Ajuster la responsabilité morale

L'interrogateur expérimenté sait que les criminels n'avouent pas facilement leurs actes, parce qu'ils ont honte, parce qu'ils ne veulent pas aller en prison, etc. Les aveux commencent souvent par de petites admissions, sur des détails ou des faits de moindre importance. Les coupables avouent rarement la totalité de leur crime, ils omettent souvent les aspects qui leur donnent le plus mauvais rôle. Le suspect peut donner des raisons à son crime (rationalisation), accuser les autres (projection) ou diminuer sa culpabilité (minimisation).

L'interrogateur doit alors utiliser les mêmes techniques que celles dont le criminel use car elles permettent au coupable de sauver la face et de ressentir plus de facilité à avouer.

Ces techniques minorent la culpabilité du suspect en omettant son comportement provocateur, en accusant la victime de « l'avoir cherché », ou en diminuant au minimum sa conduite réelle. Pour interroger un pédophile, par exemple, il est plus profitable de lui faire croire que l'on partage sa perversion ou que ses petites victimes les acceptaient, afin qu'il se sente en confiance et se livre plus facilement. Dans certaines circonstances, l'enquêteur peut suggérer que le crime du suspect était un accident ou le résultat d'une succession d'événements que la victime a pu provoquer. Les criminels cherchent souvent un moyen de paraître meilleurs qu'ils ne le sont, et s'y cramponnent si on le leur propose.

Ces techniques doivent toutefois être utilisées avec doigté, car elles sont très souvent proches du mensonge et de la manipulation. Lorsqu'un suspect avoue son crime, l'enquêteur doit continuer à lui poser des questions sur les points importants, le déroulement des événements, dans le but de pointer les vides ou les flous puis d'obtenir une description plus précise de ses actes.

Se rapprocher du suspect

L'interrogateur peut se présenter comme une « maman qui pardonne à son fils », une figure toute puissante à qui tout peut être dit sans craindre la loi et le regard des autres, à qui l'on peut se confier pour calmer sa conscience ou son anxiété.

Il peut également « prendre la place » de l'interrogé, qui n'est alors plus le suspect ou le coupable mais un simple auditeur/raconteur. Le policier discute avec lui comme s'il avait déjà avoué, sans le juger, en lui demandant simplement de raconter ce qui s'est passé « pour qu'il en arrive là ».

L'interrogé est plus susceptible de se confier si on s'intéresse à *qui* il est et à *ce qui* l'a poussé à commettre un crime, plutôt que si on le questionne uniquement sur le « Pourquoi ? Comment ? Quand ? »

On n'interroge pas de la même manière un tueur en série, un pédophile, un petit voyou ou un délinquant « en col blanc ». Il est parfois essentiel qu'une relation se noue entre l'interrogateur et le suspect car l'enquêteur doit pouvoir se faire une idée de la vision du monde de l'interrogé, et donc adapter sa communication avec lui. Il faut savoir écouter des paroles qui choquent ou qui déplaisent.

Le shérif qui a interrogé Gary Ridgway, le « tueur de la *Green River* » (au moins 48 victimes dans les années 1980) l'appelait par son prénom et lui a tout d'abord fait remarquer qu'ils étaient nés le même jour et dans la même région. « *Tu aurais pu être moi... J'aurais pu être toi* ».

Des criminels condamnés ont expliqué qu'ils admettaient plus facilement leurs crimes à un enquêteur qui les traitait avec respect, comme une personne à part entière. Ne pas rabaisser un suspect mais lui permettre au contraire de garder sa dignité augmente la possibilité qu'il passe aux aveux.

L'utilité d'interroger un criminel incarcéré

Il n'y a encore pas si longtemps, les autorités prenaient des décisions concernant des condamnations, des traitements et des libé-

rations sur parole sans connaître réellement les motivations du criminel.
À présent, elles veulent tenter de comprendre l'état d'esprit des tueurs, des violeurs et des autres criminels violents. Un profiler peut être amené à interroger un criminel emprisonné afin d'indiquer à une commission s'il est judicieux de le libérer sur parole ou s'il risque de récidiver.
Interroger un criminel, et plus spécifiquement un meurtrier, peut permettre de comprendre ses agissements mais peut aussi l'amener à parler d'autres crimes.
Il faut étudier le crime avant d'en discuter avec son instigateur et comprendre comment il a été accompli si l'on veut saisir pourquoi. Il faut examiner les photos de la scène de crime et de l'autopsie, et les rapports de police. Il faut également bien connaître la ou les victimes. Maîtriser parfaitement toutes ces informations, pourra convaincre le criminel que vous vous intéressez vraiment à lui. Il pourra alors croire que vous lui montrez du respect : l'objectif premier si vous voulez établir un rapport de confiance avec lui. Ce rapport peut exister lorsque l'enquêteur comprend le monde du tueur.
Lorsqu'un interrogateur montre du respect envers un tueur, celui-ci passe moins de temps à évaluer celui ou celle qui tente de s'introduire dans son esprit.

Montrer du respect envers un tueur vous oblige à mettre de côté vos sentiments personnels concernant les crimes commis. Il se peut que le profiler doive plaisanter avec quelqu'un qui a tué des enfants ou qui a affreusement torturé ses victimes. Le profiler ne doit pas se mettre en colère ou paraître écœuré.
Il faut laisser le tueur raconter sa vision des événements. Il faut être patient et écouter. Il faut observer les réactions du tueur, ses pupilles qui se dilatent, son artère carotide qui pulse lorsqu'il perd le contrôle de la discussion.
Le profiler doit se contrôler et ne pas montrer, lui-même, ce genre de signe, car le tueur l'observe lui aussi.
Il faut le laisser penser qu'il vous manipule, que vous croyez ses mensonges, ou même qu'ils vous impressionnent. Il faut jouer avec son ego, le complimenter sur ses crimes ou critiquer la police qui a mis tant de temps pour l'arrêter.

Mais cela en vaut la peine si, à la fin de l'entretien, le profiler a obtenu des informations essentielles sur les valeurs, les croyances et le système de pensée du tueur, voire des aveux. Le tueur finira souvent – pour se vanter –, par expliquer à quel point il a été intelligent en faisant ceci ou cela. Il donnera d'excellents renseignements sur son comportement avant, pendant et après le meurtre.

Ces interrogatoires sont très utiles pour les profilers. Ils leur apprennent à affiner leur technique d'entretien. Ils leur permettent de comprendre comment agit telle ou telle sorte de tueur et donc de mieux appréhender d'autres tueurs semblables. Ils peuvent obtenir des informations de tueurs incarcérés concernant des crimes pour lesquels ils ont été condamnés… et des affaires irrésolues. Un tueur pervers qui a admis avoir assassiné 10 personnes et a été condamné, peut très bien en avoir tué 10 autres et n'en avoir rien dit à personne.
Les familles des victimes veulent et doivent savoir qui est l'assassin de leur fille, de leur frère, de leur mère. Les membres des commissions de libération sur parole peuvent changer d'opinion sur un psychopathe qui semble réhabilité s'il finit par avouer des crimes supplémentaires.

Le polygraphe ou détecteur de mensonge

Le « détecteur de mensonge » est couramment utilisé aux États-Unis, au Canada, en Belgique et en Russie. Cet appareil, le polygraphe, enregistre les variations de 4 fonctions physiologiques incontrôlables (en principe) qui permettent de détecter si une personne ment :

- Les pulsations cardiaques, qui augmentent en cas de stress
- La respiration, qui se saccade ou devient apnée de quelques secondes, en cas de mensonge
- La transpiration, qui a lieu même dans une pièce tempérée si le sujet est anxieux
- Le volume sanguin, qui s'accélère

Le principe de base du polygraphe repose sur le fait que mentir entraîne des manifestations physiologiques que l'on peut détecter.
Lors de l'entretien, l'appareil électronique enregistre les données. Elles sont ensuite présentées à un ordinateur qui les analyse grâce à un logiciel spécialisé.
Ne sont présents lors de l'audition que le spécialiste en polygraphie (un policier spécialisé) et l'interrogé. Les enquêteurs suivent l'entretien par vidéo mais ne peuvent intervenir, afin d'éviter tout stress parasite.
Le polygraphiste pose d'abord des questions d'ordre général (*Quel temps fait-il ? Quel jour sommes-nous ? Votre date de naissance est-elle bien… ?*), et fait un test blanc (on demande à la personne de mentir) qui permet d'évaluer le comportement de base du suspect. Les questions, plus ou moins directes et précises, sont posées 3 fois, dans un ordre différent.
Le polygraphiste analyse ensuite les résultats et fournit son avis aux enquêteurs (10 % des tests sont non concluants).
Il faut savoir que les analyses ne sont exactes que dans 70 % des cas, des personnes étant déclarées innocentes pouvant, parfois, se révéler coupables. Ce n'est ***pas*** un outil infaillible mais un bon indicateur pour la suite de l'enquête.
Une personne peut refuser d'être interrogée avec un polygraphe. Les enquêteurs ne peuvent l'y forcer mais ce refus pourra augmenter leurs soupçons.

L'audition du témoin

Il est important de ne pas accepter sans le moindre doute les déclarations des victimes et

L'empreinte digitale du cerveau

Le gouvernement américain et des sociétés privées ont mis au point un appareil capable d'indiquer si un suspect est coupable, uniquement en analysant ses réactions neurologiques.
Des mots ou des images concernant un crime sont présentés au suspect sur un écran, avec d'autres mots et images n'ayant rien à voir avec le crime. Les réponses électriques du cerveau sont mesurées au moyen d'un bandeau bardé de senseurs, placé sur le crâne du suspect.
Selon les chercheurs, lorsqu'un individu reconnaît une information parmi celles qui lui sont présentées, son cerveau émet une onde cérébrale spécifique (la Mermer) provenant de la mémoire encodée : quand on présente à un coupable les détails de son crime, cette onde cérébrale est émise sans qu'il le sache car les informations spécifiques à ce crime sont stockées dans son cerveau.
Cette technologie est encore à l'état de prototype mais selon le FBI et la Navy, qui l'ont testée, elle serait fiable à 100 %. Certains se voient déjà dotés d'un appareil efficace qui permettrait même, à l'avenir, d'estimer la probabilité de passage à l'acte d'une personne. *Minority Report*, le retour…

Le syndrome post traumatique ou « névrose traumatique »

Suite à un traumatisme, un choc violent, un événement terrifiant, la personne ne peut plus se débarrasser des terribles images qui lui viennent à l'esprit, elles l'obsèdent de manière chronique et la tourmentent. Elle devient extrêmement anxieuse et tombe dans la dépression, qui peut mener au suicide.

des témoins car plusieurs phénomènes altèrent la qualité de leurs témoignages.
De nombreux facteurs influent sur la mémoire, tant lors de l'enregistrement que sur la restitution de l'information : le stress, un traumatisme, l'émotion du moment, les préjugés ou valeurs du témoin, sa connaissance du monde, l'intérêt porté à l'événement, la durée d'exposition, le niveau de tension psychologique…
Les souvenirs ne sont pas stockés dans le cerveau comme si une caméra enregistrait les événements, la mémoire sélectionne les informations.
Plus une personne est exposée longtemps à un événement, plus son témoignage est précis.

L'influence des émotions

- Un choc peut diminuer la fidélité des propos d'un témoin. S'il ne semble pas troublé par ce qu'il a vécu, mieux vaut l'auditionner immédiatement, alors que ses souvenirs sont « frais », si possible sur le lieu même des faits. Si le témoin est en état de choc ou troublé, mieux vaut attendre 2 ou 3 heures avant de l'interroger, pour que les effets du choc émotionnel diminuent.
- Une victime traumatisée peut éprouver des difficultés à reconnaître un suspect et il est important de ne pas rajouter à sa confusion en l'influençant. Elle peut être persuadée qu'une seconde personne, complice de son agresseur, l'a frappée ou ne lui est pas venue en aide, confondre son agresseur et un simple témoin s'ils se ressemblent, ou même penser qu'on l'a agressée alors qu'elle a fait une chute.

Une personne dépressive, alcoolisée, sous l'influence de médicaments ou mentalement

Étude de cas

Une grosse pierre


John Douglas

En décembre 1979, un agent du FBI de l'état de Georgie fit appel au profiler John Douglas. Il enquêtait sur le viol et le meurtre d'une fillette de 12 ans, Mary Frances Stoner, qui avait disparu après que son bus scolaire l'ait déposée à 100 m de chez elle.
Il n'y avait eu aucun témoin. La fillette avait été à moitié étranglée, le visage contre le sol, et son meurtrier lui avait fracassé le crâne avec une grosse pierre.
Douglas fournit un profil psychologique du coupable et, peu après, un homme qui avait taillé des arbres près de chez Mary Frances une semaine avant sa disparition, fut arrêté. Il correspondait *parfaitement* au profil et il existait contre lui des preuves indirectes, mais il niait absolument tout, il était arrogant et sûr de lui. Les résultats de son test polygraphique n'étaient pas concluants.
John Douglas prépara alors un plan d'attaque.

- Il demanda à 2 policiers locaux et 2 agents du FBI d'interroger Devier en groupe, ce qui allait l'intimider et lui ferait comprendre que l'affaire était très sérieuse.
- Il indiqua ensuite qu'il faudrait interroger Devier le soir, dans une pièce faiblement éclairée. Devier, qui aimait vivre la nuit, se sentirait dans son élément, détendu et moins méfiant.
- Des tas de dossiers à son nom devaient être placés en piles dans la pièce. Même s'ils ne contenaient que du papier vierge, Devier croirait que les enquêteurs possédaient beaucoup d'informations sur lui.
- Les policiers devaient aborder la question du sang éclaboussé. L'assassin de Mary Frances devait être couvert de son sang après une telle violence. Si Devier était le meurtrier, cette question devait l'angoisser.
- Enfin, la grosse pierre ensanglantée trouvée sur la scène du crime devrait être placée à quelques mètres de Devier, à 45° sous sa ligne de vision. S'il était coupable, il serait incapable de ne pas la regarder. Les policiers ne devaient pas mentionner la pierre mais observer la réaction du suspect en parlant d'autre chose.

Douglas prévint également les enquêteurs qu'ils allaient devoir s'abaisser au niveau de Devier et ne pas se montrer agressif envers lui. Ils allaient devoir critiquer la victime en suggérant qu'elle l'avait séduit. Accorder à Devier un scénario qui lui permettrait de sauver la face était leur seule chance d'obtenir des aveux car Devier savait qu'il serait condamné à mort.

Dès l'instant où Devier entra dans la salle d'interrogatoire, il fut perturbé par la pierre. Il commença à suer et à respirer plus rapidement. Les enquêteurs réprouvèrent la victime et Devier ne répondit pas. Ils soulevèrent ensuite la pierre et la posèrent sur la table, en face de Devier. Ils lui dirent qu'ils savaient qu'il était coupable et qu'ils pensaient qu'il avait prémédité le viol mais pas le meurtre. D'autres pensaient qu'il avait tout planifié mais eux savaient que ce n'était pas le cas et l'avaient dit au procureur. Ils comprenaient qu'il avait eu peur qu'elle parle et qu'il avait agi soudainement, sinon il aurait amené une arme avec lui au lieu d'utiliser un objet trouvé sur place : cette grosse pierre…
Devier avoua le meurtre de Mary Frances ainsi que le viol d'une autre fillette l'année précédente.

atteinte peut avoir tendance à penser que des événements imaginaires (souvent liés à sa vie personnelle) ont réellement eu lieu. Une personne peut être « honnêtement trompée » et jurer avoir été témoin d'un événement qui n'a jamais eu lieu ou qui a eu lieu de manière différente, et cela sans volonté d'abuser les enquêteurs.

- « L'effet de race » joue également un rôle non négligeable sur les témoignages : il est plus difficile de différencier des visages de personnes appartenant à une autre ethnie que la sienne. Pour un asiatique, « tous les blancs se ressemblent ».
- Des recherches ont également montré que les témoins d'une agression à l'arme blanche ou avec une arme de poing se focalisent automatiquement sur l'arme, plutôt que sur le visage de l'agresseur. Le témoin est généralement incapable de mémoriser un visage précis, il ne s'en souvient que vaguement. Le risque d'erreur est donc élevé.

Détecter le mensonge ou les faux souvenirs

- Les témoignages se rapportant à des événements ayant réellement eu lieu comportent des informations sensorielles : *Il y avait du vent… Il faisait froid… J'ai entendu du bruit… J'ai regardé derrière moi et j'ai vu cet homme… Ça sentait le brûlé…*
- Des événements étant le fruit de l'imagination se traduisent par des opinions, des doutes et des références à soi : *L'agresseur la connaissait parce qu'il lui a parlé… Il me semble que… Je crois que… Je, mon, le mien…*

Il faut donc analyser le discours du témoin et le croiser avec les informations verbales et non verbales (comme pour l'interrogatoire d'un suspect).

Chercher la corrélation

Lorsque des parents déclarent l'enlèvement de leur bébé, il doit exister une corrélation entre l'événement et leurs émotions. Ils doivent réclamer l'aide de toutes les forces de police, souligner chaque détail, être profondément désespérés ou même énervés, vouloir ardemment aider les recherches, désirer répéter leur témoignage concernant l'enlèvement, ne pas hésiter à payer une rançon, etc.

Si le couple est calme, voir placide en racontant l'enlèvement, si les parents paraissent plus concernés par la volonté de fournir une version particulière des faits, ne sont ni affolés ni en état de choc, semblent plus intéressés par leur bien-être personnel et la manière dont ils sont perçus par rapport à l'événement, alors les enquêteurs peuvent avoir des doutes quant à la réalité de l'enlèvement.

Il doit également y avoir une corrélation entre les faits, le temps et l'espace. Une personne qui ne rapporte pas immédiatement un événement grave (la noyade d'un passager lorsque son véhicule est tombé dans un fleuve, par exemple), ou qui voyage jusqu'à une autre juridiction pour aviser d'un crime, doit être considérée avec méfiance.

L'entretien cognitif

Une méthode spécifique d'entretien a été mise au point pour aider la victime ou le témoin à se remémorer le plus d'informations possibles. L'enquêteur demande à la personne de recréer mentalement le contexte qui entourait le crime, de « revenir en arrière » jusqu'aux minutes précédant l'événement. Si un témoin se concentre uniquement sur un indice qu'il a vu, il peut aussi se souvenir d'informations voisines, puis de tout le déroulement des faits.

Cette méthode d'entretien doit utiliser :

- la recontextualisation : se remettre mentalement dans l'environnement et l'émotion du moment (le lieu, l'éclairage, les odeurs, la place occupée, l'humeur du moment, les réactions par rapport à la scène…)
- l'hypermnésie : restituer un maximum d'informations, même si elles semblent peu importantes, facilite le souvenir
- le changement d'ordre de narration : se rappeler les faits en partant de la fin jusqu'au début. Le rappel d'événements plus récents aide à se souvenir des événements plus lointains
- le changement de perspective : demander au témoin de raconter l'événement comme s'il était un autre protagoniste, un autre témoin ou une caméra de surveillance

Contamination des questions

L'enquêteur peut influencer un suspect ou un témoin par les mots qu'il utilise. Un léger changement dans une phrase peut mener un suspect à offrir une réponse différente. Il existe une grande différence entre « *À quelle vitesse roulaient les voitures lorsqu'elles se sont* ***heurtées*** *?* » et « *À quelle vitesse roulaient les voitures lorsqu'elles se sont* ***écrasées l'une contre l'autre*** *?* ». La seconde question induit un choc plus violent… et plus rapide.

Les termes utilisés dans une question peuvent influer sur la réponse. L'enquêteur doit donc choisir ses mots avec soin, particulièrement les adjectifs descriptifs et les verbes d'action.

De la même manière, des enquêteurs cherchant une voiture particulière doivent éviter de demander à un témoin qui dit avoir vu une voiture fuir le lieu du crime « *Était-ce une Peugeot 205 blanche ?* », ***avant*** que le témoin n'ait pu décrire le véhicule.

La parole de l'enfant

Jusqu'à 6 ans, l'enfant peut mentir sans intention de tromper : il veut seulement réaliser un désir et s'évader du réel.

Vers 7 ans, l'enfant est susceptible de mentir à dessin. Ses pensées ne se mélangent plus au rêve.

Les enfants de moins de 8 ans possèdent un vocabulaire limité pour décrire leurs émotions.

L'enfant ment rarement lors des révélations spontanées d'abus sexuels (1 à 3 % seulement). La majorité des enfants avouant avoir été abusés, tentent au contraire de minimiser l'intensité et la fréquence des abus. L'exagération serait inexistante. Les fausses allégations sont presque exclusivement rencontrées dans les affaires de divorce ou de

L'hypnose

L'hypnose est utilisée aux États-Unis, au Canada, en Grande-Bretagne, en Hollande et en Belgique, où elle est considérée comme une aide à l'enquête permettant de rechercher d'autres éléments concrets. Elle ne peut servir de preuve.

L'hypnose doit permettre au témoin ou à la victime de se souvenir avec plus de précision d'un événement vécu (souvenirs visuels) : description d'une marque de voiture, couleur, numéro de plaque d'immatriculation, trajet parcouru, détails d'un lieu, description d'une personne…

L'hypnose peut offrir une aide intéressante dans 60 % des cas dans les affaires d'homicide, d'enlèvement ou d'agression. Un sujet peut être hypnotisé des années après les faits (un enfant devenu adulte) et offrir des informations intéressantes. Ces dernières doivent évidemment être confirmées par des éléments d'enquête.

séparation, lors des requêtes de garde d'enfant ou de droit de visite. Elles peuvent alors être nombreuses mais il ne s'agit pas d'un mensonge conscient, plutôt d'une contamination du récit par la mère, soit volontairement malhonnête, soit de bonne foi, mais inutilement angoissée.
Les critères de validation du témoignage d'un adulte (clarté, précision, cohérence et consistance) sont totalement différents de ceux de l'enfant. C'est justement lorsque ces critères sont absents que le discours de l'enfant peut être considéré comme sincère.

Recueillir le témoignage d'un enfant

Il peut être très difficile pour les jeunes enfants de s'exprimer. Il est alors judicieux d'avoir recours à d'autres moyens d'expression, comme le dessin ou le jeu.

- À partir de 1 an, le dessin de l'enfant est figuratif et narratif, avant ce n'est qu'un gribouillage. Entre 2 et 3 ans, l'enfant se met à expliquer ses dessins. À partir de 4 ans, il est capable de concevoir un dessin à partir d'un projet. Après cet âge, le dessin devient une représentation objective de la réalité.
  Le dessin libre permet à l'enquêteur de déterminer le niveau de connaissance de sexualité de l'enfant (s'il différencie un garçon d'une fille) – qui sera suspect s'il est trop développé –, et de recueillir sa parole, car l'enfant peut montrer ce qui lui est arrivé.
- Les jouets rassurent l'enfant et le détendent face aux policiers. En utilisant des personnages en plastique, une maison, des meubles et des accessoires, l'enquêteur peut demander à l'enfant de lui décrire les faits qui se sont produits, leur localisation et les différents acteurs.

L'entretien mené avec l'enfant est un exercice délicat. Il doit se dérouler dans un endroit calme.
L'enquêteur doit expliquer à l'enfant les consignes à suivre : « *Donne-moi simplement la bonne réponse si tu la connais. Si tu ne la connais pas, dis-moi simplement que tu ne sais pas. Ce n'est pas grave si tu ne connais pas la réponse. Si je te demande de me parler de quelque chose et que tu n'as pas envie de le faire, dis-moi simplement que tu n'aimes pas cette question. Il vaut mieux ne pas répondre plutôt que de dire « non « si la réponse est « oui « Si tu ne comprends pas ma question, dis-le-moi, n'essaie pas de deviner la réponse* ». Ces consignes permettent à l'enfant de se sentir libre de ses choix et plus en confiance.
Les entretiens avec un mineur doivent être enregistrés. Cela permet :

- de lui éviter d'avoir à expliquer et décrire plusieurs fois ce qu'il a vu ou subi
- d'analyser son discours et son comportement (repli sur soi, jambes qui se nouent, visage qui se ferme…)

Hervé Letellier

Négociateur en chef au GIGN
38 ans, Français



Hervé Letellier, fils de gendarme, n'était pas passionné par les études, aussi s'est-il engagé chez les fusiliers marins dès ses 18 ans. Très sportif, courageux et aventurier, il a été accepté chez les Commandos Marine 4 ans plus tard. Durant 5 ans, en tant que nageur de combat (« commando Hubert »), il a voyagé à travers le monde pour participer à de nombreuses opérations sous-marines. À la fin de son engagement chez les commandos, il s'est naturellement tourné vers la gendarmerie, où il est devenu gendarme mobile durant 2 ans, puis a demandé à intégrer le GIGN. Il a réussi le concours d'entrée et, vu son expérience passée, a d'abord été plongeur d'intervention. Un jour, on lui a demandé de rejoindre des négociateurs qui tentaient d'apaiser un militaire, justement un ancien fusilier marin. Hervé Letellier, après 2 heures de discussion, est parvenu à le convaincre de se rendre sans violence. Ça a été pour lui une révélation. Il s'est alors intéressé à la négociation et a suivi des formations durant lesquelles il a retenu l'attention de ses supérieurs grâce à sa maîtrise de lui-même et… à sa voix grave et apaisante. Il a beaucoup de sang-froid, est très résistant au stress et sait contrôler ses émotions. Il s'exprime avec facilité, tant en français qu'en anglais. Il a de bonnes connaissances en sciences du comportement, en psychologie et en évaluation des risques.
Très volontaire, il est disponible 24h sur 24 et 7 j sur 7, et travaille souvent la nuit, au sein d'une équipe de 5 personnes.

Hervé Letellier

38 ans, Négociateur

APP	16	Prestance	80 %
CON	15	Endurance	75 %
DEX	15	Agilité	75 %
FOR	13	Puissance	65 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	15	Connaissance	75 %
INT	12	Intuition	60 %
POU	14	Volonté	70 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	14
Santé Mentale	70

Compétences

Administration	75%
Athlétisme	60%
Baratin	75%
Bibliothèque	50%
Conduite	65%
Crédit	70%
Criminologie	40%
Culture générale	65%
Discrétion	70%
Droit	55%
Garder son sang-froid	65%
Kayak	70%
Parachutisme	50%
Persuasion	95%
Pilotage	45%
Plongée	80%
Psychologie	65%
Recherche	60%
Renseignement	70%
Sabotage	60%
Sagacité	60%
Secourisme	40%
Vigilance	85%

Langues

Français	70%
Anglais	55%

Combat

Armes automatiques	40%
Armes d'épaules	50%
Armes de mêlée	45%
Armes de poing	65%
Bagarre	60%
Esquive	80%

Mémo pour mener un interrogatoire

Questions à considérer	Stratégie à adopter
Où l'entretien doit-il avoir lieu	Un endroit calme et sans distraction
Comment l'endroit doit-il être configuré ?	Sans barrière (plantes, verre, grand bureau), entre l'enquêteur et le suspect
Qui doit conduire l'entretien ?	Un seul interrogateur engendre plus facilement la confiance. Dans un duo, un enquêteur doit poser les questions et l'autre prendre des notes.
Comment un interrogateur peut-il encourager un suspect à parler ?	Utiliser une posture ouverte et relaxée, face au suspect. Se pencher un peu en avant, le regarder dans les yeux, incliner la tête et dire occasionnellement « ok », « oui ».
Comment un interrogateur peut-il encourager un suspect à écouter ?	Parler doucement, calmement. Éviter d'élever la voix et d'appuyer sur un mot en particulier, dans une phrase.
Quelle est la bonne manière de poser des questions ?	Comme un entonnoir : en commençant par des questions ouvertes, suivies par des questions de plus en plus précises.
Quels sont les bénéfices des questions ouvertes ?	Obtenir des informations complètes, minimiser le risque d'imposer son point de vue au suspect, et aider à établir son « comportement de base ».
Quels sont les bénéfices des questions fermées ?	Obtenir des détails spécifiques, s'assurer de leur exactitude, détecter les changements de sujet.
Quelles sont les précautions à prendre ?	Ne jamais poser de questions qui révèlent des informations de l'enquête et mènent le suspect vers la réponse désirée

Situations de crise

Depuis que les médias ont la possibilité de montrer aux spectateurs des situations de crises (années 1970), les décideurs ont pris en considération les réactions de l'opinion publique. Fini les bains de sang et les otages sacrifiés. La négociation est devenue un outil indispensable.
Depuis environ 30 ans, la négociation en situation de crise a permis de résoudre des milliers d'affaires d'enlèvements, de tentative de suicide, de prises d'otages et de barricade à travers le monde, tout en réduisant le nombre de tués (policiers, otages et forcenés).
Utilisée pour la première fois par la police de New York, la négociation présente la première approche « douce » pour résoudre les conflits.
Elle consiste principalement à « calmer » un incident, à donner le temps et la possibilité à un forcené d'exprimer ses sentiments (colère, frustration, anxiété), et donc d'identifier les éléments qui sont à l'origine de la crise. Le forcené peut alors ventiler ses émotions négatives sans avoir recours à la violence.
De manière involontaire, les forces de l'ordre, par leur attitude, peuvent pousser un forcené à devenir violent et à tuer. Les policiers, face à une situation de crise, pensent qu'ils doivent agir rapidement et avec autorité. Un négociateur doit au contraire combattre l'envie d'agir. Il doit surtout écouter afin d'établir un rapport de confiance avec le forcené.
Les spécialistes du comportement peuvent améliorer les capacités de réponses des unités de négociation de crise. Ils peuvent analyser l'attitude et le comportement du forcené et dresser son profil psychologique, conseiller le responsable sur l'opportunité de négocier et aider le négociateur à adapter son discours à la personnalité du forcené.

La négociation

Entendre ne veut pas dire écouter
car l'ouïe est un sens mais l'écoute est un art.
Goethe

Face à une situation de crise (prise d'otage, enlèvement contre rançon, détournement d'avion, etc.), la meilleure solution est d'aboutir à un compromis négocié et, si cela n'est pas possible, de parvenir à neutraliser, plutôt que de tuer. Tout ceci, sans mettre en danger la vie d'éventuels otages.
Il est nécessaire de comprendre les origines de la crise pour y apporter les solutions adéquates. Le plus souvent, les causes de la crise (perte d'un emploi, faillite, retrait du droit de visite d'un enfant, refus d'aller en prison, départ du conjoint, décision d'expulsion...) entraînent des besoins à satisfaire, qui peuvent faire partie des solutions à proposer.
Il est important de posséder une vision globale des interactions possibles avec les différentes personnes impliquées dans la crise : le ou les forcenés, la ou les victimes, les équipes de négociation et d'intervention, les témoins, le public, les médias (qui informent en direct), les autorités politiques.

Quand négocier ?

Il peut parfois être inutile de négocier, face à un malade mental en crise, à une personne totalement dépressive ou à un gangster endurci. Pour qu'une négociation soit possible, le forcené doit accepter de rechercher un compromis pacifique avec le négociateur. Ils doivent partager une volonté d'aboutir à un accord.
Il est impossible de négocier avec un forcené qui ne désire pas rester en vie. Négocier peut même, dans ces conditions, augmenter les risques pour les otages.
Pour qu'une situation soit négociable, le forcené doit avoir envie de vivre et doit avoir les capacités intellectuelles pour comprendre ce qui pourrait advenir si une intervention musclée était décidée. Il doit savoir ce qu'il souhaite réellement et être capable de l'énoncer clairement. Il faut enfin que le négociateur apparaisse à ses yeux comme un professionnel important, capable d'aider à résoudre la crise, mais aussi d'influencer le choix des forces de l'ordre.
Lorsqu'un forcené exprime une volonté de parler plus longtemps avec le négociateur, quand il parle d'autre chose que de la crise, ou encore, lorsqu'il envisage l'avenir, on peut estimer que la situation commence à s'améliorer.

Recueillir les informations

Obtenir des informations permet d'analyser le problème et les risques, de choisir les options à envisager et le type de négociation à utiliser.
Il faut tout d'abord recueillir des informations de situation : Qui est le forcené ? Qui sont les otages ? Où est-il/sont-ils situé(s) précisément ? Quand la situation de crise a-t-elle commencé ? Comment le forcené est-il entré ? Comment communique-t-il avec les forces de l'ordre ? etc.
L'équipe de situation de crise prend des mesures immédiates (périmètre de sécurité, plans d'évacuation des otages...) et prépare les options de résolution (négociation, assaut,

neutralisation sélective ou utilisation de gaz neurotoxiques).
Enfin, elle cherche à obtenir le plus d'informations possibles sur le/les forcenés et le/les otages. Il est important de posséder une description physique précise du forcené afin d'éviter toute méprise en cas d'intervention, mais également de connaître l'identité, le profil psychologique, l'état de santé, le casier judiciaire, etc., de chaque personne.
Ces informations peuvent être trouvées sur les lieux de l'événement (témoignages, observation, etc.), grâce à une équipe travaillant sur des bases de données (police, justice, services de renseignement, hôpitaux, presse et médias, établissements scolaires, mairies...), ou par l'intermédiaire d'enquêtes menées par des policiers (Interpol, les familles, les collègues, les amis, les voisins, les professeurs, le médecin, la concierge...). Les informations découvertes doivent rapidement être transmises à l'équipe de négociateurs, qui va classer les informations par priorité, intérêt et indice de fiabilité.

Savoir écouter

Savoir écouter, c'est posséder, outre le sien, le cerveau des autres.
Leonard de Vinci

Le négociateur doit écouter son interlocuteur et comprendre ses motivations, ses peurs et ses désirs. Il doit en quelque sorte se mettre à sa place et tenter d'assimiler son point de vue. Il faut mettre de côté sa propre personnalité, sa morale et ses opinions, et ouvrir son esprit. L'objectif n'est pas de faire respecter la loi mais de trouver un compromis satisfaisant pour sortir de la crise.
Il ne doit pas exister de position dominant/dominé. Ce n'est que progressivement que le rapport de force doit évoluer pour s'équilibrer, puis s'inverser. L'attitude du négociateur doit donc être mesurée, d'autant plus que le forcené peut avoir une vision très négative et de nombreux préjugés sur les forces de l'ordre.
Une personne qui provoque une situation de crise a toujours une raison profonde et des problèmes insurmontables, et fait face à un événement déclencheur qui va la pousser à franchir la ligne. Elle ne demande souvent qu'à être écoutée et a toujours des exigences à formuler. Le négociateur doit répondre de manière appropriée à ces exigences: obtenir un droit de visite pour les enfants, ne pas aller en prison, faire connaître des revendications politiques, etc.
Le négociateur ne doit pas demander, c'est le forcené qui doit dire ce qu'il veut.

Le ou les conseillers qui accompagnent le négociateur, écoutent leurs conversations afin d'analyser la progression de la négociation, qui peut durer des heures, voire des jours entiers. Ils cherchent par exemple à savoir si la violence des propos du forcené a augmenté ou a diminué avec le temps, si la durée de parole du forcené s'est accrue et s'il parle plus volontiers avec le négociateur, si le rythme des propos et le niveau sonore du forcené se sont atténués... Il est également intéressant de noter si le forcené parle davantage de lui-même et de ses problèmes, plutôt que de la crise.

Choisir ses mots

Un négociateur cherche avant tout à communiquer et à faire passer ses idées. Ce doit être quelqu'un qui sait reformuler et convaincre. Le but d'une négociation est de diminuer les émotions du forcené pour augmenter, au contraire, sa rationalité.
Il faut, à cet effet, utiliser des stratégies verbales afin d'établir un rapport de confiance tout en abaissant le niveau émotionnel du forcené:

- **Paraphrase:** répéter le message du forcené avec ses propres mots (« *Il est pas question que je relâche qui que ce soit maintenant !* »: « *Si je comprends bien, vous me dites que vous ne désirez par libérer un otage* »).
- **Nommer les émotions:** coller une étiquette sur les émotions exprimées ou impliquées par les mots ou les actions du forcené.
- **Effet de miroir:** utiliser des phrases indiquant la capacité à comprendre le forcené, et voir les choses comme il le fait. Répéter ses derniers mots ou les idées principales de son message.
- **Questions ouvertes:** afin de pousser le forcené à s'exprimer. Pendant qu'il parle, le négociateur peut non seulement gagner du temps mais également comprendre ses ennuis, ses désirs et ses motivations. Il peut par la suite utiliser ce qu'il a appris pour atténuer la crise. Le négociateur peut inviter le forcené à exprimer sa colère: « *Dites-moi ce qui s'est passé* ».

Le négociateur doit également se concentrer sur l'intonation et le son de sa voix, sur ses silences. Mais les stratégies verbales ne font pas tout. Les mots prononcés jouent un rôle très important. Si le négociateur tente de communiquer en utilisant un langage, des représentations et une vision du monde qui sont étrangères au forcené, il risquera d'être mal compris ou mal interprété. Il lui faut d'abord cerner la personnalité du sujet puis adapter le contenu de sa communication à l'univers du forcené. Les mots peuvent être investis de valeurs différentes selon le milieu socioculturel et l'idéologie du ravisseur.
Au niveau du vocabulaire, il existe des mots connotés (subjectifs et pouvant revêtir plusieurs sens, tels que « liberté », « bonheur » ou « respect ») et des mots dénotés (concrets, tels que « chaise », « télévision » ou « revolver »). Les mots connotés sont universels et il est donc plus facile de partager l'opinion de celui qui les prononce, quel que soit le contenu du discours, car c'est l'auditeur qui détermine le sens de ces mots.
L'usage de mots connotés peut permettre de réduire le niveau de tension du forcené. Lorsque ce dernier redevient rationnel, n'est plus aveuglé par sa colère et qu'une relation de confiance s'installe, le négociateur peut utiliser des mots plus précis, afin d'obtenir des informations plus claires, notamment pour se faire préciser certains aspects d'une demande.
La connaissance des cultures est également primordiale pour le négociateur. On ne s'adresse pas du tout de la même manière à un asiatique, un européen ou un arabe.
Le négociateur doit arriver à convaincre le forcené qu'il désire sincèrement l'aider: « *Il a dû vous arriver quelque chose de terrible pour que vous en arriviez là.* ***Racontez-moi...*** »,

« Je voudrais vraiment vous aider. On va trouver une solution ***tous les deux*** *».*
Il doit également valider, légitimer le sentiment de colère du forcené, en racontant une expérience vécue ou imaginaire : *« Moi aussi j'ai un fils du même âge. Comme toi je n'ai plus le droit de le voir, je suis vraiment furax, il y a des jours où ça me rend dingue. Il me manque tellement... »*
Le négociateur doit apparaître comme un partenaire pour qu'un sentiment de confiance s'établisse avec le forcené : *« Essayons de travailler* ***ensemble*** *pour se sortir de cette situation... Je suis sûr qu'il y a une solution à* ***notre*** *problème et qu'on peut y remédier* ***tous les deux*** *».*
Le négociateur doit être sincère car s'il fait semblant, le forcené pourrait s'en rendre compte et couper toute communication. Il doit se montrer concerné par la situation, mais rester ferme.
Il ne doit pas faire des promesses qu'il ne pourra pas tenir et cela d'autant plus que le forcené peut déjà avoir été impliqué dans une prise d'otages et savoir « ce qui l'attend ». Si, dès le départ, le négociateur se montre honnête, même face à des criminels endurcis, il augmente ses chances d'aboutir à un compromis négocié.
Il peut également arriver qu'un négociateur ait affaire à un psychopathe particulièrement dangereux qui s'amuse à utiliser le pouvoir qu'il a sur la vie des otages pour humilier la police. Le négociateur doit garder son sang-froid, en toutes circonstances et ne surtout pas répondre à ses provocations par la colère ou la frustration : cela ne ferait qu'augmenter la satisfaction du forcené. Il faut au contraire rester imperturbable et ne formuler aucune critique, afin d'éviter l'escalade. Garder le contact avec ce genre d'individu permet de gagner du temps... pour que l'équipe d'intervention se mette en place.

Exigences et compromis

Les forcenés peuvent parfois avoir des demandes extravagantes ou irréalisables. Robert Ressler, ex-profiler au FBI et instructeur en négociation, a dû un jour, faire face à un jeune noir qui voulait que « tous les blancs disparaissent de la surface de la terre » et désirait en discuter avec le Président des États-Unis. Jimmy Carter était prêt à saisir son téléphone mais Ressler a refusé. Ça aurait été inutile car les exigences du forcené étaient inapplicables.
Il existe des demandes moins fantaisistes mais sur lesquelles les négociateurs s'entendent pour ne jamais transiger : échanger des otages, introduire de nouveaux otages dans le bâtiment, fournir des armes ou de la drogue.
Il y a en fait des demandes négociables (nourriture, cigarettes, boissons, argent, couverture médiatique, moyens de transport, chauffage, médicaments) et d'autres qui ne le sont pas (le négociateur ne dit jamais « non » directement mais demande du temps et assure qu'il doit obtenir l'aval de ses supérieurs...).
Il existe également des demandes qui ne sont pas de la compétence du négociateur : ne pas faire de prison, obtenir un sauf-conduit, faire libérer des prisonniers, etc.
Certains forcenés demandent que le chef de l'État fasse une déclaration solennelle à la télévision ou veulent obtenir eux-mêmes un temps d'antenne lors du journal de 20h. Ces demandes ont longtemps été non négociables mais grâce aux évolutions technologiques, il est à présent possible de manipuler les images, de les transmettre avec un léger différé ou des les diffuser dans un espace géographique limité. On peut alors donner l'illusion au forcené d'avoir satisfait à sa demande.

Suggérer et persuader

Lorsque le négociateur réussit à persuader le forcené qu'il comprend sa colère et sa frustration, un rapport de confiance peut s'établir entre eux. Par ce biais, le négociateur induit un processus de responsabilisation et d'engagement. Il renforce l'estime de soi du forcené et peut ainsi lui faire comprendre que si les choses se déroulent bien, c'est grâce à lui : il aurait pu tirer sur tout le monde et ne l'a pas fait, c'est donc un homme bien, etc. Le négociateur transfère progressivement la responsabilité de la situation sur le forcené et le rend solidaire de son évolution. Tout ne repose pas sur les épaules de la police, tout ne sera pas « la faute » des forces de l'ordre.
En acceptant certaines choses relativement banales, sans conséquences, le forcené se met en position d'accepter des choses plus importantes à l'avenir. Le négociateur, au départ de la crise, va par exemple lui demander s'il est d'accord pour continuer à utiliser cette ligne de téléphone pour parler. Par la suite, il tentera de le convaincre de prendre des décisions qu'il pensera adopter de sa propre volonté.

Pour cela, le négociateur dispose de plusieurs stratagèmes :

- Concéder des faveurs au forcené au bout d'un certain temps, sans rien demander en retour... pour le moment. Le ravisseur ne s'attend pas à ce que la police lui fasse le moindre cadeau et considère donc ce que le négociateur lui offre, comme ayant plus de valeur que cela n'en a réellement (ne pas couper l'eau ou l'électricité). Mais, lorsque le négociateur exigera des concessions du forcené, il pourra lui rappeler les faveurs accordées afin qu'il lui rende la pareille.
- Proposer au forcené de prendre une décision importante pour la résolution de la crise, en précisant qu'il existe un délai de validité. C'est une excellente opportunité qu'il ne faut pas manquer. *« Mon chef est d'accord pour la nourriture, mais à condition que tu relâches quelqu'un. Il a besoin de ta réponse dans les 5mn, sinon, il n'y aura plus de marché après... J'ai eu beaucoup de mal à obtenir son accord ».* Le négociateur l'oblige à raisonner en termes de coût et d'avantage.
  On suggère au forcené qu'il est celui qui décide. Il a l'impression de participer à l'évolution de la situation et d'avoir une prise importante sur les événements.
  En lui suggérant de prendre son temps avant de répondre à une proposition, le négociateur l'amènera à penser que sa réponse à de l'importance... même si ce n'est pas le cas.
- Un autre moyen de convaincre un forcené qu'on le prend au sérieux et qu'il joue un rôle décisif dans les transactions, est de lui demander de préciser sur quoi il est d'accord et sur quoi il ne souhaite pas transiger.
- Le forcené se sent en position de force, alors que le rapport de force est justement en train de changer. Le négociateur doit alors le faire basculer à son avantage. Il peut pour cela

insinuer qu'une intervention risque d'être imminente. En conséquence de *son* attitude, la police pourrait mal réagir et vouloir intervenir.

Le négociateur fait ainsi monter la pression sur le forcené, en ajoutant que l'activité des forces de police autour de lui est intense. Le négociateur signifie alors au forcené que quelque chose de grave va arriver (« *Ça fait trop longtemps que ça dure* ») et que la fin de la crise ne dépend plus que de lui.

Savoir gérer le temps

Le temps est l'allié du négociateur et peut même devenir un outil de négociation. Lorsqu'un forcené finit par admettre que ses exigences ne seront pas satisfaites immédiatement, le dialogue peut commencer.

Le temps qui passe peut aussi être utilisé pour contenter graduellement les besoins du forcené. Celui-ci a d'abord faim et soif, puis il a besoin d'être rassuré, de se sentir en sécurité, et enfin, il apprécie d'être compris et considéré. Ces besoins deviennent des outils de négociation que l'on utilise selon le profil psychologique du forcené.

À mesure que le temps passe, le négociateur va aussi tenter de rationaliser la situation, de comprendre le forcené pour l'aider à trouver un moyen de sortir de la crise sans perdre la face. Il doit pour cela chercher à connaître les intérêts, les croyances ou les valeurs du forcené et s'en servir pour l'amener à reconsidérer la situation. Cela demande du temps… que le forcené ou les autres acteurs de la crise ne sont pas toujours prêts à donner.

Le temps permet aussi de planifier une intervention si le négociateur réalise que la crise ne débouchera pas sur une issue pacifique.

Le temps, d'un autre côté, peut également favoriser le Syndrome de Stockholm chez les otages (cf. *Traumatismes de victimes*, p. 71) et augmenter le stress des acteurs de la résolution (qui doivent se relayer toutes les 8 heures).

Le rôle des médias

Il peut être utile de mettre en place une cellule de communication avec les médias, particulièrement si la crise s'étire dans le temps. L'équipe de négociation doit informer l'opinion publique du cours des événements tout en empêchant que des informations importantes (que le forcené pourrait écouter), ne soient divulguées.

Il est également essentiel de sécuriser les moyens de communication avec le forcené afin que ceux-ci ne puissent être interceptés par des complices ou des journalistes.

Les équipes de négociation de crise

Aux États-Unis, les forces de police des grandes villes possèdent chacune leur CNT (*Crisis Negotiation Team*) et leur SWAT (*Special Weapon And Tactics)*, pour la neutralisation lorsque la négociation ne peut pas aboutir.

En général les CNT s'occupent rarement des incidents où un forcené prend quelqu'un en otage afin d'obtenir de l'argent ou une concession de la police ou du gouvernement, ou des mutineries de prisons. Les CNT se consacrent plutôt aux sujets en crise, aux personnes qui font face à un problème ou à une perte qui leur semble insurmontable et sont dans un état émotionnel extrême, en colère, dépressifs ou frustrés : un homme violent qui se barricade chez lui et prend ses enfants en otage, un évadé de prison ou un criminel en fuite, une tentative de suicide ou des incidents impliquant des malades mentaux.

Les SWAT sont des unités d'élite de la police d'intervention américaine, créées en décembre 1969, fortement armées et au personnel très entraîné. Elles interviennent lors de situations présentant des risques trop élevés pour des agents de police non spécialisés.

De nombreux pays possèdent leur force d'intervention : SAS britannique, Spetsnaz russe, GSG9 allemand, NOCS italien, GTI canadien… Mais la plupart ne sont pas dotées d'une unité de négociation. En Belgique, le DSU (Direction Unités Spéciales, le GIGN belge), créé en 1974, possède une quarantaine d'hommes et bénéficie d'une section de négociateurs très performante.

La France dispose de 3 unités principales :

Le GIGN

Le Groupe d'Intervention de la Gendarmerie Nationale, une des unités antiterroristes parmi les plus performantes au monde, existe depuis 1974.

À l'époque, il n'était constitué que de 15 membres. Depuis 2002, son effectif a dépassé la centaine d'hommes, dont 11 officiers. Ses missions principales sont de libérer les otages et d'arrêter les terroristes. Il est souvent appelé à neutraliser des forcenés barricadés chez eux, sur leur lieu de travail ou dans une école. Il intervient également lors des mutineries de prison. Le GIGN n'agit pas qu'en France et dans ses DOM TOM. Il peut également venir en aide à des pays étrangers (Djibouti, Arabie Saoudite, Liban, Soudan, Comores…). Le GIGN tente *toujours* de négocier avant d'intervenir de façon plus « musclée ».

Le RAID

« Recherche, Assistance, Intervention, Dissuasion » est un service de la police nationale qui agit sur l'ensemble du territoire français depuis 1985.

Ses missions principales sont la gestion de crise en cas de prises d'otages, de mutineries ou de forcenés, et l'interpellation de terroristes. Il possède un groupe « crise négociation et assistance médico-psychologique » chargé de la phase de négociation. Cette section est composée de psychologues et psychiatres ainsi que de criminologues. Le RAID coopère avec les unités du GIPN.

Etude de cas

Un père indigne

En 1989, un groupe de gangsters avait pris en otage la famille d'un banquier en Belgique. La négociation avait duré 5 jours et les preneurs d'otage regardaient les informations à la télévision. Une chaîne diffusa une interview du père du chef des gangsters, qui lui demandait de se rendre. Les négociateurs n'y trouvèrent rien à redire, jusqu'à ce qu'ils apprennent que ce père ne s'était jamais occupé de son fils lorsqu'il était enfant et que ce dernier avait très mal pris de recevoir des leçons de ce « père indigne ».

Le GIPN

Le Groupe d'Intervention de la Police Nationale a été créé à la même époque que le GIGN. En fait on devrait dire « Les Groupes » (16 à 24 hommes) car ils sont répartis dans 9 régions françaises pour intervenir rapidement dans des missions d'envergure réduite : Lille, Strasbourg, Lyon, Nice, Marseille, Bordeaux, Rennes, Nouvelle-Calédonie et Réunion. Chaque groupe entre en action uniquement dans sa zone régionale, généralement dans des prises d'otages, des barricades ou des émeutes de prison. Le GIPN est une force d'intervention et non de négociation.

Un négociateur n'agit jamais seul. La *Crisis Negotiation Unit* du FBI recommande aux agences d'utiliser au moins 3 professionnels lors d'une situation de crise.

L'un des membres de l'équipe intervient comme négociateur en chef et engage le dialogue avec le forcené. Le second négociateur l'assiste en l'aidant à choisir les techniques de communication et les mots spécifiques. Le 3e membre, sorte de chef d'équipe, précise la stratégie globale de négociation et sert d'interface avec les autres composantes de la crise tels que l'équipe d'intervention, le chef de la police, les enquêteurs, les politiques, la famille du forcené, etc., afin de collecter les informations vers les 2 négociateurs.

Les équipes peuvent également inclure un « référent », souvent un psychologue, qui conseille les deux négociateurs avec un autre point de vue, ainsi qu'un « superviseur », qui assure le bon fonctionnement des moyens techniques et logistiques.

Seul le négociateur entre en contact avec le forcené. Mais il ne décide pas du tournant que doit prendre une négociation ou de l'opportunité d'une intervention. C'est le rôle du commandant en chef de la cellule de crise.

Un climat de cohésion et de confiance totale, règne dans l'équipe de négociation.

Le kidnapping international

Chaque année, 15 000 personnes sont enlevées dans le monde entier, principalement en Amérique du Sud (environ 37 %), en ex-URSS (25 %), en Asie du Sud (22 %) et en Afrique (10 %). La majorité des victimes sont des employés d'entreprises multinationales, cadres et techniciens, qui travaillent dans des pays riches en ressources naturelles, mais sans état de droit. Les dirigeants de ces grandes sociétés ont même dû souscrire des polices d'assurances spécifiques pour leur personnel expatrié. Des hommes d'affaires, des membres d'ONG et de simples touristes peuvent également être enlevés contre rançon, par des mouvements de luttes armées, des groupes sectaires ou des minorités aux revendications ethniques qui veulent diversifier leurs sources de revenus.

Des experts « privés », souvent anciens des forces de sécurité d'état, proposent donc leurs services à des sociétés qui possèdent même parfois une cellule à part entière dans leur organigramme.

La moitié des enlèvements ont lieu lors de déplacement, environ 30 % des victimes sont kidnappées chez elles. Dans plus de 65 % des cas, une rançon est payée et la victime est libérée. Dans 15 % des cas, elle est relâchée sans paiement. 10 % des victimes risquent d'être assassinées même s'il y a paiement. Seules 7 % sont secourues par la police ou les militaires.

Enlèvement avec demande de rançon

L'une des expériences les plus traumatiques qu'une famille ait à subir, est l'enlèvement de l'un de ses membres. Dans de telles circonstances, la police peut demander l'aide d'une équipe de négociation de crise. Cette équipe joue un rôle essentiel qui bénéficie aux enquêteurs mais également à la famille des victimes. Elle saura leur indiquer comment négocier avec le ou les kidnappeurs, comment la transaction pourra se passer, quoi répondre au téléphone, comment personnaliser leurs messages, comment communiquer efficacement…

L'équipe de négociation de crise doit également fournir une aide à l'enquête. Elle établit un centre d'opérations (généralement chez la famille même), conseille et épaule la famille tout au long du processus. Elle développe des stratégies afin de réduire les attentes du kidnappeur, pour répondre aux éventuelles menaces et demandes, dans le but final de trouver ou de faire libérer la victime.

Les membres de l'équipe vivent 24h sur 24 avec la famille, l'observe et discute avec elle afin de recueillir des informations sur la victime (comportement et habitudes). Cette immersion totale limite les mouvements autour et à l'intérieur de la maison, démontre l'engagement de l'équipe, à tout faire pour le retour de la victime, et permet aux enquêteurs de se consacrer uniquement à l'enquête car c'est le chef d'équipe qui obtient et fournit les informations à mesure qu'elles arrivent. Les négociateurs servent d'interface entre les enquêteurs et la famille.

L'équipe de négociation doit être bien entraînée, disciplinée et organisée. Elle doit être présente dès le départ et participer au compte rendu initial avec les membres de la famille. Elle installe immédiatement les équipements destinés à enregistrer et pister les futures communications avec le ravisseur.

L'équipe s'efforce d'établir le centre d'opérations dans l'endroit le plus approprié de la résidence afin de surveiller discrètement les appels et d'y répondre. Ce centre doit également proposer un endroit où l'équipe tiendra ses réunions privées et les échanges téléphonique avec des enquêteurs, tout en gardant une intimité suffisante à la famille. Les membres de l'équipe et les enquêteurs doivent éviter de discuter de l'enlèvement en présence de la famille, qui pourrait mal interpréter ces conversations.

Trouver un porte-parole

L'équipe de négociation détermine quel membre de la famille sera le plus à même d'être le porte-parole qui répondra au téléphone. Elle va lui expliquer comment se comporter et va l'entraîner en jouant le rôle du ravisseur.

Mais l'équipe doit également savoir écouter toute la famille, ceux qui veulent absolument agir, ceux qui sont déprimés comme ceux qui sont en colère, afin de les réconforter et d'établir une relation de confiance. La famille n'en sera que plus à l'aise et plus coopérative, mais surtout, elle fera confiance aux forces de police.

L'équipe prépare le porte-parole de la famille aux contacts à venir avec le ravisseur, et donc, à des demandes d'argent et des menaces de mort. Elle lui indique le vocabulaire à utiliser. Il ou elle doit personnaliser la victime et demander une preuve selon laquelle elle est encore en vie. Le mieux est de pouvoir parler directement à la victime en lui posant une question à laquelle seule elle pourrait répondre (le nom de son premier chat, son programme télé préféré, etc.).

Pour personnaliser la victime (pour que l'agresseur la visualise comme une personne et non un simple « monnaie d'échange »), les négociateurs conseillent également au porte-parole de parler au ravisseur de la famille de la victime, de ses parents ou de ses enfants. Il doit aussi l'informer de problèmes médicaux éventuels et exploiter ces informations. Une épouse peut dire « *Mon mari a des problèmes de cœur et il a besoin de ses médicaments. Je détesterais qu'il lui arrive quelque chose simplement parce qu'il n'a pas pu prendre ses pilules. Ni vous ni moi n'aurions alors ce que nous voulons* ». Ce genre de phrase indique que la responsabilité du bien être de la victime et de la résolution de l'enlèvement reposent sur les

épaules du ravisseur et non de la famille, mais cette information est offerte de manière aimable.

Développer des stratégies

L'équipe de négociation propose également des stratégies et des techniques afin d'amoindrir les attentes du ravisseur et de gagner du temps.
Elle tente de faire comprendre au criminel les difficultés inhérentes à l'obtention d'une grosse somme d'argent pour la rançon. Les banques posent souvent des questions lorsque quelqu'un effectue un retrait conséquent et doit le signaler aux autorités compétentes. La famille doit indiquer qu'elle ne possède que très peu de liquide et qu'il faut obligatoirement aller à la banque. La famille peut même affirmer ne pas posséder l'argent de la rançon.
Ce genre de stratégies, proposé avec calme et doigté, montre une volonté de coopérer et indique au ravisseur qu'il doit atténuer sa demande.

Traumatismes des victimes

La notion qu'une expérience traumatique produit des réactions extrêmes est connue depuis longtemps. Lorsqu'elle est confrontée à une situation dangereuse pour sa vie, la victime d'un crime peut instinctivement avoir recours à divers mécanismes psychologiques (des « mécanismes de défense ») qui lui permettent de faire face à ce danger : la régression, le déni ou la répression.
Mais elle peut également affronter ce traumatisme en « s'identifiant » avec son ou ses agresseurs. Ce phénomène, qui n'est pas rare, se produit lorsqu'une personne crée un lien émotionnel avec un autre. Il y a alors « introjection », par laquelle la victime modifie sa personnalité et même ses caractéristiques physiques afin d'imiter la personne avec laquelle elle s'identifie.
En s'identifiant avec ses agresseurs et en imitant leurs agressions, la victime de crime se transforme, passant de la personne menacée (ce qui est insupportable) à la personne menaçante. Cette transformation mentale permet à la victime de ressentir une certaine force dans une situation humiliante et terrifiante.
En fait, lorsqu'un agresseur pointe une arme sur une personne ou la kidnappe, souvent, la seule chance que la victime a de survivre, est de rejoindre émotionnellement et physiquement son agresseur. Si elle ne coopère pas entièrement, elle risque de mourir.
En plus de son utilité psychique, l'identification avec l'agresseur remplit une importante fonction de survie. Instinctivement, une victime sent que si elle apaise son agresseur, ses chances de survie augmenteront. Les agresseurs à qui l'on affirme qu'ils « ont raison » et dont les fantasmes de domination et de contrôle sont appuyés par une victime docile tueront moins facilement ce « soutien positif ». L'identification de la victime en tant d'individu, peut donc en quelque sorte, avoir un effet contrôlant sur l'agresseur.
Certains spécialistes pensent que l'identification avec l'agresseur, résulte du fait que la victime apprécie de rester en vie. Lorsque le kidnappeur change d'avis et ne parle plus de tuer sa victime, celle-ci ressent de la gratitude envers lui.
En 1973, à Stockholm, le cambriolage d'une banque qui avait mal tourné aboutit à une longue prise d'otages. Le temps passa et les otages montrèrent des signes d'impatience et de frustration. Ils s'identifièrent avec le preneur d'otage et finirent par l'aider *contre* la police. C'est de cette affaire qu'est issue l'expression « Syndrome de Stockholm ».
Le cas le plus célèbre d'identification avec son agresseur est celui de Patty Hearst. Fille d'un millionnaire, elle avait été enlevée et séquestrée nue dans un placard durant 2 mois, violée, privée de nourriture et de sommeil, humiliée et menacée de mort. Finalement, ses ravisseurs la laissèrent sortir du placard et se montrèrent plus sympathiques avec elle. Elle se joignit alors à eux pour cambrioler des banques. Selon les témoignages, elle semblait adorer agir ainsi et le faisait de son plein gré.
L'identification avec l'agresseur est un bon mécanisme de défense. Elle permet aux gens de survivre à une situation menaçante. Mais, poussée à son extrême, elle peut provoquer une conduite antisociale. S'identifier avec son agresseur produit des modifications psychologiques susceptibles de perdurer bien après que l'agresseur ait relâché sa victime.
Une victime peut même éprouver un stress post-traumatique : amnésie, dépression, tendances suicidaires…
De façon générale, la menace traumatique imposée à une victime par un agresseur peut créer des « anormalités » psychologiques et comportementales durables. L'identification peut être si intense que la victime va projeter l'agression sur celles et ceux qui tentent de l'aider.

Utiliser le syndrome de Stockholm

La négociation est un jeu délicat et le négociateur doit aiguillonner le forcené tout en s'assurant qu'il ne va pas tuer ses otages. Les spécialistes ont découvert que le meilleur moyen de s'en garantir était de développer chez eux, volontairement, un syndrome de Stockholm. Lorsqu'un preneur d'otage est retranché dans un bâtiment et que ce n'est pas un malade mental ou un dépressif, mais plutôt un délinquant pris à son propre piège, il faut tenter d'influencer les rapports existants entre le ravisseur et ses otages, afin qu'ils se rapprochent les uns des autres.
La pression qui pèse sur le preneur d'otages doit être maintenue à la limite du point de rupture (faire traîner les choses, donner l'impression de ne pas comprendre ce qu'il dit). Face à cette situation qui semble sans issue, les otages finissent généralement par se convaincre que les forces de l'ordre seront incapables de les sortir de la crise et qu'elles vont irriter le ravisseur au point qu'il risque de les tuer. Progressivement et inconsciemment, les otages se mettent à détester la police et identifient leur situation à celle de leur ravisseur,

L'ancien héros dépressif

Un homme de 77 ans appela la police et demanda à la jeune femme qui répondit, s'il était « contre la loi » de se suicider. Alarmée, l'agent commença à discuter avec lui et comprit qu'il avait menacé son épouse de son arme et que celle-ci s'était échappée. Elle avait alerté la police, qui avait envoyé des SWAT, et le vieil homme était aussi affolé que déprimé.
La jeune policière l'écouta durant près de 2 heures alors qu'il racontait ses souvenirs de la Seconde Guerre Mondiale, lorsqu'il était un jeune soldat, viril, courageux et indestructible... mais aussi terrifié. Il se montra charmant et ses histoires, bien que lugubres, étaient souvent intéressantes et amusantes.
Il remercia la policière de son écoute attentive et de son attention, et lorsqu'elle lui demanda s'il avait l'intention de se suicider, il lui expliqua qu'il venait de quitter la vie active et se sentait inutile. Ses actions durant la guerre et sa vie de chef d'entreprise lui semblaient nettement plus intéressantes comparées à sa vie présente, sa petite pension et sa santé déclinante.
La policière l'aida à se concentrer sur la situation, à « faire la paix » avec sa « splendeur passée » et à accepter son présent. Elle se montra très franche et évita de s'adresser à lui comme s'il était fou ou sénile. Il finit par se rendre sans incident.

considérant que ce dernier est, lui aussi, otages des forces de l'ordre.
Les otages doivent s'attacher à leur ravisseur pour qu'il puisse en retour s'attacher à eux. Ainsi, si la prise d'otage se prolonge et qu'il faut faire parvenir de la nourriture aux otages, les sandwichs ne doivent pas être préparés et emballés pour être livrés. Le ravisseur doit être contraint de demander aux otages de préparer son propre sandwich avec le pain et la garniture séparés.
Le but final est d'influencer l'esprit du ravisseur afin qu'il ne soit plus capable de tuer les personnes qui sont « dans la même galère » que lui, qui le soutiennent et le comprennent. Ce processus doit cependant être utilisé avec précaution, car les négociateurs ne pourront plus alors, compter sur la coopération des otages dans le processus de négociation.

Les « Negotiation Position Papers »

Les négociateurs de crise doivent influencer et persuader un agresseur en utilisant des techniques et des stratégies de communication. Mais il leur est parfois difficile de transmettre simplement leurs conseils et leur stratégie au commandant en charge de la situation. À cette fin, il leur est possible d'utiliser des *Negotiation Position Papers* (NPP, document indiquant l'orientation de la négociation), afin d'exprimer clairement leurs opinions durant un incident. L'unité de négociation des situations de crise du FBI utilise souvent des NPP, particulièrement lors de prise d'otage ou de barricade.
Le commandant en charge de la situation de crise se repose sur le coordinateur de l'équipe de négociation pour offrir des comptes-rendus sur le statut (une description générale de l'incident), une évaluation (une analyse de l'incident) et des recommandations (des conseils et une stratégie).
Lors d'une situation de crise, la communication peut se révéler difficile car le niveau de stress de tous les participants est élevé. Le commandant en chef, qui subit énormément de pression, peut lui aussi être en situation de crise ! Les NPP peuvent être un complément visuel pour les briefings entre le coordinateur et le commandant en chef. L'équipe de négociation partage également ses NPP avec l'équipe de commandement et l'équipe d'intervention, afin que ces 3 composantes soient continuellement, pareillement informées.
Mais les NPP aident aussi l'équipe de négociation en elle-même : tous contribuent en apportant leurs idées et leurs opinions, restent concentrés et connaissent les derniers développements de la situation.

Situations de crise et personnes âgées

Les personnes âgées sont de plus en plus nombreuses dans les sociétés occidentales et il n'est pas rare qu'une situation de crise implique une personne de plus de 65 ans.
Les études montrent que les personnes âgées doivent souvent faire face à la dépression, à

Negotiation Position Papers

Date : 20 mars 2005
Heure : 21 h 00

Plusieurs contacts téléphoniques ont eu lieu entre l'équipe de négociation de crise et un homme, entre 17 h 00 et 20 h 30.

Statut

1. Le sujet est dans une résidence privée, où il est entré 12 heures auparavant en fuyant la police. Il possède un pistolet semi-automatique 9 mm.
2. Le sujet tient la police à distance en tenant en otage deux enfants qu'il ne connaît pas (âgés de 2 et 5 ans). Il ne les a, ni menacés ni blessés.
3. Le sujet n'a demandé un moyen de transport qu'une seule fois, au début du siège, sans fixer d'heure limite.
4. La ligne téléphonique du suspect a été capturée.
5. Le sujet refuse de sortir de la résidence privée ou de se rendre.

Évaluation

1. C'est une situation de prise d'otage.
2. Le sujet est un criminel de carrière avec un passé violent, mais il n'est pas préparé à cette situation, ni par planification, ni par expérience.
3. Le sujet semble confus, effrayé, et inquiet pour sa propre vie, bien qu'il affirme contrôler la situation et avoir « un plan ».
4. Le sujet utilise les enfants pour se protéger de la police et non pas pour négocier.
5. Le sujet n'a pas insisté pour obtenir un moyen de transport et n'a pas menacé ses otages. Ces deux messages sont positifs.
6. Malgré la présence de signes positifs, la référence du sujet à « un plan », sans aucune référence à son avenir, semble indiquer un suicide potentiel.
7. L'équipe de négociation de crise évalue le niveau de risque pour les otages comme : peu élevé. L'équipe considère que le sujet présente un risque modéré de suicide.

Recommandations

1. L'équipe de négociation de crise doit utiliser une stratégie et une écoute spécifique pour établir un rapport avec le sujet et explorer ses préoccupations et ses motivations.
2. En communiquant avec le sujet, pour l'encourager à se rendre, l'équipe doit tenter de minimiser ses crimes et lui offrir un scénario qui réduirait son embarras.
3. L'équipe doit considérer la possibilité d'utiliser un membre de sa famille comme intermédiaire, surtout si le potentiel suicidaire du sujet augmente.
4. L'équipe devrait coordonner une livraison de nourriture au sujet, afin de créer un rapport de confiance mais aussi pour permettre à l'équipe d'intervention de s'approcher du site de crise.
5. Puisque le sujet regarde les informations à la télévision, le commandement devrait envoyer des messages positifs au travers des médias concernant la volonté de la police d'aboutir à une résolution pacifique de la crise.
6. Pour le moment, il ne semble pas utile d'employer une équipe SWAT. Le sujet exerce un certain contrôle de la situation, basée sur son utilisation des enfants comme otages.

Des situations délicates

Voici différentes situations de crises envisageables et le vocabulaire qui peut être utilisé par les différents forcenés.

Crise familiale/domestique

Michel Peltier, 30 ans, a enlevé sa concubine, Marie, et leur fils. Marie a obtenu un jugement qui empêche Peltier de voir son fils. Elle a rejeté à plusieurs reprises ses demandes de réconciliation. Il l'a suivie et harcelée, par le passé. Il les a enlevés au beau milieu de la nuit, alors que Marie logeait chez ses parents, et les a conduits jusqu'à une ferme inoccupée, lorsque sa voiture est tombée en panne d'essence. La police a localisé le véhicule et les a découverts dans la ferme. Michel Peltier a alors saisi une arme à feu.

- « Je ne vais pas la laisser me prendre mon fils »
- « J'ai essayé, essayé, j'ai tout fait pour qu'elle revienne avec moi »
- « Mon fils... C'est uniquement pour lui que je vis »
- « Je crois que... je ne peux plus supporter tout ça »

Lieu de travail

Gert Müller, 37 ans, est fou de rage : la société dans laquelle il a travaillé durant 10 ans a licencié la plupart des employés les plus âgés afin de réduire le coût salarial et d'augmenter ses profits. Müller accuse directement le directeur de la société de la perte de son emploi. Il a amené un pistolet dans son bureau et menace de tuer le directeur si on ne lui rend pas son poste. Il affirme avoir été traité « comme une merde » et ne pas avoir reçu le respect qu'il mérite après 10 ans de dur labeur.

- « J'ai donné 10 ans de ma vie à cette foutue boutique ! »
- « C'est la faute de ce pourri de directeur »
- « Ils n'avaient pas le droit de me faire ça »
- « Si je ne travaille plus, comment voulez-vous que je nourrisse ma famille ? »

Suicide

Peter Coley, 45 ans, était un banquier à succès qui menait la belle vie. Malheureusement, plusieurs de ses investissements et de ses décisions financières ont échoué et il est ruiné. Il pense que cet échec va apporter la honte à sa famille, que son épouse va le quitter et que la justice va saisir tout ce qu'il possède. Il est désespéré et se sent abandonné. Il croit que le seul moyen de s'en sortir est de se suicider. L'un de ses employés, à la banque, le voit entrer dans son bureau avec un pistolet et appelle la police.

- « Je suis ruiné... Ma vie est foutue »
- « Ma famille va avoir tellement honte de moi »
- « Il n'y a aucun espoir. Je ne peux pas continuer »
- « La seule solution, c'est que je me tue »

Malade mental

Un homme qui dit s'appeler Théo a pris des enfants en otage, dans un bus. Il menace de le faire exploser si on ne lui donne pas 1 million de dollars. Il s'avère rapidement que Théo est totalement délirant (schizophrénie paranoïde), que ses revendications changent continuellement... mais qu'une ceinture d'explosifs (réels ou factices ?) est effectivement attachée autour de sa taille.

- « Il me faut ce million ! D'habitude à Noël, ma mère me donne un cadeau mais là j'ai eu un accident de moto ».
- « Vous m'observez, je sais que vous m'observez ! Je veux que vous fassiez partir les satellites ou je fais tout sauter ».
- « Je vous traînerai devant les tribunaux. Je sais ce que vous avez fait. Et Paul aussi, c'est parce qu'il a perdu son boulot mais lui aussi ils l'ont emmené ».
- « Les Russes doivent arrêter leurs essais nucléaires et tous leurs sous-marins. C'est à cause d'eux que j'ai ce tatouage... »

Terrorisme

Une équipe de gendarmerie veut contrôler un véhicule suspect mais les deux occupants du véhicule leur tirent dessus. Le conducteur est abattu, le passager fuit et se réfugie dans une habitation où logent deux jeunes femmes, dont une mère de famille. L'homme, dénommé Karim, les menace avec son pistolet, en hurlant. Les gendarmes identifient le conducteur abattu, il est membre d'un réseau islamiste récemment démantelé. Les deux hommes étaient en fuite et tentaient de rejoindre leur base.

- « Vous pouvez entrer avec vos flingues, je m'en fout ! Je vous tuerai tous et j'embrasserai la mort sacrée ».
- « Quel âge vous avez ? ... Êtes-vous croyant ?... À votre âge, vous n'avez pas encore rencontré Dieu ? »
- « Allah me protège, je ne crains rien. As Salam... Il n'y a de Puissance ni de Force qu'en Allah ».
- « Le djihad ne fait que commencer. Partout où la charia n'est pas appliquée, nous lutterons pour faire triompher la volonté d'Allah ».

l'abus d'alcool ou de médicaments, voire au suicide, et ces éléments se répercutent en situation de crise, altérant le jugement et les pensées de la personne, qui peut alors avoir recours à la violence.

Les personnes âgées menaçant de se suicider, se barricadant chez eux et/ou prenant une personne en otage, sont majoritairement des hommes, souvent déprimés, sous l'emprise de l'alcool, et ayant déjà tenté de se suicider.

Une période difficile

Dans les situations de crises avec des personnes âgées, il faut donc prendre en compte des éléments spécifiques.

Les négociateurs emploient des stratégies qui intègrent les effets du vieillissement.

- Ils doivent encourager la personne âgée à parler et à se remémorer son passé. Se souvenir d'événements dont la personne se sent fière, d'une époque où elle était plus forte, avait plus d'espoir en la vie et en elle-même, peut aider les négociateurs à trouver des pistes fructueuses à creuser, tout en renforçant l'ego souvent blessé de cette personne. Les souvenirs de famille, les diplômes, les réussites sportives, les amours, le mariage, le service militaire, la carrière, la sécurité financière, etc., tout ce qui a eu lieu avant les vicissitudes de la vieillesse, de la retraite voire de la mort du conjoint, sont à exploiter.
- Prendre connaissance d'événements dont la personne a honte ou envers lesquels elle exprime des regrets, mène les négociateurs à trouver d'autres secteurs à explorer. Ils peuvent l'aider à comprendre qu'il lui reste des choses à accomplir : rétablir les liens avec des membres de sa famille ou des amis perdus de vue, se faire pardonner certains actes, trouver un but aux années à venir. Amener la personne à s'imaginer en train de remplir cette « mission » peut la projeter positivement dans l'avenir.

Les mouvements terroristes

Il existe 4 courants majeurs du terrorisme :

Religieux
Al Quaida, le GIA, la Secte Aum (Japon), la guérilla et l'intégrisme en Asie du sud…

Révolutionnaire
Action Directe (France), les Brigades Rouges (Italie), Unabomber (USA), Rote Armee Fraktion (Allemagne)…

Ethnique
le Sentier Lumineux (Pérou), les autonomistes corses (souvent mafieux), les séparatistes basques d'ETA, l'IRA, le Hezbollah…

Extrême droite
Les « suprémacistes » blancs du sud des États-Unis ou les opposants au régime fédéral américain (Timothy McVeigh), le NAR italien…

- Pousser la personne âgée à exprimer ses pensées et ses sentiments sur la mort lui permet de se distancier par rapport à sa crainte de l'échéance, et d'apprécier encore la vie présente. Les négociateurs doivent faire comprendre à la personne que l'alcool, les médicaments ou la dépression altèrent son jugement et qu'elle ne devrait donc prendre aucune décision irréversible, dans cet état.

Le terrorisme

Alors que rien n'est plus simple que de dénoncer celui qui fait le mal, rien n'est plus difficile que de le comprendre.
Feodor Dostoïevski

Bien que le mot terrorisme ne soit apparu qu'à la fin du XVIIIe siècle, les idéologies extrêmes utilisées pour justifier la violence existent depuis toujours. Tous les groupes d'interventions du monde ont été créés après la terrible prise d'otage de l'équipe israélienne par les terroristes palestiniens du « Septembre Noir » au JO de Munich en 1972.
Contrairement à la majorité des criminels, les terroristes sont guidés par leurs objectifs politiques et non par le profit pécuniaire. Il existe plusieurs types de terrorisme dont les motivations vont du politique au religieux, en passant par l'ethnique, le social et le technologique.
Afin de prévenir et combattre ce genre de violence extrême, les forces de l'ordre acquièrent sans cesse, de nouvelles connaissances et capacités. Ils ne doivent pas uniquement considérer l'idéologie spécifique de ceux qui commettent ou soutiennent le terrorisme mais aussi tenter de comprendre le processus par lequel ces idées et doctrines se développent, ainsi que les divers facteurs qui influent sur le comportement des groupes et/ou individus extrémistes.

L'origine de l'idéologie

Il n'existe pas de méthode universelle de développement d'idées extrémistes qui justifient les actes de violence terroristes. Toutefois, il existe 4 étapes d'un processus de développement idéologique commun à beaucoup d'individus et de groupes terroristes :

- Un individu ou un groupe extrémiste identifie un événement ou une condition indésirable. Elle peut être économique (la pauvreté, le chômage, etc.) ou sociale (des restrictions des libertés individuelles imposées par le gouvernement, un manque d'ordre ou de morale, etc.). La nature de cette condition peut varier, mais les extrémistes la perçoivent toujours comme « quelque chose qui ne devrait pas exister, qui n'est pas bien ».
- Ils assimilent cette condition indésirable à une « injustice » car elle ne s'applique pas à tout le monde : « *Ce n'est pas juste* ». Certains utilisent les États-Unis comme point de comparaison pour créer un sentiment d'injustice économique : ils voient ce pays comme une caricature de la richesse et de l'excès inutile. Si ces personnes sont pauvres, elles peuvent facilement ressentir de la rancœur et de l'injustice.
- Ensuite, parce que l'injustice résulte généralement d'un comportement injustifié, les extrémistes tiennent une personne ou un groupe pour responsable, l'identifiant comme une cible potentielle. Les groupes racistes utilisent souvent cette tactique pour diriger leur haine et leur colère sur les minorités raciales. Ils cherchent généralement à recruter des jeunes hommes blancs, issus de familles pauvres, puis pointent du doigt les minorités qui reçoivent soi-disant d'énormes aides financières ou sont embauchées plus facilement, et sont donc la cause des souffrances des familles blanches pauvres.
- Enfin, ils décrivent la personne ou le groupe responsable de l'injustice comme « mauvais ». Après tout, des personnes convenables n'infligeraient pas intentionnellement de telles conditions aux autres. L'agression devient peu à peu justifiable lorsqu'elle est dirigée vers de « mauvaises » personnes. Les extrémistes décrivent alors les responsables comme « le mal », car déshumaniser la cible facilite l'agression. Eux, évidemment, ne se voient pas comme « mauvais », ce qui permet d'identifier la personne ou le groupe responsable comme étant totalement différent, ce qui facilite d'autant plus l'agression.

Lorsqu'ils observent les comportements d'extrémistes, les enquêteurs doivent différencier les personnes facilement recrutables (« *Ce n'est pas juste* »), les personnes endoctrinées (« *C'est votre faute* ») et les extrémistes violents (« *Vous êtes le mal* »). L'objectif de cette analyse est de tenter de comprendre et, ainsi, de prévenir des actes de terrorisme. Le défi pour les analyses est d'apprendre pourquoi les terroristes agissent comme ils le font, puis d'expliquer pourquoi nous ne pouvons pas approuver leurs agissements, même lorsque leurs motivations sont compréhensibles.

Comprendre les motivations

Connaître son « ennemi », le comprendre, anticiper et prévoir ses actions, ne demande pas seulement une compréhension de son idéologie, mais aussi de son comportement. Savoir comment quelqu'un va résoudre un dilemme ou traiter une situation particulière implique de considérer que toute la perception de cette personne est influencée non seulement par ses valeurs et ses croyances, mais aussi par d'autres facteurs, tels que les informations à laquelle elle a été exposée, ses préjugés et son expérience de la vie : sa manière de voir le monde. Tout le monde agit selon *sa* propre vision de la réalité et non de la réalité elle-même. Si l'analyste comprend la vision du terroriste, il lui devient plus facile d'appréhender et d'anticiper ses actions.
Un bon exemple de ce principe peut s'appliquer au malentendu commun concernant les « attentats suicide » utilisés par les extrémistes islamistes. L'utilisation du terme « suicide » pour caractériser ces attaques reflète une vue extérieure. Ceux qui commettent ou encouragent ces attaques ne les associent pas avec le suicide. Au contraire, ils les considèrent comme des actes héroïques de martyrs. La motivation, les pensées, sentiments et réponses des autres, le comportement précédant l'attaque, diffèrent totalement de ceux d'un acte de suicide. On associe le suicide au désespoir et à la dépression, au désir de faire cesser une douleur psychologique insoutenable. Les

familles tentent de décourager le suicide et ressentent souvent de la honte si le déprimé met fin à sa vie. En contraste, les gens associent le martyr avec l'espoir d'une vie après la mort, du paradis et du sacrifice héroïque pour l'Islam. Les familles soutiennent ce comportement et, si l'attaque à lieu, elles gagnent le pardon de leur pêchés et la communauté les honore.
Si les enquêteurs considèrent ces attaques comme des actes suicidaires, ils risquent de prévoir incorrectement comment anticiper le comportement du terroriste.

L'idéologie n'est pas le seul mobile

Les gens pensent souvent que l'idéologie est la seule cause des actes violents des extrémistes. Souvent, cette attribution est trop simpliste. Parfois, elle est fausse.
Pour schématiser, on peut classer les terroristes en 3 catégories : les criminels, les fous et les croisés.
Certaines personnes, prédisposées à la violence, utilisent une cause ou une idéologie pour justifier leurs actes, comme le faisait Jacques Mesrine. Ce sont des « meurtriers qui se cherchent une cause ».
D'autres croient réellement en des idées extrêmes, mais les motivations de leurs actes peuvent être plus diversifiées. Au sein de certains mouvements fondamentalistes islamistes (dont Al Qaida), il existe une lutte pour le pouvoir qui se mélange avec les opinions religieuses, concernant le « Caliphate » (chef d'un empire, d'une nation) qui unira « dar al Islam » (la maison de l'Islam). Un dirigeant fondamentaliste peut vouloir imposer l'Islam et détruire ceux qui s'opposent au royaume d'Allah sur terre, mais il peut aussi participer à la lutte de pouvoir. Il serait incorrect de ne voir que le « croisé » qui combat pour sa foi et d'ignorer l'influence que les luttes de pouvoir religieuses peuvent avoir sur une décision d'agir, la sélection d'une cible et les relations entre les chefs et les groupes.

Connaître l'idéologie

Il est par important de connaître l'idéologie du groupe terroriste auquel appartient un forcené ou des preneurs d'otages :

- Quelle est l'idéologie du groupe terroriste auquel le sujet appartient ?
- Quel aspect de cette idéologie le sujet soutient-il le plus fortement ? Le moins fortement ?
- Le sujet comprend-il totalement l'idéologie du groupe ? Peut-il verbalement la défendre ?
- L'idéologie de ce groupe est-elle rationnelle ?

On peut également interroger la structure et les règles du groupe, l'engagement des membres de ce groupe, les relations avec les familles et les appuis extérieurs.

Structures & Profiling

Les différentes polices du monde utilisent des moyens et des structures souvent semblables pour combattre les crimes violents, sériels ou particuliers…

Les États-Unis

L'Académie du FBI (qui forme et éduque les nouveaux arrivants, mais entraîne également les agents) est située à Quantico, en Virginie. Au sous-sol de Quantico est logée la BSU *(Behavioral Science Unit)*, qui développe et offre des programmes d'entraînement et de recherche sur les sciences du comportement, tant aux agents du FBI qu'aux « simples » policiers. La BSU propose des cours très pointus sur la psychologie criminelle, la psychologie légale, les stratégies de résolution des problèmes, l'analyse de crime, les enquêtes sur les meurtres, les méthodologies de recherche, etc. La BSU coordonne et coopèrent avec d'autres unités du FBI, dont le NCAVC (*National Center for the Analysis of Violent Crime*), qui offre une assistance aux différentes polices et agences, enquêtant sur des crimes inhabituels ou répétitifs, et le CIRG (*Critical Incident Response Group, créé en 1983*), qui propose une assistance opérationnelle aux agents et polices locales en cas d'acte terroriste, de prise d'otage, d'enlèvement d'enfant ou d'émeute de prison.

Le National Center for the Analysis of Violent Crime

La mission du NCAVC est de combiner les fonctions de support opérationnel et de support à l'enquête, mais aussi d'entraîner des agents afin de fournir une assistance gratuite aux états, comtés et villes, et même aux polices de pays étrangers enquêtant sur des crimes inhabituels ou en série.
Les agents expérimentés qui constituent le personnel du NCAVC peuvent aider les enquêteurs dans des affaires variées : enlèvement ou disparition inquiétante d'enfant, meurtres en série, homicide, viols en série, extorsion, menaces et chantage, enlèvement et demande de rançon, incendie criminel, pose de bombe, armes de destruction massive, corruption publique, terrorisme intérieur et international.
À travers ses expertises et ses consultations, le NCAVC offre également son aide, dans les cas de crimes non-violents (sécurité nationale, corruption et « criminalité en col blanc »).

Le NCAVC est organisé en trois composantes :
- La *Behavorial Analysis Unit* (BAU : *« Unité d'analyse du comportement »)*
- Le *Child Abduction Serial Murder Investigative Resources Center* (CASMIRC : *« Le centre de ressources pour les enquêtes concernant les enlèvements d'enfants et les meurtres en série »*
- Le *Violent Criminal Apprehension Program* (VICAP : « Le programme d'*appréhension/compréhension* du crime violent *»)*

Behavioral Analysis Unit (BAU)

La BAU propose un support à l'enquête, basé sur l'analyse du comportement dans des affaires complexes et pressantes. C'est dans ce service que travaillent les fameux « profilers », des agents spéciaux expérimentés, ayant de vastes connaissances, entre autres, en psychologie et en criminologie.
Ils sont assignés en 3 groupes différents : les crimes contre les enfants, les crimes contre les adultes, et le contre-terrorisme (menace, chantage, pose de bombe, etc.).
La BAU offre ses services lors de consultations locales (l'agent se rend sur place), grâce à des visioconférences à distance ou durant des consultations effectuées au BSU si les enquêteurs peuvent y venir.

L'assistance de la BAU consiste à effectuer une « analyse criminelle investigatrice » : les agents étudient l'acte criminel et la scène de crime pour en déduire le comportement de l'agresseur et son interaction avec la victime durant le crime.
La BAU peut alors :
- fournir le profil psychologique de l'agresseur
- analyser la nature de la menace (réelle ou non, élevée ou basse, etc.)
- informer les enquêteurs de la stratégie à établir lors de l'interrogatoire d'un suspect
- aider à gérer une « grosse » affaire
- permettre d'obtenir plus rapidement un mandat de perquisition ou d'arrêt
- indiquer les stratégies à suivre lors d'un procès
- proposer des témoignages d'experts.

La BAU peut également lancer un « *Child Abduction Response Plan* » (Plan de réaction à un enlèvement d'enfant) afin de fournir une

Amber Alert

En janvier 1996, une petite fille de 9 ans, Amber Hagerman, était enlevée en plein jour et assassinée par un inconnu, jamais arrêté, au Texas. Ce meurtre choqua profondément la petite ville où elle vivait et ses habitants suggérèrent aux radios locales d'alerter la population si jamais un enfant disparaissait encore, à l'avenir. Les radios s'associèrent avec les polices du nord du Texas pour développer un système d'alerte précoce, afin de prévenir les éventuels témoins le plus rapidement possible. Ce système fut baptisé la « Amber Alert ».
Depuis 2003, il est devenu un programme national : dès qu'une disparition inquiétante d'enfant a lieu, les autorités publient un bulletin d'alerte qu'elles confient aux radios et télévisions, ainsi qu'à des sites web spécialisés, tant aux États-Unis qu'au Canada. Elles fournissent une photographie et une description précise de l'enfant et, s'il y a lieu, du suspect et/ou de son véhicule.

aide précise aux enquêteurs. Dans ce genre de situation le temps qui passe est un facteur essentiel ! Selon le ministère de la Justice, 4 600 enfants sont enlevés chaque année aux États-Unis !

Child Abduction and Serial Murder Investigative Resources Center (CASMIRC)

Le CASMIRC a été créé en octobre 1998, après que la loi « Pour la protection des enfants contre les prédateurs sexuels », ait été votée. Ce centre fournit un appui aux enquêteurs en offrant et en coordonnant ses ressources, son enseignement et son expertise multidisciplinaire dans les affaires d'enlèvements, de disparitions mystérieuses, d'homicides d'enfants ou de meurtres en série, à travers le pays.
Le CASMIRC fournit des consultations ou des conseils sur place et établit une base de données centrale concernant les crimes sur les enfants et les meurtres en série.
Il offre, en coordination avec le *National Center for Missing and Exploited Children*, un entraînement approprié aux enquêteurs de tout le pays pour qu'ils améliorent leurs connaissances des crimes sur les enfants, et des meurtres en série.

Violent Criminal Apprehension Program (VICAP)

Les tueurs et violeurs en série parviennent à cacher leur identité et le nombre exact de leurs crimes en agissant dans des juridictions différentes (villes, comtés, provinces, états…). Souvent, les différentes forces de police ne savent pas que des viols sur enfants ou des meurtres de jeunes femmes, tous similaires, ont lieu dans des juridictions pourtant adjacentes : elles souffrent souvent de « *linkage blindness* » : elles ne voient pas (car elles ne cherchent pas) les liens pouvant exister entre différentes affaires pourtant semblables.
S'il n'existe aucun moyen de relier ces affaires entre elles, lorsqu'un suspect est arrêté dans l'une de ces juridictions pour l'un des crimes, les enquêteurs des autres juridictions ne peuvent pas le savoir. Ils continuent inutilement à chercher un coupable déjà appréhendé. Le suspect peut même n'être accusé que d'un délit mineur puis relâché, alors qu'il a commis des crimes graves.
Le VICAP est un centre national d'information conçu pour collecter, rassembler et analyser les crimes violents, et plus spécifiquement les meurtres.
La mission du VICAP est de faciliter la coopération, la communication et la coordination entre les 16 000 *law enforcment agencies* des États-Unis et de les aider à enquêter, identifier, traquer, arrêter et poursuivre en justice, les meurtriers et violeurs en série.
Les affaires que le VICAP examine sont :

- les homicides et tentatives d'homicides résolus ou non, surtout ceux impliquant un enlèvement, ceux qui semblent être sans mobile, commis au hasard ou d'ordre sexuel, ou ceux qui pourraient faire partie d'une série
- les personnes disparues, lorsque les circonstances indiquent une forte probabilité d'acte criminel et que la personne n'a toujours pas été retrouvée
- les cadavres non-identifiés dont la mort est due à un homicide
- les viols et agressions sexuelles, particulièrement en série

La base de données du VICAP contient des informations sur des crimes ayant eu lieu depuis le milieu du XXe siècle : des affaires datant de plus de 50 ans peuvent ainsi être résolues des dizaines d'années plus tard !

Fonctionnement

Depuis 2003, le FBI fournit un logiciel aux différentes forces de polices, afin qu'elles insèrent plus facilement dans la base de données du VICAP, les informations (jusqu'à 95 questions) du crime qui les préoccupe. Les enquêteurs peuvent eux aussi interroger cette base afin de comparer leurs affaires en cours, avec d'autres crimes semblables.
Lorsqu'un crime est ajouté dans la base de données du VICAP, il est continuellement comparé avec tous les autres crimes ayant les mêmes caractéristiques (victimologie, mode opératoire, signature, information sur l'agresseur ou description du suspect, indices scientifiques, comportement du criminel avant, durant et après le crime, etc.). On peut ainsi détecter des points communs ou des similarités et indiquer que des crimes, même commis dans des états différents, ont sans doute été perpétrés par un criminel unique.
Lorsque ces similarités sont constatées, les agents du VICAP informent immédiatement les enquêteurs impliqués.
Lorsque, par exemple, on soupçonne l'existence d'une série de meurtres commis par le même assassin, le VICAP peut également assister les enquêteurs locaux en organisant une conférence où seront rassemblées toutes les polices et agences concernées, afin d'étudier tous les meurtres. Cette conférence peut se révéler très utile si le meurtrier voyage beaucoup à travers le pays et tue dans plusieurs villes ou plusieurs états. Les enquêteurs peuvent ainsi partager leurs informations et leurs découvertes, coordonner leurs activités, apprendre de quelle manière interroger spécifiquement un suspect, sur ces meurtres, etc.
Le VICAP peut aussi préparer une « *Vicap Alert* » qui sera notamment publiée dans le *FBI's Law Enforcement Bulletin* (la revue mensuelle du FBI) et la *Law Enforcement On-line Newsletter*. Cette alerte décrit le ou les crimes, son déroulement, le mode opératoire et la signature du criminel et peut inclure des plans, des dates et des photographies (notamment du suspect et de son véhicule). Elle peut être consacrée à un meurtre, une série de meurtres et/ou de viols, l'identification d'un cadavre ou la recherche de crimes inconnus d'un criminel identifié.

Les forces de police utilisant le mieux les possibilités du VICAP sont Los Angeles, Chicago, Detroit, Dallas et Kansas City. Depuis le début des années 2000 et grâce à des amé-

Etude de cas

Rafael Resendez-Ramirez

Durant l'été 1999, lorsque les autorités du Texas comprirent que deux meurtres ayant eu lieu sur leur territoire avaient sans doute été commis par le même homme, elles contactèrent le VICAP. En observant le mode opératoire et la signature du tueur, le VICAP put indiquer aux enquêteurs texans que ces deux meurtres étaient sûrement liés à un troisième commis dans le Kentucky, deux ans plus tôt. Les enquêteurs demandèrent alors des analyses ADN qui relièrent les trois meurtres entre eux, permettant ainsi aux autorités du pays de comprendre qu'un tueur en série sévissait dans le sud des États-Unis.
Le tueur, Rafael Resendez-Ramirez fut arrêté le 13 juillet 1999.

Etude de cas

Enquête dans le passé

En 1989, des enquêteurs de Pennsylvanie fournirent à la base de données du VICAP des informations sur une affaire de 1951. Un homme, William Redmond, avait été reconnu coupable du meurtre d'une fillette de 8 ans. En 1996, des enquêteurs de l'Illinois entrèrent des données concernant un meurtre irrésolu de 1957 concernant une autre enfant de 8 ans.
Les analystes du VICAP notèrent des similarités entre les deux affaires. Des indices furent alors analysés et les détectives de l'Illinois purent résoudre ce crime, commis par le même homme, 40 ans plus tôt, et permirent ainsi aux parents de la fillette de connaître enfin la vérité.

Etude de cas

Des os identifiés

En 2001, un analyste du VICAP lut une publication d'une agence de police mentionnant la découverte d'un squelette par des chasseurs dans une forêt bordée par la mer, dans un état de l'Est. La victime était un homme blanc, d'environ 40 à 60 ans, mesurant environ 1m80 à 1m83. La cause de la mort était un coup violent à la tête. On avait également découvert une bague de 24 carats gravée de deux lettres.
La police n'avait aucune piste.

L'analyste fit une recherche dans la base de données avec la description physique de la victime, pensant que les lettres gravées pouvaient être les initiales de la victime. Il trouva une affaire datant de juillet 1998 : trois personnes, un père, une mère et une fille, originaires d'un état de l'Ouest, avaient été déclarées disparues. La déclaration avait été remplie par le 4e membre de la famille, le fils, qui avait attendu une semaine avant d'avertir la police. Les odontologistes forensiques comparèrent la dentition du squelette à des radios dentaires du père et l'identifièrent formellement. La police recommença alors son enquête et établit rapidement la culpabilité du fils.

liorations technologiques, de plus en plus de *law enforcement agencies* créent des cellules locales du VICAP. En 2003, la base de données contenait des informations sur environ 80 000 affaires.

Critical Incident Response Group

Les agents du Groupe de Réponse aux Incidents Critiques aident à dénouer les situations de crise, que ce soit comme négociateurs, analystes ou groupe d'intervention. Le CIRG est dirigé depuis 2003 par Janice Fedarcyk, une spécialiste des crimes contre les enfants.

Operations Support Branch

L'OSB (Branche de support aux opérations) du CIRG est formée de la *Crisis Negotiation Unit* (CNU : Unité de négociations de crise) et de la *Crisis Management Unit* (CMU : l'Unité de contrôle de crise).
L'OSB a différentes fonctions. La première est de fournir rapidement un personnel spécialisé sur un site, que ce soit pour une prise d'otage, ou une enquête sur un enlèvement d'enfant.

Crisis Negotiation Unit

L'Unité de négociations de crise est responsable du « Programme de négociations de crise », principalement des prises d'otages. La CNU participe aux opérations, entraîne les agents, et mène des recherches théoriques et pratiques. Le CNU peut fournir une équipe de négociateurs 24h sur 24 et 7 jours sur 7. Les négociateurs du FBI peuvent également se rendre dans d'autres pays si des citoyens américains y sont menacés. Le CNU offrent également son aide, par téléphone, aux agents du FBI et aux policiers locaux, lors de situations de crise « domestiques ».
Le FBI possède environ 340 négociateurs dans 56 agences locales. L'unité est basée – comme toutes celles du *Critical Incident Response Group* –, à l'Académie de Quantico. La CNU offre un entraînement périodique à ses agents, mais aussi aux agents des autres unités, aux négociateurs des autres agences, et aux polices du Royaume-Uni, du Canada, d'Australie, d'Israël, d'Allemagne et d'Afrique du Sud.
Le CNU effectue de nombreuses recherches afin d'améliorer ses capacités à résoudre les situations de crise. Elle gère le *Law Enforcement Negotiation Support System* (LENS : Système de Support aux Négociations menées par les Forces de Polices), un projet informatisé, doté d'une base de données concernant les affaires passées, leur déroulement, les erreurs commises, le langage utilisé par le ou les preneurs d'otage, leurs motivations, la manière dont la crise a été résolue, etc.
L'autre base de données du CNU est le *Hostage Barricade Database System* (HOBAS : Système de Base de données sur les Barricades et les Prises d'Otages) qui recueille et analyse des statistiques sur les otages, les barricades (cf. *Glossaire, p.* 120) et les suicides aux États-Unis.

Crisis Management Unit

La Mission de l'Unité de contrôle de crise (CMU) est d'apporter un support opérationnel lors d'incidents critiques ou d'enquêtes majeures. La CMU agit dans le monde entier, et travaille souvent en liaison avec le Département de la Défense, l'Agence de Protection de l'Environnement, le Département de la Santé, le Bureau des Prisons et l'Agence de Contrôle des Urgences.
La CMU s'occupe principalement du côté logistique et administratif, notamment le transport, l'assistance sur le terrain (équipement, nourriture, etc.) et le budget.

Le Canada

Face à son voisin américain, le Canada n'a pas à rougir de ses moyens : cet immense pays possède lui aussi des spécialistes expérimentés et, surtout, une excellente base de données, fille prodigue du VICAP.

Analyse des enquêtes criminelles

L'Analyse des enquêtes criminelles ou *Criminal Investigative Analysis* (CIA) désigne simplement le « profiling ». Les spécialistes de l'AEC sont des enquêteurs ayant une formation approfondie en analyse du comportement.
Les services d'AEC peuvent être requis dans les affaires d'homicide, d'enlèvement d'enfant ou d'adulte, d'agression sexuelle et viol, d'agression d'enfant, d'incendie criminel et de situation de crise (prise d'otage, enlèvement, etc.).
Les analystes peuvent :
- créer un profil criminel
- supputer la personnalité d'un suspect de crime violent : déterminer si sa personnalité correspond au crime, jauger les vulnérabilités du suspect, définir les techniques d'interrogatoire pertinentes, les stratégies de négociations dans les cas de prise d'otage…
- évaluer des messages de menace ou d'extorsion

Les enquêteurs s'adressent directement à la Gendarmerie Royale du Canada pour obtenir les services d'un analyste des enquêtes criminelles, qui peut d'ailleurs se rendre sur place.

Le Service d'analyse du comportement, québécois

La Sûreté du Québec a créé il y peu, une nouvelle équipe spécialisée dans la traque des criminels en série : le Service d'analyse du comportement. L'équipe du SAC (10 policiers et quatre civils, spécialistes du comportement) s'emploie à repérer et identifier les prédateurs. Ils peuvent appuyer les enquêteurs lors de leurs enquêtes, à leur demande.
Le SAC travaille dans trois domaines différents mais complémentaires : la polygraphie/hypnose, le VICLAS et le profilage criminel.
La SAC se situe dans les locaux de la Direction des services de soutien aux enquêtes de la Sûreté du Québec, à Montréal.

Le VICLAS

Au milieu des années 1980, à la suite de plusieurs enquêtes sur des crimes en série catastrophiquement menées, les autorités canadiennes décidèrent qu'un système commun était indispensable afin de relier les crimes violents, à leurs auteurs. La Gendarmerie Royale du Canada analysa longuement le fonctionnement, les avantages et les inconvénients du VICAP, et d'autres bases de données des polices américaines. En 1993, elle élabora finalement le VICLAS (*Violent Crime Linkage Analysis System*).

Le VICLAS examine les affaires concernant:

- les homicides résolus ou non et les tentatives d'homicide
- les viols et agressions sexuelles, résolus ou non
- les personnes disparues dans des circonstances inquiétantes
- les corps non identifiés
- les enlèvements et tentatives d'enlèvements (non parentaux)

Tous les services de police canadiens renseignent la base de données du VICLAS grâce à un logiciel dédié, en y entrant des informations concernant les crimes violents commis dans leur juridiction. Ils doivent remplir un formulaire de 168 questions (!), couvrant tous les aspects de leur enquête: la victime, le mode opératoire, les preuves physiques et le comportement de l'agresseur sur la scène de crime. Les analystes du VICLAS affirment (non sans humour...) que les enquêteurs capables de répondre à toutes les questions, peuvent être sûrs qu'ils ont mené une enquête parfaite!
Le questionnaire n'est pas directement inséré dans la base de données: il est envoyé au centre régional dont dépendent les enquêteurs, et un analyste vérifie qu'il a été correctement rempli. Si ce n'est pas le cas, l'analyste contacte l'enquêteur pour trouver les réponses appropriées. Puis, il introduit les données dans sa base régionale, qui est, par la suite, transmise à la base nationale.
Des spécialistes (des policiers ayant une bonne expérience des homicides et des crimes sexuels) analysent et interprètent ces rapports afin, peut-être, d'en dégager des liens.

Un outil précieux

Il existe un centre du VICLAS dans chaque province du Canada. Sept sites sont maintenus par la Gendarmerie Royale du Canada. La police provinciale de l'Ontario, la Sûreté du Québec et la Police de la Communauté Urbaine de Montréal en gèrent un chacun, ce qui en fait dix en tout. Le plus grand centre est dirigé par la police provinciale de l'Ontario à Orillia: 41 spécialistes y travaillent.
Contrairement aux États-Unis (ou certaines villes ou certains états utilisent leur propre système au détriment du VICAP), le VICLAS est devenu la seule base de données de ce genre, au Canada.
En mai 1997, environ 20 000 affaires avaient été introduites dans la base de données, permettant d'en relier 3 200 entre elles. 80 % de ces liens ont été confirmés par les enquêtes qui ont suivi.
Un pédophile responsable de dizaines de viols durant 11 ans, a été arrêté grâce au VICLAS: il avait utilisé près de 40 fausses identités et ne restait jamais au même endroit, mais le système est parvenu à lier des affaires le concernant dans 3 provinces différentes.
Le VICLAS connaît pourtant le même problème que le VICAP: beaucoup de policiers refusent de passer au moins 2 heures de leur temps de travail, pour remplir entièrement le questionnaire. Les dirigeants de la Gendarmerie Royale mènent une campagne quasiment publicitaire afin d'expliquer les bénéfices pouvant résulter du VICLAS. Ils proposent des formations et ont publié un guide pour aider les enquêteurs.

Les autres pays

Australie

The Australian Bureau of Criminal Intelligence a été créé à Camberra en 1981 pour faciliter les échanges entres les différentes *law agencies* australiennes: Police de Victoria, Police Fédérale Australienne, ainsi que les polices des 5 provinces australiennes et de Tasmanie.
Il comprend plusieurs départements, dont une *Behavioural Analysis Unit* (créée en 1994), qui offre les services de profilers aidant les enquêteurs sur des affaires d'homicide, de viols en série, d'enlèvement, d'extorsion et de personnes disparues. Elle est également responsable de 2 projets:

- Le VICLAS: homicides résolus ou non, agressions sexuelles résolues ou non, personnes disparues de manière inquiétante, corps non identifiés, enlèvements non parentaux
- The *National Missing Persons Unit*: offre une aide à l'enquête sur tous les territoires australiens et maintient à jour les données concernant les personnes disparues, dans le VICLAS

Belgique

Des analystes comportementaux travaillent au Service central des sciences comportementales de la Direction Générale de la police Judiciaire, à Bruxelles. Ils interviennent à trois niveaux: les profils psychologiques, les auditions de mineurs et la polygraphie. Les équipes (une francophone, une néerlandophone) sont constituées d'un psychologue et d'un policier. Elles vont régulièrement sur le terrain, visitent les lieux du crime, rencontrent le ou les suspects, assistent aux reconstitutions, dans le but de recueillir un maximum d'informations. Elles travaillent principalement pour la police fédérale car le profiling criminel est mieux adapté aux crimes violents et complexes.
Le VICLAS, dont le siège est situé à Bruxelles, est utilisé depuis janvier 2004.

Suisse

Elle utilise le VICLAS depuis 2003. Y figurent les homicides non élucidés, les actes d'ordre sexuel avec violence ou menace, les

La Gendarmerie Royale du Canada

La Gendarmerie royale du Canada (ou *Royal Canadian Mounted Police*) est unique au monde parce qu'elle est à la fois un service de police municipal, provincial et national. Elle offre des services complets de police fédérale à tous les Canadiens
et des services de police à contrat à 3 territoires, à 8 provinces (exception faite du Québec et de l'Ontario),
et à environ 200 municipalités.

Le VICLAS dans le monde

Selon bon nombre de spécialistes, le VICLAS est le meilleur système existant au monde pour relier les crimes entre eux. Ils le considèrent comme plus efficace et plus flexible que le VICAP. Alors qu'il n'est réellement au point que depuis la fin des années 1990, le Canada a déjà décidé de l'améliorer et de le mettre à jour, alors qu'il a fallu des années pour que le FBI se décide à moderniser son VICAP.
Plusieurs pays, dont la Belgique, l'Autriche, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Hollande, la Suisse, la Suède, l'Allemagne et le Royaume-Uni ont adopté le VICLAS et l'utilisent lors de leurs enquêtes. Les états du Tennessee et de l'Indiana le préfèrent également au VICAP. Certains pays devraient bientôt l'installer: l'Argentine, la Norvège, le Japon, le Danemark, la Pologne, le Portugal, l'Afrique du Sud et la Finlande.
La Gendarmerie Royale du Canada a offert gratuitement son système à ces pays et leur a également fourni un support technique et un entraînement pour l'utiliser.
Depuis 2003, la police et la gendarmerie françaises utilisent le SALVAC (Système d'Analyses et de Liens de la Violence Associée au Crime)... qui n'est autre que la version francophone du VICLAS.

disparitions, les enlèvements et les approches suspectes d'enfants ou d'adolescents.

La centrale nationale n'est pas du ressort de la Confédération mais de la Police cantonale bernoise. Fribourg abrite l'antenne romande et tessinoise du VICLAS, géré par la Brigade d'analyse criminelle. Les autres régions sont rattachées à la centrale nationale. La Suisse utilise également l'AFIS et le CODIS (cf. *Glossaire* p. 120).

France

La base de donnée SALVAC intègre les homicides, viols et agressions sexuelles et leurs tentatives, les disparitions de personnes, dont l'origine criminelle est supposée, ainsi que les découvertes de cadavres non identifiés.

Depuis 2003, les autorités françaises ont décidé d'utiliser l'analyse criminelle comme outil d'enquête… en imposant que les « profilers » soient policiers ou gendarmes. Pour le moment, deux analystes criminelles (l'une dans la gendarmerie et l'autre dans la police) travaillent chacune en binôme avec un enquêteur d'expérience, sur les meurtres et des viols en série, mais aussi sur les disparitions d'enfants.

Royaume Uni

- Le *Serious Crime Analysis Section* (SCAS) offre son aide aux enquêteurs par le biais d'analyses comparatives de cas, dans des affaires de meurtres, de viols et d'enlèvements. Le SCAS utilise le VICLAS, qu'il nourrit grâce à d'autres bases de données.
- L'*Operational Support Section* (OSS) est une unité d'aide aux enquêteurs qui travaillent sur des meurtres, des viols, des agressions sexuelles et des enlèvements. L'OSS emploie notamment trois *Behavioural Investigative Advisors* (des profilers) et un psychologue spécialisé dans les crimes violents.
  L'OSS peut également proposer des profils géographiques, non seulement au Royaume Uni mais également dans les pays de l'union européenne.
- La *National Crime and Operations Faculty* (NCOF) est une académie de police créée en 1995 à Bramshill, dans le sud de l'Angleterre. Elle « dissémine les bonnes pratiques et les nouvelles idées concernant les enquêtes criminelles » (principalement les crimes en série), au Royaume-Uni et dans le reste du monde. Le NCOF possède une antenne dans chaque région du Royaume-Uni.

VICAP Alert

2001 - 36 ans
Attention : Homicide, Crimes sexuels et Cambriolage

Lawrence Bingham est actuellement incarcéré dans le comté de Travis, Texas, et inculpé de meurtre. Les autorités judiciaires pensent qu'il a commis ou tenté de commettre, d'autres homicides ou viols dans d'autres états.

Le 15 septembre 2003, Lawrence Bingham a été arrêté chez lui, à Austin, Texas, pour deux meurtres commis à Huntington, Virginie de l'Ouest, en 1992.
Il devrait bientôt être inculpé du meurtre d'une jeune femme blanche de 24 ans à Savannah, Tennessee, en 1996.
Lawrence Bingham a été lié à ces 3 meurtres grâce à son ADN. Le 10 mars 2004, après avoir plaidé coupable des meurtres de 1992, il a été condamné à la prison à perpétuité avec une possibilité de libération sur parole dans 7 ans.

Crimes

Le 18 juin 1992, le corps d'une jeune femme blanche de 21 ans a été découvert dans son appartement, sur le sol de sa chambre, allongée sur le dos. Son visage était recouvert par un sous-vêtement féminin qui ne lui appartenait pas. Le fil du téléphone était entouré plusieurs fois autour de son cou. Des bougies parfumées brûlaient encore dans la chambre. L'appartement avait été fouillé mais il semble que la victime et son assassin ne se soient pas battus. Le contenu du porte-monnaie de la victime était répandu sur le sol du salon, mais ni argent, ni bijou n'avaient été volés. L'assassin n'avait emporté qu'un appareil photo. La victime avait été étranglée manuellement. Elle avait également été violée, ce qui a permis de dresser le profil ADN de son assassin.
Le 2 juillet 1992, des voisins ont entendu une femme appeler à l'aide dans son appartement. La police a d'abord découvert un homme de 58 ans, décédé, allongé sur le dos, sur le sol de la chambre. L'autopsie révéla qu'il avait été frappé plus de 20 fois à la tête, ce qui avait causé sa mort. L'arme, une clé à mollette, a été retrouvée dans l'appartement. La seconde victime, épouse du premier, était une femme de 52 ans. Elle était allongée sur le dos, sur le sol de la chambre, les mains attachées au pied du lit. L'assassin avait emmené le portefeuille du mari. La femme avait été violée, ce qui a permis de dresser le profil ADN de l'assassin.
Le 8 mai 1996, une jeune femme blanche de 28 ans a été aperçue pour la dernière fois alors qu'elle quittait l'université où elle avait repris des études. Le 22 mai 1996, son corps fut découvert dans un placard à l'intérieur d'un appartement en cours de rénovation, près de l'université. L'autopsie a révélé que la victime avait été frappée plusieurs fois au visage et qu'après son décès, son assassin lui avait coupé un mamelon qui n'a pas été retrouvé. Les vêtements, bijoux, porte-monnaie, chéquier et papier d'identité de la victime, avaient été volés. Le 9 mai 1996, le lendemain de la disparition de la victime, un homme blanc a encaissé un chèque pris dans le chéquier de la victime et a tenté d'utiliser sa carte de crédit dans des commerces dans la région de Savannah. La cause de la mort était une strangulation par ligature. La victime avait été violée, ce qui a permis de dresser le profil ADN de l'assassin.



En plus de ces meurtres et viols, Lawrence Bingham a été reconnu coupable de plusieurs agressions sexuelles en Georgie, entre avril et septembre 1991. Bingham approchait ses victimes chez elles ou dans la rue. Il agressait des femmes de 17 à 35 ans. Si la jeune femme était accompagnée d'un homme, Bingham l'assommait en le frappant à la tête avec une arme qu'il trouvait sur place. Ensuite, il frappait la jeune femme de ses poings ou l'étranglait jusqu'à ce qu'elle perde conscience, et la violait. Dans certains cas, il a utilisé le fil du téléphone ou la corde des rideaux pour étrangler ses victimes. S'il agressait la jeune femme dans la rue, il brandissait un couteau et la menaçait. Bingham fouillait les habitations, les portefeuilles et les porte-monnaie et prenait des objets appartenant aux victimes. Il a utilisé leur carte de crédit et a falsifié des chèques.
Lawrence Bingham était un représentant et a voyagé dans de nombreux états du sud.

Alerte envers les Polices

Les forces de police doivent porter ces informations concernant Lawrence Bingham à l'attention de leur personnel d'analyse criminelle et aux officiers enquêtant sur des homicides, des agressions, des crimes sexuels, des cambriolages et des contrefaçons. Les agences ayant connaissance de crimes similaires résolus ou non, doivent contacter l'Agent Spécial du FBI Randy Brown du bureau de San Antonio, Texas, au 874-658-4215 ou l'Analyste Criminel Anna Curtell du VICAP au 123-954-3668. Le profil ADN de Bingham est disponible auprès de l'Agent Spécial Brown.

Description:

- Date de naissance : 20/08/1965
- Lieu de naissance : Norfolk, Virginie.
- Taille : 1m78
- Poids : entre 82 et 88 kg
- Cheveux : noirs et courts
- Race : blanc
- N° de Sécurité Sociale : 3 12-02-8326
- N° de permis de conduire : DLN 571502506
- Tatouage : Une croix et une épée sur son épaule droite.
- Dernière adresse connue : 147, Brentwood Street, Austin, Texas
- Entrées dans le NCIC pour Lawrence Bingham : Alabama, Dakota du Nord, Floride, Georgie, Louisiane, Missouri, Nouveau Mexique, Tennessee, Texas et Virginie de l'Ouest.





Serial Killers

« Les gens aiment chanter la chanson de mort,
vous savez, les gens aiment chanter la chanson de mort »

Herbert Mullin

Serial Killers

Le Silence des Agneaux est considéré comme LE film de tueur en série. Il est adapté du livre homonyme de Thomas Harris qui, pour l'écrire, s'est inspiré, pour son héroïne, de l'Unité d'analyse du comportement du FBI (les fameux profilers), et pour son tueur, de 3 *serial killers* réels.
Ce film est à la fois totalement fantaisiste (la petite stagiaire chargée d'une enquête, le génial Hannibal Lecter) et très réaliste (le tueur Buffalo Bill et sa manière d'opérer).Il existe de nombreux clichés sur les tueurs en série et peu de gens savent réellement qui ils sont. Soyons clairs : ce sont des êtres humains qui ne sont monstrueux que par leur banalité, leur total égoïsme et leur lâcheté.
Ils sont abjects et répugnants. Ils sont ce qui existe de pire, de plus ignoble, de plus immonde, dans l'espèce humaine. Il n'existe aucune raison d'être fasciné par ces minables.
Ce sont de pauvres types qui se prennent pour les maîtres du monde mais qui s'attaquent à des personnes faibles (femmes seules, enfants, personnes âgées, etc.) parce qu'eux-mêmes sont faibles. Ils se trouvent toujours des excuses foireuses et accusent leurs victimes de l'avoir cherché.
Apprenons à mieux les connaître, pour avoir une chance de les appréhender.

Différence entre mass killers et serial killers

Il existe de très nombreuses différences entre les tueurs en série (*serial killers*) et les tueurs de masse (*mass killers*).
Le tueur de masse tue un groupe de personnes en une seule fois (en quelques minutes ou quelques heures) dans la même zone géographique, alors que le tueur en série assassine une seule (parfois deux) personne à la fois, et peut tuer dans des villes, des états ou des pays différents. Il ou elle continue à blesser et assassiner durant des mois ou des années. Jamais un tueur de masse n'a eu l'occasion d'accomplir un second meurtre de masse ou de devenir un tueur en série.
Les tueurs de masse sont généralement appréhendés ou tués par la police, se suicident ou se livrent aux autorités. Les tueurs en série, au contraire, font généralement tout leur possible pour ne pas être repérés. Ils peuvent ainsi continuer à tuer durant des années, avant d'être arrêtés – si jamais ils le sont.
Bien que ces deux types de tueurs provoquent la peur et l'inquiétude dans la communauté, la réaction à un meurtre de masse est bien plus focalisée et limitée localement que pour des meurtres en série. Les gens perçoivent généralement le tueur de masse comme un homme souffrant d'une maladie mentale. Nous pouvons accepter le fait que des personnes « pètent un câble » et tirent sur des gens. Mais il est bien plus déconcertant d'apprendre que certaines des personnes les plus gentilles que l'on connaisse mènent en fait des vies à la « Docteur Jekyll et Mister Hyde » : un étudiant le jour, tueur d'étudiantes le soir ; une infirmière attentive et douce qui assassine secrètement des enfants, des handicapés ou des personnes âgées ; un entrepreneur et politicien qui torture et tue des jeunes hommes puis les entèrent sous sa maison… etc. Alors que le tueur de masse est considéré comme un « dérangé », le produit d'un environnement extrêmement stressant qui finit par « exploser », le tueur en série, lui, est perçu comme plus sinistre. Il provoque donc bien plus de peur.
Le tueur de masse utilise toujours une arme à feu, souvent une mitrailleuse, pour tuer le plus grand nombre de personnes possibles. Le tueur en série préfère souvent utiliser une arme blanche ou ses propres mains, afin d'avoir un contact physique très proche avec sa victime.

Mythes sur les tueurs en série

Ils sont tous très intelligents

L'un des clichés les plus répandus sur les tueurs en série – cela est dû à « l'effet Hannibal Lecter » – est qu'ils sont tous supérieurement intelligents. Et c'est d'ailleurs pour cela qu'ils échappent constamment aux forces de l'ordre.
La grande majorité des tueurs en série a en fait la même intelligence que la moyenne de la population mondiale, ni plus, ni moins.
De plus, ceux qui possèdent une intelligence très au-dessus de la moyenne (ils sont rares) n'utilisent pas leur cerveau à bon escient. Ils ne parviennent pas à terminer leurs études et/ou n'ont pas un emploi en rapport avec leurs capacités intellectuelles et/ou prennent de mauvaises décisions qui leurs créent des problèmes.
On pense souvent qu'il faut être extrêmement intelligent pour pouvoir commettre des meur-

tres sans être arrêté. Mais c'est en fait la nature même des crimes des *serial killers* qui leur permet de paraître si brillants. La plupart d'entre eux opèrent dans de grandes villes où l'anonymat de la foule leur permet de passer inaperçu.
Ed Kemper (cf. *Ed Kemper*, p. 114) avait un QI de 136. Il se considérait comme un génie. Il n'a pas suivi d'études, occupait un emploi subalterne à la Division des autoroutes (qu'il perdit suite à une chute de moto : il conduisait toujours trop vite) et passait son temps à boire dans les bars.
Ted Bundy (cf. *Ted Bundy*, p. 112) avait un QI de 124 et a poursuivi des études de droits... sans les rattraper. Il conduisait une Coccinelle dorée (très discrète) et approchait des jeunes femmes en plein jour en se présentant sous sa véritable identité ! Lorsqu'il a été arrêté pour un excès de vitesse, après avoir commis des dizaines de meurtres, il a autorisé le policier à fouiller son coffre... qui contenait son « kit de viol » : un masque, des gants, des cordes, etc.

Les enquêtes de police permettent de les arrêter

La majorité des policiers font de leur mieux lorsqu'ils enquêtent sur les meurtres commis par un tueur en série. Mais, la plupart du temps, ils n'arrêtent pas les tueurs en série. Ces derniers sont souvent appréhendés sur un coup de chance ou une dénonciation. Les voisins de plusieurs tueurs se sont plaints à la police qu'une odeur pestilentielle (due aux cadavres en décomposition) sortait de leur habitation. Certains tueurs ont commis une infraction avec leur véhicule et, des armes, un corps ou des indices ont été découverts à l'intérieur. L'une des victimes de certains tueurs a pu s'échapper et prévenir la police. D'autres ont été dénoncés par un complice, un voisin curieux, un parent de la victime ou un familier...
Même si l'on découvre de l'ADN sur un corps, il ne donnera rien si son auteur n'a jamais été arrêté pour un crime violent auparavant, car son profil ADN ne figurera dans aucune base de données.
Il existe de bons enquêteurs qui exploitent correctement le profiling psychologique, l'analyse de scène de crime, etc., pour réduire le champ des recherches et savoir comment interroger un suspect. Malheureusement, ces techniques sont peu utilisées car elles requièrent une formation spécifique, de l'argent et du temps. Certaines villes doivent faire face à plusieurs homicides par jour et ne peuvent se permettrent, surtout si leurs effectifs ne sont pas assez élevés, de faire ce genre d'effort.

Ils sont tous fous

L'immense majorité des tueurs en série est « psychopathe » et non « psychotique ». La psychopathie est un « désordre de personnalité », pas une maladie mentale (cf. *La psychopathie*, p. 46). Les psychopathes sont sains d'esprit et peuvent différencier le bien du mal. Ils savent pertinemment que « tuer est mal » et que leurs actes sont réprouvés par la société. Mais ils s'en moquent totalement. Dénués d'empathie, foncièrement égoïstes, ils ne se préoccupent que d'eux-mêmes.
Les malades mentaux, contrairement à ce que l'on pourrait penser, tuent moins que les gens « mentalement sains ».
Jeffrey Dahmer, un tueur homosexuel, a étranglé ses victimes, il les a démembrées dans sa baignoire, a pris des photos, a eu des relations sexuelles avec les cadavres, a cannibalisé certains corps, gardait les morceaux dans de l'acide, a même gardé un squelette blanchi et s'était fabriqué un autel...
Mais Dahmer, lorsqu'il a violé ses victimes a ***toujours*** utilisé un préservatif, car l'épidémie du Sida était galopante. Et lorsque des policiers lui ont demandé ce qu'il faisait – alors qu'il était en compagnie de l'une de ses victimes qui s'était échappée –, il n'a pas « pété les plombs », il ne s'est pas enfui en hurlant. Il est resté très calme, il les a embobinés avec assurance, et il est tranquillement reparti chez lui avec l'adolescent... qu'il a étranglé 5mn après.

Ce sont tous de jeunes hommes blancs

Cette affirmation est issue des premières études du FBI sur les tueurs en série... qui date des années 1980 : « Statistiquement, le tueur en série « classique» est un homme blanc provenant d'une famille de classe moyenne, qui a entre 20 et 40 ans ».
La population des États-Unis est blanche à 80 %. La majorité des tueurs américains sont donc logiquement blancs. En Afrique du Sud, la majorité des tueurs en série sont noirs, puisque 90 % de la population est noire...
Quant à l'âge, il est basé sur des statistiques et des études psychologiques : les tueurs sexuels commencent à tuer vers 25-27 ans, lorsque leurs fantasmes ont atteint leur paroxysme. Mais on découvre parfois de très jeunes tueurs, à peine majeurs ou, au contraire, des tueurs qui ont dépassé l'âge de la retraite.
Par contre, il est vrai que la grande majorité des tueurs en série sont des hommes (les femmes ne représentent que 8 % des *serial killers*).

Ils sont tous américains

Les tueurs en série sont majoritairement américains (environ 70 %) mais il en existe dans tous les pays du monde.
L'Afrique du Sud doit faire face à une véritable épidémie de *serial killers* depuis les années 1990, tout comme la Chine (qui tente de nier le phénomène). La Russie et ses pays satellites subissent aussi de nombreux tueurs en série (et nient également leur existence).
Aucun pays n'échappe au phénomène. Pas même la France : Gilles de Rais, Hélène Jegado, Joseph Vacher, Jeanne Weber, Henri Désiré Landru, Marcel Petiot, Marcel Barbeault, Thierry Paulin, Francis Heaulme, Patrice Alègre, Pierre Chanal, Guy George, Sid Ahmed Rezzala...

On les repère facilement

Jeffrey Dahmer à Milwaukee et Dennis Nilsen à Londres ont fait chacun 17 et 15 victimes avant d'être arrêtés...par hasard. La police

La signature du tueur

John Douglas, profiler du FBI, disait que le mode opératoire est ce qui est nécessaire pour commettre un meurtre, alors que la signature est ce qui est inutile pour commettre un meurtre mais psychologiquement essentiel au tueur. La signature est « ce que le tueur a fait en trop », les actes qu'il a commis et qui étaient « inutiles » ou « superflus » pour tuer sa victime : tortures, mutilations, viol, ligatures, positionnement du corps, etc.

Lorsque l'on découvre « quelque chose » de rare ou d'inhabituel dans un meurtre, et qu'on le reconnaît à nouveau dans un autre meurtre, quelques semaines plus tard, c'est que l'on a affaire à un seul et même tueur. Même si certains détails changent, les deux meurtres sont plus que certainement reliés et ont le même auteur.

La signature devrait intéresser les enquêteurs encore plus que les similarités entre les victimes, même si ces points communs ne doivent pas être mis de côté lorsque l'on essaye de lier des affaires à un criminel en série. Les similitudes physiques ne sont souvent pas importantes, surtout lorsque l'on relie des crimes motivés par la colère. Dans ce cas, l'agresseur exprime sa colère et sa haine à travers des « rituels », et non pas en attaquant une victime qui possède une caractéristique particulière.

Mieux vaut s'attacher au fait que le tueur a attaché sa victime *après* sa mort, ou qu'il l'a laissée nue dans une position dégradante.

Les « trophées »

Les tueurs en série fantasment presque constamment sur les meurtres qu'ils ont commis ou qu'ils vont commettre. Lorsqu'ils tuent, certains prélèvent ce que les *profilers* appellent des « trophées », sur leurs victimes : une mèche de cheveux, des bijoux, une carte d'identité, un sac, un sous-vêtement, etc. Ils les gardent chez eux, généralement dans un endroit secret, et les ressortent quelques jours plus tard, pour revivre le meurtre en pensée, pour fantasmer sur la sensation de plaisir qu'ils ont ressenti à ce moment là.

n'enquêtait pas vraiment sur les disparitions des jeunes gens qu'ils avaient tués : des homosexuels ou des fugueurs.
Grâce à la ténacité des familles des 31 victimes de Robert Pickton (presque toutes des prostituées), la police canadienne a enfin daigné enquêter… et a diligemment découvert le coupable, qui vivait près de Vancouver.
Il a fallu attendre la 4e victime du tueur de Bâton Rouge, Derrick Todd Lee, pour que la police locale reconnaisse ce que les journalistes rapportaient depuis des semaines : un tueur en série agit en ville !
C'est triste à dire, mais les polices ont tendance à nier l'existence d'un tueur en série dans leur communauté, particulièrement si les victimes sont des prostituées ou des homosexuels, car cela attire l'attention. La mauvaise publicité ruine le tourisme et les citoyens se mettent à critiquer (à tort ou à raison) la police pour son impuissance à arrêter le tueur.
À la décharge des enquêteurs, les tueurs en série n'utilisent ***pas*** toujours le même mode opératoire (contrairement à ce que l'on croit). Un tueur peut utiliser un couteau, puis un pistolet, puis peut étrangler, peut déshabiller sa 1re victime, laisser la seconde totalement vêtue, etc. Ses victimes peuvent être sensiblement différentes, d'apparence, d'âge et de couleur. Il est alors difficile de relier les meurtres entre eux. Mieux vaut ne pas se focaliser sur le mode opératoire mais étudier l'éventuelle *signature* laissée par le tueur pour relier ses crimes.

Les tueurs en série cachent leur esprit pervers derrière une façade de normalité construite avec soin. Ils ne savent pas comment ressentir de la sympathie pour les autres ou même comment avoir une véritable relation avec quelqu'un. Mais ils apprennent à simuler en observant les autres. C'est un acte totalement manipulateur, conçu pour attirer les gens dans leur piège. Les tueurs en série sont de bons acteurs avec un penchant naturel pour le mensonge.

Toutes les victimes se ressemblent

Les tueurs en série s'en prennent généralement à des victimes faibles (femmes seules, dames âgées, enfants) ou « à risque » (fugueuses, prostituées, homosexuels). Ils choisissent des victimes qu'ils peuvent dominer facilement et parviendront à tuer. Ils possèdent presque tous un fantasme de domination et de contrôle, qu'ils exercent sur des personnes faibles, afin de s'assurer que leur fantasme ne sera pas « brisé ».
La grande majorité des victimes des tueurs en série sont donc des femmes (80 à 90 %), souvent petites ou graciles car elles sont faciles à attaquer, à porter ou tirer, etc. Pour les mêmes raisons, les femmes tueuses en série s'en prennent à des femmes âgées ou des enfants. Les tueurs adolescents violentent souvent des dames âgées parce qu'ils savent qu'elles sont souvent seules, facile à dominer et peuvent habiter dans l'immeuble d'en face.
Certains tueurs ne s'en prennent qu'à un certain type de victimes, qui correspond plus à un fantasme sexuel : des femmes brunes, de jeunes noirs homosexuels, etc. Mais d'autres vont agresser indifféremment des femmes blanches de 50 ans et des fillettes noires de 10 ans.
Les profilers affirment que « si la victime est blanche, le tueur a de grandes chances d'être blanc ». Ce n'est pas toujours vrai. Mais un tueur choisit de tuer dans un quartier où il se sent bien et où il se fera moins remarquer. S'il est blanc, il tuera plutôt dans un quartier blanc. Mais il est tout à fait possible qu'un tueur blanc ne s'en prenne qu'à des victimes noires. Aux États-Unis, Larry Bright, blanc et roux, n'a tué que des prostituées noires… simplement parce qu'il préférait les Afro-Américaines.

Ils tuent à cause de la lune ou de la Bible

Un tueur en série ne tue pas les jours de pleine lune, puis attend patiemment la lune suivante pour tuer sa prochaine victime. C'est du cinéma.
Les tueurs en série suivent leurs pulsions, c'est tout. Ça n'a rien d'intellectuel. Il leur arrive souvent de tuer après un événement stressant qui « brise » leur fantasme de toute puissance ou qui les inquiète : un licenciement, la naissance d'un enfant, une violente dispute, une petite amie qui s'en va, etc. Un tueur en série « tombe » sur une victime qui lui plait ou va la chercher dans un endroit où il sait qu'il pourra la trouver (campus pour une jeune femme, quartier « rouge », pour une prostituée…). Il n'attend pas la pleine lune ni une date correspondant à un verset de la Bible.
De la même manière, « l'antre » dans laquelle les tueurs en série emmènent leurs victimes est simplement leur voiture, leur chambre, leur garage, parfois même une cave aménagée en chambre de tortures. Mais ce n'est pas une grotte, un château hanté, ni des souterrains obscurs.

On devient tueur en série du jour au lendemain

Au contraire. C'est un long processus qui s'étale sur des années et commence à l'adolescence. Durant 10 ou 15 ans, le futur tueur en série ressasse ses fantasmes violents et morbides, chaque jour un peu plus, jusqu'à ce qu'ils prennent le pas sur sa vie. Jusqu'à ce qu'il ne désire plus qu'une seule chose : les réaliser. Ils commencent généralement par des délits plus ou moins graves, puis passent à des crimes de plus en plus sérieux, jusqu'au meurtre.
Certains tueurs en série sont fascinés par la violence sadique dès l'enfance. Enfant, Ed Kemper décapitait déjà les poupées de sa sœur, jouait à reproduire des exécutions et dit une fois à sa sœur qu'il voulait embrasser son institutrice mais « si je l'embrasse, il va falloir que je la tue d'abord ».
La majorité des tueurs en série ont été abusés, psychologiquement et/ou physiquement durant leur enfance et l'on ne s'étonne pas qu'une fois adulte, ils soient devenus des monstres. Cela influe certainement sur leur comportement, mais il faut garder à l'esprit

que leurs frères et sœurs, ayant subi les mêmes abus, ne sont pas devenus des assassins récidivistes. La plupart des enfants battus deviennent des adultes responsables et tranquilles.
À un moment de leur vie, les tueurs en série choisissent, décident, consciemment, de tuer. « *Je suis le fils de pute le plus froid que vous ayez jamais rencontré*, a dit Ted Bundy. *J'aimais tout simplement tuer, je voulais tuer* ».

Des monstres... humains

Les personnages des comtes de Grimm sont des métaphores vivantes de la soif de sang des hommes. Les horribles histoires de Barbe Bleue et de sa chambre sanglante, de grands loups affamés, d'ogres dévoreurs d'enfants, de trolls rôdant sous les ponts et de sorcières dans la forêt, qui s'en prennent tous à des victimes innocentes, nous rappellent nos « monstres » contemporains.

- La « lycanthropie » est un concept ancien, créé pour décrire l'horreur de meurtres sexuels insensés. Le « loup-garou » était un homme, un prédateur sexuel, qui terrorisait les villages du XVIe siècle, à tel point que les autorités le considéraient comme l'un des problèmes sociaux les plus pressants de l'époque. Parmi les plus célèbres de ces « hommes loups », on connaît surtout Gilles Garnier, un Français, et Peter Stubbe, un Allemand. Tous deux s'attaquaient aux enfants, les éventraient et les dévoraient. Stubbe en vint même à mutiler sauvagement son propre fils et à manger son cerveau.
- L'un des surnoms de monstre les plus célèbres pour les tueurs en série est « vampire ». Dans le drame gothique, les vampires représentent la sexualité réprimée de la société Victorienne puritaine, des créatures de la nuit conduites par des désirs bestiaux.
  Le motif du vampire est tellement fréquent que nous avons des vampires « localisés » : le Vampire de Düsseldorf (Peter Kürten), le Vampire d'Hanovre (Fritz Haarmann), le Vampire de Sacramento (Richard Chase).

Un phénomène intemporel

De nombreuses personnes pensent que l'apparition des tueurs en série est un phénomène récent, mais ils existent en fait depuis des siècles. Ils sont simplement plus nombreux à notre époque et, surtout, on en parle beaucoup plus qu'auparavant. « Jack l'Éventreur » est devenu mondialement célèbre grâce aux nombreux journaux qui relataient ses méfaits avec délectation, chaque jour en Angleterre, mais aussi dans toute l'Europe et aux États-Unis.

Depuis l'antiquité

En fait, le premier cas de meurtre en série « consigné » concernait une femme, **Locusta**, exécutée par ordre de l'empereur romain Galba en 69 après Jésus Christ.
Près de 400 ans plus tard, dans le Yémen du Ve siècle, le riche **Zu Shenatir** attirait des garçons chez lui en leur promettant de la nourriture et de l'argent. Il les violait avant de les jeter par la fenêtre la plus haute de son habitation. Le nombre de ses victimes n'est pas connu, mais les archives disent que Zu Shenatir fut tué avec un couteau par un des garçons qu'il tentait de violer, chez lui.
En Europe, les premiers tueurs en série connus sont apparus aussi bien dans les rangs de la noblesse que parmi les paysans. Le baron **Gilles de Rais,** homme le plus riche de France et ancien compagnon de Jeanne d'Arc, fut pendu et brûlé vif en 1440 pour avoir violé et assassiné des centaines d'enfants lors de rituels sataniques pervers.
Margaret Davey, une cuisinière anglaise, fut ébouillantée vivante en 1542 pour avoir empoisonné plusieurs de ces employeurs sans raison apparente.
Au moins cinq cannibales furent condamnés en tant que « **loup-garou** », en France et en Allemagne entre 1573 et 1590.
En 1661, la Comtesse hongroise **Erzebeth Bathory** fut condamnée à être emmurée vivante parce qu'elle avait torturé des centaines de jeunes femmes « pour s'amuser ».
L'empoisonneuse française **Marie de Brinvilliers** pratiqua son « art » sur des invalides, puis s'en prit à son propre père, ses amis et ses voisins. Elle fut exécutée pour ses crimes en 1676.
Quatre ans plus tard, la France fut ébranlée par le scandale de la « **chambre ardente** », impliquant la maîtresse du Roi Louis XIV et un prêtre catholique, qui avaient tué des dizaines de bébés dans des meurtres rituels.
En 1719, les autorités italiennes exécutèrent une femme, **La Tofania**, parce qu'elle avait empoisonné près de 600 personnes !
Aux États-Unis, les **frères Harpe** terrorisèrent la « piste sauvage » dans les années 1790, en étripant leurs victimes et en jetant leurs corps lestés de pierres dans des rivières ou des lacs pour qu'on ne les découvre pas.
L'Allemande **Gessina Gottfried**, fut décapitée en 1828 pour avoir empoisonné 20 personnes à partir de 1815.
En Angleterre, les « résurrectionnistes » **Burke et Hare**, fatigués d'exhumer des cadavres dans les cimetières pour fournir des médecins anatomistes peu scrupuleux, tuèrent 11 personnes avant d'être arrêtés en 1828.
En 1850, un mendiant autrichien nommé **Swatow** nourrit sa famille avec au moins six enfants qu'il avait tués.
La cuisinière bretonne **Hélène Jegado** fut exécutée un an plus tard, accusée d'avoir empoisonné 60 personnes en 20 ans.
Joseph Philippe assassina des prostituées françaises vers 1860, et « Jack l'Éventreur » fit de même à Londres 20 ans plus tard, inspirant de nombreux imitateurs à Moscou, Vienne, au Nicaragua et au Texas, jusqu'en 1900.
Samuel Green, assassin de la Nouvelle Angleterre, fut condamné à mort pour « de nombreux meurtres » en 1822.
Stephen Richards, le « **Démon du Nebraska** », tua au moins neuf personnes avant d'être arrêté en 1879.
Jack l'éventreur tue au moins 5 prostituée à Whitechapel en 1888.
À Chicago, le sadique Herman Mudget (alias **Docteur H.H. Holmes**) construisit un « château de torture » pour assassiner les femmes

69
Locusta

469
Zu Shenatir

1440
Gilles de Rais

1542
Margaret Davey

1661
Erzebeth Bathory

1676
Marie de Brinvilliers

1680
La chambre Ardente

1719
La Tofania

1828
Gessina Gottfried

1828
Burke et Harle

1851
Hélène Jegado

1860
Joseph Philippe

1888
Jack l'éventreur

1893
Docteur H.H. Holmes

1896
Amelia Dyer

1900
Jane Toppan

1930
Le Boucher de Cleveland

1960
Bête du sexe

1967
L'Etrangleur de Boston

qui visitaient l'Exposition Universelle de 1893. Condamné pour un meurtre, il en avoua 26 autres.
Amelia Dyer, une « fermière de bébé » (*baby farmer*) britannique, fut condamnée en 1896 pour les meurtres d'au moins 15 nourrissons. Quelques années plus tard, le Français **Joseph Vacher** fut exécuté pour avoir massacré 14 personnes en 3 ans.L'infirmière de Nouvelle Angleterre **Jane Toppan** commença à empoisonner ses patients en 1880. Durant son procès, 20 ans plus tard, elle admit en avoir tué 31, mais le procureur affirma que le « compte juste » approchait plutôt de 100.
Leonard Nelson, l'étrangleur qui aimait citer la bible, viola et assassina ses différentes logeuses d'une côte à l'autre vers 1920 et fut finalement pendu au Canada.
Le « **Boucher Fou** » de Cleveland fut la « sensation » des années 1930 et Elliot Ness lui-même ne parvint pas à l'arrêter. Il disséqua et démembra 16 victimes avec tant d'adresse que 10 des crânes ne furent jamais retrouvés.
En 1960, la « **Bête du Sexe** » Melvin Rees choqua la nation tout entière avec ses abominables meurtres de 8 femmes dans le Maryland et en Virginie.
Quand **Albert DeSalvo** confessa les 13 meurtres de « **l'Étrangleur de Boston** » en 1967, les autorités avaient reconnu les signes avant-coureurs de ce que l'un des porte-parole du FBI avait appelé « une épidémie de folie homicide ».

En fait, bien que le meurtre en série ne soit pas un phénomène moderne, le nombre de tueurs et leurs victimes a, par contre, dramatiquement augmenté durant le dernier quart du XXe siècle. Entre 1900 et 1959, la police des États-Unis enregistrait une moyenne de deux tueurs en série par an dans tout le pays. À partir de 1969, les autorités comptaient six cas par an, et ce nombre tripla dans les années 1970. En 1985, de nouveaux tueurs en série étaient signalés avec une moyenne de 3 par mois (!!!). Un « taux » qui est resté assez stable durant les années 1990.

Comment bien mener une enquête sur un tueur en série

Les tueurs en série organisés (intelligents et sain d'esprit, ils préméditent leurs crimes, cf. *Crime organisé ou désorganisé*, p. 79) sont les plus nombreux. Ils laissent généralement peu de preuves physiques derrière eux et connaissent très rarement leurs victimes, ce qui rend leur appréhension d'autant plus difficile.

Dans tous les pays, différents éléments que l'on retrouve sur chaque enquête concernant un tueur en série, sont à prendre en compte :
- Identifier une série de meurtres (par la signature plus que par le mode opératoire).
- Prendre en considération les familles, qui estiment, et c'est normal, que l'on n'arrête jamais assez vite le coupable.
- La communauté terrifiée et les politiques qui veulent absolument rassurer.
- Des problèmes de communication entre les différentes *law enforcement agencies* (polices et gendarmerie en France ; forces de police de ville, de comté, d'état..., agences fédérales, bureaux des procureurs locaux, de comté et d'état, police militaire et services de sécurité des grandes universités aux USA, etc.), qui ne partagent pas leurs informations.
- Les médias, qui peuvent créer la panique et répandre des rumeurs.

Des règles à respecter

Les différentes études menées aux États-Unis par des enquêteurs ayant ratés ou réussi ce genre d'enquête démontrent tout d'abord qu'il est essentiel de créer une « *task force* » : un groupe d'enquêteurs (représentant les différentes forces de polices) qui se consacrera uniquement à cette enquête, 24h/24 et 7j/7, et à aucune autre.
Il est également primordial de respecter certaines règles si l'on veut enquêter de la meilleure manière possible et résoudre une série de meurtres.

Les Preuves

Impliquer la police scientifique dès le départ, et le plus tôt possible dans l'enquête. Les laisser travailler, fouiller, chercher autant qu'ils le veulent. Ils peuvent découvrir des indices cachés que les enquêteurs ne trouveraient pas au premier coup d'œil.
Toujours prélever/ramasser, emmener et garder précieusement ***tous*** les objets découverts sur une scène de crime ou sur une scène d'abandon du corps. Un objet qui peut sembler anodin ou inutile peut par la suite se révéler essentiel.
Noter les objets que la victime possédait sur elle et/ou chez elle et qui ont disparu (demander à la famille et aux amis et les leur faire identifier officiellement, comparer avec des photos). Il faudra vérifier chez un suspect, même des années plus tard, si cet objet ne s'y trouve pas.
Personne d'autres que la police scientifique ne doit avoir accès à une scène de crime ou à l'endroit où une victime a été abandonnée ou vue pour la dernière fois : ni sa famille, ni la femme de ménage, ni le propriétaire... Les enquêteurs eux-mêmes doivent attendre que « le labo » ait terminé avant de faire quoi que ce soit. Ils peuvent en profiter, pendant ce temps, pour interroger les témoins et les voisins. Des policiers peu ou pas formés peuvent involontairement détruire des preuves rien qu'en délimitant le périmètre de sécurité ou en arrivant sur les lieux : en marchant ou en roulant sur une trace de pneu ou de pas du tueur, par exemple.
Par contre, si la scène de crime se situe à l'extérieur et qu'il apparaît qu'il va pleuvoir ou si le vent de lève, etc., si les conditions climatiques peuvent détruire une belle preuve, l'enquêteur doit protéger cet indice, par exemple en le protégeant avec un carton, une boîte ou autre, afin de le préserver. Toutefois cette protection ne doit en aucun cas risquer de « contaminer » les indices : elle doit ne pas avoir été utilisée auparavant.
Demander au « labo » de comparer les preuves physiques découvertes sur plusieurs scènes

de crimes différentes peut permettre d'identifier une série de meurtres reliés entre eux par l'ADN, les empreintes, le sang, etc., d'un même assassin.

L'Enquête

Travailler en équipe, échanger les informations entre les membres des différents départements/forces de police, et coopérer. Il doit exister un haut degré de confiance entre les enquêteurs et ils savent qu'il n'existe pas de moyen plus rapide de détruire cette confiance que de se conduire en égoïste à la recherche de gloire. Une telle personne se retrouvera rapidement mis de côté et n'aura plus accès aux informations de ses collègues. La confiance se gagne, elle n'est pas acquise d'office.

Un enquêteur peut également démolir une affaire en voulant aller trop vite, en ne prenant pas soin des preuves, en bousculant un suspect... etc. Le système judiciaire américain permet de faire libérer un suspect pour une virgule : ne l'oubliez pas.

La coordination est le maître mot d'une telle enquête.

Si les enquêteurs découvrent un seul crime qui leur paraît particulier, ils doivent chercher si un crime présentant des éléments similaires ou une signature semblable n'a pas été commis dans les 5 années précédentes. Ils ne doivent pas se restreindre à leur juridiction mais chercher dans les villes, les comtés, voir les états frontaliers.

S'ils découvrent un témoin de ce crime ou une victime qui a survécu (les tueurs en série « ratent » parfois leur tout premier crime), ils devront l'interroger : lors de leur premier meurtre, par manque d'expérience, les tueurs en série commettent parfois des erreurs qui manque de les perdre.

Évidemment, ne pas hésiter à avoir recours aux bases de données : ADN, empreintes digitales mais aussi crimes irrésolus - VICAP et VICLAS -, enfants disparus, etc. (cf. *Structures & Profiling*, p. 76, et *Le VICAP*, p. 77)

Interroger le plus de personne possible.

Toujours vérifier scrupuleusement les dires des témoins, et recouper les détails donnés, les horaires, etc. Un témoin peut se tromper involontairement ou volontairement : si le suspect est un ami ou un membre de la famille (« Il ne ferait jamais ça »), pour des questions de bienséance, pour cacher l'existence d'un petit ami ou d'un amant, parce qu'il se sent responsable de ne pas avoir réagi, parce qu'il a un casier judiciaire et a peur d'être soupçonné, pour éviter d'être impliqué, parce qu'il n'aime pas la police... Un témoin peut mentir pour des raisons qui peuvent paraître idiotes ou ridicules aux enquêteurs.

Ceux-ci doivent faire comprendre aux témoins que seule la vérité importe pour eux et que leur seul but est de trouver le coupable, sans se soucier du reste. La vie privée des gens ne les intéresse pas si elle n'a aucun rapport avec l'affaire. Ils doivent amener les témoins à leur faire confiance. Mais, encore une fois, la confiance se mérite.

Créer un « comité de contrôle » formé de 3 personnes afin d'analyser les témoignages, les appels téléphoniques à la police, les dénonciations anonymes, etc. Deux de ces personnes doivent être des enquêteurs expérimentés qui vont analyser chaque information individuellement. S'ils décident qu'une information doit être suivie, la troisième personne enquête plus profondément, sur le terrain, pour trouver de quoi il retourne exactement. Une information intéressante doit être ré-examinée tous les 15 jours pour déterminer si les faits ont évolué.

Les noms de tous les suspects doivent être disponibles dans une base de données, même ceux qui semblent « les moins suspects ». On a souvent découvert que des tueurs en série, une fois arrêtés, figuraient à la 100ème ou la 200ème place sur une liste de suspects potentiels. S'il existe le moindre doute, le moindre indice, la personne ***doit*** rester sur la liste jusqu'à la conclusion de l'affaire.

Le Suspect

Les tueurs en série organisés sont généralement des hommes qui s'expriment bien. Ce sont d'excellents menteurs. Lorsqu'on les interroge, ils offrent toujours un bon alibi et proteste de leur innocence. Il faut donc vérifier l'alibi d'un suspect dans ses moindres détails et ne jamais croire sans vérifier un homme qui paraît sympathique et honnête. Souvent, lorsqu'un tueur en série est arrêté, sa propre famille est la première surprise.

Ne pas hésiter à faire passer un polygraphe (détecteur de mensonge). Même si le résultat n'est pas concluant, le comportement du suspect pourra donner de bonnes indications aux enquêteurs.

Lorsque l'on organise une confrontation visuelle, il faut :

- Éviter que le ou les témoins ne croisent le suspect peu auparavant.
- Ne pas montrer le suspect seul ou une photo du suspect, aux témoins, auparavant.
- Ne faire entrer qu'un témoin à la fois dans la salle, les un après les autres, et ne pas laisser les témoins discuter entre eux avant.

Le suspect et les autres hommes (au moins 5, des policiers uniquement, physiquement ressemblant, vêtus de la même manière) doivent tous être en place et présents lorsque le témoin arrive.

On peut à la rigueur montrer une photo parmi d'autres (en respectant les mêmes règles) mais une vision « réelle » est préférable.

Les tueurs en série intelligents utilisent souvent la ruse pour attirer ou convaincre leur victime. Ils ont une capacité naturelle à manipuler et utiliser les gens, même leurs amis ou leur famille. Il n'est pas rare, par exemple, qu'ils utilisent le véhicule d'un ami ou d'une connaissance pour commettre un crime.

Le véhicule du suspect (ou celui qui lui a été prêté) doit être examiné dans les moindres recoins pour y chercher des cheveux, des fibres, du sang et des empreintes des victimes. L'habitation mais aussi le lieu de travail, le véhicule, la cabane de pêche, le casier de sport, etc., doivent être fouillés à la recherche d'armes, de « trophées » et de preuves physiques reliant les victimes à l'assassin. Des objets anodins peuvent, là aussi, se révéler essentiels. Ces recherches doivent être réalisées lorsque le suspect est interrogé ou emprisonné. Relâcher un suspect sans fouiller chez

Une affaire instructive

L'affaire John Norman Collins (8 victimes dans le Michigan et en Californie entre 1967 et 1969) nous offre quelques éclairages intéressants :
Le corps d'une victime avait été abandonné dans un endroit où poussait beaucoup de sumac vénéneux et l'un des policiers qui découvrit le corps dut être traité pour une sévère irritation cutanée. Les policiers cherchèrent alors à savoir auprès des médecins locaux si leur suspect, John Norman Collins, avait été traité pour la même raison. C'était bien le cas.

Les témoins ne voient pas la même chose selon leurs intérêts : John Norman Collins avait été vu par 3 femmes différentes devant un magasin, sur une moto. Les 2 femmes du magasin l'avaient bien observé (il était beau garçon) et ont pu le reconnaître par la suite. Elles n'ont pas pu décrire la moto. La 3ème femme, passionnée de moto, a pu indiquer aux enquêteurs qu'il s'agissait d'un « Triumph » bleue, rutilante et bien entretenue. Elle se rappelait également du numéro de la plaque d'immatriculation... mais elle ne se souvenait absolument pas du motard.

Collins avait remarqué que la jeune femme avait observé sa moto avec attention. Celle-ci a d'ailleurs fourni le numéro de la plaque à la police. Deux jours plus tard, Collins a convaincu un ami d'aller chercher de nouvelles plaques d'immatriculation pour lui, assurant qu'on les lui avait volées. Mais la police n'a pas prévenu l'autorité impliquée que ces plaques étaient « recherchées » et l'ami en a obtenu d'autres facilement.

lui, c'est lui permettre de se débarrasser de preuves tangibles d'incrimination !

Il arrive couramment que les tueurs en série s'enfuient, déménagent ou disparaissent après qu'ils aient été arrêtés et relâchés. Mieux vaut les surveiller étroitement.
Lorsqu'un suspect est arrêté pour meurtre et qu'il semble possible qu'il puisse être relié à d'autres meurtres similaires, il faut alors utiliser tous les témoignages et toutes les preuves physiques obtenues auparavant, savoir si le suspect s'est débarrassé d'une arme qui aurait pu servir pour l'un des meurtres (ou s'il l'a donné à un ami), s'il a revendu un véhicule, s'il a vécu près de l'une de ses victimes, etc.

Les Médias

Ne pas fournir trop d'informations aux médias mais ne pas hésiter à demander leur aide, pour faire appel au public (pour diffuser un portrait-robot, par exemple).
Ne pas révéler de détails que seul le tueur doit connaître, afin de confondre un suspect trop bavard mais aussi d'écarter les malades mentaux qui s'accusent.
En fait, il faut en dire le moins possible. Si la « task force » communique beaucoup avec les médias au début de l'enquête puis – lorsqu'elle suspecte une personne –, préfère ne plus rien dire, les médias pourront devenir hostiles et l'accuser de cacher quelque chose.
Une seule personne doit servir de porte-parole pour les forces de police afin que les médias n'entendent « qu'un seul son de cloche ». Aucun autre policier ne doit s'adresser aux médias. Par contre, on ne peut empêcher les spécialistes (ou soi-disant) « privés » (profilers, criminologues, experts psychiatres, etc.) de s'exprimer à la télévision et à la radio, bien que ceux-ci puissent créer la confusion ou la panique.
Les enquêteurs ne doivent pas se soucier des médias mais uniquement de l'enquête. C'est au porte-parole et à lui/elle seul(e) de résoudre ce genre de problème.

Nombre de tueurs en série collectionnent les articles de journaux décrivant « leurs » meurtres et certains suivent de cette manière la progression de l'enquête. Le tueur en série William Lester Suff (19 victimes entre 1986 et 1991) a tué une femme noire après avoir vu, au journal de 20h, un profiler assurer que le tueur était blanc « parce que toutes ses victimes sont blanches ».
Certaines informations ***doivent*** demeurer secrètes. Certains tueurs en série aiment revenir à l'endroit où ils ont abandonné leur dernière victime, pour les observer, les toucher... voir plus. Il peut alors être judicieux de ne ***pas*** révéler la découverte du corps de cette victime, et de placer l'endroit sous surveillance (appareil photo à portée de main, chiens pisteurs, voitures prêtes à prendre un suspect en chasse...). Le tueur en série Arthur Shawcross (11 victimes entre 1989 et 1990, toutes prostituées) a été arrêté de cette manière.
Éviter les rumeurs, aussi bien sur le tueur que sur la victime. Laisser les médias affirmer que le tueur doit être un blanc de 30 ans, si les témoignages laissent à penser qu'il est noir et à plutôt 20-25 ans, poussera les gens à se méfier du mauvais type de personne. Laisser les médias insinuer que la dernière victime d'une série de meurtres est « une pute » parce que les victimes précédentes étaient des prostituées, alors qu'il s'avère que cette victime est une étudiante sérieuse et prudente, est le meilleur moyen de perdre la confiance de sa famille.

La Victime

Informer la famille de la victime du déroulement de l'enquête afin d'éviter la frustration. La famille, si elle a l'impression (justifiée ou non) que l'enquête n'avance pas, pourra s'en plaindre aux médias et provoquer un scandale en critiquant l'incompétence supposée (ou non...) de la police.
Montrer de la considération pour les victimes et leurs familles : les prévenir si le suspect s'échappe ou s'évade, expliquer la procédure à suivre si le suspect/accusé menace la victime ou sa famille, expliquer qui contacter (police et procureur).
Prélever dans l'habitation de la victime disparue des preuves qui permettront de l'identifier ou de la relier, plus tard, à un suspect : cheveux sur une brosse, salive sur la brosse à dents, poils pubiens dans les sous-vêtements, empreinte sur un livre de chevet, radios dentaires, etc.
Lorsque l'affaire est terminée, rendre aux familles des victimes les objets appartenant à ces dernières.



Portraits de tueurs en série

Les tueurs en série ne s'en prennent pas tous à leurs victimes pour les mêmes raisons. Certains tuent pour le pouvoir, d'autres pour le sexe, certaines tuent pour l'argent... et certains entendent des voix qui les « poussent » à tuer. Beaucoup de tueurs en série entrecroisent ces motivations et tuent aussi bien pour le sexe que pour le pouvoir.

Le tueur qui tue « pour le frisson »

Les Hillside Stranglers & William Bonin

Celui qui tue « pour le frisson » le « *thrill killer* », se nourrit de la terreur de sa victime. Le meurtre est un processus lent et déchirant, qui donne au tueur plus de temps pour jouir de la souffrance de sa victime. Il voit ses meurtres et l'enquête de la police comme un jeu. Il adore l'attention que lui portent les médias et la police, et le fait d'être capable d'échapper aux autorités. Il a tendance à garder une sorte de « registre » de ses meurtres, par exemple, des coupures de presse qui parlent de ses crimes.
Il peut arriver au *thrill killer* de tuer en duo, voire en petit groupe, l'un poussant l'autre à toujours aller « plus loin ».

Le tueur qui tue pour le sexe

Jerry Brudos & Harvey Glatman

Le « lust killer » est un prédateur sexuel attiré autant par les victimes vivantes que par les cadavres. Il tue principalement pour le plaisir sexuel que lui procure le meurtre et possède souvent diverses perversions sexuelles (fétichisme, nécrophilie, sadisme, etc.).

L'ange de la mort

Genene Jones & Le Docteur Shipman

« Ange de la mort » est le surnom donné aux meurtriers et meurtrières en série appartenant aux professions médicales et qui s'en prennent à leurs patients. Ils s'attaquent systématiquement aux patients faibles et sans défense, dont la mort pourra être expliquée par leur maladie. Ils assassinent très souvent avec des overdoses de médicaments. Ils sont fréquemment motivés par un désir de domination et de pouvoir sur la vie et la mort.

Le tueur qui a des visions

Herbert Mullin & Ed Gein

Psychotique, souffrant d'une rupture totale avec la réalité, ce type de serial killer reçoit des ordres provenant de voix ou de visions, qui lui demandent de tuer. Ils sont une ***minorité*** chez les tueurs en série.

Le tueur qui tue pour l'argent

Belle Gunness & Dorothea Puente

Celui ou celle qui tue pour le confort (le *comfort killer*) tue pour des raisons très « terre-à-terre » : l'argent, les bénéfices d'assurance ou de business. Il n'y a pas d'aspect sexuel dans ce type de meurtre. Les championnes des *comfort killers* sont les « veuves noires », qui tuent leurs maris, amants et enfants pour hériter ou toucher l'assurance vie. Tout comme l'immense majorité des femmes tueuses en série, elles ne sont pas motivées par des fantasmes sexuels violents, contrairement à la majorité des tueurs en série masculins.

Le tueur qui tue pour le pouvoir

Ted Bundy & Ed Kemper

La motivation de ce type de tueur est centrée sur le besoin de pouvoir et de domination. Bundy était motivé dans une grande mesure par des facteurs sexuels, comme on le voit dans ses actes de sadisme et de nécrophilie. Toutefois, le vrai plaisir était d'être maître du destin de la victime, entièrement entre ses mains. Ces tueurs sont plus excités par la vue de leur victime terrorisée et par ses cris, que par le meurtre lui-même. Parmi les tueurs en série, ils sont les plus nombreux.

Présentation des portraits

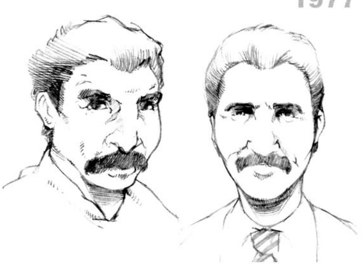
Les **indices psychologiques**, les **preuves physiques** et les **points importants des enquêtes** figurent en ***italique gras*** dans les textes de sorte à pouvoir les exploiter au cours d'un scénario.

Les **profils** n'ont pas tous le même style et ne sont pas tous aussi détaillés qu'ils le devraient. En fait, leur qualité dépend du profiler qui dresse le profil. Imaginons que John Douglas, du FBI, crée le profil d'un tueur, celui-ci sera clair et explicite. Mais s'il est créé par un agent qui a peu d'expérience, un profiler « privé », un criminologue qui n'est pas spécialisé dans les tueurs en série, etc., le profil restera vague et pourra même comporter quelques erreurs...

Note : Ces profils peuvent se révéler un véritable outil scénaristique de par leurs manques.

Angelo Buono & Kenneth Bianchi

1977



Angelo Buono

Un vrai cauchemar : macho, misogyne, égocentrique, Buono déteste les femmes et pense qu'elles n'existent que pour le plaisir des hommes. Il est pervers et sadique, brutal et vulgaire, égoïste et ignare. Il a été marié plusieurs fois, a violemment battu et violé toutes ses compagnes et même certains de ses enfants. Il vit en forçant des fugueuses à se prostituer pour lui.
Il est le dominant du duo, il méprise son jeune cousin, mais apprécie qu'il l'idolâtre.

43 ans en 1977

APP	13	Prestance	65 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	14	Puissance	70 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	12	Connaissance	60 %
INT	11	Intuition	55 %
POU	13	Volonté	65 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	12
Santé Mentale	65

Compétences

Athlétisme	55%
Baratin	60%
Chasse	60%
Conduite	60%
Connaissance de la Rue	55%
Crédit	30%
Déguisement	55%
Discrétion	55%
Droit	45%
Intimidation	60%
Lieu : Glendale	70%

Langues

Italien	65%
Anglais	65%

Combat

Bagarre	65%
Garrot	75%

« Je ne me vois toujours pas tuer quelqu'un, mais j'envisage ça comme une réelle possibilité. »
Kenneth Bianchi

Ken Bianchi, né en 1951 d'une mère prostituée, fut abandonné et adopté par une femme surprotectrice vivant à Rochester (NY). Il avait des accès de colère furieuse tant à l'école qu'à la maison. Il se maria, brièvement, à 18 ans : son épouse ne supportant pas longtemps son caractère « macho ».
En janvier 1979, Bianchi, devenu un beau jeune homme, alla s'installer à Los Angeles, à Hollywood, pour « travailler » avec son cousin plus âgé Angelo Buono, qui vivait à Glendale. Ce dernier, né à Rochester en 1934, avait été un adolescent difficile qui volait des voitures et agressait les jeunes filles, ce qui l'avait conduit dans une maison de correction. Il se maria, eut des enfants et divorça plusieurs fois, car il battait souvent ses compagnes. Il attirait les femmes par son assurance et son bagout. À Los Angeles, il était devenu souteneur et violait les prostituées à son service.
En 1977, deux de ses « filles » préférées parvinrent à s'enfuir et Buono confia sa colère à son jeune cousin. Il savait qu'il partageait son mépris des femmes et son goût pour le pouvoir. Il lui proposa de se déguiser en policier afin d'arrêter des conductrices ou des prostituées, pour les violer et les tuer.

En deux mois, les « Étrangleurs des Coteaux » enlevèrent, violèrent et assassinèrent dix femmes, abandonnant leurs corps nus sur les collines de Los Angeles dans des poses dégradantes.
Les victimes subirent toutes des sévices sexuels et des tortures, et furent toutes attachées et ***étranglées au moyen d'un garrot***.
Yolanda Washington, une prostituée noire de 19 ans qui travaillait sur Hollywood Boulevard, fut assassinée le 17 octobre 1977. Son corps fut découvert près du cimetière de Forest Lawn à Glendale (où sont enterrés nombre de célébrités californiennes tel que Walt Disney ou Humphrey Bogart).
Le 31 octobre, le corps d'une adolescente (identifiée plus tard comme étant Judith Miller, une prostituée de 15 ans qui travaillait sur Hollywood Boulevard), fut découvert à La Crescenta, au Nord de Glendale. Elle avait disparu la veille au soir. Les policiers prélevèrent sur ses paupières ***un petit morceau de duvet***.
Le corps de Lissa Kastin, une serveuse de 21 ans, fut découvert le 6 novembre à Glendale, près d'un terrain de golf. Elle vivait sur Hollywood Boulevard.
Le dimanche 20 novembre, on découvrit le corps de Kristina Weckler, une étudiante de 20 ans, dans les collines entre Glendale et Eagle Rock, au coin d'une rue déserte. Elle habitait Glendale et avait disparu la veille. (***C'était une ex-voisine de Bianchi***)
Le même jour, de l'autre côté de la colline, on découvrit les corps de deux collégiennes disparues près de leur arrêt de bus 1 semaine auparavant après avoir discuté avec ***2 hommes*** dans ***une voiture bicolore.*** Sonja Johnson, 14 ans, et Dolores Cepeda, 12 ans, avaient été jetées sur un tas d'ordures dans une rue déserte.
Le 23 novembre, on découvrit le corps de Jane King, une jolie blonde de 28 ans, près de Los Feliz, au bord de l'autoroute Golden State, près de Glendale, dans des buissons. Elle avait disparu le 9 novembre.
Le 29 novembre, le corps de Lauren Wagner, une étudiante de 18 ans, fut découvert dans des buissons à Glendale. Un témoin affirma avoir vu Lauren se disputer et être enlevée par ***2 hommes bruns***, un jeune et un plus âgé, juste devant la maison de ses parents (dans la vallée de San Fernando), le 25. Ils l'avaient poussée dans leur voiture, un ***modèle bicolore***.
La police de Los Angeles créa un groupe spécial, composé de membres de la police de L.A., de Glendale et du bureau du shérif de L.A., qui se consacra uniquement à cette enquête.
Le 15 décembre, le corps de Kimberly Martin, une call girl de 22 ans, fut retrouvé dans un terrain vague en haut d'une colline de Los

Angeles, à deux pas de la mairie. Le 9 décembre, son dernier client l'avait appelée d'une cabine publique pour l'inviter à le rejoindre dans une chambre de la résidence Tamarind Apartments à Hollywood (***où Bianchi habitait***). Personne ne l'avait plus revue.
Finalement, on découvrit le 16 février 1978 le corps de Cindy Hudspeth, une serveuse de 20 ans, dans le coffre de sa voiture orange, qui avait été poussée dans un ravin, en contrebas de l'autoroute d'Angeles Crest. Elle vivait à Glendale, dans la même rue que Kristina Weckler.

L'enquête de la police de Los Angeles et du Bureau du Shérif du comté ne menait à rien. Toutefois, Bianchi décida de s'éloigner de Los Angeles et alla s'établir à Bellingham, dans l'État de Washington, où il trouva un emploi de garde de sécurité. Il s'installa avec sa petite amie, avec laquelle il avait eu un fils en mai 1977.
Le 11 janvier 1979, Diane Wilder et Karen Mandic, deux étudiantes, disparurent en allant visiter une maison à Bayside ***que Bianchi leur avait recommandée***.
Lorsque la police le questionna, il se montra charmant et amical, mais ne parvint pas à expliquer ce qu'il avait fait à l'heure du meurtre et nia connaître les deux jeunes femmes : Bianchi qui avait voulu agir seul pour en « montrer » à Buono, avait commis l'erreur de s'en prendre à des femmes ***qu'il connaissait***.

La police lança un avis de recherche concernant la voiture des deux amies... qui fut retrouvée dans une impasse. À l'intérieur, on découvrit leurs corps. Elles avaient été violées et étranglées. La police découvrit plusieurs preuves physiques (***poils pubiens de Bianchi et fibres de tapis de la maison de Bayside :*** (cf. *Poils, cheveux et fibres*, p. 17) qui relièrent Bianchi au double meurtre : il était le seul à détenir les clés de la maison de Bayside.

Les enquêteurs fouillèrent la maison de Bianchi et y découvrirent des objets volés dans les bâtiments qu'il était censé garder ainsi que ***des bijoux*** ayant appartenu à Kimberly Martin et Yolanda Washington.
Les autorités de Los Angeles collaborèrent avec celles de Bellingham et, en juin 1979, Bianchi fut également inculpé de 5 des meurtres des Étrangleurs. Les journaux publièrent sa photo et un avocat contacta la police au sujet de 2 prostituées qui avaient vécu sous la coupe de Bianchi et Buono. Les enquêteurs pensèrent que Buono était sûrement le second tueur lorsqu'ils apprirent que Yolanda Washington avait « travaillé » pour eux. Il fut arrêté en octobre lorsque l'on put relier ***le petit morceau de duvet*** trouvé sur les paupières de Judith Miller à ***sa voiture***. ***Des fibres*** découvertes sur Lauren Wagner provenaient de ***la maison*** de Buono à Glendale. (cf. *Poils, cheveux et fibres*, p. 17)

Profil

- Il n'existe pas de trace sur le sol montrant que les corps ont été tirés et le corps d'Élissa Kastin a été passé par-dessus une rambarde. Selon le médecin légiste, les victimes ont toujours été violées par deux hommes : nous sommes en présence de deux tueurs.
- L'un d'eux ou les deux, vivent sûrement à Glendale car les corps de la plupart des victimes ont été abandonnées dans la région de Glendale. Certains corps ont été découverts dans des coins difficiles d'accès et peu visibles de la route : l'un d'eux au moins doit être familier des lieux.
- Les deux tueurs sont organisés et sains d'esprits. Ce sont des pervers sexuels qui laissent très peu d'indice derrière eux. Les victimes sont torturées à un endroit, puis abandonnées dans un autre.
- Ils sont sûrement blancs et sûrement célibataires ou divorcés : ils détestent tous deux les femmes et doivent éprouver des difficultés à maintenir une relation durable.
- Ils occupent sûrement des emplois subalternes et ont sûrement un casier judiciaire pour des cambriolages ou des agressions et/ou des viols sur des femmes.
- Ils doivent être très proches, un lien fort doit les unir.
- Comme il existe une grande différence d'âge entre les victimes, il est possible que les tueurs aient au moins 10-15 ans d'écart, peut-être 25-35 ans pour l'un est 35-45 ans pour l'autre.
- Ils utilisent sans doute un stratagème, un équipement particulier pour attirer les victimes car ils parviennent à enlever des femmes méfiantes dans des quartiers résidentiels. Peut-être se présentent-ils comme des personnes d'autorités (policiers, gardiens de parking...).
- La signature : le garrottage et les traces de ligatures sur les poignets et les chevilles.
  Le garrot est une tradition méditerranéenne : ils sont sans doute d'origine espagnole ou italienne.
- Il est probable que l'un d'eux ou les deux gardent des « trophées » de leurs meurtres.

Kenneth Bianchi

Il est intelligent mais ne sait pas utiliser son cerveau. Faible de caractère, passif, il considère son cousin comme un héros mais voudrait lui prouver qu'il vaut autant que lui.
Il est « non sécréteur » : son groupe sanguin ne peut pas être déterminé à partir de ses sécrétions corporelles (cf. *Sérologie*, p. 19).
Il est beau gosse, intelligent, sympathique et peut se montrer charmant, mais il est macho, puéril et maladivement jaloux. C'est un excellent menteur.

26 ans en 1977

APP	14	Prestance	70 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	11	Connaissance	55 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	11	Volonté	55 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	12
Santé Mentale	55

Compétences

Athlétisme	55%
Baratin	70%
Chasse	45%
Conduite	55%
Connaissance de la Rue	35%
Crédit	30%
Déguisement	55%
Discrétion	55%
Droit	45%
Lieu : Glendale	65%
Intimidation	50%
Séduction	70%
Vigilance	55%

Langues

Anglais	75%
Italien	75%

Combat

Armes de poing	45%
Bagarre	35%
Garrot	55%

William Bonin

William Bonin est un pervers sadique. Sans remord et sans pitié, il profite des opportunités que lui procure l'enchevêtrement des autoroutes californiennes pour enlever, assassiner et abandonner ses victimes. Chose rare pour un tueur en série, il tue souvent avec des complices différents, qui ont l'âge de ses victimes.

32 ans en 1979

APP	11	Prestance	55 %
CON	14	Endurance	70 %
DEX	15	Agilité	75 %
FOR	14	Puissance	70 %
TAI	14	Corpulence	70 %
ÉDU	10	Connaissance	50 %
INT	11	Intuition	55 %
POU	13	Volonté	65 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	14
Santé Mentale	65

Compétences

Administration	55%
Athlétisme	65%
Autoroutes californiennes	70%
Baratin	55%
Chasse	70%
Conduire	65%
Crédit	40%
Culture générale	45%
Intimidation	60%
Leadership	60%
Secourisme	40%
Science militaire	55%
Survie	70%

Langues

Américain	70%
Viet-namien	25%

Combat

Armes d'épaule	55%
Bagarre	70%
Close combat	65%

William Bonin

1979



« Mon seul vrai regret c'est que je n'ai pas fait de bowling assez longtemps pour être devenu professionnel ».

***William Bonin*.**

Né en 1947, en Californie, William Bonin était le fils d'un vétéran alcoolique et d'une mère démissionnaire qui le confiait à son grand-père, un pédophile notoire. Enfant, Bonin commit de petits délits et fut envoyé en maison de correction où il fut brutalisé et violé. Lorsqu'il revint chez lui, le sadisme et le viol étaient les seules formes de sexualité qu'il connaissait. Il partit pour le Vietnam à 18 ans et en revint avec les honneurs... jusqu'à ce qu'on découvre qu'il avait violé deux jeunes recrues.

Il fut incarcéré dans un hôpital psychiatrique en 1969 pour avoir violé cinq garçons dans le comté de Los Angeles entre novembre 1968 et janvier 1969. Il fut libéré en 1974 et incarcéré pour un autre viol en 1975.

Après avoir été dénoncé par une de ses victimes, il décida qu'il n'irait plus en prison et affirma à un ami : « Personne ne témoignera plus contre moi ».

Marcus Grabs, un étudiant allemand de 17 ans qui faisait du stop fut aperçu pour la dernière fois sur l'autoroute de la côte Pacifique (Pacific Coast Highway) à Newport Beach, le 5 août 1979, montant à bord d'une voiture. Son corps nu fut retrouvé sur Malibu Canyon. Il avait été poignardé 77 fois. ***Une corde de nylon orange*** était encore enroulée autour de son cou et ***du fil électrique*** à l'une de ses chevilles.

Trois semaines plus tard, le corps mutilé de Donald Hyden, 15 ans, fut découvert dans une benne à ordure près de la Ventura Freeway (US-101 / US-134). Il avait été vu pour la dernière fois au centre de la communauté gay de Los Angeles. Il avait été violé et étranglé.

Le 12 septembre 1979, le corps de David Murillo, 17 ans, fut trouvé près de la Ventura Freeway. Il avait disparu trois jours plus tôt, alors qu'il se rendait au cinéma en vélo. Son crâne avait été fracassé par un démonte pneu, il avait été violé et étranglé.

En décembre 1979, le corps de Dennis Frank Fox, 17 ans, fut découvert nu près de la Ortega Highway (Hi-74) et de l'autoroute inter-état n° 5 (I-5).

Un adolescent de 15 ans, Charles Miranda, marchait sur West Hollywood lorsqu'il fut enlevé. Son corps fut découvert nu dans une allée de Los Angeles quelques heures plus tard. Il avait été violé et étranglé avec son t-shirt, ses pieds et ses mains étaient attachés ensemble avec ***du fil électrique***.

Deux jours plus tard, un garçon de 12 ans, James McCabe, attendait le bus, lorsqu'il fut enlevé. Son corps fut trouvé le 8 février près d'une benne à ordures à Walnut City. Il avait été frappé, violé et étranglé.

À ce stade, la population du sud de la Californie ne savait pas encore qu'un tueur sadique s'attaquait aux jeunes gens de la région. Selon le journaliste qui révéla l'affaire, J.-J. Maloney, la police considérait (à tort), que toutes les victimes étaient des homosexuels, et estimait que les gens ne se souciaient donc guère d'eux...

Ronald Gatlin, 19 ans, disparut de North Hollywood le 14 mars 1980. Il fut frappé, violé et étranglé. Son corps fut découvert le lendemain, à Duarte, à la jonction des autoroutes 210 et 605.

Harry Todd Turner, 14 ans, disparut de Hollywood le 20 mars. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert 5 jours plus tard, près de l'autoroute de Santa Monica.

Glen Norman Barker, 14 ans, disparut de Huntington Beach. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert le 22 mars, au bord de l'Ortega Highway.

Russell Duane Rugh, 15 ans, disparut alors qu'il attendait le bus qui le conduisait au fast-food où il travaillait. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert le 22 mars, au bord de l'Ortega Highway, près de celui de Glen Barker.

Le journaliste J. J. Maloney publia un article sur les meurtres le 24 mars 1980, surnommant le tueur le « *Freeway Killer* », étant donné que la majorité des corps avaient été découverts près d'autoroutes.

Steven Wood, 16 ans, fut aperçu pour la dernière fois le 10 avril 1980, alors qu'il se rendait au lycée. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert le lendemain près de la Pacific Coast Highway.

Lawrence Eugene Sharp, 17 ans, fut aperçu pour la dernière fois le 10 avril. Il fut violé et étranglé, et son corps fut découvert le 18 mai dans une benne à ordure, près d'une station service de Westminster.

Darin Lee Kendrick, 19 ans, disparut le 29 avril 1980 du parking du magasin de Stanton où il travaillait. Il fut violé et étranglé, mais Bonin l'avait également forcé à ingérer de l'hydrate de chloral qui provoqua

des brûlures chimiques. Lorsque son corps fut découvert, le lendemain, près de la Artesia Freeway, il avait également un pic à glace planté dans l'oreille droite, qui avait provoqué une blessure fatale au cerveau.
Finalement, les meurtres se succédèrent avec une telle fréquence que la police du admettre l'existence du « *Freeway Killer* » et commença enfin à coordonner les activités des nombreux départements de police impliqués.
En mai 1980, la police appréhenda un jeune voleur de voiture de 17 ans dénommé William Pugh. Il avait accompagné Bonin lorsque celui-ci avait assassiné Harry Turner. Apeuré, Pugh expliqua aux policiers que William Bonin était sûrement le « *Freeway Killer* ». Il lui avait présenté un article qu'il avait découpé dans le journal local, où la liste des victimes était publiée, et lui avait expliqué comment il les avait tués et avec qui. La boite à gants de son van était bourré d'autres articles sur le « *Freeway Killer* ».
La police décida de le surveiller… mais pas tout de suite !
Le matin du 2 juin 1980, Steven Jay Wells, 18 ans, faisait du stop. Le lendemain, son corps fut découvert derrière la benne à ordures d'une station service proche d'Huntington Beach. Il avait été violé et étranglé.
Neuf jours plus tard, Bonin, qui n'avait pas remarqué la surveillance dont il faisait l'objet, chercha une nouvelle victime. Les policiers qui suivaient son van beige le virent aborder cinq jeunes hommes différents. Un adolescent de 15 ans, Harold T., monta finalement dans son véhicule. Bonin conduisit jusqu'au parking désert d'une plage. Lorsqu'ils ouvrirent la porte du van, Bonin était en train de violer l'adolescent. Il fut arrêté en flagrant délit.

Une corde, du fil électrique et de l'autocollant similaires à ceux utilisés pour attacher ses victimes furent découverts dans le van. Les policiers mirent également la main sur ***des couteaux*** (cf. *Sérologie*, p. 19) et ***un album*** dans lequel étaient collés des articles relatifs aux meurtres du « *Freeway Killer* », agrémentés d'annotations de la main de Bonin. La police scientifique préleva également des ***fibres*** (cf. *Poils, cheveux et fibres*, p. 17) qui furent comparées, avec succès, à celles retrouvées sur certaines des victimes.
On découvrit que Bonin avait souvent tué avec des complices différents, à peine plus âgés que ses victimes : Vernon Butts, 21 ans (inculpés de 6 meurtres, se suicida en cellule), James Munro, 19 ans (Steven Wells) et Gregory Miley, 19 ans (Charles Miranda et James McCabe).
Bonin fut également suspecté d'au moins 20 meurtres supplémentaires de jeunes gens, dont les corps furent retrouvés non loin d'autoroutes dans les comtés voisins de Kern, Riverside, San Diego et San Bernardino.

Profil

- Un homme blanc, 30-35 ans, célibataire. Pervers sexuel sadique. A sûrement été arrêté pour des agressions et/ou des viols sur mineurs auparavant.
- Psychopathe, il prémédite ses crimes et abandonne ses victimes nues pour éviter de laisser des indices.
- Signature : il étrangle les victimes avec leur t-shirt et attache ensemble leurs pieds et leurs mains.
- Doit garder des « trophées » pris à ses victimes et/ou un « recueil » de ses crimes.
- Ressent un immense mépris pour ses victimes, qu'il abandonne tel des déchets sur le bord des routes ou à côté de bennes à ordures. Il a sans doute lui-même été méprisé et violé à leur âge.
- Possède sûrement un véhicule qui lui permet non seulement de parcourir les vastes et labyrinthiques autoroutes de Californie, mais également de torturer ses victimes. Dans ce véhicule (un van, un break ou une camionnette), de couleur et de style « passe partout », il a sûrement caché un « kit de meurtre » avec cordes et couteaux.

Jerry Brudos

Jerry Brudos est un homme rondouillard et souriant, que tout le monde considère comme un charmant, affable et généreux. Mais c'est un menteur invétéré et son épouse subit certaines de ses perversions sexuelles.

30 ans en 1969

APP	12	Prestance	60 %
CON	13	Endurance	65 %
DEX	09	Agilité	45 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	11	Connaissance	55 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	13	Volonté	65 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	13
Santé Mentale	65

Compétences

Bricolage	50%
Conduite	40%
Contrefaçon	35%
Crédit	50%
Culture générale	60%
Discrétion	40%
Électronique	60%
Mécanique	60%
Mode	50%
Persuasion	60%
Photographie	50%
Physique	40%
Usage	55%

Langues

Américain	75%

Combat

Arme de poing	30%
Bagarre	30%

Jerry Brudos
1969



« Est-ce que tu ressens des remords, Jerry ? Est-ce que tu es désolé pour tes victimes ?
Jerry prit une feuille de papier, la froissa et la jeta sur le sol.
— Autant que ça. Je m'inquiète de ces filles autant que de ce bout de papier ».

Né en 1939, dans le Dakota du Sud, Brudos déménagea en Californie à 3 ans. Il grandit avec une haine profonde pour sa mère dominatrice. À l'adolescence, il développa une obsession pour les chaussures à talon haut et se mit à voler celles de sa sœur. À 16 ans, il déménagea dans l'Oregon et commença à s'introduire dans des habitations pour y voler des chaussures et des sous-vêtements féminins. Il en posséda une incroyable collection, sur laquelle il fantasmait durant des heures.
Un an après, il agressa et frappa une jeune femme qu'il avait prise en stop mais fut interrompu par un couple alerté par les cris. La police trouva la lingerie dans sa chambre ainsi que des dizaines de photographies de jeunes femmes affolées. Il passa quelques mois dans une institution psychiatrique.
À sa sortie, il parvint à obtenir son bac. Il devint par la suite un excellent technicien électronique. En 1959, il commença à agresser des femmes qu'il frappait ou étranglait jusqu'à l'inconscience afin de leur voler leurs chaussures. Il rencontra sa future épouse, la douce Darcie, en 1962, et ils eurent un fils. Il cessa pour un temps ses activités criminelles.
En 1967, ils s'installèrent dans la banlieue de Portland et, lorsque son épouse tomba enceinte pour la seconde fois, Brudos commença à se plaindre de migraines et de « trou noir ». Il recommença à cambrioler les habitations de femmes et à les agresser.
Le 26 janvier 1968, Linda Slawson, 19 ans, disparut alors qu'elle vendait des encyclopédies en faisant du porte-à-porte.
Elle fut assommée et étranglée dans la cave de Brudos (qui était son domaine, même son épouse n'y mettait pas les pieds). Il l'habilla comme une poupée avec les sous-vêtements qu'il avait volés durant des années, puis coupa son pied gauche, qu'il plaça dans un congélateur. Il jeta son corps dans la Willamette River, lesté avec une culasse en fonte.
En juillet 1968, Stephanie Vikko, 16 ans, disparut à Portland.
Le 26 novembre 1968, Jan Whitney, une étudiante de 23 ans habitant Eugene, disparut alors qu'elle se rendait dans la ville de McMinnville (au sud de Portland) en voiture. Celle-ci, en panne, fut retrouvée en bordure d'autoroute, au Nord d'Albany.
La voiture de Jan était tombée en panne. Brudos la prit en stop et la ramena chez lui, dans son garage, où il l'étrangla. Il viola son cadavre puis passa plusieurs heures à habiller sa « poupée ». Il la suspendit à un crochet fixé au plafond. Quelques jours plus tard, Brudos alla fêter Thanksgiving avec sa famille. Lorsqu'il revint chez lui, il réalisa qu'une voiture était rentrée accidentellement dans son garage, octroyant une ouverture dans un coin. Mais le policier qui avait inspecté les dégâts n'avait pas été curieux. Brudos décida de jeter le corps dans la Willamette River la nuit même, lesté de barres de fer.

Le 18 mars 1969, le corps de Stephanie Vikko, réduit à l'état de squelette (cf. *Anthropologie légale*, p. 11) fut retrouvé au Nord de la Forest Grove, sur la berge d'un petit cours d'eau.

Le 27 mars, Karen Sprinker, 19 ans, disparut dans le parking souterrain d'un centre commercial de Salem, où on trouva son véhicule. Deux personnes témoignèrent avoir vu un homme massif vêtu de vêtements féminins, qui rôdait dans le parking.
Brudos la menaça avec un pistolet et la ramena chez lui. Son épouse étant absente avec les enfants, Brudos « joua » avec Karen durant un moment. Il la viola, la força à poser pour lui, lui attacha les mains, puis la pendit. Il viola son cadavre puis ***découpa ses seins***. Il abandonna son corps dans la Long Tom River.
Quelques temps plus tard, l'épouse de Brudos mis la main sur des photographies qu'il avait prise de lui-même habillé en femme. Elle découvrit également une « poitrine en plastique » que Brudos lui assura être un presse-papiers (c'était en fait celle de Karen Sprinker, qu'il avait traitée avec du sel et un produit chimique).

Le 23 avril 1969, Linda Salee, 22 ans, disparut en allant retrouver son petit ami à Portland.
Brudos lui avait affirmé être policier (il possédait un faux badge) et l'avait arrêtée pour vol à la tire. Il l'avait ramenée dans son garage, où il l'avait étranglée et violée. Il tenta ensuite d'électrocuter le corps pour « le faire danser » mais ne parvint qu'à brûler sa peau. Brudos garda le corps durant une journée et le viola à nouveau. Il fit un moule en résine de ses seins puis, durant la nuit, jeta son corps dans la Long Tom River.
Son corps, lesté avec une boîte de vitesse de voiture (***attachée avec du fil électrique***), fut repêché le 10 mai. Le médecin légiste découvrit qu'elle avait été ***étranglée avec une corde*** et que son corps était resté dans l'eau durant au moins deux semaines. Quelques centimètres au-dessous de chaque

aisselle, il discerna ce qui semblait être un trou d'aiguille entourée d'une zone de peau brûlée.

Deux jours plus tard, 15 mètres plus loin, une équipe de plongeurs découvrit le corps de Karen Sprinkler, lesté avec un bloc moteur (***attaché avec du fil électrique***). Il était resté dans l'eau durant deux mois. Elle avait été ***étranglée avec une corde***. Elle était habillée mais portait ***un soutien gorge noir trop grand pour elle***, capitonné de serviettes en papier, et ***ses seins avaient été découpés***.

La police interrogea les étudiantes sur le campus de l'université où Karen Sprinkler étudiait, à Corvallis, à 120 km au sud de Portland. Elles parlèrent d'un homme rondouillard, qui disait être « un vétéran du Vietnam » et qui approchait souvent les filles sur le campus pour leur demander de sortir avec lui. Une jeune femme avait accepté l'une de ses invitations et l'avait trouvé « franchement bizarre » car il avait quasiment avoué les meurtres de Linda Salee et Karen Sprinkler. À leur demande, elle accepta de sortir de nouveau avec lui lorsqu'il la rappela. Les policiers l'attendirent et l'interrogèrent lorsqu'il entra dans la résidence étudiante, le dimanche 25 mai.

Comme il n'avait commis aucun délit, ils le laissèrent repartir mais apprirent ensuite qu'il avait séjourné en hôpital psychiatrique pour déviance sexuelle, puis actes de violence sur des femmes. Ils découvrirent également qu'il avait tenté d'enlever une adolescente de 15 ans en la menaçant d'une arme, un mois auparavant. Il était ***électricien*** et ***réparateur de voitures***. Il avait ***travaillé ou vécu*** non loin de l'endroit où Jan Whitney et Karen Sprinker avaient disparu.

Le 30 mai, Brudos tenta de quitter l'État avec sa famille mais fut arrêté. On lui demanda de se changer pour passer la combinaison des détenus : sous ses vêtements, il portait des sous-vêtements féminins.

Les policiers l'interrogèrent durant 5 jours avant qu'il ne commence à parler de son intérêt pour les hauts talons et les soutiens-gorge. Il finit par craquer et avoua les 4 meurtres. Il indiqua aux enquêteurs où trouver les photos et les vêtements des victimes, chez lui.

Profil

- Un homme blanc, 25-30 ans.
- Il est possible qu'il soit électricien : des fils de cuivre sont entortillés autour du corps des victimes, de la même manière que pour la pose d'installation électrique.
  Ou mécanicien automobile : les pièces utilisées pour lester les corps proviennent de moteurs.
- Il utilise des nœuds compliqués pour attacher les lests aux corps de ses victimes. Il est intelligent.
- Il a sûrement des antécédents pénaux, ou au moins de comportement asocial.
- Il n'a pas d'horaires réguliers car les jeunes femmes ont disparu à des heures diverses de la journée. Peut-être est-il son propre patron ?
- Psychologiquement, il est fétichiste et nécrophile (seins coupés, pieds coupés...). Ses perversions doivent être difficiles à cacher, et les personnes qui lui sont proches doivent au moins savoir qu'il a « des problèmes » sexuels.

Harvey Glatman

Petit et laid, Glatman n'ose pas approcher les femmes, qui le lui rendent bien. Il ressent une énorme frustration sexuelle et une grande confusion car il désire ardemment les femmes tout en les détestant. Timide, solitaire, peu attirant et peu sûr de lui, Glatman est toujours vêtu de vêtements froissés. Il loue un appartement sur Melrose Avenue et possède une Dodge Cronet noire 1951 de seconde main.

31 ans en 1957

APP	8	Prestance	40 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	10	Agilité	50 %
FOR	10	Puissance	50 %
TAI	09	Corpulence	45 %
ÉDU	11	Connaissance	55 %
INT	16	Intuition	80 %
POU	12	Volonté	60 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	10
Santé Mentale	60

Compétences

Baratin	60%
Conduite	50%
Culture générale	50%
Lieu : Désert californien	50%
Milieu : mannequinat	60%
Photographie	60%

Langues

Américain	80%

Combat

Arme de poing	25%

Harvey Glatman
1957



« Vous savez que je les ai tuées. Vous ne sauriez pas si vous n'aviez pas trouvé la boîte à outils »
Harvey Glatman

Né en 1928, Harvey Glatman était le fils d'un couturier strict qui possédait un magasin dans le Bronx. Solitaire, rêveur, timide, ne montrant aucun intérêt pour quoi que ce soit, il inquiéta ses parents dès son plus jeune âge. Adolescent, Glatman se masturbait et se pendait dans le grenier de ses parents, jusqu'à l'inconscience, afin d'obtenir un orgasme (ce que l'on nomme l'asphyxie autoérotique).
Ses parents et lui déménagèrent dans le Colorado en 1938. Malgré ses obsessions, il obtint d'excellents résultats au lycée et ne posa pas de problème majeur… si ce n'est qu'il ne sortit avec aucune fille de son âge. Petit, maigrichon, doté d'oreilles décollées et d'un nez proéminent, il n'avait rien d'un séducteur, et certaines filles se moquaient même de lui.
Il commença alors à s'introduire chez les jeunes filles, la nuit, et à les menacer avec un pistolet en plastique pour les attacher et les caresser, sans (pour le moment) aller plus loin.
En 1945, à Boulder (Colorado), une jeune femme porta plainte et il fut condamné à un an de prison. À sa sortie, il partit à New York, où il donna libre court à ses pulsions agressives envers les femmes en les dévalisant et les agressant, arme au poing. Il fut rapidement arrêté et emprisonné pour cambriolage. Il fut libéré sur parole en 1952, à condition de trouver un emploi et de se « tenir à carreau ». Habitant de nouveau chez sa mère, il apprit à réparer les télévisions. Les 4 ans de probations terminés, en septembre 1956, il partit s'installer à Los Angeles. Grâce à l'argent que lui avait donné sa mère, il s'installa à son compte.
Si durant 4 ans, il n'avait plus agressé personne, ses fantasmes, eux, n'avaient fait qu'empirer. Ayant découvert la photographie, il avait eut le temps de réfléchir à un stratagème : il se présenterait devant les femmes comme un photographe et les encourageait à poser attachées et bâillonnées en leur affirmant que les photos étaient destinées à un magasine policier. Elles se retrouveraient à sa merci.
Le 1er août 1957, Glatman se rendit chez Judy Dull, une jeune divorcée de 19 ans habitant West Hollywood qui acceptait tous les rendez-vous avec tous les photographes : elle avait besoin d'argent pour payer son avocat dans la bataille qui l'opposait à son ex-époux pour la garde de leur fillette. Glatman avait obtenu son numéro de téléphone grâce à l'agence pour laquelle elle travaillait. Il lui proposa de faire des photos pour un magazine de détectives mais lui demanda si elle accepterait de poser dans son « studio », plutôt que chez elle. Il l'emmena chez lui et se comporta normalement, parvenant même à la convaincre de se laisser attacher « pour les photos ». Il sortit ensuite ***un pistolet*** (en 1957, on pouvait obtenir très facilement une arme, en Californie, et personne ne vérifiait votre casier judiciaire). Il la viola plusieurs fois, puis, lorsque la nuit fut venue, la conduisit près de 150 km plus à l'Est, à Indio, au beau milieu du désert, où il la photographia attachée, en sous-vêtements. Il l'étrangla avec ***une corde, prit encore des photos***, puis enterra son corps.
Les deux colocataires de Judy, son ex-époux et son agence prévinrent la police de sa disparition. L'une des colocataires avait vu le « photographe », un certain « Johnny Glynn » partir avec elle vers 14 heures, et le décrivit à un policier avec assez de détails pour qu'il puisse en dresser ***un portrait robot***. Les policiers ne trouvèrent nulle part trace d'un professionnel nommé Glynn.
Le 29 décembre 1957, un squelette à demi enterré fut découvert dans le désert près d'Indio par un garçon qui promenait son chien. Malheureusement, le légiste qui l'examina se trompa sur l'âge et le poids du squelette et l'ex-époux de Judy Dull ne put identifier l'anneau qu'elle portait au doigt. La police conclut qu'il ne s'agissait pas du cadavre de Judy…

Le 7 mars 1958, Glatman rencontra dans un club de célibataire, Shirley Bridgeford, 24 ans, récemment divorcée et mère de deux garçons. Il se présenta sous le nom de « George Williams » et ils prirent rendez-vous. Le lendemain soir, il arriva chez elle à 19 h 45 et se montra charmant avec ses fils et la nounou. Une fois dans sa voiture, il expliqua à Shirley qu'il avait mal à la tête et préférait ne pas aller danser. Il préférait se promener et l'emmener au restaurant. Elle accepta et ils dînèrent à Oceanside. Il la conduisit ensuite au sud, vers les montagnes Vallecito. Lorsque Shirley lui demanda de rentrer, il arrêta sa voiture et sortit son pistolet. Il la força à se dénuder et la viola. Puis, il la poussa vers le désert et la photographia en sous-vêtements, attachée et bâillonnée. Il attendit même, que le soleil se lève de nouveau, le lendemain matin, pour prendre des photos en plein jour. Finalement, il l'étrangla ***avec la même corde, prit encore quelques photos***, et abandonna son corps derrière un cactus.
Le lendemain, sa disparition fut signalée à la police et la nounou le décrivit aux enquêteurs, qui réalisèrent que « Johnny Glynn » et « George William » étaient sans doute un seul et même homme.

Le 23 juillet, Glatman s'en prit à Ruth Mercado, 24 ans, qui avait accepté des photos pour un magazine policier. Elle travaillait comme strip-teaseuse et posait pour des photos déshabillées. Il entra chez elle et sortit immédiatement son arme. Il la força à se déshabiller, l'attacha et la viola sur son lit. Puis il l'emmena dans le désert, à 45 km de l'endroit où il avait assassiné Shirley Bridgeford. Cette fois-ci, il emporta de la nourriture et des boissons pour un pique-nique. Il viola de nouveau la jeune femme et la prit en photo. Puis, il l'étrangla ***avec la corde*** et ***prit encore des photos***.
La propriétaire de son appartement de West Pico Boulevard signala sa disparition.

Durant l'été 1958, Glatman entra en contact avec une agence réputée de mannequins « Diane Studio » sur Sunset Boulevard. Les filles qui travaillaient pour le studio étaient toutes très jolies et certaines posaient pour de grands magazines.
Le 27 octobre, Glatman voulut louer les services d'un mannequin et la propriétaire de l'agence lui proposa une jeune femme qui avait signé son contrat la semaine précédente : Lorraine Vigil, 27 ans, une secrétaire qui tentait de « percer » dans le monde de la mode. Elle monta dans sa voiture et ils sortirent de la ville. Lorraine commença à s'inquiéter et lui demanda de faire demi-tourr, mais il lui expliqua que son studio se situait à Anaheim. Elle protesta lorsqu'ils traversèrent Anaheim sans s'arrêter. Il pila dans une petite rue sombre de Tustin, à 50 km au sud est de Los Angeles. Il la menaça avec ***son pistolet*** et lui ordonna de se déshabiller. Lorsqu'elle refusa, il saisit ***des cordes*** pour l'attacher. Elle se mit à crier et à le repousser, et le pistolet de Glatman partit tout seul, la blessant à la cuisse. À la surprise de Glatman, Loraine parvint pourtant à le repousser et à sortir de la voiture. Il la rattrapa et ils commencèrent à se battre, elle le mordit et il lâcha son arme. Un motard de la police routière californienne les remarqua et courut vers eux. Lorraine, à bout de souffle, pointait le pistolet vers Glatman. Le motard dégaina son propre revolver et appela des renforts. Loraine lui expliqua ce qui s'était passé et le motard arrêta Glatman.

Glatman fut emmené au commissariat de Santa Anna. Il avoua avoir tenté d'agresser Lorraine Vigil mais avait agi sous le coup d'une pulsion subite. Un communiqué décrivant l'agression fut toutefois envoyé à tous les policiers de la région. Les enquêteurs d'Hollywood reconnurent la description de leur « Johnny Glynn » et transmirent une copie de leur ***portrait robot,*** qui s'avéra très ressemblant. Le lendemain, Glatman accepta de se soumettre au ***détecteur de mensonge*** (cf. p. 61), mais échoua lamentablement.
Il finit par avouer les trois meurtres. Les enquêteurs trouvèrent ***la corde*** dans sa voiture. Chez lui, ils mirent la main sur les chaussures de Judy Dyll, le slip de Shirley Bridgeford et celui de Ruth Mercado, ainsi que des centaines de ***photographies*** des trois victimes, vivantes ou mortes, cachées dans une boîte à outils.
Avec l'aide de Glatman, les policiers localisèrent les squelettes de ses deux dernières victimes, dans le désert d'Anza.

Profil

- Homme blanc, environ 30 ans. Obsédé sexuel.
- Se présente sans doute comme un photographe : deux des victimes étaient mannequins et avaient rendez-vous avec un « photographe ».
- Déteste les femmes et considèrent qu'elles sont « toutes de salopes », uniquement des objets sexuels. Incapable d'établir une relation avec une femme. Il est célibataire.
- Les étrangle avec une corde et les attache, fantasme de *bondage* : A pu agresser ou attacher des femmes auparavant, voler des sous-vêtements, etc.
- La corde semble très importante pour lui, c'est ce qui lui permet d'exprimer une domination sur les femmes, qui ne peuvent plus se défendre ; c'est aussi ce qui lui permet de tuer. Il doit la garder sur lui ou dans son véhicule pour se rassurer.
- Les attaches : il les craint et ne les comprend pas. Il a besoin de les attacher pour se sentir, lui, en sécurité. La violence est le seul moyen pour lui d'approcher et de « conquérir » une femme : pour qu'elle ne le repousse pas. Il est sans doute laid, petit, peu assuré.
- Garde des trophées, sûrement des photos. Elles sont très importantes pour lui.
- Possède un véhicule (passe partout) pour conduire ses victimes dans le désert en empruntant les autoroutes. Connaît bien cet endroit. Il abandonne ses victimes dans des lieux très reculés, où il sait que la police ne les trouvera pas : il a déjà commis des crimes auparavant et n'a plus envie de retourner en prison.

Genene Jones

Genene Jones a un besoin maladif d'attention qui la pousse à provoquer des situations d'urgence afin de se mettre en valeur, un « Syndrome de Munschausen » ***et*** un « Syndrome de Munschausen par procuration ». Menteuse, hypocrite, agressive, arrogante, égocentrique, elle est obsédée par la mort. Elle ne se cache par vraiment, affirmant que les situations où un enfant risque de mourir sont « terriblement excitantes » ou demandant de participer à des séminaires concernant – justement – les médicaments qui ont été utilisés pour tuer les bébés.

27 ans en 1977

APP	13	Prestance	65 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	14	Agilité	70 %
FOR	10	Puissance	50 %
TAI	09	Corpulence	45 %
ÉDU	12	Connaissance	60 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	13	Volonté	65 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	10
Santé Mentale	65

Compétences

Administration	65%
Comédie	75%
Crédit	55%
Intimidation	45%
Médecine	65%
Pharmacologie	65%
Premiers soins	65%
Usages	65%

Langues

Américain	80%

Genene Jones
1977

« Ils vont commencer à croire que je suis l'infirmière de la mort !»

Genene Jones



Genene Jones est née en 1950. Elle fut immédiatement adoptée par Dick et Gladys Jones, qui adoptèrent 3 autres enfants. Dick était un entrepreneur (il s'occupait de boîtes de nuit) et un joueur professionnel, qui fit finalement faillite. À l'adolescence, Genene Jones se sentait seule, cherchait constamment l'attention et considérait que ses parents l'aimaient moins que ses frères et sœurs. Elle faisant semblant d'être malade pour que l'on s'occupe d'elle. Elle devint agressive, prit du poids et perdit ses amis à causes de ses mensonges.

Son père mourut d'un cancer en 1967 et Genene fut anéantie. Après avoir obtenu son bac, elle épousa un jeune homme qui s'engagea dans la marine après 7 mois de mariage. Genene Jones, qui frôlait la nymphomanie, le trompa avec de nombreux hommes.

Sa mère la poussa à entrer dans une école d'esthéticienne. Elle eut un enfant de son époux mais, après 4 ans de mariage, ils divorcèrent et elle eut un second enfant d'un autre homme. Peu après, le grand frère de Jones mourut lui aussi d'un cancer. Genene Jones abandonna ses enfants à l'adoption, décida de changer de carrière et commença des études d'infirmière.

Elle obtint son diplôme en 1977 et travailla d'abord au San Antonio's Methodist Hospital, d'où elle fut renvoyée au bout de 8 mois pour avoir pris des décisions sur lesquelles elle n'avait pas autorité et parce qu'elle traitait trop rudement les patients.

Elle trouva rapidement un autre emploi dans la section des soins intensifs du département de pédiatrie de l'hôpital du comté de Bexar, à San Antonio

Les bébés admis au « Bexar » se mirent à mourir à un rythme effrayant. Entre mai et décembre 1981, au moins 20 enfants décédèrent d'***arrêt cardiaque*** ou d'***hémorragie interne***. Dans la majorité des cas, les morts avaient lieu alors que les bébés étaient aux bons soins de Genene Jones.

Toutefois, elle était considérée comme ***une excellente professionnelle***, une femme qui se consacrait totalement aux petits et tombait dans un état de grande dépression dès que l'un d'eux mourrait. Elle avait pourtant commis plusieurs erreurs, harcelait les nouvelles venues et refusait de suivre des formations importantes, mais l'infirmière en chef l'appréciait et la protégeait... ce qui donnait à Genene Jones un sentiment d'invincibilité. Elle se montrait arrogante et agressive, et certaines infirmières étaient choquées par le fait qu'elle ***montrait une certaine exaltation*** face aux situations d'urgence.

Il lui arrivait également de se rendre dans d'autres hôpitaux pour se plaindre de maladies imaginaires et obtenir l'attention de l'équipe médicale. Elle souffrait d'un « Syndrome de Munschausen » (cf. *Le Syndrome de Munschausen*, p. 46).

En 1981, Jose Antonio Flores, 6 mois, arriva dans le service avec des vomissements et une diarrhée. Genene Jones s'occupa de lui et il subit un arrêt cardiaque. Il fallut presque une heure aux médecins pour le sauver et ils remarquèrent que son sang ***ne coagulait pas***. Ce problème disparu mais, durant la nuit (le poste de Jones), le bébé recommença à saigner et son cœur cessa à nouveau de battre. Il mourut tôt le matin.

Le nouveau médecin chef demanda une autopsie et l'on découvrit de l'***héparine*** dans le sang du petit garçon, un médicament anticoagulant. Le médecin chef demanda alors que l'utilisation de ce médicament par les infirmières soit mieux contrôlé et que les enfants à la santé déclinante subissent des tests sanguins.

En novembre 1981, une série d'enquêtes internes fut menée, sans qu'il en ressorte quoi que ce soit de précis. La direction de l'hôpital décida de... ne rien faire.

Peu après, Joshua Sawyer, 11 mois, eut un arrêt cardiaque après avoir inhalé les fumées d'un feu. Les docteurs lui prescrivirent du Dilantin (un anticonvulsif). Il tomba dans le coma et Genene Jones assura à ses parents qu'il serait « mieux pour lui de mourir » car il risquait de graves lésions au cerveau. Peu après, le petit Joshua eut un nouvel arrêt cardiaque et mourut. Les tests montrèrent ***une quantité mortelle de Dilantin*** dans son sang.

Rolando Santos, un petit bébé de 1 mois traité pour une pneumonie, eut soudainement un arrêt cardiaque et des saignements inexpliqués. Ses problèmes s'intensifiaient lorsque Jones s'occupait de lui et disparurent durant ses 3 jours de congés. Lorsqu'elle revint, il eut une ***hémorragie interne*** et ***un arrêt cardiaque***. Les tests montrèrent une quantité excessive d'***héparine*** dans son sang. Un médecin décida alors de le transférer hors de l'unité de soin pédiatrique et le plaça en surveillance intensive 24h sur 24. Le bébé se remit et put bientôt rentrer chez ses parents.

Plusieurs médecins poussèrent la direction de l'hôpital à mener une enquête sur Genene Jones mais le Bexar craignait un scandale et une mauvaise presse.

Finalement, un groupe d'experts de plusieurs hôpitaux américains et canadiens fut nommé pour examiner les causes des décès. Ce groupe

interrogea tous les membres du personnel du Bexar et eut la surprise de découvrir qu'une infirmière accusait ouvertement Genene Jones de meurtre. Cependant, le groupe – comme c'est souvent le cas – ne prit pas de décision ferme et recommanda seulement à la direction de l'hôpital de se séparer à la fois de Jones et de l'infirmière qui l'accusait des meurtres... Genene Jones préféra démissionner.

Peu de temps après, Jones fut embauchée à la clinique de Kerrville, dans le tout nouveau service de pédiatrie.
En janvier 1982, Chelsea McClellan, une petite blonde aux yeux bleus de 8 mois qui avait des problèmes respiratoires depuis sa naissance, arriva à l'hôpital. Alors que la mère discutait avec le médecin chef, Jones jouait dans une autre pièce avec la petite. Elle revint quelques minutes plus tard expliquant que Chelsea ne respirait plus et qu'elle avait du lui poser un masque à oxygène. La petite fut conduite au Sid Peterson Hospital. Au soulagement de la famille et de l'équipe médicale, Chelsea s'en remit. Ses parents remercièrent chaudement Genene Jones pour sa compétence et sa promptitude à réagir. Neuf mois plus tard, ils ramenèrent Chelsea pour qu'on la vaccine contre la rougeole et les oreillons. Genene Jones lui fit la première injection et Chelsea commença à éprouver des difficultés à respirer. Elle avait une sorte d'attaque mais Jones lui administra malgré tout la seconde injection. La petite cessa rapidement de respirer. Une ambulance la conduisit aux urgences du Sid Peterson Hospital mais Chelsea eut ***un arrêt cardiaque*** sur la route et mourut. Jones s'effondra en larmes et demanda à préparer le petit corps pour les parents.
Le médecin chef de la clinique de Kerrville demanda une autopsie et on lui annonça que Chelsea était morte d'une mort subite du nourrisson...

D'autres enfants traités par Genene Jones au « Kerrville » subirent eux aussi des attaques et des malaises. Les enfants rencontrèrent des problèmes respiratoires et la responsable de la clinique décida toujours de les transférer au Sid Peterson Hospital: tous s'en remirent et l'on pensa juste à une infection, sans soupçonner Genene Jones.
Mais un médecin du Sid Peterson Hospital apprit qu'elle avait été soupçonnée au Bexar et en parla avec la responsable de la clinique de Kerrville, avant de prévenir les Texas Rangers.
En septembre, la responsable de la clinique examina les flacons de ***succinylcholine*** (une drogue paralysante, dérivée du curare), qu'elle utilisait très rarement, et découvrit que certains étaient à moitié vides. Genene Jones ne put lui donner aucune explication.
Elle la licencia et une enquête fut menée mais plus personnes ne voulut fréquenter la clinique de Kerrville. En octobre, les médias s'en mêlèrent et indiquèrent que cette enquête impliquait les morts de 47 bébés au Kerrville et au Bexar.
Genene Jones fut finalement inculpée de meurtre lorsque l'on découvrit de la ***succinylcholine*** dans le corps de la petite Chelsea McClellan (cf. *Toxicologie*, p. 28), grâce à un test qui venait d'être développé par une équipe suédoise.
Jones fut jugée en 1984 et, accablée par d'innombrables témoignages d'ex collègues, elle fut reconnue coupable et condamnée à 99 ans d'emprisonnement.

Profil

- La personne qui s'en prend à ces bébés éprouve un grand plaisir, un sentiment de pouvoir immense car c'est elle qui décide de la vie ou de la mort d'êtres vivants.Elle peut également apprécier qu'on la considère comme une excellente professionnelle qui parvient à sauver des enfants dont l'état de santé est critique (une sorte de « Syndrome de Munschausen par procuration »). Elle veut être « un héros ».
- C'est sûrement un membre du personnel médical et, comme c'est souvent le cas, l'un des membres les plus respectés, les plus efficaces et les plus dévoués.
- Travail dans le service de pédiatrie.
- A accès à des médicaments et connaît les effets des surdoses de chacun d'entre eux.
- A environ 30 ans.
- Prend de plus en plus de risques et peut se trahir par des actes ou des paroles.

Le Dr Shipman

Manipulateur, arrogant, menteur et égocentrique, il veut toujours tout contrôler et dominer. Mais il sait paraître charmant et attentionné.
Il est trop sûr de lui et commet des erreurs : il a par exemple assuré avoir appelé les ambulances pour certaines de ses patientes mais le système central des hôpitaux n'en a gardé aucune trace, et il a injecté à Kathleen Grundy l'une des drogues les plus facilement repérables dans le corps humain.

52 ans en 1998

APP	13	Prestance	65 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	11	Puissance	55 %
TAI	10	Corpulence	50 %
ÉDU	15	Connaissance	75 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	14	Volonté	70 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	11
Santé Mentale	70

Compétences

Administration	60%
Athlétisme	35%
Baratin	65%
Contrefaçon	50%
Crédit	75%
Médecine	80%
Persuasion	60%
Pharmacologie	60%
Secourisme	50%
Sports	50%
Usages	70%

Langues

Anglais	70%

Le Dr Shipman
1998



« Il m'a demandé si je voulais qu'il lui fasse une injection et j'ai dis non. Mais il persistait et je continuais de lui dire non, je ne veux pas. Il se montrait un peu arrogant et méprisant envers moi »

La fille d'une victime de Shipman

Harold « Fred » Shipman est né en 1946. Ses parents, des ouvriers, vivaient à Manchester, dans le Nord de l'Angleterre. Il fut un enfant et un adolescent apprécié pour sa gentillesse mais sa mère, qui le couvait trop, lui imposait de porter constamment des costumes et lui répétait qu'il était supérieur aux autres.
Sa vie changea radicalement lorsque sa mère déclara un cancer des poumons. Shipman avait alors 17 ans et passa des heures en sa compagnie. Il observa pour la première fois la puissance des médicaments. Il découvrit le pouvoir des drogues telles que la morphine pour soulager les terribles douleurs de sa mère et cela le fascina. Elle mourut en juin 1963, à 43 ans, laissant son fils seul.

En 1965, il commença des études de médecine à l'université de Leeds (au Nord-Est de Manchester). Il se montra un étudiant très sérieux (aux résultats corrects, sans plus) et un sportif accompli mais se fit peu d'amis : son sentiment de supériorité, de plus en plus présent, l'empêcha de se lier avec les autres. Il eut toutefois une petite amie, Primrose, 17 ans, qui tomba rapidement enceinte. Il l'épousa et elle accoucha du premier de leurs 4 enfants.
Shipman devint médecin en 1970 et obtint son premier emploi à l'Infirmerie Générale de Pontefract (une petite ville proche de Leeds).
Quatre ans plus tard, il rejoignit un cabinet médical à Todmorden *(un nom allemand qui signifie « morts de meurtres » !)*, toujours près de Leeds, comme médecin généraliste.
Ses collègues le trouvaient arrogant et agressif. Il ne suivait pas les conseils des médecins expérimentés. Il commença à ressentir des malaises, des sortes de « trous noirs ». Ses collègues soupçonnèrent une épilepsie mais découvrirent rapidement que Shipman consommait en fait de la drogue. Il se prescrivait de la péthidine, un dérivé de la morphine.
Confronté aux fausses prescriptions par ses supérieurs, il nia tout, entra dans une colère noire et menaça de démissionner. Shipman fut écarté du cabinet et dut rejoindre un programme de traitement de la toxicomanie à York. Il ne fut condamné qu'à une amende et put continuer à pratiquer la médecine.

En 1977, il s'établit discrètement à Hyde, à l'Est de Manchester, dans un autre cabinet, le Donneybrook Medical Center. Il assura s'être débarrassé de son addiction et demanda au directeur du centre de lui accorder sa confiance. Il se montra enthousiaste, travailleur et dévoué. La qualité de ses soins lui valut la reconnaisse de ses patients et le respect de ses collègues… mais il continua de se montrer abusif envers les infirmières et les jeunes médecins.
En 1993, il ouvrit son propre cabinet, employant son épouse comme secrétaire. Il attira de nombreux patients par son affabilité et son attention. Il s'occupait de ses patients avec sollicitude et n'hésitait pas à se déplacer chez les personnes âgées.
Les pompes funèbres Massey s'occupaient des patients décédés de Shipman et finirent par remarquer que nombre d'entre eux étaient des dames seules qui mourraient soudainement. Elles étaient presque toutes assises dans leur fauteuil, habillées, et non dans leur lit en robe de chambre.
Les médecins du cabinet Brooke, situé en face du cabinet de Shipman, s'étonnaient eux aussi du nombre élevé de décès parmi les patientes âgées du Docteur Shipman. Début 1998, l'un des médecins contacta la police pour lui faire part de ses inquiétudes. Une enquête fut menée durant 6 semaines mais s'arrêta, faute de preuves solides (Shipman avait re-écrit la plupart de ses certificats de décès).

En juin 1998, Angela Woodruff fut choquée d'apprendre le décès de sa mère, Kathleen Grundy, une veuve dynamique de 81 ans. Un appel téléphonique de la police lui annonça que des amis l'avaient trouvée morte chez elle, après l'avoir vainement attendue pour le déjeuner. Elle était simplement assise dans le fauteuil de son salon. Angela Woodruff savait que sa mère était en bonne santé pour son âge et qu'elle ne présentait aucune maladie chronique qui aurait pu provoquer son décès aussi soudainement.
Angela appela le cabinet du Docteur Shipman, le médecin traitant de sa mère, pour obtenir un rendez-vous.
Lorsque le médecin la rappela, il lui assura qu'une autopsie ne serait pas nécessaire car il avait rendu visite à sa mère peu avant son décès. Elle souffrait alors de douleurs dans la poitrine… mais elle n'avait pas voulu affoler les gens qu'elle aimait.
Quelques jours plus tard, Angela Woodruff fut contactée par des notaires concernant les biens de sa mère (habitations et assurance vie), pour un total de 385 000 £. À sa grande

surprise, elle apprit que sa mère avait ***modifié*** son testament ***peu avant sa mort***, faisant du Docteur Shipman ***l'unique bénéficiaire*** de tous ses biens.
Le testament était fort mal rédigé (pauvreté de la phraséologie, de la dactylographie et de la qualité du papier : cf. *Examen de documents*, p. 50), ce qui était contraire à la nature méticuleuse de sa mère. Il mentionnait également le fait que le corps de Kathleen Grundy devait être incinéré, ce dont elle n'avait jamais fait mention auparavant.
Avocate de profession, Mme Woodruff porta plainte auprès de la police, qui commença une enquête. Le testament révéla ***une empreinte*** du Docteur Shipman mais aucune de Kathleen Grundy, qui était pourtant censée l'avoir signé (cf. *Empreintes digitales*, p. 17).
Lorsque le Docteur Shipman fut interrogé, il se montra très confiant et dominateur, tentant de persuader les enquêteurs que ces « anomalies » n'en étaient pas. Mais il ne parvint qu'à les rendre encore plus suspicieux et fut arrêté pour fraude.
Le corps de Kathleen Grundy fut exhumé. Une grande quantité de ***diamorphine***, un dérivé de l'héroïne, fut découverte dans son corps (cf. *Toxicologie*, p. 28).
La police découvrit peu après ***une machine à écrire et du papier*** qui se révélèrent être ceux utilisés pour le faux testament de Mme Grundy (cf. *Examen de documents*, p. 32).
Les enquêteurs fouillèrent également la maison de Shipman et y découvrirent des dossiers médicaux falsifiés et des bijoux volés à ses victimes (peut-être des « trophées »).
La police se mit alors à enquêter sur les décès d'autres patients du médecin et les familles les contactèrent les unes après les autres pour leur faire part de leurs soupçons. Shipman fut tout d'abord inculpé des meurtres de 15 d'entre eux mais la police découvrit l'existence de dizaines de morts inexpliquées. Elle dut convaincre nombre de familles d'accepter l'exhumation de leur défunt, essuyant souvent des refus.
À chaque fois, Shipman avait rendu visite à ses patientes chez elles, leur avait injecté une overdose de ***diamorphine*** sous un prétexte, puis avait laissé la drogue faire son effet. Les victimes s'endormaient pour ne jamais se réveiller.
Shipman fut condamné à la perpétuité en janvier 2000 pour les meurtres des 15 « premiers » patients assassinés à Hyde.
En juillet 2002, un rapport officiel conclut que Shipman avait tué entre 215 et 260 patients durant 23 ans, à Hyde et à Todmorden (West Yorkshire), dont 80 % étaient des femmes.
Le 13 janvier 2004, Harold Shipman s'est pendu dans sa cellule de la prison de Wakefield.

Profil

- Homme blanc d'âge moyen, 40-50 ans.
- Profession médicale, sûrement médecin ou infirmier
- Il semble très sympathique, très professionnel et parvient à faire croire qu'il s'inquiète pour ses patients et s'occupe bien d'eux.
  Mais les personnes qui le connaissent le trouvent arrogant et égoïste.
- Il est intelligent et choisit des dames âgées pour être capable de faire croire qu'elles sont mortes de mort naturelle
- Motivation : le pouvoir et la domination sur la vie et la mort, le contrôle absolu.

Herbert Mullin

Docile, poli, solitaire, fermé, taciturne, beau garçon mais trop mince… et complètement fou.
En janvier 1973, Mullin a postulé chez les Marines et a réussi les examens physiques et psychiatriques ! Il a été renvoyé le premier jour, lorsqu'il a refusé de signer un document confirmant son casier judiciaire.

25 ans en 1972

APP	13	Prestance	65 %
CON	16	Endurance	80 %
DEX	12	Agilité	60 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	10	Corpulence	50 %
ÉDU	11	Connaissance	55 %
INT	12	Intuition	60 %
POU	08	Volonté	40 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	13
Santé Mentale	40

Compétences

Athlétisme	65%
Chercher	60%
Conduite	60%
Connaissance de la Rue	70%
Ingénierie	40%
Intimidation	50%
Paranormal	40%
Vigilance	70%

Langues

Américain	70%

Combat

Armes d'épaule	50%
Arme de poing	50%

Herbert Mullin
1972

« Les gens aiment chanter la chanson de mort, vous savez, les gens aiment chanter la chanson de mort »

Herbert Mullin



« Herb » Mullin est né en 1947 d'un père ancien héros de la Seconde Guerre Mondiale qui racontait souvent ses batailles à son fils. Il fut un garçon sociable et intelligent. Au lycée, ses amis et ses professeurs considéraient qu'il « deviendrait quelqu'un ». En 1963, les Mullin déménagèrent à Felton, près de Santa Cruz (au sud de San Francisco) et lorsqu'il eut son bac, Mullin s'inscrivit à l'université pour y suivre des études d'ingénieur.
Mais son comportement changea brusquement après la mort de son meilleur ami, Dean, dans un accident de voiture. Il tomba dans un état de désespoir macabre, construisant un « autel » pour Dean dans sa chambre, devant lequel il passa des heures. Il se demanda si la mort de Dean n'était pas une sorte de sacrifice cosmique, et devint obsédé par l'idée de la réincarnation. Il se mit à entendre des voix. À 18 ans, Mullin développait ce qui allait se révéler être une terrible schizophrénie paranoïde (cf. *La schizophrénie*, p. 44). Pour ne rien arranger, il se mit à fumer de la marijuana et à prendre du LSD. Il parlait sans cesse d'un tremblement de terre imminent en Californie. Ses discours bizarres effrayèrent sa petite amie et lorsqu'il lui dit qu'il pensait être homosexuel, elle le quitta.

Une nuit, en 1969, alors qu'il était chez sa sœur, il imita tous les gestes et les mots de son beau-frère durant toute l'après-midi (ces symptômes, appelés échopraxie et écholalie, sont typiques de la schizophrénie). Le lendemain, la famille d'Herb le conduisit dans un institut psychiatrique. Mais on le laissa sortir rapidement.
Les Mullin pensèrent que la soudaine attitude terrifiante de leurs fils avait été provoquée par les drogues. Après tout, ils vivaient à Santa Cruz dans les années 60, où les fermes de marijuana et les laboratoires de LSD florissaient.
Mullin brûla « rituellement » le bout de son pénis avec une cigarette puis eut des gestes agressifs envers un ami. Il fut envoyé dans un hôpital psychiatrique. Diagnostique : « À la suite d'un désordre mental, il est établi que cette personne est un danger pour les autres, un danger pour elle-même, et qu'elle est gravement handicapée ». On le laissa pourtant sortir !
Il se rasa la tête, se nourrit d'aliments macrobiotiques et perdit rapidement du poids. Ensuite, il porta un grand sombrero noir et fit semblant d'avoir un accent mexicain. Mullin savait que quelque chose n'allait pas. Il était tourmenté et tentait de comprendre ce qui « sabotait » son esprit. Il accusa son père d'être trop stricte sexuellement, puis d'être un meurtrier qui lui ordonnait de tuer par télépathie. Il accusa les drogues qu'il prenait de chambouler son cerveau et prit les dealers pour cible.
En mai 1971, Herb Mullin déménagea à San Fransisco, loin de l'attention de sa famille. Il vécut dans des appartements décrépits parmi des alcooliques et des drogués, sombrant plus profondément dans son étrange système de croyances. Si on le laissait seul, il restait debout, immobile et bavardait bruyamment avec lui-même. Après qu'il ait perforé le sol de son appartement et se soit adonné à des « compétitions verbales avec Dieu », le propriétaire l'expulsa.
En septembre 1972, Mullin revint chez ses parents, déterminer à faire quelque chose de sa vie. Mais il arrêta de prendre son traitement et se laissa ronger par sa colère envers son père.
En plus de tout cela, un excentrique affirma aux médias qu'un grand tremblement de terre devait, en théorie, dévaster la Californie dans les mois à venir. Là où la plupart des gens voyaient un cinglé, Mullin vit un prophète.

Le vendredi 13 octobre 1972 au matin, Herbert Mullin décida de faire une promenade en voiture. Au début de la semaine, il avait affirmé que son père lui avait envoyé des messages télépathiques de meurtre : « Si je ne tuais pas, ça apporterait la honte sur ma famille en montrant ma couardise. C'était : *tue ou va-t-en !* ». Mullin remarqua un vagabond qui marchait seul sur la route. Il se rangea sur le côté de la route et fit semblant d'avoir des problèmes avec sa voiture. Le vagabond, Lawrence White, s'arrêta à côté de lui pour l'aider. Mais Mullin saisit brusquement une batte de base-ball et lui fracassa le crâne. Il poussa ensuite le corps du pauvre homme sur le côté de la route, dans un fossé, et redémarra. Lawrence White était une proie facile et personne ne signala sa disparition. Ce vagabond de 55 ans, alcoolique, dormait sous les ponts ou dans les forêts, où personne ne venait le chasser.

Onze jours plus tard, Mullin prit en stop une jeune femme nommée Mary Guilfoyle, 24 ans, qui était en retard pour un entretien d'embauche. Il tourna dans une rue déserte, sortit brusquement un couteau et la poignarda à mort. Après avoir traîné son corps dans un endroit désert, loin de la rue, sur une petite colline, Mullin éventra la jeune femme et sortit ses organes. Puis, il revint chez ses parents.

Le 2 novembre 1972, il se rendit à pieds à l'église Sainte-Marie et voulut entrer dans le confessionnal. Il y trouva le père Henry Tomei, 65 ans. Mullin le poignarda brutalement au cœur avec son couteau de chasse. La communauté fut indignée par le meurtre du père Tomei, un héros de la Résistance française durant la Seconde Guerre Mondiale. Certains pensèrent que c'était l'œuvre d'un culte satanique. Mullin avait laissé ses ***empreintes digitales*** (cf. *Empreintes digitales*, p. 17) dans le confessionnal.

En novembre 1972, Mullin postula chez les Gardes Côtes. Lorsqu'on refusa sa candidature après qu'il ait échoué à l'examen psychologique, il sombra dans la paranoïa, pensant que c'était une conspiration contre lui. Ses parents, lassés de son comportement, lui demandèrent de partir. Il emménagea dans un appartement minable. En décembre, il parvint à obtenir un pistolet en mentant sur ses antécédents psychiatriques et décida de se venger de « ceux qui avaient gâché sa vie ».

Le 25 janvier 1973, il voulut tuer le premier homme qui lui avait vendu de la marijuana et avait « détraqué son cerveau », Jim Gianera. Il se rendit à son ancienne adresse, où il rencontra Kathy Francis, 29 ans, qui s'était installée là récemment avec son époux (absent) et ses deux fils de 9 et 4 ans. Elle lui donna la nouvelle adresse de Gianera. Mullin abattit et poignarda son ancien ami puis son épouse, dans la salle de bain. Il retourna ensuite chez Kathy Francis et ouvrit brusquement la porte. Il lui tira dans la tête et la poignarda, ainsi que ses deux fils.

La police pataugeait et les habitants de Santa Cruz étaient terrifiés : depuis avril 1972, des étudiantes étaient assassinées par Ed Kemper (cf. p. 114), également à Santa Cruz.

Le 10 février 1973, il tomba sur 4 adolescents, Brian Scott Card, David Oliker, Rober Spector, et Mark Dreibelbis, qui campaient dans le parc naturel Henry Cowell et leur ordonna de déguerpir parce qu'ils « défiguraient une propriété du gouvernement ». Ils refusèrent et se moquèrent de lui. Il les abattit les uns après les autres, puis vola leur fusil et leur argent.

Le 13 février, alors qu'il conduisait dans le quartier où habitaient ses parents, il vit un homme dans son jardin, Fred Perez, 63 ans. Il gara sa voiture et lui tira dans le cœur avec le fusil d'un des adolescents du parc, puis repartit. Un voisin eut pourtant le temps de relever le numéro de sa plaque d'immatriculation.

Mullin conduisit vers Felton, son fusil sur le siège avant, couvert par un sac en papier. Un policier reconnut la voiture du signalement, et le força à se garer sur le côté. Lorsqu'il vit le fusil, il arrêta Mullin immédiatement, sans qu'il oppose de résistance. Dans l'appartement quasi vide où Mullin avait vécu durant les trois dernières semaines, la police trouva un carnet d'adresses où figurait celui de Gianera et des articles de journaux concernant les meurtres récents. On découvrit également ***son revolver*** dans le coffre de sa Chevrolet et les analyses balistiques le relièrent aux meurtres (cf. *La balistique*, p. 26).
Il avoua tous ses crimes, expliquant qu'il avait tué pour le bien de l'humanité, pour sauver la Californie d'un terrible tremblement de terre. Durant son procès, il fut déclaré légalement sain d'esprit *contre* l'avis des psychiatres et fut condamné à la réclusion à perpétuité.

Profil

- Homme blanc de 25-27 ans
- Tueur désorganisé, sûrement psychotique, sans doute un schizophrène paranoïde. Il a déjà dû être interné pour ses problèmes mentaux et un comportement agressif.
- Usage de drogue probable.
- Maigre et mal vêtu.
- Il vit peut-être chez ses parents ou chez un proche. S'il vit seul, son logement est mal tenu et il y garde des indices accablants.
- Célibataire, sans amis.
- Sans emploi.
- Il semble posséder un véhicule car les victimes ont été tuées à des distances conséquentes les unes des autres. Ce véhicule appartient sans doute à sa famille. Il est capable de conduire et possède donc un minimum de contrôle sur lui-même.

Ed Gein

Petit, timide, solitaire et toujours très calme, il lui arrive de rire sans raison et à des moments inappropriés. Gein est un peu considéré comme « l'idiot du village », « un peu excentrique mais pas méchant », « honnête et travailleur » mais « bizarre ».
Il est schizophrène et affirme qu'il voit « des visages dans les feuilles » et « sent des odeurs étranges ».

48 ans en 1954

APP	13	Prestance	65 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	13	Corpulence	65 %
ÉDU	10	Connaissance	50 %
INT	09	Intuition	45 %
POU	09	Volonté	45 %

Valeurs dérivées

Impact	+2
Points de Vie	13
Santé Mentale	45

Compétences

« Médecine légale »	70%
« Taxidermie »	70%
Athlétisme	60%
Chasse	60%
Contes macabre	70%
Culture générale	25%
Médecine vétérinaire	40%
Tenir une ferme	40%
Vigilance	55%

Langues

Américain	45%

Combat

Arme d'épaule	60%
Armes de mêlée	60%
Bagarre	60%

Ed Gein

1954

« Comment se fait-il qu'à chaque fois que quelqu'un disparaît, tu sois toujours dans les parages ? »

Une cousine, à Ed Gein



Edward Gein est né en 1906, sept ans après son frère Henry, dans une petite ville du Wisconsin, un État fortement boisé, à l'époque principalement peuplé de fermiers et de chasseurs. La mère de Gein, Augusta, était fanatiquement religieuse et était déterminée à élever ses garçons selon un code moral très strict. Elle leur répéta que les femmes étaient toutes des créatures immorales, espérant ainsi décourager chez eux tout désir sexuel, de peur qu'ils aillent en enfer. Elle était dure et dominatrice. Son mari. George Gein, un homme faible et alcoolique, n'avait pas son mot à dire dans l'éducation de ses garçons.
En 1914, ils s'installèrent à 9 km de Plainfield (une petite ville de 640 h), dans une grande ferme entourée de bois et de champs, isolée de toute influence « néfaste ».
Ed Gein fut un élève moyen. Les autres écoliers se moquaient de lui parce qu'il était timide et efféminé, il n'avait pas d'amis.
Durant leur adolescence et le début de l'âge adulte, Ed et Henry ne se lièrent avec personne et n'eurent que l'un et l'autre pour compagnie. La seule femme à laquelle Ed Gein s'attacha fut… sa mère.

Après la mort de leur père, le 1er avril 1940, d'une crise cardiaque, Ed et Henry Gein eurent plusieurs petits boulots et furent considérés comme des ouvriers honnêtes et fiables. Ed Gein fit souvent du baby-sitting pour les voisins. Il appréciait ce travail car il entrait plus facilement en contact avec les enfants qu'avec les adultes : il était socialement et émotionnellement retardé.
Henry s'inquiétait de son attachement malsain pour leur mère, qui s'était accentué après la mort de leur père. À plusieurs occasions, Henry avait critiqué Augusta et la relation intime existant entre eux deux, et cela avait fortement vexé Ed Gein, qui considérait sa mère comme une déesse. C'est peut-être pourquoi Henry mourut mystérieusement en 1944, alors que les deux frères éteignaient un feu de broussailles. On découvrit des contusions sur sa tête. La police n'inculpa pourtant pas Ed Gein car personne ne pouvait penser que cet homme timide et emprunté ait pu tuer qui que ce soit, et sûrement pas son propre frère.
Ed Gein resta donc seul avec sa mère, l'unique personne dont il avait besoin. Mais elle mourut peu de temps après, le 2 décembre 1945, après une série d'attaques qui l'avait laissée paralysée. La vie entière d'Ed Gein fut chamboulée et anéantie par ce décès. À 39 ans, il se retrouva complètement seul et abandonné pour la première fois de sa vie, dans un monde qu'il ne connaissait pas.
Il scella les portes des pièces de la maison que sa mère avait le plus utilisées et les préserva comme des reliques sacrées de sa défunte mère, les laissant en état, sans plus jamais y toucher, durant les années qui suivirent. Il n'utilisa plus que la cuisine et la petite chambre attenante.

Seul, sans personne pour le surveiller, il glissa lentement dans la psychose et laissa libre cours aux fantasmes qu'il avait étouffés. Il était fasciné par ce que sa mère l'avait empêché d'approcher : les femmes. Ayant la maturité et les connaissances d'un enfant, il voulut tout apprendre.
Il passa tout son temps libre à lire des histoires de rites mortuaires anciens, des magazines pornographiques et des livres d'anatomie. Il devint complètement obsédé par ces histoires et les racontait souvent aux enfants qu'il gardait.
Il se mit à exhumer des corps de femmes dans le cimetière local. Bien qu'il jura par la suite ne jamais avoir eu de rapport sexuel avec aucun des corps qu'il avait exhumés (« elles sentaient trop mauvais »), il prit un plaisir particulier à les dépecer, à tanner leur peau et à la porter, comme un vêtement. Il acquit une collection de morceaux de corps, dont des têtes qu'il préserva.

Une adolescente disparut en octobre 1953 à La Crosse. Evelyn Hartley, 15 ans, faisait du baby-sitting. On découvrit des signes de lutte dans la maison où elle gardait les enfants, ainsi que du sang sur l'herbe du jardin devant la maison et l'empreinte sanglante d'une main sur une maison voisine. Quelques jours plus tard, la police découvrit des vêtements ensanglantés appartenant à l'adolescente, près de la grand route sortant de La Crosse.

Le 8 décembre 1954, la tenancière d'une « taverne » de Pine Grove, Mary Hogan, disparut mystérieusement. Les enquêteurs suspectèrent un meurtre lorsqu'ils découvrirent du sang sur le sol de la taverne, qui formait une traînée jusqu'au parking. Ils trouvèrent également ***une cartouche de fusil*** vide sur le sol. Rien n'avait été volé et la caisse enregistreuse était pleine de billets. Mary Hogan ne fut pas retrouvée.

Presque 3 ans plus tard, le 16 novembre 1957, jour de l'ouverture de la chasse, Bernice Worden, une méthodiste de 58 ans à la réputation irréprochable, propriétaire d'un magasin à Plainfield, disparut dans les mêmes circonstances que Mary Hogan. Le soir, les policiers trouvèrent du sang sur le sol qui menait jusqu'à la porte de derrière, ainsi qu'une cartouche

vide. Mais cette fois, la caisse enregistreuse avait disparu. Le fils de Bernice Worden, un adjoint du shérif, avait vu Gein parler à sa mère la veille, pour lui demander de sortir avec lui. Elle avait refusé. Un homme qui faisait le plein de sa voiture, en face, l'avait aperçu traînant autour du magasin à l'heure de la disparition de sa propriétaire. Sur le comptoir, les policiers trouvèrent ***une facture*** pour de l'antigel, au nom d'Edward Gein.
Frank Worden alerta le jeune shérif du comté, Art Schley, et lui annonça que Gein avait du dévaliser sa mère. L'agent Chase trouva Ed Gein et lui demanda de lui raconter ce qu'il avait fait de sa journée. Gein s'exécuta mais, lorsque Chase lui demanda de se répéter, des contradictions flagrantes apparurent entre les deux versions. Chase le lui fit remarquer et Gein lui répondit que c'était « un coup monté » contre lui au sujet de la mort de Bernice Worden... alors que Chase n'avait même pas mentionné la disparition de la commerçante. Gein fut arrêté sur-le-champ.

L'habitation de Gein était poussiéreuse mais impeccablement rangée, excepté la cuisine et la chambre de Gein, où du bric-à-brac, des cartons, des vêtements sales, des boîtes de conserve vides, des magazines pornographiques et des piles de détritus pourrissant couvraient le sol. Il était presque impossible de marcher à travers ces deux pièces. L'odeur de saleté et de décomposition était suffocante.
Le shérif Schley inspecta la cuisine avec sa lampe torche. Lorsqu'il leva les yeux, il vit une grande forme qui se balançait, pendue à l'envers à une poutre. Elle avait été décapitée, éventrée et vidée de ses entrailles. C'était Bernice Worden.
Un bol à l'allure étrange se révéla être le haut d'un crâne humain. Les abat-jour et la corbeille à papiers étaient en peau humaine. Un fauteuil était lui aussi en peau humaine. Le lit de Gein était « décoré » avec des crânes. Les adjoints découvrirent des sexes de femmes desséchés dans une boîte à chaussures, une ceinture faite de mamelons, des têtes humaines réduites (en fait des « masques de peau » remplis de chiffons), et quatre nez. Ils finirent également par trouver la tête de Bernice Worden et celle, desséchée, de Mary Hogan. Le cœur de Worden était emballé dans un sac plastique, posé dans la cuisine, et ses entrailles reposaient non loin, recouvertes d'un vieux costume. Ils mirent finalement la main sur un costume entièrement en peau humaine, présentant des « jambières » ainsi que de véritables seins et un sexe féminin.
À leur grande surprise, les autres pièces de la ferme étaient propres et inoccupées. Ils ôtèrent les planches que Gein avait clouées sur les portes et découvrirent des pièces tout à fait normales mais couvertes de poussières du sol au plafond. Ils comprirent que Gein avait créé une sorte de mausolée pour sa défunte mère...

Gein ne montra aucun remord ni aucune émotion durant tous ces interrogatoires. Lorsqu'il parla des meurtres ou des vols dans les tombes, il fut calme, coopératif, très pragmatique et parfois même joyeux. Il ne concevait absolument pas l'énormité de ses crimes. Il ne se troubla et ne devint réticent que lorsque les questions portèrent sur les meurtres de Mary Hogan et de Bernice Worden, et sur le fait qu'il aurait pu avoir des rapports sexuels avec les cadavres.
Les psychologues et les psychiatres qui l'interrogèrent affirmèrent qu'il était intelligent mais schizophrène. Son état fut attribué à la relation malsaine qu'il avait eue avec sa mère et à la manière dont celle-ci l'avait élevé.
Des psychologues tentèrent de comprendre le comportement de Gein. Il devint le cas documenté le plus célèbre impliquant la nécrophilie, le travestissement et le fétichisme.
Après que Gein ait passé 30 jours dans une institution psychiatrique, il fut déclaré mentalement incompétent et il ne fut plus possible de le juger pour meurtre. Gein fut envoyé à l'hôpital central d'état de Waupun.

Profil

- Homme, 30-40 ans
- Tueur désorganisé, sans doute psychotique.
- Les deux victimes de Plainfield étaient des dames d'âge moyen, un peu enrobées, dominatrices et ayant du caractère. Une personne importante dans la vie du tueur doit leur ressembler, sans doute sa mère. Cette mère a dû avoir un rôle très important dans sa vie. En tuant ces deux femmes, il doit symboliquement tuer sa mère.
- Inhibé sexuellement. Célibataire et solitaire.
- Fétichiste, nécrophile : doit avoir du mal à cacher ses fantasmes morbides.

Belle Gunness

Intelligente et manipulatrice, Belle Gunness est une grande blonde aux yeux bleus, au physique « généreux ». On la considère comme une femme aimable et gentille alors qu'elle est en fait obsédée par l'argent et pense que le bonheur ne peut être que pécuniaire. Elle en veut toujours plus et est prête pour cela à tuer les membres de sa famille ou à se « débarrasser » des enfants qu'elle considère comme de vulgaire « bouches à nourrir ».

43 ans en 1902

APP	15	Prestance	75 %
CON	14	Endurance	70 %
DEX	15	Agilité	75 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	10	Corpulence	50 %
ÉDU	12	Connaissance	60 %
INT	14	Intuition	70 %
POU	14	Volonté	70 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	12
Santé Mentale	70

Compétences

Arts Domestiques	75%
Baratin	65%
Comédie	65%
Crédit	75%
Poisons	40%
Polices d'assurances	90%
Sagacité	75%
Séduction	85%
Usages	65%

Langues

Américain	80%
Norvégien	80%

Combat

Armes de mêlée	40%

Belle Gunness
1902



« Belle était folle de l'argent, c'était sa grande faiblesse. »

La sœur de Belle Gunness

Belle Gunness est née Brynhild Storset en 1859, dans un petit village de pécheurs norvégien. Sa sœur, Anna, préféra partir aux États-Unis, se maria et invita sa petite sœur à Chicago. Brynhild ne se fit pas prier.

Elle « américanisa » son nom en devenant « Belle » et épousa un émigrant norvégien nommé Mads Sorenson en 1864.

En 1896, le couple ouvrit un magasin de confiserie mais le commerce n'eut pas beaucoup de succès. En 1897, le magasin brûla lors d'un incendie présumé accidentel.

La même année, la fille la plus âgée du couple, Caroline, mourut de ce que le médecin appela « des coliques aiguës».

La vie de Caroline avait été ***assurée***, comme le magasin, et de l'argent fut versé aux Sorenson juste après le décès de la fillette. Le couple utilisa l'argent des deux assurances pour acheter une grande maison. Malheureusement, le feu la détruisit complètement en 1898, pourvoyant ***d'autres payements*** d'une compagnie d'assurance.

La même année, le premier garçon du couple, Alex, mourut lui aussi de « coliques aiguës », et Belle Sorenson toucha ***à nouveau de l'argent***.

À l'époque, on ne pouvait pas procéder à des analyses toxicologiques poussées mais surtout, on aurait jamais soupçonné qu'une femme tue ses propres enfants. Comme ils l'avaient fait précédemment, Belle et Mads Sorenson utilisèrent l'argent des assurances pour acheter une nouvelle maison, encore plus grande.

Mads Sorenson mourut soudainement chez lui, avec les symptômes classiques d'un ***empoisonnement à la strychnine*** *(cf. La Toxicologie, p. 28)*, le 30 juillet 1900. Le médecin de famille ne demanda pas qu'une autopsie soit pratiquée, pensant qu'il était mort « d'une crise cardiaque ».

On apprit par la suite que Mads Sorenson était mort le jour même où ***deux assurances sur la vie*** prises à son nom doublaient leur valeur.

Belle Sorenson collecta l'assurance vie de son défunt mari (une très grosse somme) et quitta Chicago pour s'installer à La Porte, dans l'Indiana, avec les trois enfants qui lui restaient. Deux étaient ses filles naturelles : Myrtle, née en 1897 et Lucy, née en 1899. La petite dernière, Jennie Olsen, avait été adoptée.

La Porte était une petite ville où vivaient beaucoup d'émigrés norvégiens. Belle y acheta une vieille ferme dont elle fit une grande et belle maison. En avril 1902, elle épousa un fermier d'origine norvégienne appelé Peter Gunness. Il amena à la ferme un petit garçon qu'il avait eu d'un précédent mariage, mais le bébé contracta rapidement une maladie et mourut. Peter Gunness n'eut pas le temps de s'attrister car il fallait travailler aux champs et à la ferme.

Malheureusement, il décéda seulement huit mois après leur mariage. Le 16 décembre 1902, il fut tué lorsqu'un lourd broyeur de saucisses « tomba » de l'étagère où il était posé, directement sur son crâne.

Belle Gunness reçut ***à nouveau de l'argent*** d'une compagnie d'assurance. Il y eut une enquête mais le shérif ne put rien trouver de concluant. Un fils, Philipp, naquit malgré tout après le décès de Peter Gunness, en 1903.

Veuve pour la deuxième fois, n'ayant que les enfants pour l'aider à la ferme, Belle commença à embaucher des hommes qui travaillaient un moment puis, apparemment, s'en allaient.

Elle plaça également des annonces à la rubrique « Rencontre » d'un journal de langue norvégienne diffusé dans tout le Midwest, et reçu toute une série de « maris éventuels » dans sa ferme. Aucun ne lui convint... et ***aucun ne fut revu*** par la suite.

Toutes ces disparitions auraient pu provoquer la suspicion, mais Belle Gunness était une femme appréciée, polie et sympathique. Dotée d'un physique « généreux », elle attirait les hommes et personne ne s'étonnait que des prétendants viennent chez elle. Les gens de La Porte se mêlaient de leurs affaires.

Jennie Olsen disparut en 1906. Belle Gunness assura que sa fille adoptive avait été « envoyée en Californie, dans une école spécialisée ».

Très tôt, le matin du 28 avril 1908, la ferme des Gunness fut ravagée par le feu. En peu de temps, il ne resta plus rien. La ferme, les bâtiments d'habitation et même les arbres alentours, tout avait brûlé. Des volontaires, creusant dans les débris, découvrirent ***quatre corps carbonisés*** à la cave. Trois étaient de toute évidence des enfants. Le quatrième corps, une femme décapitée, fut considéré comme celui de Belle Gunness.

Tout le monde soupçonna immédiatement Ray Lamphere, qui avait proféré des menaces contre Belle Gunness après qu'elle l'ait renvoyé de sa ferme, en février de la même année. Il n'avait pas d'alibi et fut inculpé des meurtres. Mais le corps sans tête était moins rond et plus petit que celui de Belle. Les gens commencèrent à douter.

Début mai, des volontaires fouillant les gravas de la ferme découvrirent des montres d'hommes, des boutons de manteaux, des portefeuilles vides. Puis, une cage thoracique d'homme. Puis un bras de squelette. Et enfin, un squelette complet. Tous récemment enterrés.
Le lendemain, le frère d'Andrew Helgelein, qui avait courtisé Belle Gunness, vint voir le Shérif. Andrew était arrivé à La Porte en janvier 1908, pour retirer tout l'argent de son compte en banque avec Belle Gunness, puis avait disparu. Elle lui avait écrit des lettres où elle parlait de famille et de mariage, puis, de plus en plus, d'argent.
Le frère alla creuser à la ferme avec des hommes du shérif. Ils finirent par découvrir le corps décomposé et démembré d'Andrew Helgelein emballé dans des sacs de farine. Les hommes déterrèrent 4 autres corps, 2 hommes et 2 femmes, démembrés et emballés. L'une des femmes était la jeune Jennie Olsen, la fille adoptive qui aurait du être en Californie.
Les fouilles continuèrent à la ferme et certains des ouvriers ou des prétendants « disparus » furent découverts, démembrés comme les autres. On trouva également, à un autre endroit, des chaussures de femme, un sac à main vide et un corset, qui appartenaient probablement à la femme décapitée et non identifiée découverte avec les enfants de Belle Gunness.

Le coroner de la ville identifia 10 hommes, 2 femmes... et de très nombreux fragments d'os (cf. *L'anthropologie légale*, p. 25). Il est possible que le total des victimes soit de 30 à 40 hommes, venus de tous les états du Midwest, entre 1903 et 1908.

On ne put jamais établir que le corps décapité était bien celui de Belle Gunness. Lamphere ne fut pas reconnu coupable de son meurtre. Si Belle Gunness a effectivement « survécu à sa mort », elle n'a laissé derrière elle que des rumeurs et des chansons populaires.

Profil

- Les hommes disparus ont tous expliqué à leur proche qu'ils allaient rencontrer une femme pour l'épouser à LaCrosse. Vu leur âge, cette femme doit être âgée d'environ 40 ans.
- Les lettres de « Belle » révèlent qu'elle est obsédée par l'argent : typique de la « veuve noire ». Le profit, l'argent, obtenu grâce aux assurances-vie ou aux héritages, est fréquemment le mobile des crimes de ces femmes, bien qu'il puisse ne pas être le seul.
- Elle a sûrement déjà tué auparavant, le plus souvent avec du poison, une « arme » silencieuse qui peut faire croire à une mort naturelle. Chercher également des cas « d'accident » domestique et des morts par asphyxie.
- Ces hommes ont disparu corps et âmes. Ils ont sûrement été brûlés et/ou enterrés par leur meurtrière.
- Intelligente, elle paraît douce et gentille mais elle est froide et cupide.

Dorothea Puente

Petite et menue, Dorothea Puente semble être une gentille vieille dame mais elle fait plus que son âge (elle affirme avoir 70 ans). La plupart des gens considèrent qu'elle a un cœur en or et s'occupe très bien de ses pensionnaires. En fait, son seul intérêt est l'argent. Elle est persuadée que seul l'argent peut faire son bonheur et fera tout pour en amasser le plus possible. Elle est petite et semble frêle mais elle est bien plus robuste qu'on pourrait le penser.

59 ans en 1988

APP	13	Prestance	65 %
CON	11	Endurance	55 %
DEX	11	Agilité	55 %
FOR	08	Puissance	40 %
TAI	09	Corpulence	45 %
ÉDU	14	Connaissance	70 %
INT	13	Intuition	65 %
POU	14	Volonté	75 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	10
Santé Mentale	70

Compétences

Baratin	50%
Bureaucratie	70%
Comédie	70%
Connaissance de la Rue	20%
Contrefaçon	50%
Crédit	55%
Droit	50%
Médecine	45%
Persuasion	60%
Séduction	70%
Usages	60%

Langues

Américain	80%
Espagnol	80%

Serial Killers

Dorothea Puente
1988



« J'ai encaissé des chèques, oui, mais je n'ai jamais tué qui que ce soit. J'étais une bonne personne, avant. »

Dorothea Puente

Dorothea est née en 1929 en Californie. Ses parents étaient tous les deux alcooliques, ne s'occupaient pas d'elle et la maltraitaient. Son père mourut lorsqu'elle avait 4 ans et sa mère à 6 ans. Elle fut confiée à un orphelinat jusqu'à ce qu'un oncle vienne la chercher.

En 1946, elle épousa un homme qui mourut d'une crise cardiaque deux ans plus tard. Seule et démunie, elle tenta d'utiliser des chèques volés mais fut arrêtée et condamnée à 1 an de prison. Elle fut libérée au bout de 6 mois et se trouva rapidement enceinte d'un homme qu'elle connaissait à peine. Elle mit au monde une petite fille qu'elle confia immédiatement à l'adoption.
En 1952, elle épousa un suédois nommé Axel Johanson. Ce dernier était un homme brutal et leur mariage, qui dura 14 ans, fut violent. En 1960, elle fut arrêtée dans une maison close et fut condamnée à 90 jours d'emprisonnement dans le pénitencier du comté de Sacramento. À sa sortie, elle fut arrêtée pour vagabondage et condamnée à 90 jours supplémentaires. Lorsqu'elle fut libérée, son époux ne voulut plus subvenir à ses besoins et elle se retrouva impliquée dans des délits qui, avec le temps, s'aggravèrent.
Mais ses activités criminelles cessèrent rapidement lorsqu'elle trouva un emploi d'aide soignante dans une maison de repos pour les personnes âgées et handicapées. Elle travailla dans plusieurs pensions et acquit une bonne réputation.

Elle divorça de Johanson en 1966 et épousa Roberto Puente, un homme de 19 ans son cadet, à Mexico City. Mais il se mit rapidement à la tromper et le mariage ne dura que deux ans. Peu avant leur divorce, Dorothea Puente acquit une grande maison de 3 étages et 16 chambres à Sacramento, où elle accueillit les SDF et les indigents du quartier. Elle se montrait ferme mais agréable. Pour Pâques et Noël, elle invitait souvent les pauvres mais aussi les employés des services sociaux, qui avaient tous une haute opinion d'elle.
Ses voisins commencèrent toutefois à se poser des questions lorsqu'ils notèrent les étranges activités d'un SDF alcoolique surnommé « le Chef » que Puente avait « adopté » et qui travaillait pour elle. Elle lui avait demandé de creuser dans la cave de la maison et le sol avait été couvert par une dalle de ciment. Chef abattit ensuite un garage dans le jardin et coula à nouveau une dalle de béton. Peu après, il disparut corps et biens.

Puente se maria pour la 3ème fois en 1976, avec Pedro Montalvo, un alcoolique violent. Le mariage ne dura que quelques mois. Puente se consola en traînant dans les bars, à la recherche de compagnie masculine. Elle préférait les hommes âgés qui recevaient une pension et ils appréciaient ses manières douces. Elle imita leur signature pour voler leur argent mais fut finalement arrêtée et condamnée 34 fois pour fraudes. Libérée sur parole, elle recommença, tout en continuant d'administrer sa pension.
En avril 1982, Ruth Monroe, 61 ans, s'installa dans la pension de Puente et l'apprécia immédiatement. Mais 17 jours plus tard, elle mourut d'une overdose de Codeïne et de Tylenol. Puente affirma à la police que Monroe était très déprimée parce que son mari mourait lentement d'un cancer. Les enquêteurs la crurent et conclurent à un suicide.
Quelques semaines plus tard, ils revinrent accompagnés de Malcolm McKenzie, un homme de 74 ans qui accusait Puente de l'avoir drogué pour lui voler son argent. Il avait rencontré Puente dans un bar et ils étaient revenus à son appartement mais il s'était soudain senti vaseux et s'était affalé dans son canapé. Puente en avait profité pour fouiller son appartement et lui voler une collection de monnaies rares. Elle fut reconnue coupable de 3 vols et, vu ses antécédents, condamnée à 5 ans de prison.

Au pénitencier, elle commença à correspondre avec un retraité de 77 ans qui vivait dans l'Oregon, Everson Gillmouth. Elle était à la recherche d'argent et de respectabilité, et il possédait les deux. Une amitié se développa entre eux et lorsque Puente fut libérée sur parole en 1985, il l'attendait dans sa Ford rouge. Leur relation se développa rapidement et le couple fit bientôt des projets de mariage. Ils ouvrirent un compte joint et payèrent 600$ par mois pour louer une belle maison victorienne à 2 étages, à Sacramento. Puente en fit immédiatement une pension pour indigents.
Elle était considérée comme une gentille veuve qui tentait d'aider les personnes en difficulté. Celles et ceux qui vivaient chez elle se portaient rapidement mieux : ils prenaient soin d'eux-mêmes, suivaient leur prescription médicale, etc. Les services sociaux pensaient que

Puente avait une excellente influence sur ses pensionnaires.

En novembre 1985, Puente embaucha Ismael Florez pour installer des lattes de bois dans la pension. Pour ce travail et 800$ de plus, Puente lui donna une Ford rouge en bon état qui, selon elle, appartenait à son petit ami de Los Angeles qui n'en avait plus besoin. Elle demanda ensuite à Florez un dernier service : construire une boîte de 1m80 sur 90cm pour y « ranger des livres et d'autres objets ». Il accepta ensuite de porter la boîte remplie et fermée par des clous jusqu'à un dépôt de stockage et ils partirent en voiture. Mais, en chemin, elle lui dit d'arrêter sur l'autoroute et de jeter la boîte dans la rivière. Puente assura à Florez que la boîte ne contenait en fait que des déchets.

Le 1er janvier 1986, deux pêcheurs découvrirent la boîte, à demi immergée dans la rivière. Une odeur nauséabonde s'en échappait. Ils prévinrent la police. Dans la boîte, les enquêteurs découvrirent le corps décomposé d'un vieil homme en sous-vêtements, enveloppé dans un drap et ***attaché avec du fil électrique***. Il n'allait être identifié que 3 ans plus tard : c'était Everson Gillmouth.

Puente continua de percevoir la pension d'Everson Gillmouth et écrivit des lettres à sa famille pour expliquer qu'il ne les avait pas contactés parce qu'il était malade. Elle continua également de diriger sa pension, accueillant 40 nouveaux locataires, la plupart des alcooliques et des drogués. Bien qu'elle engrangea un bon bénéfice, elle en voulait encore plus et recommença à parcourir les bars pour trouver de nouveaux pensionnaires. Chaque mois, Puente collectait le courrier des locataires avant qu'ils ne le voient et ne leur donnait qu'une petite partie de leur argent. Invariablement, ils gaspillaient ce petit pécule dans les bars les plus proches, étaient arrêtés par la police suite à des appels anonymes et emprisonnés durant 30 jours. Puente continuait toutefois de ***toucher leur pension***.

Des pensionnaires commencèrent également à disparaître. Le 19 août, Betty Palmer, 77 ans, ne revint jamais de son rendez-vous avec son médecin. Quelques semaines plus tard, Puente utilisa sa carte d'identité pour encaisser sa pension. En février 1987, Leona Carpenter, 78 ans, s'installa dans la pension mais disparut 2 semaines plus tard. En juillet 1987, James Gallop, 62 ans, emménagea à la pension et disparut presque immédiatement. En octobre, Vera Martin, 62 ans, arriva et disparut aussi rapidement.

Le 3 février 1988, Bert Montoya, un homme de 52 ans originaire du Costa Rica, emménagea dans la pension. En mars, Puente parvint à convaincre les services sociaux qu'il était mentalement retardé et ne pouvait gérer ses finances : elle affirma qu'elle était sa cousine et ils acceptèrent de ***verser sa pension*** directement sur le compte bancaire de Puente. Il disparut peu après et Puente affirma qu'il était parti à Mexico.

Finalement, le 7 novembre, Judy Moise alerta la police de la disparition de Bert Montoya. La police se rendit à la pension pour questionner Puente et l'un des résidents leur glissa un bout de papier sur lequel il avait écrit que Puente lui avait ordonné de mentir.

Quatre jours plus tard, la police revint avec un mandat pour fouiller la maison et creuser le jardin (cf. *L'anthropologie légale*, p. 25). Sept corps furent découverts, dont celui de Bert Montoya. Le corps de Betty Palmer était décapité, on lui avait aussi coupé les pieds et les mains. Les analyses démontrèrent que les pensionnaires étaient morts d'overdose de Flurazepam (un somnifère) et la police découvrit des dizaines de prescriptions médicales dans les papiers personnels de Puente. Les enquêteurs apprirent ensuite que Puente avait encaissé plus de 60 chèques appartenant à ces pensionnaires après leur décès.

Ils se décidèrent à arrêter Puente mais, à leur grand embarra, elle avait disparu sans que quiconque ne le réalise. Ils demandèrent l'aide du FBI pour la retrouver, lancèrent un avis de recherche national… et tournèrent en rond un moment. Elle logeait en fait à Los Angeles sous le nom de Dorothea Johanson. Mais elle se rendit finalement dans un bar où elle engagea la conversation avec le patron. « Dona » s'enquit de sa situation financière et lui indiqua des « tuyaux » pour l'améliorer. Après plusieurs heures de discussion sur le même thème, l'homme devint suspicieux. Lorsqu'ils se séparèrent, il vit l'avis de recherche à la télévision et appela la police.

Puente fut reconnue coupable de 3 meurtres et condamnée à la perpétuité.

Profil

- Les personnes disparues ont toutes un âge assez moyen, voir avancé. Leur assassin doit être âgé de 40 à 50 ans.
- Ces personnes ont disparu corps et âmes. Elles ont peut-être été enterrées par leur assassin.
- Leurs possessions disparaissent également. Il semble que ces meurtres soient motivés par le profit.
- L'assassin est plutôt une femme car les meurtres « par profit » sont bien plus souvent le fait de femme.
- Elle a sûrement dû être condamnée auparavant pour des délits du genre chèque volés et falsifiés, escroqueries, fraudes, etc.
- Il est possible qu'elle se comporte de manière erratique, comme c'est souvent le cas pour les tueurs « par profit » : voyage soudain, courriers ou appels anonymes, mensonges éhontés…
- Intelligente, paraît douce et gentille mais est froide et cupide.

Ted Bundy

Ted Bundy semble être un homme parfait : beau gosse, beau parleur, sûr de lui et ambitieux, il poursuit des études et ses collègues le respectent. C'est un excellent menteur et un charmeur. En fait, c'est un homme immature, narcissique, solitaire, incapable d'aller au bout des choses qu'il entreprend, pitoyable ; un perdant facilement découragé. Misogyne, il ne conçoit ses relations avec les femmes que par la domination.

28 ans en 1974

APP	16	Prestance	80 %
CON	12	Endurance	60 %
DEX	13	Agilité	65 %
FOR	12	Puissance	60 %
TAI	12	Corpulence	60 %
ÉDU	14	Connaissance	70 %
INT	15	Intuition	75 %
POU	15	Volonté	75 %

Valeurs dérivées

Impact	0
Points de Vie	12
Santé Mentale	75

Compétences

Administration	55%
Athlétisme	60%
Comédie	80%
Conduite	40%
Contrefaçon	40%
Crédit	70%
Culture générale	70%
Discrétion	60%
Droit	50%
Persuasion	60%
Politique	55%
Psychologie	60%
Ski	65%
Usages	60%
Vigilance	55%

Langues

Américain	85%
Chinois	50%

Combat

Armes improvisées	65%

Ted Bundy

1974

« Je ne me sens coupable de rien… Je plains ceux qui se sentent coupables… Je suis un salopard sans pitié. »

Ted Bundy



Theodore Bundy est né en 1946 près de Philadelphie, d'une mère célibataire. Ses parents, qui voulait éviter le scandale, firent croire que « Ted » était leur fils, né sur le tard. Il ne connut jamais son véritable père et fut élevé par ses grands-parents en croyant que sa mère était sa grande sœur.

Sa mère, Louise, et lui s'installèrent à Tacoma, dans l'état de Washington. Ted détesta cette ville qu'il trouvait affreuse et minuscule. Il ne se départit jamais d'un dédain arrogant pour tout ce qu'il considérait comme « quelconque ».

Un an plus tard, Louise épousa un cuisinier de l'armée nommé John Bundy et Ted pris le nom de son « beau-père/beau-frère ». Il le trouvait « balourd » et ne l'appréciait pas.

Il fut un adolescent normal mais très timide : on se moquait souvent de lui et il était le souffre-douleur de certains gamins au collège. Bundy ne se sentait heureux qu'en classe, car il pouvait y briller grâce à ses connaissances. C'est à cette époque qu'il découvrit que sa « grande sœur » était en fait sa mère. Ce fut pour lui un énorme choc. Il ressentit beaucoup de colère envers elle (il pensait qu'elle l'avait humilié) mais l'exprima peu. Il eut l'impression d'être « un bâtard » et sa relation avec son beau-père devint difficile.

Il se révéla immature et ne sortit avec aucune fille. Il obtint son bac avec une moyenne juste assez correcte pour être admis à l'université locale. Il ne s'y sentit pas à l'aise et, l'année suivante, il obtint son transfert à l'université d'état de Seattle, pour y étudier le chinois. Il obtint d'excellentes notes et se fit de nouveaux amis. Durant l'été 1966, il rencontre une belle jeune femme brune nommée Stephanie Brooks, dont il tomba immédiatement amoureux. Elle était d'une classe sociale que Bundy admirait et enviait. Bundy voulu trop en faire pour l'impressionner et ses résultats s'en ressentirent. L'été suivant, Stephanie le quitta, agacée par sa puérilité et ses mensonges. Bundy, déprimé, obsédé par la jeune femme, se mit à sombrer. Il commença à voler dans les magasins et devint un voyeur. Heureusement pour lui, il rencontra un ami du lycée qui lui proposa de travailler dans la campagne d'Art Fletcher, candidat Républicain au poste de gouverneur. Bundy accepta et utilisa avec efficacité ses talents de beau parleur. Il acquit de l'assurance.

Il rencontra une jeune femme, Meg Anders, avec qui il commença une relation suivie. Elle l'encouragea à reprendre des études, en psychologie, cette fois. Il eut de très bonnes notes et, au printemps 1972, il obtint son diplôme. Il avait toutefois décidé qu'il voulait devenir… avocat. Il rata pourtant le test d'entrée et se sentit terriblement humilié.

En 1972, il travailla dans la campagne de réélection du gouverneur républicain Dan Evans. Les jeunes femmes qui travaillèrent avec lui furent fascinées par son allure. Meg Anders, elle, commençait à avoir des soupçons, car il se montrait parfois cruel.

Grâce au soutien du gouverneur, Bundy fut accepté à l'école de droit pour la rentrée de septembre. En juillet 1973, il tomba sur… Stephanie Brooks. Elle fut abasourdie par la transformation de son ex petit ami. Il était bien plus mûr et sûr de lui, il possédait une sorte de magnétisme et même son apparence physique s'était modifiée.

En septembre 1973, Bundy commença son année à l'université avec de grands espoirs mais il essuya immédiatement un échec complet à l'école de droit.

Meg Anders étant partie dans sa famille, Bundy passa Noël avec Stephanie Brooks. Ils parlèrent même mariage.

Le 4 janvier 1974, Joni Lenz, fut violemment battue dans son lit, le 4 janvier 1974. Elle survécut mais subit de graves lésions cérébrales.

Le 31 janvier 1974, quelques pâtés de maison plus loin, Linda Healy, 21 ans, disparut de son appartement de Seattle. Ses amis ne découvrirent que des draps et une chemise de nuit ensanglantés.

En février, Stéphanie Brooks appela Bundy pour lui demander pourquoi il ne l'avait pas re-contactée. Il ne s'excusa pas, n'offrit aucune explication et lui dit simplement qu'il ne voulait plus la voir. Il s'était vengé. Stephanie Brooks ne revit jamais Ted Bundy… mais toutes ses victimes lui ressemblèrent.

Le 12 mars, Donna Manson, 19 ans, disparut sur le campus d'Evergreen.

Le 17 avril, Susan Rancourt, 18 ans, disparut alors qu'elle allait voir un film au cinéma à Ellensburg.

Le 6 mai, Roberta Parks, 22 ans, disparut alors qu'elle allait rejoindre des amis de l'université de l'Oregon.

Le 1er juin, Brenda Ball, 22 ans, quitta un bar de Seattle avec un inconnu qui avait ***un bras dans le plâtre*** et disparut.

Le 10 juin, Georgann Hawkins, 18 ans, disparut sur le chemin entre son logement étudiant et l'appartement de son petit ami, à Seattle.

La police soupçonna qu'un tueur en série était à l'œuvre. Toutes les femmes disparues étaient jeunes, jolies et portaient des cheveux longs séparés par une raie. Elles se ressemblaient beaucoup.

Le 14 juillet, de nombreuses personnes s'amusaient autour du lac Sammammish. À la fin de la journée, deux autres jeunes femmes avaient disparu : Janice Ott, 23 ans, et Denise Naslund, 19 ans.
Des témoins se rappelèrent avoir vue Janice parler avec un jeune homme brun qui avait ***un bras dans le plâtre***. Il s'était présenté sous le nom de « Ted ». Les enquêteurs découvrirent que d'autres jeunes femmes avaient été accostées par ce « Ted ». À chaque fois, il leur avait demandé de l'aider à attacher une planche à voile sur le toit de sa Volkswagen.
La police fit dresser un portrait robot. Des centaines de personnes appelèrent la police et une jeune femme expliqua qu'elle pensait que « Ted » pouvait être un étudiant nommé Ted Bundy. Les enquêteurs vérifièrent mais découvrirent que Bundy était un jeune homme « bien sous tous rapports », un étudiant en droit et un jeune Républicain qui avait participé à la campagne électorale du gouverneur.
Le nom de Bundy disparut tout au fond de la pile.

Le 7 septembre 1974, des chasseurs découvrirent des squelettes dans les bois, à plusieurs kilomètres du lac Sammamish. Des radios dentaires permirent d'identifier Janice Ott et Denise Naslund. Le corps d'une 3ème femme ne put être identifié.
Quelques jours plus tard, Bundy fit ses bagages et partit pour Salt Lake City, dans l'Utah, où il devait commencer de nouvelles études de droit.

Le 12 octobre, Nancy Wilcox, 16 ans, disparut à Salt Lake City, dans l'Utah.
Le 18 octobre, Melissa Smith, 17 ans, fille du shérif, disparut à Midvale. Son corps fut découvert 9 jours plus tard dans le parc Summit. Elle avait été violée, étranglée et si violemment battue que son père ne put reconnaître son visage.
Le 31 octobre, Laura Aime, 17 ans, disparut alors qu'elle rentrait chez elle après une soirée entre amis. Son corps fut retrouvé un mois plus tard, le 27 novembre, dans les montagnes Wasatch, près d'une rivière. Elle avait été frappée à la tête ***avec un pied-de-biche***, puis violée.
Le 9 novembre, un homme qui s'était fait passer pour un policier tenta d'enlever Carol Da Ronch, 18 ans, d'un centre commercial à Murray, mais elle parvint à lui échapper en le griffant, bien qu'il ait réussi à attacher une menotte à l'un de ses poignets. Quelques jours plus tard, des spécialistes parvinrent à retrouver du sang de l'agresseur sur le manteau de Carol, qui avait dû l'éclabousser lorsqu'elle l'avait griffé. ***Ce sang était du groupe O positif***, celui de Ted Bundy. *(cf. Sérologie,* p. 19*)*
Le même soir, Debbie Kent, 17 ans, fut enlevée de l'auditorium du lycée Viewmont, à Salt Lake City.
Les polices de l'Utah pensèrent, avec raison, que le tueur de l'état de Washington avait déménagé chez eux. Bundy adorait skier et le Colorado possède de superbes montagnes…
Le 12 janvier 1975, Caryn Campbell, 23 ans, disparut de son hôtel à Snowmass, au Colorado, alors qu'elle passait des vacances avec son fiancé. Un mois plus tard, à quelques kilomètres de là, on trouva son corps nu figé dans la neige.
Le 15 mars, Julie Cunningham, 26 ans, disparut alors qu'elle se rendait dans un bar, à Golden, Colorado.
Le 6 avril, Denise Oliverson, 25 ans, disparut alors qu'elle se rendait en vélo à Grand Junction, dans le Colorado.

Le 16 août 1975, Ted Bundy fut arrêté à Salt Lake City pour cambriolage. Il conduisait doucement, de nuit, dans un quartier résidentiel, ce qui avait attiré l'attention d'un policier. Celui-ci avait examiné sa Coccinelle Volkswagen et y avait découvert un pied-de-biche, une cagoule de ski, un masque taillé dans un bas, une corde, des menottes et du fil de fer.
Des enquêteurs découvrirent chez Bundy des ***factures de carte de crédit*** le reliant à la station de ski de Snowmass, Colorado, le jour de la disparition de Caryn Campbell.
Carol Da Ronch reconnut Bundy comme l'homme qui l'avait agressée en novembre 1974 et il fut inculpé de tentative d'enlèvement. Les témoins du lac Sammamish le reconnurent comme le « jeune homme au plâtre » et on l'inculpa finalement de plusieurs meurtres.
Un examen approfondi du corps de Caryn Campbell montra que les « marques » de lésions sur son crâne avaient été faites par un objet pointu, et que ces « marques » correspondaient au ***pied-de-biche*** découvert dans le véhicule de Bundy *(cf. Autopsie,* p. 25*)*. En avril 1977, il fut extradé au Colorado pour le meurtre de Caryn Campbell.
En juin eut lieu son audience préliminaire. Bundy parvint à s'échapper en sautant d'une fenêtre mais fut retrouvé après 6 jours de recherches.
Le 30 décembre 1977, il s'échappa de nouveau et partit immédiatement vers l'est. Il arriva finalement en Floride en janvier 1978. Il s'établit non loin de l'université d'état, à Tallahassee.
Le 15 janvier 1978, il pénétra de nuit dans la maison de la fraternité Chi Omega, armé d'un bout de bois. Il fracassa le crâne de deux étudiantes et les étrangla ; Margaret Bowman, 21 ans, et Lisa Levy, 20 ans, et blessa grièvement Kathy Kleiner, 20 ans.
Quelques temps plus tard, il se glissa dans la maison d'une autre jeune femme, Cheryl Thomas, 20 ans, qu'il frappa également à la tête. Elle survécut.
Les enquêteurs découvrirent des ***traces de morsures*** sur les fesses de Lisa Levy, qui démontraient la frénésie de Bundy lors des meurtres.

Le 6 février 1978, il vola un van et conduisit jusqu'à Jacksonville où il tenta d'enlever une adolescente.
Trois jours plus tard, Kimberly Leach, 12 ans, disparut non de loin de son école. On découvrit son corps décomposé le 7 avril, près du parc Suwanee.
Des examens révélèrent ***du sperme et du sang*** de Bundy sur les sous-vêtements de Kimberly *(cf. Sérologie,* p. 19*)*, découvert près

de son corps. On trouva également ***une empreinte de chaussure*** de Bundy dans la terre, à côté du corps (cf. *Empreintes au sol*, p. 17).

Le 15 février, un policier de Pensecola remarqua une Coccinelle Volkswagen vaguement orange qui roulait doucement dans un quartier résidentiel. Il apprit que les plaques du véhicule avaient été volées quelques jours plus tôt. Le policier prit la voiture en chasse et Bundy finit par s'arrêter, pour tenter de s'enfuir à pieds. Le policier le rattrapa et le menotta.
On fit un moule de la mâchoire de Bundy pour la comparer avec les traces de morsures du corps de Lisa Levy. Elle correspondait parfaitement (cf. *Odontologie légale*, p. 22).
En juillet 1979, Bundy fut reconnu coupable des meurtres de la fraternité Chi Omega et condamné à mort. Il reçut la même sentence pour le meurtre de Kimberly Leach. On le soupçonne de dizaines de meurtres jamais résolus dans plusieurs états différents.

Profil

- Homme blanc, 25-30 ans. D'après les témoignages, il est brun et assez grand. Intelligent et sain d'esprit.
- Manipulateur et charmeur: il a pu convaincre plusieurs jeunes femmes, parfois méfiantes, de le suivre. Il utilise sûrement un faux plâtre pour paraître faible et ne pas les effrayer.
- Il est sans doute considéré comme un homme sincère et honnête car il semble être un excellent menteur, quelqu'un qui est passé maître dans l'art de « faire semblant ».
- Il parvient à manipuler les femmes avec assez de facilité: cela doit lui plaire et il recherche sans doute la compagnie féminine pour exercer ses talents et se sentir en position de force, de domination. Il est sans doute célibataire mais a des relations avec plusieurs femmes, sans être fidèle, ni sincère.
- Il est pervers et nécrophile: il doit faire des demandes sexuelles étranges aux femmes qu'il côtoie, voire même se montrer sadique.
- Il possède un véhicule pour transporter ses victimes. Une Coccinelle Volkswagen couleur bronze, selon les témoignages.
- Il doit posséder des vidéos et des revues pornographiques violentes chez lui, ainsi que des « trophées » pris à ses victimes.
- Il doit donner une grande importance à son apparence physique, porter des vêtements coûteux, il veut « en mettre plein la vue ». Il doit être fier et pompeux.

Ed Kemper 1972

« Lorsque je les tue, je sais qu'elles m'appartiennent. C'est la seule façon pour moi de les posséder. Je les veux pour moi seul. Qu'elles fassent un avec moi. Le fantasme des têtes coupées est un peu comme un trophée. C'est la tête qui fait la personne. »

Ed Kemper

Edmund Emil Kemper est né en 1948 en Californie. Durant toute son enfance, il subit les abus psychologiques et les critiques incessantes d'une mère dominatrice et caractérielle. Ses parents se disputaient constamment et divorcèrent finalement en 1957.
La mère de Kemper l'installa alors à la cave, car il n'était pas convenable qu'il continue de partager sa chambre avec ses sœurs, qu'il effrayait déjà par sa grande taille.
Kemper était un garçon timide et mal dans sa peau, que sa mère « élevait à la dure ». Très tôt, il eut des fantasmes de décapitation et de démembrement. Il coupa la tête d'une poupée de sa sœur et s'en prit également au chat, qu'il enterra vivant avant de le décapiter. À l'adolescence, incapable d'exprimer de la tendresse ou de l'affection, il mélangea le sexe, la violence et la mort dans ses fantasmes, dans un amalgame inextricable. Il coupa en morceaux le second chat de la famille.

La mère de Kemper, ne supportant plus son comportement étrange, accepta en 1963 qu'il aille rendre visite à son père. Celui-ci adorait son jeune fils, qui le lui rendait bien. Mais Kemper se montra sinistre et austère, provoquant un malaise qui ne se dissipa plus. Invoquant des difficultés financières, son père le renvoya finalement chez sa mère et Kemper se sentit rejeté par la seule personne qu'il aimait.
Durant les vacances de Noël 1963, Kemper fut finalement confié à ses grands-parents, des fermiers qui possédaient un ranch à North Fork. Sa grand-mère avait le même caractère que sa mère : pour Kemper, elle était la même… en pire. Il s'inscrivit toutefois au collège et se montra un élève calme et discipliné, peut-être un peu trop, en fait.
La situation chez ses grands-parents était tendue. Il passait beaucoup de temps dehors avec son chien, à chasser les taupes avec le fusil .22 long rifle que son grand-père lui avait offert. Durant les grandes vacances, la tension s'accrut. Kemper se montrait plus maussade et sinistre que jamais et sa grand-mère le brimait constamment.
Le 27 août 1964, Kemper, qui avait alors 14 ans, tira 3 fois dans le dos de sa grand-mère attablée à la cuisine, avec son fusil. Il traîna le corps jusqu'à sa chambre, où il le déposa sur son lit. Lorsque son grand-père revint avec les courses, il l'abattit à son tour. Il expliqua aux policiers venus l'arrêter qu'il voulait juste « savoir ce que ça ferait de tuer grand-maman ».

Examiné par des psychiatres, il fut déclaré paranoïaque schizophrène et envoyé à l'hô-



pital pour malades dangereux d'Atascadero, un établissement pour adulte.

Kemper y appris non seulement le jargon des psychiatres et comment se comporter pour leur plaire mais il découvrit également toutes les perversions sexuelles possibles et imaginables : à Atascadero étaient emprisonnés des assassins et de nombreux criminels sexuels particulièrement dangereux, qui prirent plaisir à lui raconter leurs « exploits ». Ces histoires l'impressionnèrent beaucoup et son développement sexuel d'adolescent en fut inextricablement lié à la domination et à la violence. Il nota également que les violeurs incarcérés avaient commis des erreurs. Ils avaient été appréhendés parce qu'ils avaient laissé des témoins et des preuves. Tranquillement, sans rien laisser paraître, Kemper emmagasina ces informations dans un coin de son cerveau.

Au bout de cinq ans de traitement Kemper parvint à convaincre les psychiatres d'Atascadero qu'il était « guéri » et pouvait être libéré. Il était classique et conservateur, avait mené une vie protégée du monde extérieur et, lorsqu'il fut libéré en 1969 (à 21 ans), en pleine vague « hippie », les changements qui s'étaient déroulés furent pour lui un énorme choc. Il eut l'impression d'être un extraterrestre et se sentit terriblement mal.

Il commença par s'inscrire dans un centre universitaire près d'Atascadero et obtint de très bons résultats. Après trois mois à ce régime, il fut placé en liberté conditionnelle.

Contrairement à l'avis des psychiatres d'Atascadero, Kemper fut renvoyé chez sa mère, qui s'était installée près de Santa Cruz, une ville côtière et estudiantine. Elle était devenue assistante d'un principal de l'Université de Californie de Santa Cruz. Ils commencèrent immédiatement à se disputer. Elle le sermonnait et le critiquait constamment. Alors qu'il avait encaissé ses brimades en silence lorsqu'il était enfant, Kemper, à présent adulte, ne craignait plus de lui répondre. Elle voulait qu'il aille à l'université (elle considérait que les étudiantes étaient « trop biens pour lui ») et obtienne un diplôme. Kemper était intelligent et aurait pu le faire, mais il rêvait seulement d'être policier. Mais il fut évincé aux tests d'admission en raison de sa trop grande taille (2m10).

Ed Kemper occupa plusieurs emplois d'ouvrier et obtint finalement un travail qui lui permit de quitter sa mère et de déménager dans un appartement à Alameda, qu'il partagea avec un ami. Il s'acheta une voiture… qui ressemblait beaucoup à une voiture de police banalisée. Il se procura plusieurs couteaux, et parvint même à obtenir des armes à feu, en achetant le pistolet de son patron. Il se mit également à boire, plus que de raison.

Entre 1970 et 1971, Kemper eut plusieurs « petits boulots » et s'acheta une voiture qu'il utilisa pour prendre en stop des dizaines d'étudiantes. Il s'entraîna littéralement à enlever ses futures victimes, raffinant son approche, apprenant comment se comporter et quoi dire pour ne pas les effrayer malgré son physique imposant. Il bricola sa voiture pour ses futurs desseins : une cachette était aménagée sous son siège pour un couteau et un pistolet, et la porte du côté passager possédait un système qui l'empêchait de s'ouvrir de l'intérieur.

Il passait la plupart de ses soirées à boire dans les bars et s'était même lié d'amitié avec des policiers qui le considéraient comme un « gentil géant », un jeune homme souriant, honnête et sérieux, comparé à « toute cette racaille hippy ».

Le 7 mai 1972, Kemper prit en stop deux étudiantes de 18 ans, Mary Ann Pesce et Anita Luchessa. Il les conduisait jusqu'à un cul-de-sac isolé puis les menaça avec un pistolet. Il enferma Anita, tétanisée, dans le coffre de la voiture. Il menotta Mary Ann et la fit s'allonger, sur le ventre, sur le siège arrière. Il mit un sac plastique sur sa tête et tenta de l'étrangler avec la cordelette d'une robe de chambre. Mais elle perça le sachet avec ses dents et, en bougeant la tête, elle empêcha Kemper de lui passer la cordelette autour du cou. Frustré, Ed Kemper sortit alors son couteau et la frappa à plusieurs reprises. Mais Mary Ann ne mourut pas sur le coup et continua de se débattre. Il la poignarda de nouveau mais elle tenta encore de lui parler. Stupéfait, ne sachant trop quoi faire, Kemper lui coupa finalement la gorge. Puis, il ouvrit le coffre et Anita le vit couvert de sang. Terrifié, elle obéit pourtant lorsque Kemper lui ordonna de sortir du coffre. Avec un couteau plus large, Kemper la poignarda elle-aussi. Elle se débattit et hurla, mais resta debout, mordant les doigts de Kemper qui tentait de la faire taire. Kemper s'affola et la frappa à la poitrine et au cou jusqu'à ce qu'elle s'effondre. Il mit leur corps dans son coffre puis les ramena dans son appartement. Il prit ***des photos***, puis ***décapita*** et démembra les corps avec lesquels il eut des rapports sexuels nécrophiles. Il plaça ensuite les morceaux dans des sacs poubelles, qu'il enterra dans les montagnes de Santa Cruz. Il garda les têtes des jeunes femmes un moment chez lui, puis les jeta dans un ravin.

Lorsque le corps de Mary Ann fut découvert et identifié en août 1972, Kemper ne s'inquiéta pas outre mesure. Les enquêteurs ne pouvaient plus découvrir d'indice réellement concluant deux longs mois après sa disparition. Personne ne suspecta « Big Ed » de quoi que ce soit.

Ed Kemper

Ed Kemper est impressionnant : 2m10 pour 130kg, il peut vous fracasser la tête contre un mur en 2 secondes. C'est pourtant un homme faible qui craint plus que tout, la violence physique à son égard. Une de ses victimes, une jeune femme fluette d'1m55, lui a fait peur parce qu'elle n'est pas morte immédiatement avec un seul coup de couteau ! Il est très imbu de lui-même et se considère comme un génie.

24 ans en 1972

APP	14	Prestance	70 %
CON	18	Endurance	90 %
DEX	16	Agilité	80 %
FOR	18	Puissance	90 %
TAI	18	Corpulence	90 %
ÉDU	12	Connaissance	60 %
INT	15	Intuition	75 %
POU	13	Volonté	65 %

Valeurs dérivées

Impact	+4
Points de Vie	18
Santé Mentale	65

Compétences

Athlétisme	50%
Baratin	70%
Bricolage	45%
Comédie	70%
Conduite	50%
Crédit	60%
Criminologie	75%
Mécanique	50%
Psychiatrie	80%
Psychologie	85%
Renseignements	65%
Sport	50%
Usage	45%
Vigilance	65%

Langues

Américain	80%
Jargon psychiatrique	80%

Combat

Armes d'épaule	70%
Bagarre	60%
Couteaux	50%

Le 14 septembre 1972, Kemper prit en stop une lycéenne de 15 ans, Aiko Koo. Il la conduisit jusqu'aux montagnes surplombant la ville. Il parvint à la convaincre de se laisser attacher et bâillonner puis tenta de la suffoquer en plaçant sa main sur son nez. Aiko se débattit de toutes ses forces mais finit par perdre connaissance. Elle se réveilla quelques moments plus tard. Stupéfait, Kemper essaya de nouveau de l'étouffer et continua cette fois à appuyer jusqu'à ce qu'elle cesse totalement de respirer. Il la sortit ensuite de la voiture, l'allongea sur le sol et la viola. Il mit le corps dans son coffre et alla boire quelques bières dans un bar. Puis, il la ramena à son appartement, où il la ***décapita***. Il la démembra, coupa sa tête et ses mains, et découpa des lambeaux de chair qu'il mit au réfrigérateur. Puis, il glissa le reste de son corps dans des sacs poubelles. Le lendemain, il cuit la chair dans une casserole de macaronis avec du fromage. Il allait expliquer par la suite : « Je ***possède*** à nouveau ma victime en la mangeant».
Il laissa sa tête dans son coffre durant plusieurs jours. Elle y était toujours lorsqu'il rendit visite aux psychiatres qui le suivaient depuis sa sortie d'Atascadero… et qui le déclarèrent définitivement guéri et sain d'esprit. Ils recommandèrent que son casier judiciaire de mineur soit effacé : Kemper put acheter une arme en toute légalité.

Il avait eu un accident de moto et son bras ne guérissant pas : il se retrouva au chômage et dut se résoudre à revenir chez sa mère, où les disputent recommencèrent aussitôt. Il se remit donc à boire. Il était presque toujours ivre et ingurgitait chaque jour des litres et des litres de bières.

Le 8 janvier 1973, il pleuvait à torrents quand Kemper prit en stop une étudiante de 18 ans, Cindy Schall. Il la menaça avec un pistolet, affirmant qu'il voulait se suicider mais pas la tuer. Il conduisit durant 2 ou 3 heures, jouant avec elle, calmement, alors qu'elle le suppliait de ne pas la tuer. Il la convainquit de monter dans son coffre. Lorsqu'elle se tourna pour s'allonger, il lui tira dans la tête. Il revint chez sa mère et porta le corps de la jeune femme jusqu'à sa chambre. Le lendemain, il viola le cadavre puis le ***décapita*** et le démembra. Il récupéra la balle dans le crâne de Cindy et garda sa tête dans son placard. Il garda également l'une de ses bagues « en souvenir ». Puis, il roula sur l'autoroute et jeta les sacs poubelles du haut d'une falaise.
Le lendemain même, les sacs furent découverts par un motard et le corps de Cindy Schall fut identifié *(*cf. *Odontologie légale*, p. 22*)*. Lorsqu'il appris la nouvelle, Kemper, affolé, alla immédiatement enterrer la tête de la jeune femme dans le jardin, sous la fenêtre de la chambre de sa mère.
La population de Santa Cruz, qui subissait également la folie meurtrière d'Herbert Mullin (cf. p. 104) était terrifiée. Mais aucun policier ne soupçonnait Ed Kemper des meurtres et certains discutaient même avec lui des (non) progrès de leur enquête.

Dans la nuit du 5 février 1973, Ed Kemper et sa mère eurent une terrible dispute. Kemper sortit et prit en stop Rosalind Thorpe, 23 ans, puis Alice Liu, 21 ans. Il les abattit toutes deux avec son pistolet, dans sa voiture, sans même s'arrêter, puis les mis dans son coffre. Il revint chez sa mère, dîna avec elle et attendit qu'elle aille se coucher. Puis, il sortit et ***décapita*** les deux corps dans le coffre de sa voiture. Le lendemain, il porta le corps d'Alice Liu dans sa chambre et le viola. Il coupa les mains des deux jeunes femmes, mais ne démembra pas les corps, car cela ne « l'excitait plus ». Vers 2 h du matin, il se rendit près d'un canyon, où il jeta les corps décapités. Puis, il continua jusqu'à Pacifica, où il abandonna les têtes et les mains des deux jeunes femmes.
La police forma une équipe pluri-juridictionnelle (Kemper avait tué dans 4 comtés différents) pour tenter de trouver le tueur, sans résultat. Malgré tout, Kemper décida de se séparer de certains « trophées » qu'il avait gardé de ses victimes et les jeta à la mer.
Sur les nerfs, totalement alcoolique, Kemper commençait vraiment à sombrer.
Le week-end de Pâques, durant la nuit, il fracassa le crâne de sa mère avec un marteau puis l'égorgea. Il la ***décapita***, la viola, puis détruisit son larynx (symbole de la parole…) dans le broyeur de la cuisine. Il utilisa ensuite sa tête, posée sur la cheminée, comme cible pour un jeu de fléchettes. Il cacha son corps dans une armoire.
Kemper téléphona à une amie de sa mère, Sara Hallett, et l'invita à « un dîner surprise » en l'honneur de sa « chère maman ». Kemper l'assomma et l'étrangla, puis la ***décapita***. Il laissa son corps dans un placard puis s'endormit dans la chambre de sa mère.
Le lendemain, il quitta la ville dans la voiture de Sara Hallett et fonça vers l'est, persuadé que la police allait rapidement découvrir ses deux derniers meurtres. Mais ce ne fut pas le cas. Après avoir conduit 30 heures sans s'arrêter, exténué et totalement à bout de nerfs, Kemper s'arrêta à Pueblo, dans le Colorado. D'une cabine téléphonique, il appela la police de Santa Cruz et demanda à parler à l'enquêteur qui s'occupait des crimes qu'il avait commis. Le standardiste le reconnut et crut que « Big Ed » lui faisait une mauvaise blague. Kemper dut lui expliquer en détails ce qu'il avait fait pour le convaincre de prévenir les policiers locaux. Il fut arrêté quelques minutes plus tard.
Analysés par des psychiatres, Kemper fut déclaré sain d'esprit et reconnu coupable des 8 meurtres. Il fut condamné à la perpétuité.

Profil

- Homme, 25-30 ans, célibataire, sain d'esprit.
- Vit à, ou près, de Santa Cruz.
- Présence d'*overkill* (étranglement, coups de couteau répétitifs, égorgement) pour les 2 premiers meurtres : affolement, manque de maîtrise : ce sont ses ***premiers*** meurtres.
- Sa signature est la décapitation. C'est très important pour lui. Ce sont ses premiers meurtres mais il a sûrement décapité des animaux auparavant. Il est très probable qu'il ait prit des photos des corps décapités et possède sûrement des « trophées » chez lui.
- Il ne doit pas paraître effrayant ou crasseux : des témoins ont affirmé que plusieurs des jeunes femmes disparues avaient fait du stop. Elles étaient sérieuses et ne seraient pas montées dans le véhicule d'une personne « bizarre ».
- Il possède évidemment un véhicule, de style banal. Ce véhicule est peut-être aménagé pour tuer (porte bloquée, ressemblance avec un véhicule de police, etc.). Le tueur doit laisser un « kit de meurtre » (pistolet, couteau...) dans son coffre.
- Il a démembré ses victimes, sans doute pour que les corps soient plus difficiles à identifier, et il a parcouru des centaines de kilomètres pour abandonner les corps dans des comtés différents. Il possède donc des connaissances en sciences légales, bien que ce soit ses premiers meurtres. Il a sûrement obtenu ces connaissances par des discussions (avec des criminels incarcérés : il l'aurait été aussi ?) ou des lectures.
- S'il a été arrêté et incarcéré, il est peu probable que ça ait été pour des actes de violences : lors des premiers meurtres, il s'est affolé, puis il a tué « de loin », avec un pistolet. Il ne veut pas de violence physique. Il la craint ? Mais il n'attache pas ses victimes (petites et faibles) pour autant. Psychologiquement, il n'en a pas besoin. Il est grand et fort ?



Annexes

À lire, à consulter & à regarder

Si vous voulez aller plus loin, si le sujet vous passionne… ou pour des idées de scénarios :

Glossaire

AFIS : *Automated Fingerprint Identification System.* Base de données américaine des empreintes digitales de criminels, connus et inconnus.

Barricade : Forcené qui se barricade.

BSU : *Behaviorial Science Unit.* Département du FBI qui étudie les sciences du comportement, propose des formations dans ce sens et fournit des profils psychologiques de criminels.

CODIS : *Combined DNA Index Program.* Base de données américaine des profils ADN de criminels condamnés (meurtres, agressions et viols), et d'ADN découverts sur les scènes de crimes (plus d'un million à ce jour).

CIRG : Critical Incident Response Group

FBI's Law Enforcement Bulletin : Magazine édité par le FBI mensuellement (papier et web) et proposant des articles pour améliorer le travail des forces de l'ordre, ainsi que des VICAP Alert.

Mode opératoire : Ensemble des actes commis par un agresseur pour commettre un crime (enlèvement, agression, meurtre…). Différant de la « Signature ».

NCAVC : *National Center for the Analysis of Violent Crime*

NCIC : *National Crime Information Center.* Base de données nationale gérée par le FBI, comprenant des informations sur les casiers judiciaires, les fugitifs, les objets volés et les personnes disparues.

NIBIN : *National Integrated Ballistics Information Network.* Base de données comparative d'images, concernant les rayures des armes et des balles utilisés dans des crimes.

Signature : Actes commis par certains agresseurs qui ne sont pas nécessaires à leur crime mais leur offrent une satisfaction psychologique (tortures, ligatures, etc.). Différant du « Mode opératoire ».

VICAP : *Violent Crime Apprehension Program.* Base de données américaine des crimes violents

VICLAS : Base de données canadienne des crimes violents

Romans

- *Les enquêtes de Kay Scarpetta* (médecin légiste) par Patricia Cornwell
- *Les enquêtes de Temperance Brenan* (anthropologue légal) par Kathy Reich
- *Necropolis* (médecin légiste) d'Herbert Lieberman
- La collection *Grands Détectives* chez 10/18 : enquêtes se déroulant durant l'Antiquité Romaine, au Moyen Âge, dans l'Angleterre Victorienne, la France de la Belle Époque, au Botswana, en Italie, en Chine…
- Les ouvrages d'Arthur Conan Doyle, dont le héros est Sherlock Holmes. Particulièrement : *Une étude en rouge, Le signe des quatre, Le chien des Baskerville, Un scandale en Bohème…*
- Les ouvrages de Val McDermid : *Le chant des sirènes, La dernière tentation, La Fureur dans le sang,* qui ont pour héros Tony Hill, psychologue et profiler.
- *L'Aliéniste* et *L'Ange des Ténèbres,* de Caleb Carr, qui se déroulent en 1896 et 1897
- Le profiler Benton Wesley qui apparaît dans les ouvrages de Patricia Cornwell : *Mémoires Mortes, Postmortem, Une peine d'exception, Une mort sans nom, La séquence des corps.*
- Les livres de Maxim Chattam : *L'âme du mal, In Tenebris* et *Maléfices*
- La trilogie de Thomas Harris : *Dragon Rouge, Le Silence des Agneaux, Hannibal*
- *American Psycho,* de Brett Easton Ellis
- *Et tombent les filles,* de James Patterson
- *Les tueurs de la lune de miel,* de Paul Buck
- *Un enfant de Dieu,* de Cormac McCarthy
- *Un tueur sur la route,* de James Ellroy
- *Le cinquième jour,* Maud Tabachnik
- *From Hell,* de Alan Moore et Eddie Campbell

Documents

- *Médecins de la Belle Epoque* de Pierre Darmon
- *La ferme des corps* de William Bass
- *Investigation de scène de crime* de Jean-Claude Martin
- *Le pull-over rouge* de Gilles Parrault
- *Brigade criminelle : L'enquête inédite* de Pierre Jouve
- *Police scientifique : Quand la science traque le crime* de Ngaire E. Genge
- *Scène de crime : L'encyclopédie de la police scientifique* de Richard Platt
- *La police judiciaire : La scène de crime* de Béatrice Durupt
- *Vidocq* d'Eric Perrin
- *Le Livre des vies coupables : Autobiographies de criminels (1896-1909)* de Philippe Artières
- *Les détectives de l'impossible* de Patrick Pesnot
- *Quai des ombres* de Dominique Lecomte
- *Agent Spécial au FBI : J'ai traqué des serial killers* et *Agent spécial du FBI : Enquêtes sur les serial killers,* de John Douglas
- *Chasseur de tueurs,* de Robert Ressler
- *Le profilage criminel,* de Thierry Toutin
- *Psychanalyse du crime,* de James Brussel
- Les ouvrages de Stéphane Bourgoin, notamment *Serial Killers, 100 ans de serial killers, Le livre noir des Serial Killers*
- *Crimes en série,* de Véronique Lesueur-Chalmet
- *La France des tueurs en série,* de Frédéric Vezard

Sites d'intérêt

- Société de Médecine Légale et de Criminologie : http://www.smlc.asso.fr/smlc/1024.htm
- Le portail de la criminologie d'expression française : http://www.criminologie.com
- Le « Crime Scene Virtual Tour » : http://www.easypano.com/solution/crime_scene.htm
- Société Sherlock Holmes de France : http://www.sshf.com
- Créez vos portraits robots : http://flashface.ctapt.de/
- Site d'une psychocriminologue française : http://profiling.free.fr/
- Actualité criminologique : http://www.au-troisieme-oeil.com/index.php?page=actu&type=skr
- Site personnel de l'auteur, pour ceux qui voudraient approfondir le sujet : www.tueurenserie.org
- www.skcenter.org : notamment un forum foisonnant

Séries télévisées

- *CSI* (Les Experts, Las Vegas), USA
- *CSI, Miami* (Les Experts, Miami), USA
- *CSI, Manhattan* (Les Experts, Manhattan), USA
- *Crossing Jordan* (Preuve à l'appui), USA
- *Law & Order, Criminal Intent* (New York section criminelle), USA
- *Im Namen des Gesetzes* (En quête de preuves), Allemagne
- *Blue Murder* (En quête de preuves), Canada
- *Millenium*
- *Profiler*
- *La fureur dans le sang,* série britannique sur Canal +, inspirée des romans de Val McDermid
- *Crimes en série,* série française produite par France 2
- *Profit,* série américaine en 8 épisodes, mettant en scène un sociopathe
- Ainsi que les documentaires du mercredi soir sur Discovery Channel : *Les dossiers du FBI, Police Scientifique* et *Médecins Légistes.*

Filmographie

- *Le Silence des Agneaux,* de Jonathan Deme
- *The Cell,* de Tarsem Singh
- *Citizen X,* de Chris Gerolmo
- *L'étrangleur de Boston,* de Richard Fleischer
- *Henry, portrait d'un tueur en série,* de John Mc Naughton
- *Maniac,* de William Lustig
- *Psychose,* d'Alfred Hitchcock
- *Seven,* de David Fincher
- *Les tueurs de la lune de miel,* de Leonard Kastle
- *Le voyage de Felicia,* d'Atom Egoyan
- *The Ugly,* de Scott Reynolds

Nom de la Force d'intervention ____________________

RAPPORT D'AUTOPSIE

Photographie	Pouce droit	Index droit	Majeur droit	Annulaire droit	Auriculaire droit
	Pouce gauche	Index gauche	Majeur gauche	Annulaire gauche	Auriculaire gauche

Autopsie réalisée par ____________________ Date et heure du décès ____________________ EX n° __________

IDENTIFICATION DU DECEDE : ____________________

Photographies du corps (voir attachements)

Inspection des vêtements ____________________

Description physique

Taille : __________ Sexe : H / F Race : __________ Poids : _____ kg Couleur des cheveux : __________

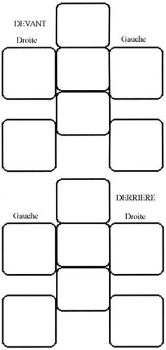
Couleur des yeux : __________ Résultats des tests ADN inclus : Oui / Non

Dents : __________ Cicatrices : __________ Tatouages : __________

Blessures ante-mortem : __________ Diformités congénitales : __________

Opérations chirurgicales, marques : ____________________

DOMMAGES ET BLESSURES



Abrasions : ____________________

Contusions : ____________________

Lacérations : ____________________

Blessures par balles : ____________________

Asphyxie : ____________________

Toxicologie : ____________________

CAUSE DU DECES : Naturel / Accident / Suicide / Meurtre Date et heure de la mort :

Notes : ____________________

Signature : ____________________

Fiche de Victime

VICTIME

Nom : . . . .

PROFIL DE LA VICTIME

- Âge : .... ans
- Sexe : F/M
- Race : . . . .
- Taille : .... cm
- Poids : .... kg
- Situation familiale : . . . .

. . . .

. . . .

- Situation professionnelle : . . . .

. . . .

. . . .

- Habitudes : . . . .

. . . .

. . . .

CIRCONSTENCES DU DÉCÈS

- Date de décès ou de la disparition : . . . .
- Déroulement des événements selon témoignages : . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Véhicule impliqué : Oui/Non

Si oui, description : . . . .

- Mode opératoire du tueur : . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

- Date de découverte du corps : . . . .
- Endroit de découverte du corps : . . . .

. . . .

- Condition du corps : . . . .

. . . .

. . . .

(vêtu ou non, décomposé ou non, etc.)

- Cause probable de la mort : . . . .

. . . .

. . . .

PREUVES PHYSIQUES DÉCOUVERTES

Types	Endroit	Date
. . . .	. . . .	. . . .
. . . .	. . . .	. . . .
. . . .	. . . .	. . . .
. . . .	. . . .	. . . .
. . . .	. . . .	. . . .
. . . .	. . . .	. . . .

(Telle preuve trouvée à tel endroit, tel jour)

SUSPECTS

Nom : . . . .

Âge : .... ans

Sexe : M/F

Race :. . . . .

Adresse : . . . .

Agissements/alibi au moment du meurtre : . . . .

. . . .

Casier judiciaire : Oui/Non

Si oui, natures et dates : . . . .

. . . .

. . . .

Post **M**ortem *(rose)* **FORMULAIRE POUR L'IDENTIFICATION DES VICTIMES** **D4**

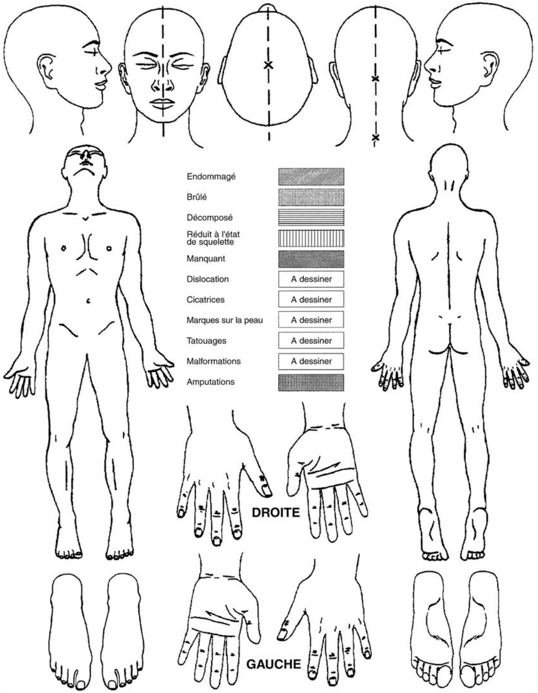
CADAVRE

Nature de la catastrophe : ______________________ **N° :** ____________

Lieu de la catastrophe : ______________________ *Sexe indéterminé* ☐

Date de la catastrophe : ☐☐ *Jour* ☐☐ *Mois* ☐☐ *Année* *Homme* ☐ *Femme* ☐

SIGNALEMENT (description rubriques 22 et / ou 31/53)



Fiche d'identification Post-Mortem d'Interpol - Extrait

PROFIL CRIMINEL

1. Données du profil

1. Scène(s) de crime(s)

Victime n°1 :
Nom :
Découverte le :
Scène du crime :
Lieu :
Description :

2. Victimologie

Victime n°1 :
Nom :
Âge :
Vue pour la dernière fois :
Date/heure du décès :
Date de la découverte du corps :
Lieu de la découverte du corps :
Position du corps : *face contre terre, dos contre terre, attachée, bâillon…*
Cause du décès :
Blessures :
Vêtements :
Objets manquants : *et donc possible trophé*
Rapport médico-légal : *violée, hématome à la tête, décomposition…*
Autre : *présence d'objet particulier, corps caché sous une couverture, brûlé… : peut désigner une signature*

3. Informations médico-légales
Cause du décès : *comparaison entre les victimes*
Blessures : *idem*
Actes sexuels avant ou après le décès : *idem*
Rapport d'autopsie : *idem*

4. Rapport préliminaire
Background : *description des lieux de découverte(s) du/des corps*
Découverte des corps : *par qui, combien de temps après le décès, comparaison*
Les scènes de crimes : *description générale, visible depuis la route ?*
Périodicité des crimes : *dates, quel jour de la semaine, combien de victimes par mois, par an; commis pendant la journée ou de nuit ? Le week-end ou en pleine semaine ?*
Analyse statistique : *Race, Âge, Cause du décès, Arme du crime, Viol, Blessures, Position du corps, Vêtements, Bondage (s'il y a lieu)*

2. Processus de décision
Type de crime et style : *Tueur en série/Crime unique - Organisé/Désorganisé – Motivations*
Motivation première : *Pouvoir, Argent, Plaisir sexuel, Frisson, Vengeance…*
Risque pris par la/les victimes : Elevé – Moyen – Peu élevé
explication
Risque pris par le suspect : Elevé – Moyen – Peu élevé
idem
Escalade possible ? : *crimes supplémentaires à prévoir ?*
Facteur temps : *Quand tue-t-il ? Combien de temps reste-t-il sur le lieu du meurtre ? Sur le lieu d'abandon du corps ?*

Fiche de profil criminel commentée (à titre d'exemple)

PROFIL CRIMINEL

1. Données du profil

1. Scène(s) de crime(s)

Victime n°1 :
Nom : ....
Découverte le : ....
Scène du crime : ....
Lieu : ....
Description : ....
....

2. Victimologie

Victime n°1 :
Nom : ....
Âge : ....
Vue pour la dernière fois : ....
Date/heure du décès : ....
Date de la découverte du corps : ....
Lieu de la découverte du corps : ....
Position du corps : ....
Cause du décès : ....
Blessures : ....
Vêtements : ....
Objets manquants : ....
Rapport médico-légal : ....
Autre : ....
....

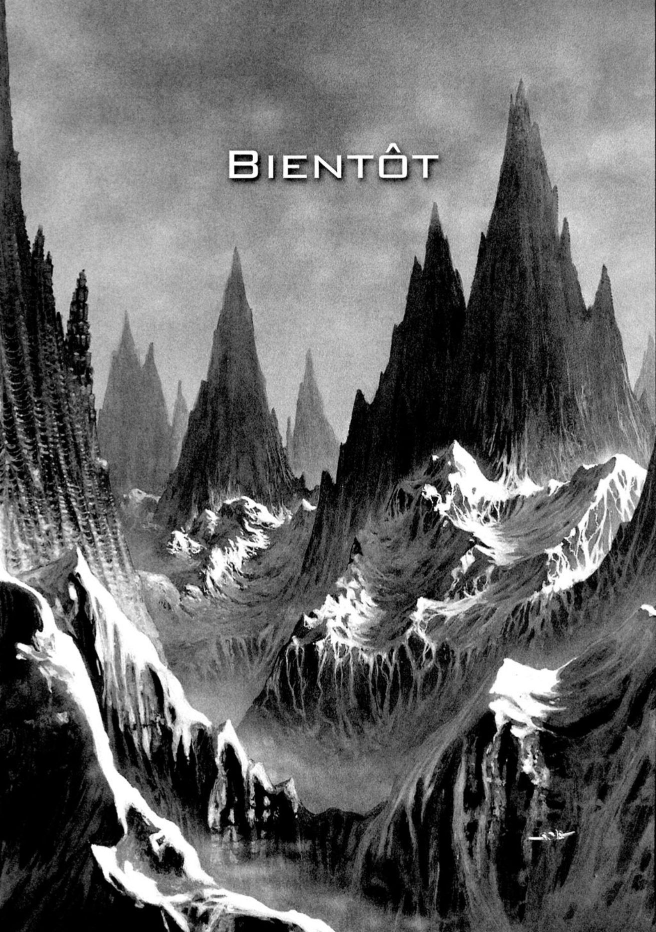
3. Informations médico-légales
Cause du décès : ....
Blessures : ....
Actes sexuels avant ou après le décès : ....
Rapport d'autopsie : ....

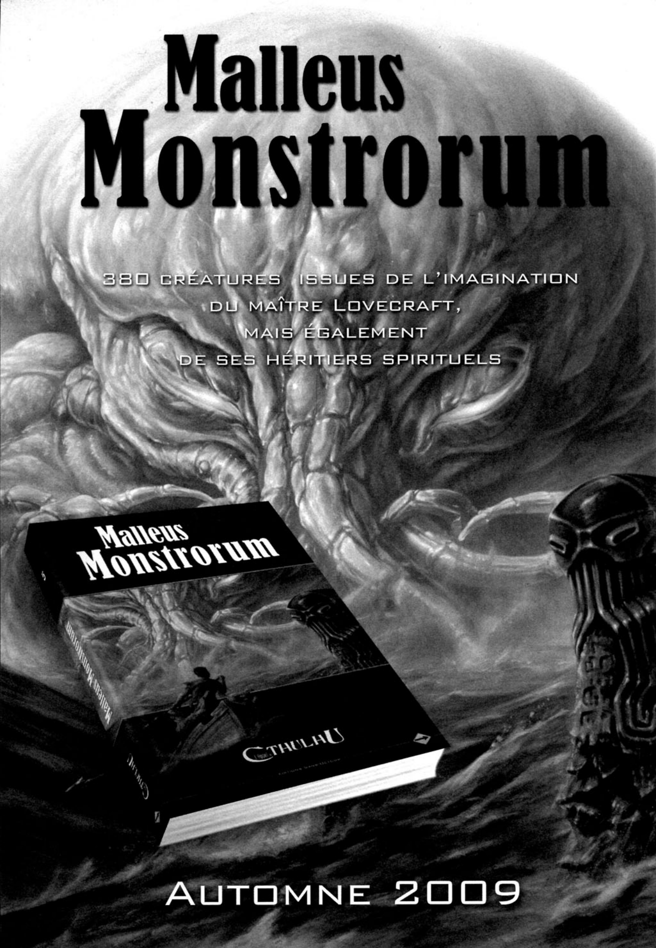
4. Rapport préliminaire
Background : ....
Découverte des corps : ....
Les scènes de crimes : ....
Périodicité des crimes : ....
....
Analyse statistique : ....
....
....

2. Processus de décision
Type de crime et style : ....
Motivation première : ....
Risque pris par la/les victimes : Élevé – Moyen – Peu élevé ....
....
Risque pris par le suspect : Élevé – Moyen – Peu élevé ....
....
Escalade possible ? : ....
Facteur temps : ....
....
....
....

Fiche de profil criminel vierge

Index


BIENTÔT


Malleus
Monstrorum
380 CRÉATURES ISSUES DE L'IMAGINATION
DU MAÎTRE LOVECRAFT,
MAIS ÉGALEMENT
DE SES HÉRITIERS SPIRITUELS
Malleus
Monstrorum
CTHULHU
AUTOMNE 2009

Forensic, Profiling & Serial Killers

Autopsie, relevé d'empreintes, psychologie criminelle, interrogatoire, situations de crise, récolte et analyse des preuves matérielles d'une scène de crime,… *Forensic, Profiling & Serial Killers* détaille les authentiques techniques d'investigation.

Pour *L'Appel de Cthulhu*, cet ouvrage permet l'interprétation d'enquêteurs modernes et étend les champs de recherches aux périodes contemporaines. Armé de ces connaissances, il propose de plonger dans les méandres de la psyché perverse des tueurs en série.
Pour les autres jeux de rôles d'enquêtes, *Forensic* est un ouvrage de vulgarisation permettant une meilleure connaissance des techniques d'investigation.

Forensic, Profiling & Serial Killers est un outil indispensable à tout meneur de jeu de rôle souhaitant écrire de véritables scénarios d'investigation.
Les onze portraits de personnages et douze profils de tueurs sont directement utilisables en jeu.
De nombreuses anecdotes et études de cas sont autant de sources d'inspirations.

Prix public conseillé 27 €
ISBN : 978-2-917994-13-9
9 782917 994139
WWW.SANS-DETOUR.COM